LETTRES ANGLOISES.

TOME TREIZIEME.

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

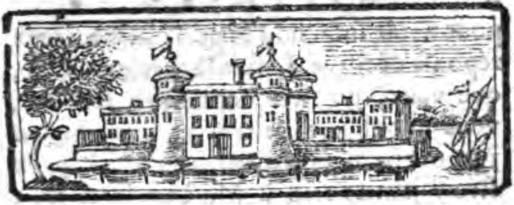
AVEC FIGURES.

TOME TREIZIEME.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.



HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.

LETTRE CCCVI.

Miſs Clarisse Harlove, *à miſs* Howe.

Jeudi, 27 Juillet.

Après vous avoir fait des remerciemens fort vifs, du plaiſir que vous m'avez procuré par la viſite de M. Hickman; je vous dois, ma très-chere miſs Howe, (dans la ſincérité d'une fidelle amitié, qui ne ſeroit pas ce qu'elle eſt, ſi elle n'admettoit pas cette liberté) quelques reproches

pour avoir suspendu la déclaration de ma réponse décisive. Je suis fâchée, ma chere, que vous, qui me connoissez si bien, vous m'obligiez de répéter que, quand j'aurois beaucoup d'années à vivre, je ne serois jamais rien à M. Lovelace. Bien moins puis-je penser à lui, lorsque je me crois peu éloignée de mon dernier terme. A l'égard du public & de sa censure, vous savez, ma chere amie, que, quelque prix que j'aie toujours attaché à la bonne réputation, je n'ai jamais cru devoir que le second rang à l'opinion du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma réputation est perdue: & que me serviroit-il d'avoir cherché les moyens de la réparer, si je ne pouvois me justifier à mes propres yeux,

Je vous ai reproché si souvent les libertés qui vous échappent à l'égard de ma famille, que je ne peserai point aujourd'hui sur cet article. Mais lorsque vous me faites entendre qu'il s'est passé depuis peu quelque chose que j'ignore, vous m'alarmez également pour eux & pour moi-même, puisque c'est les avoir irrités nécessairement contre moi. J'aurois souhaité, ma chere, que vous m'eussiez laissé le soin de traiter avec eux, dans une occasion si intéressante pour mon repos. J'ai écrit à ma sœur. Je dois

redouter plus que jamais sa réponse; supposé même qu'après ce fâcheux incident elle daigne m'en accorder une. Permettez-vous, ma chere, que je finisse là-dessus par une remarque? C'est que, dans les occasions même, où le zele de ma tendre amie est louable, il paroît que le reproche la chagrine plus que la faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnoîtrai, en faveur de votre opinion sur la conduite des parens dans ces occasions délicates, que souvent l'opposition indiscrete cause autant de mal que les imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrois quelques jours, pour délibérer sur l'offre obligeante que vous me faites d'un logement dans votre voisinage. Mais si vous avez la bonté de recevoir mes excuses, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand ma santé ne cesseroit pas de s'y opposer. Je dois vous expliquer mes raisons, lorsqu'assurément la reconnoissance & l'amitié me feroient regarder une visite, que je pourrois quelquefois espérer de vous, comme ma plus douce consolation.

Je vous dirai donc, ma chere, que cette grande ville, toute méchante qu'elle est, ne manque point d'occasions pour devenir

meilleure. Les exercices de la religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'églises; & la diminution de mes forces m'avertit que ces secours sont convenables à ma situation. Lorsque je suis en état de sortir, je me mets dans une chaise; & si le tems est un peu favorable, je me fais conduire à quelque église éloignée, avec le double avantage de remplir mes devoirs de religion, & de prendre un peu l'air, par déférence pour un médecin fort attentif à ma santé. Je ne doute pas que la continuation de cette méthode ne serve beaucoup, comme elle a déja fait, à calmer le trouble de mes pensées, & peut-être à m'établir dans cette parfaite résignation à laquelle je dois aspirer: car je vous avoue que ma douleur & mes réflexions l'emportent quelquefois sur mes forces, & que toute l'assistance que je tire de mes exercices de piété suffit à peine pour soutenir ma raison! Je suis bien jeune, ma chere, hélas! bien jeune, pour me trouver abandonnée à ma propre conduite dans de si malheureuses circonstances.

Un autre motif, qui m'empêchera d'accepter vos offres, c'est la crainte des nouveaux différens qui pourroient naître, à mon occasion, entre votre mere & vous. Si vous étiez mariée, & que l'honnête

homme qui auroit droit alors à votre affection souhaitât comme vous de me voir plus proche de votre demeure, je ne sais pas si je serois capable de résister. Quoique ma premiere raison soit d'une importance qui lui feroit peut-être conserver tout son poids lorsque je quitterois Londres pour vous faire ma visite de félicitation, je doute qu'étant une fois près de vous, je pusse me refuser la satisfaction d'y demeurer.

Je vous envoie la copie de ma lettre à ma sœur, & j'espere que vous la trouverez écrite dans un véritable esprit de repentir. Tels sont du moins mes sentimens. Ne m'accusez pas de m'abaisser trop dans les termes. Un enfant, qui se reproche d'avoir malheureusement offensé ceux dont il tient le jour, ne sauroit porter trop loin l'humiliation. S'il arrivoit que, plus irrités encore par les dernieres libertés dont vous me faites l'aveu, ils laissassent ma lettre sans réponse, je dois apprendre à trouver de la justice dans cette rigueur, sur-tout lorsque c'est la premiere fois que je m'adresse à eux par ma sœur. Mais s'ils me font la grace de me répondre, & peut-être dans des termes que la vivacité de votre amitié me fera craindre de vous communiquer, je vous prie instamment,

ma chere, de réprimer votre censure Considérez qu'ils ignorent ce que j'ai souffert, qu'ils sont remplis d'un ressentiment qu'ils croient juste, & qu'ils ne peuvent juger de la vérité de mon repentir. Après tout, que peuvent-ils faire pour moi? Ils ne peuvent m'accorder que de la pitié. A quoi servira-t-elle qu'à redoubler leur douleur, que leur ressentiment a peut-être soulagée? leur pitié sera-t-elle capable de rétablir ma réputation?

Je me recommande aux prieres de ma chere amie, & je renouvelle, en finissant, mes remerciemens les plus tendres pour la visite de M. Hickman; avec des voeux pour leur bonheur mutuel & pour la prompte célébration de leur mariage.

CL. HARLOVE

LETTRE CCCVII.

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

Vendredi, 28 Juillet.

C'est à présent, ma chere, que je veux vous ouvrir entiérement mon ame sur la résolution inébranlable où vous êtes de ne pas prendre pour votre mari le plus vil de tous les hommes. Vous m'en aviez apporté des raisons si dignes de ma chere Clarisse, que l'intérêt de mon amour-propre, & la crainte de perdre une si parfaite amie, ont pu me faire souhaiter seuls de vous voir changer de disposition.

A la vérité, ma chere, je m'étois figuré que l'effort nécessaire, pour vaincre une passion telle que l'amour, lorsque tant de raisons s'accordent à la favoriser, étoit au-dessus de notre sexe; & j'ai voulu vous presser encore une fois de surmonter votre juste indignation, avant qu'elle vous fît porter le ressentiment plus loin; dans la crainte qu'il ne vous fût plus difficile & moins honorable de vous rendre alors, que dans les circonstances présentes. Mais

puisque je vous vois ferme dans votre noble résolution, & qu'il est impossible à votre ame pure & vertueuse de s'unir avec un sale misérable parjure, je vous en félicite du fond du cœur; & je vous demande pardon d'avoir paru douter, dans cette occasion, de vos sentimens & de vos principes.

Il ne me reste qu'un sujet de tristesse. C'est le mauvais état de votre santé, tel que M. Hickman n'a pu nous le déguiser. Quoique vous observiez si bien la doctrine à laquelle je vous ai vu toujours attachée, sur le rang que l'opinion du monde doit tenir dans votre estime, & sur la nécessité d'être justes à nos propres yeux avant que de chercher à le paroître aux yeux d'autrui, cependant ma chere, souffrez qu'en vous pressant de ne rien négliger pour rétablir vos forces, je fasse entrer dans vos motifs, que cet heureux dénouement couronneroit votre triomphe, & feroit connoître avec éclat que vous êtes supérieure, en effet, au vil auteur de toutes vos infortunes. On vous auroit vue, pendant quelques instans, hors du chemin qui vous est si naturel, mais on verroit avec édification que vous avez été capable de le reprendre, & que vous continuez, par vos exemples & par

vos instructions, de faire le bonheur de tous ceux que vous connoissez. Au nom du ciel, pour l'amour du genre humain, pour l'honneur particulier de notre sexe, pour moi, qui vous aime si parfaitement, efforcez-vous de vaincre tout ce qui s'oppose à votre santé. Si vous remportez cette glorieuse victoire sur vous-même, je suis heureuse, j'obtiens tout ce que je desire au monde, car d'un grand, d'un très-grand nombre d'années, il m'est impossible, ma chere, de soutenir la pensée de nous séparer.

Vos raisons sont si convaincantes, pour ne pas accepter le logement que je vous ai fait offrir, que je sens la nécessité de m'y rendre à présent. Mais lorsque vous aurez l'esprit aussi tranquille qu'il le sera bientôt, après la résolution que vous avez formée, je vous attends près de nous, & peut-être avec nous, pour y trouver la fin de toutes vos peines dans les douceurs d'une solide amitié. Vous réglerez tous mes pas, & je serai sûre de marcher droit avec un si bon guide.

Vous souhaiteriez que je n'eusse pas employé ma médiation auprès de votre famille. Je le souhaiterois aussi, parce qu'elle n'a produit aucun effet, parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles

persécutions, parce que vous en êtes fâchée. Mais comment pouvois-je demeurer indifférente à la vue de vos peines ? Je veux m'arracher de cette idée ; car toute ma chaleur renaît & je crains de vous déplaire. Il n'y a rien au monde que je voulusse faire, rien qui pût m'être agréable, si je croyois vous désobliger ; & rien aussi que je ne fusse capable d'entreprendre pour vous faire plaisir. Comptez, ma chere & rigoureuse amie, que je m'efforcerai d'éviter également *le reproche & la faute.*

La même raison m'empêchera de vous expliquer mon sentiment sur la lettre que vous écrivez à votre sœur. Elle est bien, parce qu'elle vous paroît telle ; & si la réponse vous apprend qu'elle ait été reçue comme elle doit l'être, vous serez confirmée dans l'opinion que vous en avez. Mais s'il arrive, comme il n'y a que trop d'apparence, qu'elle ne vous attire que des injures & des outrages, il me semble que votre intention n'est pas de m'en informer.

Vous avez toujours été trop prompte à vous accuser des fautes d'autrui, trop disposée à soupçonner votre propre conduite, lorsqu'elle ne s'est point accordée avec le jugement de votre famille. Si c'est

une vertu, je vous ai dit bien des fois que je ne suis pas capable de l'imiter. Je ne connois rien qui m'oblige à croire que la sagesse consiste dans les années, ni que l'imprudence & la folie soient le partage nécessaire de la jeunesse. C'est peut-être le cas le plus commun qui se trouve vérifié, je le veux, dans l'exemple de ma mere & dans le mien : mais je soutiens hardiment qu'il ne l'a point encore été entre les chefs des Harlove & leur seconde fille. Pourquoi chercher d'avance des excuses pour leur cruauté, en supposant qu'ils ignorent ce que vous avez souffert, & le mauvais état de votre santé ? Ils sont informés de vos souffrances, & je sais qu'ils n'en sont pas affligés. On ne les a pas moins instruits de votre maladie, & j'ai de fortes raisons de juger comment ils ont pris cette nouvelle. Mais je n'éviterai ni la faute ni le reproche, si je m'arrête plus long-tems sur cet odieux sujet. Ce que j'en conclurai seulement, c'est qu'à leur égard, votre vertu est poussée jusqu'à l'excellence ; & que, par rapport à vous, leur dureté va.... de grace, ma chere, permettez que je leur rende un peu de justice. Mais vous me le défendez ; je le sais, & je vous obéis malgré moi. Cependant, si vous devinez le mot que j'aurois

employez, ne doutez pas qu'il ne soit d'une justice extrême.

Vous me faites entendre que, si j'étois mariée, & si M. Hickman étoit dans la même disposition que moi, non seulement vous seriez portée à me rendre une visite, mais il vous seroit difficile de quitter le lieu où nous aurions eu la satisfaction de nous embrasser. Quelle force, ma chere, vous donnez aux instances de M. Hickman! Ne doutez pas qu'il ne fût tel que vous le supposez, & qu'il ne desirât sur toute chose de vous voir près de nous, ou plutôt avec nous, si vous nous accordiez cette faveur. S'il n'est pas un insensé, la politique lui feroit naître ce desir, quand il n'y seroit pas aussi porté qu'il l'est par la vénération qu'il a pour vous. Mais je ne vous dissimulerai pas, ma chere, qu'il dépend de vous, plus que vous ne le pensez, de hâter le jour que ma mere presse avec tant d'impatience, & pour lequel vous faites vous-même tant de vœux. Du moment où vous pourrez m'assurer que votre santé se rétablit, & que vous êtes assez bien pour avoir congédié votre médecin, avec son propre aveu, je vous donne ma parole que ce jour ne sera pas reculé plus d'un mois. Ainsi, ma chere, ce que vous desirez est entre vos mains. Hâtez-

vous de vous bien porter, & cette affaire sera bientôt terminée, avec plus de douceur & de joie, que je ne puis jamais l'espérer autrement.

Je fais partir un exprès, pour informer milord M..... & les dames, de votre juste refus. Vous ne trouverez pas mauvais que j'aie transcrit, dans ma lettre, quelques fragmens des vôtres, comme vous m'avez témoigné d'abord que vous le desiriez vous-même.

Nous apprenons de M. Hickman que votre plume vous occupe sans cesse, & que votre santé ne s'en trouve pas mieux. Auriez-vous entrepris d'écrire quelque partie de votre malheureuse histoire ? Ma mere me conseille de vous y exhorter, dans l'idée qu'un ouvrage de cette nature, publié sous des noms feints, feroit quelque jour un honneur extrême à notre sexe. Elle ne cesse point d'admirer, dans votre refus, la justice & la noblesse de votre ressentiment. Elle seroit bien aise aussi de savoir ce que vous pensez de la proposition que je vous fais de sa part. Votre conduite, dit-elle, & l'élévation de vos sentimens dans un si grand nombre d'épreuves, seroient, non seulement un puissant exemple, mais un motif de précaution pour toutes les jeunes personnes de notre âge.

Le jour de notre départ est fixé à lundi. J'espere que cet incommode voyage ne sera que de quinze jours. A mon retour, je presserai ma mere de me faire passer par Londres; & si le prétexte doit être d'acheter quelques habits, mon véritable motif sera l'esperance d'embrasser encore une fois ma chere Clarisse, avant que les soins de M. Hickman aient pris une autre face, & tandis que je puis me dire encore à moi-même, c'est-à-dire, à elle, sans ménagement & sans partage.

ANNE HOWE.

(*) LETTRE CCCVIII.

M. Lovelace, à M. Belford.

Mardi, premier d'Août

Je suis au désespoir. Un messager de miss Howe apporta samedi à mes cousines une lettre qui ne me fut communiquée qu'hier au soir, à l'arrivée de mes deux tantes, & sur laquelle milord les avoit fait prier de se rendre ici pour me soumettre encore une fois à ce redoutable tribunal. Jamais ours n'essuya une aussi rude chasse que ton pauvre ami. Et pourquoi? pour seconder la cruauté de miss Harlove; car ai-je commis quelque nouvelle offense? N'étois-je pas prêt à recevoir ma grace à toutes les conditions qu'elle auroit voulu m'imposer? Est-il beau de me punir de

(*) On supprime ici un grand nombre de lettres, qui n'ajoutent rien à l'histoire ni à l'intérêt, telles que de Clarisse à sa sœur, à madame Norton, &c. avec les réponses. Mais on doit faire remarquer qu'entre beaucoup d'injures, la sœur de Clarisse lui apprend que son pere a levé sa malédiction, sans en être plus disposé à lui pardonner. Clarisse, dans une autre lettre à miss Howe, s'excuse d'écrire son histoire, & lui communique une autre vue, qui sera éclaircie dans la suite.

mon infortune? Tous mes proches sont des insensés qui ne jugent que par l'événement, des gens à qui j'ai honte d'appartenir.

La lettre de miss Howe contenoit diverses réfléxions de miss Harlove, qui aboutissent à me rejeter entiérement; & dans des termes si violens, si positifs! Elle prétend néanmoins que la raison a plus de part à son refus que le ressentiment. Mensonge aussi noir qu'il y en ait jamais eu. Et, pour preuve de sa modération, elle assure qu'elle est capable de me pardonner, & qu'elle me pardonne, à condition que je cesserai de la chagriner. Toute la lettre est tournée de maniere à lui attirer plus d'admiration, mais à me rendre plus détestable. Ce qu'on raconte des agitations & de l'enthousiasme des Quacres, n'approche pas de la scene que mes tendres parentes m'ont donnée, à la lecture de cette lettre & de quelques passages tirés de celles de ma belle implacable. Que de lamentations pour la perte d'une si charmante niece! Que d'applaudissemens donnés à sa vertu, à sa grandeur d'ame, à la noblesse de ses sentimens! Combien de fois n'a-t-on pas répété la menace de me déshériter! moi, qui n'ai pas besoin de leurs reproches, pour sentir

la pointe de mes remords, & la rage de me voir abandonné! moi qui ne l'admire pas moins qu'eux! Que diable dire? Je me suis écrié, en les regardant d'un air furieux: « n'est-ce donc pas assez d'essuyer » des mépris & des refus? Puis-je ap- » porter remede à son esprit implacable? » Mon intention ne seroit-elle pas de » réparer tous les maux que je lui ai fait » souffrir: » Il s'en est peu fallu que je ne les aie tous donnés au diable, avec elle-même & miss Howe pour compagnie; & j'ai juré de bon cœur qu'elle n'en seroit pas moins à moi.

Je te le jure à toi-même. Dût-elle en mourir la semaine d'après, le nœud sera formé. Il le sera, j'en jure par le Maître du ciel; & Clarisse Harlove rendra l'ame avec le nom de Lovelace. Tu peux lui faire cette déclaration, si tu veux. Mais n'oublie pas de lui dire en même tems, que je n'ai aucune vue sur sa fortune, & que je la résignerai solemnellement en faveur de qui elle voudra, avec toutes mes prétentions, si elle meurt sans être mere. Je n'ai pas l'ame si basse, que sa fortune puisse me tenter. Qu'elle examine donc, pour elle-même, s'il ne lui est pas plus honorable de quitter ce monde avec le nom de Lovelace, qu'avec celui d'Harlove.

Mais ne t'imagines pas que je me repose entiérement, d'une cause si chere à mon cœur, sur un avocat qui a plus d'admiration pour ma partie que pour son client. Je me rendrai à Londres, dans peu de jours, avec la résolution de me jeter à ses pieds. Je serai accompagné d'un prêtre aussi résolu que moi; & la cérémonie sera exécutée, quelles qu'en puissent être les suites.

Si, pour éviter cette extrêmité, elle vouloit se rendre à l'une des deux églises dont la permission de l'évêque nous laisse le choix, (cette permission est entre ses mains, &, graces au ciel! elle ne me l'a pas renvoyée avec mes lettres) je promets de ne lui causer aucun trouble, mais de me trouver au pied de l'autel dans l'église qu'elle aura choisie; & je m'engage à lui envoyer mes deux cousines, pour l'accompagner, ou même à lui mener mes deux tantes & milord M..... de la main desquels je me ferai un second bonheur de la recevoir.

Ou, s'il lui étoit plus agréable, je garantis qu'au premier mot, l'une ou l'autre de mes deux tantes, & toutes deux, s'il le faut, entreprendront le voyage de Londres, pour l'amener ici: & notre mariage sera célébré dans la chapelle du

château, sous les yeux de toute ma famille.

Ne trahis pas mon espérance, cher Belford. Emploie vivement & de bonne foi toute la force de ton éloquence, pour la faire consentir au choix d'une de ces trois méthodes. Il faut qu'elle en choisisse une. Il le faut, te dis-je, ou que je sois confondu.

J'entends Charlotte qui frappe à la porte de mon cabinet. Que diable me veut-elle ? Point de reproche, s'il lui plaît : je n'en souffre pas davantage. Entrez, entrez, petite fille.

Ma cousine Charlotte me voyant écrire avec trop d'attention, pour en faire beaucoup à sa visite, & devinant le sujet de ma lettre a souhaité absolument de voir ce que j'avois écrit. J'ai eu cette complaisance pour elle. Le ton dont je te presse lui a causé tant de satisfaction, qu'elle m'a offert d'écrire elle-même à miss Harlove ; & j'ai accepté son offre, en lui permettant de me traiter comme elle le trouvera bon. Je t'enverrai, dans ma lettre, une copie de la sienne. Après l'avoir écrite, elle a cru me devoir des

excuſes, pour la maniere dont elle me traite. J'ai donné des applaudiſſemens à ſon ſtyle; & la voyant prête à m'embraſſer, dans la joie qu'elle avoit de mon approbation, je lui ai donné deux baiſers, pour la remercier de ſes injures, en l'aſſurant que j'en eſpérois beaucoup de ſuccès, & que je rendois graces au ciel de lui avoir inſpiré cette idée. Tout le monde l'approuve ici comme moi, & paroît charmé de la patience avec laquelle j'ai ſouffert d'être maltraité. S'il n'arrive point de changement dans mes eſpérances, tout le blâme retombera ſur l'opiniâtreté de la chere Clariſſe. On doutera de cette douceur & de cette diſpoſition à pardonner, dont elle fait tant de parade; & la pitié, dont elle eſt en pleine poſſeſſion, paſſera peut-être ſur moi.

Ainſi, mettant toute ma confiance dans cette lettre, je ſuſpends mes autres alternatives & mon voyage de Londres, juſqu'à la réponſe que ma ſouveraine fera ſans doute à miſs Montaigu. Mais ſi tu vois qu'elle perſiſte, & qu'elle ne prenne pas du moins quelque tems pour délibérer, tu peux lui communiquer ce que je t'envoie, avant l'arrivée de ma couſine: & ſi ſon obſtination ne diminue pas, ne manque

manque point de l'assurer que je veux la voir, que je la verrai, mais avec les plus parfaits sentimens d'honneur & d'humilité. Enfin, si je ne puis la toucher en ma faveur, je quitte l'Angleterre, & peut-être pour n'y revenir jamais.

Je suis fâché que, dans un tems si critique, tu sois aussi employé, que tu me le dis, à servir Belton. Si ses affaires demandent mon assistance, parle, & je vole à tes ordres. Tout occupé, tout rempli que je suis de cette perverse beauté, j'obéis au premier signe.

Je compte sur ton zele & sur le caractere de ton amitié. Ne perds pas un moment; & reviens donner tous tes soins aux plus chers intérêts d'un ami qui en perd le repos nuit & jour.

* *

Je joins ici la lettre de mis Montaigu.

A miss CLARISSE HARLOVE.

Mardi, premier d'Août.

TRÈS-CHERE MISS,

Toute nôtre famille est infiniment sensible aux injures que vous avez reçues d'un homme que votre seule alliance peut rendre digne du degré dans lequel il

nous appartient. Si, par un miracle d'indulgence & de bonté, vous nous faisiez à tous la grace d'oublier sa méchanceté & son ingratitude, pour accepter la qualité de notre parente, vous nous rendriez la plus heureuse famille du monde : & je puis vous garantir que milord M... miladi Sadleir, miladi Lawrance & ma sœur, qui font profession d'admirer vos vertus & la noblesse de votre ame, ne cesseroient jamais de vous aimer, de vous respecter, & d'apporter tous leurs soins à réparer ce que vous avez souffert de M. Lovelace. C'est une faveur néanmoins que nous n'aurions pas la hardiesse de vous demander, si nous n'étions bien sûrs que son repentir est égale à l'offense, & qu'en implorant à genoux votre généreuse pitié, il se liera par des sermens éternels d'honneur & d'amour. Ainsi, ma chere cousine, (quel charme pour nous, si cet agréable style nous est permis!) notre intérêt commun, celui d'une ame que vous pouvez sauver de sa perte, &, souffrez que je le dise, celui de votre réputation même, doivent être capables de toucher votre cœur. Si, pour encourager nos espérances, vous m'assurez seulement que vous ne serez pas fâchée de me voir, & vous permettez que j'aie l'honneur de vous

connoître personnellement, comme nous vous connoissons depuis long-tems par l'éclat de votre mérite, je ne tarderai pas deux jours à me rendre auprès de vous, pour recevoir, de votre bouche, des ordres que nous ferons gloire d'exécuter fidélement. Je vous demande, ma chere cousine, (car nous ne pouvons nous refuser le plaisir de vous donner un nom si doux), je vous demande la permission d'entreprendre exprès le voyage de Londres, & de mettre milord M.... & mes tantes dans le pouvoir de vous faire toutes les réparations dont ils sont capables, pour les outrages que la plus respectable personne du monde a reçus du plus audacieux & du plus coupable de tous les hommes Quels droits n'aquerrez-vous pas sur notre reconnoissance, & particuliérement sur celle de votre très-humble, &c.

CHARL. MONTAIGU.

LETTRE CCIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* CHARLOTE MONTAIGU.

Jeudi, 3 d'Août.

MADEMOISELLE,

Je ſuis vivement pénétrée des témoignages que je reçois de votre eſtime. Une lettre ſi obligeante & des ſentimens ſi généreux augmentent mes regrets, en me faiſant ſentir plus vivement que jamais, quelle auroit été ma félicité dans une alliance que votre bonté vous fait deſirer avec tant de chaleur, & qui, de votre part & de celle du milord, m'auroit également comblée d'honneur & de plaiſir. Mais en vérité, mademoiſelle, mon cœur rejette ſincérement un homme qui, vous appartenant de ſi près par le ſang, a pu ſe rendre coupable d'une violence préméditée, & qui a maintenant la baſſeſſe de vouloir engager, dans une famille telle que la vôtre, une perſonne qu'il n'a pas eu honte de ravaler à la plus vile compagnie

de son sexe. Souffrez donc, mademoiselle, que, demeurant dans la résolution où je suis, je déclare hautement que je ne me croirois pas digne de tenir rang entre les dames de votre nom, si j'étois capable de justifier, par des sermens solemnels, & de sanctifier, comme je le puis dire, de si noirs & de si criminels excès.

Cependant vous me permettrez de demander à milord, à miladis vos tantes, à vous-même, mademoiselle, & à votre sœur, une grace qui me reste seule a desirer: c'est de joindre votre autorité & vos instances, pour obtenir de M. Lovelace qu'il cesse de me chagriner. J'intéresse votre humanité à lui représenter que, si je suis destinée à vivre, il seroit cruel de me chasser de la vie par ses persécutions; car je suis déterminée à ne le voir jamais, si je puis l'éviter: d'autant plus cruel, qu'il sait que je suis sans protection, & que jamais je ne solliciterai personne à lui nuire. Si ma mort n'est pas éloignée, n'y auroit-il pas autant de cruauté à ne pas me laisser mourir en paix, lorsque je lui souhaite moi-même une fin heureuse & tranquille? Oui, mademoiselle, c'est le vœu que je fais pour lui.

Que toutes les prospérités se réunissent pour le bonheur & la durée de votre illus-

tre maiſon ! Ma reconnoiſſance n'a que cette voie pour s'exprimer, lorſque mon malheur m'oblige de renoncer à toute autre titre que celui, mademoiſelle, de votre très-humble & très-obligée ſervante,

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi, 3 d'Août, après midi.

QUELLE ſurpriſe ! je viens de recevoir la lettre que je t'envoie. J'ai renvoyé, ſur le champ, celle dont tu verras qu'elle étoit accompagnée, ſans en prendre de copie, parce que je m'imagine qu'elle te ſera bientôt communiquée par une autre voie. Elle contient un renoncement abſolue à toutes tes offres ! Pauvre Lovelace !

A Monsieur BELFORD.

3 d'Août.

MONSIEUR,

Vous m'avez offert plus d'une fois de m'obliger ; & j'ai si bonne opinion de vous , que je ne regarde point cette offre comme un simple compliment. Ainsi , je ne fais pas difficulté de vous demander deux services : l'un , que je vais expliquer ; l'autre , dont je ne vous parlerai qu'après avoir obtenu le premier.

Il est important , pour mon honneur , de laisser après moi quelques éclaircissemens qui soient capables de justifier ma conduite aux yeux de plusieurs personnes dont l'inquiétude n'est pas fort vive aujourd'hui pour ma situation. Miss Howe & sa mere me pressent ardemment de prendre ce soin. Je crains de n'en avoir pas le tems ; & vous ne serez pas surpris que mon inclination m'y porte peu , lorsque je n'ai pas même la force de me rappeller patiemment ce que j'ai souffert , & que le trouble nécessaire d'une si pénible entreprise m'ôteroit infailliblement la tranquillité d'esprit , dont j'ai besoin pour des occupations beaucoup plus importantes.

Il est évident pour moi que votre misérable ami vous a quelquefois rendu compte de la conduite qu'il a tenue avec moi, & des inventions qu'il a fait servir à ma ruine. Vous m'avez même assuré que de bouche & par écrit, il avoit rendu à mon caractere toute la justice que je pouvois souhaiter.

Ce que je vous demande, monsieur, c'est de me donner, par un exemple tiré de ses récits, dans quelqu'une des plus intéressantes occasions, le moyen de juger s'il est nécessaire, en effet, pour mon honneur, que j'exécute ce qui m'est proposé. Vous serez assuré, par ma réponse à miss Montaigu, que je joins à cette lettre, & que vous aurez la bonté de me renvoyer après l'avoir lue, qu'il m'est impossible de penser jamais à devenir la femme de votre ami; & que, par conséquent, la communication que je vous demande ne peut lui faire aucun tort. D'ailleurs, je m'engage, devant le ciel, à n'en faire jamais aucun usage dont il puisse se plaindre; &, pour aller au devant de toutes les défiances, je vous assure que, suivant une partie de mes vues, les détails que vous me communiquerez doivent tomber dans vos mains après ma mort, & ne passeront dans celles d'aucun autre.

Si vous jugez à propos, monsieur, de m'accorder cette demande, les endroits que vous me feriez plaisir de transcrire, sont ceux qui regardent le 7 & le 8 de Juin, c'est-à-dire, ce qu'il peut vous avoir écrit à l'occasion de l'incendie dont je fus alarmée; & ce qu'il vous écrivit ensuite, le 11 & le 19 du même mois. Vous obligerez sensiblement votre très-humble servante,

CL. HARLOVE.

A présent, Lovelace, puisqu'il faut perdre tout espoir de te rétablir dans son cœur; puisque tu as quelque avantage à tirer de ton ingénuité, n'ayant jamais cherché comme d'autres libertins, à déguiser tes excès par des récriminations contr'elle ou contre son sexe; puisqu'elle peut en recevoir quelque soulagement; puisque tu seras mieux traitée par ta propre plume que par la sienne, car tes actions ont fait assez connoître que tes écrits ne peuvent être la plus criminelle partie de l'aventure; je ne vois aucune raison qui m'empêche de l'obliger; sur-tout avec les restrictions qu'elle s'impose, avec les raisons qu'elle apporte, & lorsqu'elle s'engage à ne pas violer le secret qu'on doit toujours aux communications de

l'amitié : ſur-tout, devrois-je dire plutôt, lorſque tu fais également gloire de ta plume & de ta méchanceté, & lorſqu'en vérité je ne connois rien qui ſoit capable de te faire rougir.

Mais de quelque maniere que tu le prennes, elle ſera ſatisfaite avant que tes repréſentations ou tes clameurs puiſſent arriver. Ainſi, je te prie de prendre patience, & de ne pas faire l'extravagant ; à moins que tu ne cherches un prétexte pour t'emporter contre moi, & l'occaſion d'exercer ton talent pour les exécrations. A ces deux titres, extravague, mon ami extravague tant que tu voudras.

J'ai une extrême impatience d'apprendre ſa ſeconde demande. Ce que je ſais déjà, c'eſt qu'à moins qu'il ne ſoit queſtion de te couper la gorge, ou de m'expoſer à l'échafaud, je la ſatisferai ſans ménagement, & je ſerai fier d'avoir eu le pouvoir de l'obliger.

Je te quitte pour travailler aux extraits.

LETTRE CCCXI.

M. BELFORD, à miss CLARISSE HARLOVE.

3 d'Août.

MADAME,

Vous m'avez engagé, sur votre parole d'honneur, à vous confier quelques extraits des lettres de M. Lovelace, & vous m'assurez que votre unique vue est d'examiner si l'intérêt de votre réputation vous oblige absolument de traiter un sujet douloureux, sur lequel on vous demande des éclaircissemens. Vos ordres, madame, sont d'une nature si délicate, qu'ils paroissent blesser directement les droits de l'amitié. Cependant, comme vous êtes incapable d'aucune vue dont vous ne puissiez pas avouer les motifs, & que cette communication peut faire du moins quelque honneur à l'ingénuité de mon malheureux ami, quoique sa conduite, à l'égard de la plus excellente de toutes les femmes, lui ait fait perdre tout droit à des qualités plus honorables,

je vous obéis avec autant de joie que d'empressement.

(*M. Belford fait entrer ici les extraits.*)

A présent, madame, que j'ai eu le bonheur d'exécuter vos ordres, je me flatte de n'avoir fait aucun tort à mon ami, puisque vous voyez à chaque ligne qu'elle justice il rend à votre vertu. C'est le langage qu'il tient dans toutes ses lettres, quoiqu'à sa propre condamnation. Je prendrai la liberté d'ajouter que, si vous pouviez obtenir de vous-même, après voir bien vérifié son repentir, de receavoir ses vœux à l'autel, je ne doute pas le moins du monde que vous n'en fissiez le plus tendre & le meilleur des maris. Quelle joie ne répandriez-vous point dans une noble famille, qui vous regarde avec admiration; & j'ose dire, dans la vôtre, aussitôt qu'une aversion mal conçue, & poussée trop loin contre lui, auroit fait place à la réconciliation? En effet, si l'on retranche l'objection des mœurs, qui ne croira pas que deux personnes si admirables sont faites uniquement l'une pour l'autre?

A quelque résolution que vous jugiez à propos de vous attacher, permettez,

madame, que je vous laisse à décider, à présent que vous tenez de moi les confidences les plus délicates de mon ami, si l'honneur ne vous oblige pas de n'en révéler aucune, & de ne pas laisser paroître que vous en ayiez la moindre connoissance; enfin, de n'en prendre aucun avantage, pas même pour soutenir, comme vous pouvez en avoir l'occasion, qu'il avoit un dessein prémédité, non contre vous précisément, mais, dans votre personne, contre votre sexe entier; sur lequel je suis fâché de pouvoir rendre témoignage que tous les libertins cherchent à remporter quelque triomphe. Je ne voudrois pas, si j'avois jamais quelque démêlé avec lui, qu'il pût me reprocher que le malheur qu'il auroit eu de vous perdre, & peut-être de perdre avec vous tous ses amis, fût venu de ce qu'il ne manqueroit pas de nommer une trahison contre l'amitié; du moins, s'il en jugeoit par les événemens que je suppose, plutôt que par mon intention.

J'ai l'honneur, madame, d'être avec la plus profonde vénération, votre, &c.

BELFORD.

LETTRE CCCXII.

Miss Clarisse Harlove, à M. Belford.

Vendredi, 4 d'Août.

Je vous dois, monsieur, une reconnoissance extrême pour vos communications. Je n'en ferai jamais d'usage dont vous puissiez me faire un reproche, ni que vous ayiez sujet de vous reprocher à vous-même. Je n'avois pas besoin de nouvelles lumieres, pour me convaincre du dessein prémédité de votre ami, & ma lettre à miss Montaigu en fait foi. J'avouerai, en sa faveur, qu'il a observé quelque décence dans le récit qu'il vous a fait de ses indignités les plus choquantes. Si toutes ses étranges confidences sont aussi mésurées dans les termes, je n'y vois rien de plus criminel que son infame cœur, qui a pu s'occuper de tant de ruses barbares, où l'inhumanité n'est pas du tout sur le compte de son esprit. Les hommes du sens le plus borné peuvent réussir dans les plus horribles entreprises, lorsqu'ils se mettent au-dessus de toutes les loix; & plus facile-

ment encore, contre un cœur innocent, qui, se reposant sur sa propre droiture, en est moins porté à se défier de celle d'autrui.

Je trouve, monsieur, que j'ai beaucoup à me louer de vos intentions dans tout le cours de mes souffrances. Il est impossible de n'en pas tirer la conséquence qui se présente d'elle-même, contre sa bassesse préméditée. Mais je m'arrête, pour ne pas vous donner lieu de croire que je me prévaux de vos communications.

Comme rien n'est plus inutile que les nouveaux argumens que vous pourriez employer en sa faveur, je dois vous dire, monsieur, pour vous en épargner la paine, que j'ai tout pesé avec une juste attention; tout, c'est-à-dire, tous les avantages que la vanité humaine peut me faire envisager; tous les agrémens que je puis me promettre dans une parfaite réconciliation avec mes amis; les douceur même que je suis sûre de trouver dans l'amitié de miss Howe, & qui sont, n'en doutez pas, la plus parfaite consolation que je puisse espérer dans la vie : en un mot, j'ai tout pesé; &, sans attendre la lecture de vos extraits, j'ai préféré l'espérance d'une mort que je crois peu éloignée, à tout ce qui pourroit m'arriver

d'agréable dans l'alliance de M. Lovelace. quand je ferois sûre d'y trouver le plus tendre & le meilleur des maris. A l'égard du reste, s'il veut se borner aux maux qu'il m'a causés, & ne pas pousser plus loin ses persécutions, je demanderai pour lui les faveurs du ciel jusqu'au dernier moment de ma vie. J'oublierai qu'il a jeté dans l'abîme une malheureuse orpheline, & creusé le tombeau d'une amie. A qui le nom d'orpheline convient-il mieux qu'à moi, qui me vois abandonnée de mon pere, & sans aucune espérance de pardon du côté de ma mere?

❀ ❀

Après la faveur que vous m'avez accordée, je passe volontiers, monsieur, à la seconde partie de ma demande. J'ai besoin de courage, pour vous l'expliquer; &, ce qui vous étonnera, le courage dont j'ai besoin ne peut me venir que de l'excès de mon infortune & du misérable état de ma santé. Mais, s'il me rend indiscrete, vous en serez quitte pour un refus; & je suis sûre même que vous me pardonnerez.

Vous me voyez, monsieur, absolument livrée à des étrangers; gens pitoya-

bles, à la vérité, & d'un zele dont je dois me louer beaucoup, mais de qui je ne puis attendre que de la compassion & des vœux obligeans. Pour ma mémoire, comme pour ma personne, quels secours puis-je espérer d'eux ; si j'en avois besoin pour l'une ou pour l'autre ?

Mais si je me reposois, de la justice que je crois due à mon caractere, sur la seule personne qui possede les matériaux qu'on y peut employer, & qui a le courage, l'indépendance & l'habileté nécessaires pour me rendre cet important service ; si je lui proposois de se faire le protecteur de ma mémoire, d'être mon exécuteur testamentaire, & de veiller à l'observation de quelques-uns de mes derniers desirs ; si j'abandonnois des intérêts si précieux à sa propre discrétion, à sa méthode, à sa commodité, sans autre restriction que de consulter ma chere miss Howe sur quelques points qui peuvent la toucher ; il me semble que cette partie de ma demande pourroit être accordée ; & si j'étois assez heureuse pour l'obtenir, les consolations que j'espere croîtroient encore, par la bonté de l'homme généreux à qui j'en aurois l'obligation.

Il feroit honorable pour ma mémoire, que, n'ayant point eu le tems d'écrire ma propre hiftoire, je me fois cru affez sûre de mon innocence, pour me fier, de ma juftification, au récit même du deftructeur de ma réputation & de ma fortune. Je ne craindrois point de fufciter des querelles entre ma famille & votre ami ; fur-tout méditant quelques difpofitions dont mes parens ne feront peut-être pas auffi fatisfaits que je le defire ; car mon deffein n'eft pas de bleffer la juftice ni la raifon : mais vous favez, monfieur, que, dans les plus honnêtes gens, l'amour-propre eft toujours partial pour fes intérêts. Je ferois délivrée auffi du chagrin de rappeller quantité de circonftances, qui me cauferoient un nouveau trouble ; & dans un tems où je ne dois penfer qu'à rétablir la paix de mon efprit, pour le rendre propre à de plus importantes préparations. Qui fait fi le généreux bienfaicteur qui eft déjà touché de mes infortunes par un mouvement d'humanité, s'occupant de mon hiftoire, dont il ne fera peut-être pas long-tems fans avoir la cataftrophe devant les yeux, & s'y trouvant même intéreffé, ne fera pas remué plus fortement encore par des principes fupé-

rieurs, qui lui feront trouver la récompenſe de ſa généroſité dans un attachement inviolable à la vertu ? C'eſt le ſouhait de ſa ſervante très-humble & très-obligée,

CL. HARLOVE.

M. Belford accepte, dans une lettre fort civile, la qualité d'exécuteur teſtamentaire de miſs Clariſſe; s'il lui ſurvit, contre ſes deſirs & ſon eſpérance.

LETTRE CCCXIII.

M. Belford à M. Lovelace.

Vendredi au ſoir, 4 d'Août.

LES extraits que miſs Harlove m'a demandés, ſont actuellement entre ſes mains. Tu peux t'aſſurer que j'ai eu tous les égards poſſibles, je ne dirai pas à la conſcience, mais à l'amitié. J'ai changé ou ſupprimé pluſieurs expreſſions. J'ai retranché abſolument la deſcription de ſa perſonne, dans la ſcene de l'incendie. Je lui ai dit que, dans toutes vos lettres, vous n'aviez jamais ceſſé de rendre juſtice

à sa vertu, & j'ai fini par une peroraison fort vive, dont j'ai conservé la copie. Je vous l'envoie sous cette enveloppe, sans y changer un mot.

Cette incomparable fille est vivement alarmée du dessein que vous avez formé de la voir. Au nom du ciel, souvenez-vous que vous êtes engagé d'honneur avec moi; & par pitié pour elle, car elle est d'une extrême foiblesse, renoncez à ce misérable projet. Elle reçut, hier après midi, une lettre cruelle, que madame Lowick juge de sa sœur, par l'effet qu'elle a produit sur elle. C'est apparemment une réponse à celle qu'elle lui avoit écrite samedi dernier, pour demander le pardon & la bénédiction de son pere.

Elle reconnoît que, si toutes les tiennes sont aussi décentes, & lui rendent autant de justice que je n'ai pas fait difficulté de l'en assurer, elle pourra se croire dispensée de la nécessité qu'on lui impose d'écrire son histoire. C'est un avantage de plus, qui te reviendra des extraits que je lui ai communiqués; quoique peut-être tu ne croies pas m'en avoir beaucoup d'obligation.

Mais que t'imagines-tu qu'elle m'ait proposé pour seconde demande? Elle me prie, Lovelace, d'accepter l'office de son

exécuteur teſtamentaire. Tu ſeras informé de ſes motifs, lorſqu'il conviendra que tu le ſois, & je te garantis d'avance que tu les approuveras.

Vous ne ſauriez vous figurer combien je ſuis fier de ſa confiance. Ma crainte eſt que le tems d'y répondre n'arrive trop tôt. Elle écrit ſans ceſſe. Quel triſte plaiſir ne prendrai-je pas à lire toutes ſes idées & ſes diſpoſitions ? Une femme d'un naturel ſi doux, ſi patient, ſi réſigné, qui exerce ſa plume ſur ſes propres diſgraces, & dans le ſentiment actuel de ſa douleur ! Combien ſon ſtyle ne ſera-t-il pas plus touchant que toutes ces relations ſeches, inanimées, qui nous repréſentent les dangers ou les infortunes d'autrui, & dont les hiſtoriens, n'étant agités, ni par les horreurs de la crainte, ni par les tourmens de l'incertitude, pour des événemens cachés encore ſous le voile du deſtin, tranquilles au contraire dans les révolutions dont ils font la peinture, ne peuvent cauſer une émotion qu'ils ne reſſentent point eux-mêmes ?

Samedi matin, 5 d'Août.

Je viens de quitter miſs Harlove, que j'étois allé remercier de l'honneur qu'elle m'a fait, & que j'ai aſſurée d'autant de

fidélité que d'exactitude, si je suis appellé par le ciel au devoir sacré qu'elle m'impose. Je l'ai trouvée fort mal. Sur l'inquiétude que je lui en ai témoignée, elle m'a dit qu'elle avoit reçu de sa sœur une seconde lettre, aussi dure que la premiere; qu'avec un courage qu'elle n'avoit point eu jusqu'à présent, elle avoit pris le parti d'en écrire une à sa mere, qu'elle s'étoit mise à genoux pour l'écrire, & qu'elle lui avoit demandé pardon, pour unique grace. Il n'étoit pas surprenant, a-t-elle ajouté, que je la trouvasse un peu émue. A présent, que j'avois accepté le dernier office qu'elle pût espérer de moi, je devois m'attendre à me voir quelque jour toutes ses lettres entre les mains: & si celle qu'elle venoit d'écrire à sa mere lui attiroit une réponse un peu favorable, pour contre-balancer celle de sa sœur, peut-être consentiroit-elle d'avance à me les faire lire toutes deux.

Comme j'étois sûr de lui déplaire en blâmant la cruauté de sa famille, je me suis contenté de répondre qu'elle avoit assurément des ennemis, qui croyoient trouver leur avantage à nourrir contre elle le ressentiment de ses amis.

C'est ce qui n'est pas impossible, m'a-t-elle dit. Les malheureux, M. Belford,

ne manquent jamais d'ennemis. Une faute réelle autorise d'autres imputations. Il se trouve toujours des accusateurs, lorsqu'il se trouve des oreilles ouvertes aux accusations. Je n'avois pas besoin de ma propre expérience, pour être convaincue d'une vérité dont on voit des exemples continuels. Les outrages de M. Lovelace, l'inflexibilité de mon pere, & les duretés de ma sœur, sont les conséquences naturelles de ma propre témérité. Ainsi, je dois me soumettre à mon sort. Mais ces conséquences se succedent de si près, qu'il me seroit bien difficile de n'y être pas sensible à mesure qu'elles arrivent.

Je lui ai demandé si l'on ne pouvoit pas espérer qu'une lettre de son médecin ou de moi, écrite avec beaucoup de soumission, pour informer quelqu'un de ses parens du mauvais état de sa santé, fût reçue favorablement ? Ou, si vous jugiez, lui ai-je dit, qu'une explication de bouche produisît un meilleur effet, j'entreprendrois le voyage avec joie, & je me conformerois scrupuleusement à vos ordres.

Elle m'a prié très-instamment de ne former aucune entreprise de cette nature, sur-tout sans sa participation & sans son consentement. Miss Howe, m'a-t-elle dit, avoit augmenté ses peines par un zele

excessif : & s'il y avoit quelque chose à se promettre de la médiation, elle avoit une tendre amie, madame Norton, dont la prudence étoit égale à sa piété, & qui ne laisseroit échapper aucune occasion de la servir.

Je lui ai fait connoître que mes affaires m'obligeoient d'être absent de Londres jusqu'à lundi prochain. Elle m'a dit qu'elle me verroit volontiers à mon retour.

(On supprime ici la lettre injurieuse de miss Arabelle Harlove, du samedi 29 de Juillet, & une autre lettre de miss Clarisse à miss Montaigu, écrite à la sollicitation de miss Howe, pour déclarer honnêtement sa deniere résolution. Mais la réponse de miss Montaigu, & la lettre de miss Clarisse à sa mere, demandent d'être conservées par le rapport qu'elles ont dans la suite à d'autres événemens.)

LETTRE

LETTRE CCCXIV.

Miss Clarisse Harlove, à sa mere.

Samedi, 5 d'Août.

MADAME & ma très-honorée mere,

Un criminel convaincu n'approcha jamais de son juge avec plus de terreur & de repentir, que j'en apporte à vos pieds. Je puis dire, avec la plus parfaite vérité, que, si ma très-humble priere ne regardoit pas l'intérêt d'une autre vie, jamais je n'aurois eu cette audace. Mais, après le pardon du ciel, la grace que j'ai à vous demander est ce qu'il y a de plus nécessaire pour le salut de votre malheureuse fille. Si ma sœur avoit connu toutes mes peines, elle n'auroit pas pris plaisir à me déchirer le cœur, par une rigueur qui me paroît excessive. Il me convient peu de me plaindre de sa dureté. Cependant, comme elle m'écrit que c'est à moi de faire connoître que mon repentir vient d'une véritable conviction, plus que du renversement de mes espérances, per-

mettez-moi, madame, de vous assurer que je suis dans la disposition convenable pour demander la bénédiction que je sollicite, puisque ma priere est fondée sur le plus sincere & le plus intime repentir : & vous vous le persuaderez plus aisément, si celle qui n'a jamais eu pour sa mere le moindre déguisement volontaire, mérite d'être crue, lorsqu'elle déclare solemnellement qu'en consentant à voir son séducteur, elle étoit déterminée à ne pas partir avec lui ; que sa téméraire démarche est moins venue de son aveuglement, que d'une odieuse contrainte; & qu'elle y étoit si peu portée d'inclination, qu'au moment qu'elle est tombée au pouvoir d'autrui, elle s'est livrée à des regrets amers ; qui ne se sont pas relâchés un moment, avant même qu'elle eût sujet de craindre le traitement qu'elle a malheureusement essuyé.

Je vous conjure donc, ma très-chere mere, je vous conjure à genoux, car c'est dans cette posture que j'écris, de m'accorder votre bénédiction. Dites seulement en deux mots, (je ne demande point que vous m'honoriez du nom de votre fille) dites seulement : Malheureuse créature, je vous pardonne, & que le ciel ait pitié de vous ! Voilà mon unique pré-

tention. Que je voie, de votre chere main, quelque chose d'approchant, sur le plus misérable morceau de papier. Je l'appliquerai sur mon cœur. Je le presserai contre mes levres, dans mes plus mortelles agitations. Je le regarderai comme un passeport pour le ciel. Et s'il n'y avoit pas trop de présomption à demander qu'il fût au nom des deux personnes à qui je dois le plus de respect & d'amour, il ne me resteroit rien à desirer. C'est alors que je m'écrierois : « Grand Dieu ! Dieu de mi-
» séricorde ! tu vois, dans ce papier,
» l'absolution d'un pere & d'une mere
» justement irrités. Oh ! Joins-y la tienne;
» & reçois une pénitente dans les bras de
» ta bonté ! »

Je n'emploie pas, madame, les motifs de la tendresse maternelle, dans la crainte de paroître encore plus coupable aux yeux de mes rigides censeurs. Mais, au nom de Dieu, daignez prononcer que vous m'avez pardonnée ; si vous ne voulez pas que le désespoir accompagne jusqu'à sa derniere heure, votre

CL. HARLOVE.

*

LETTRE CCCXV.

Miss CHARLOTTE MONTAIGU, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Lundi, 7 d'Août.

TRÈS-CHERE MISS,

Nous n'avons pas attendu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, pour juger que M. Lovelave est absolument indigne de vous, & qu'il mériteroit bien plus un rigoureux châtiment, que le bonheur auquel nous ne cessons pas d'aspirer pour lui. Aussi l'espérions-nous moins de votre considération pour un si vil offenseur, que des sentimens d'amitié que nous souhaiterions de vous inspirer pour nous; car nous étions tous déterminés à vous aimer, à vous admirer, à vous donner les plus tendres marques de notre tendresse & de notre admiration, quelque conduite qu'il pût tenir avec vous.

Mais, après votre lettre, qu'oserons-nous dire de plus? Cependant je reçois

ordre de vous écrire, au nom de toutes les personnes qui vont signer la mienne, pour vous faire connoître à quel point nous sommes touchés de vos peines; pour vous dire que milord a défendu pour jamais, à M. Lovelace, d'entrer dans son appartement : & comme les malheureux effets du mécontentement de votre famille peuvent vous exposer à quelque incommodité dans votre situation, milord, miladi Lavrance & miladi Sadleir, vous supplient d'accepter, pour toute votre vie, ou du moins jusqu'à ce que vous soyez entrée en possession de votre propre bien, cent guinées par quartier, qui vous seront portées réguliérement par une personne de confiance : & ne croyez pas, ma chere miss, nous vous en conjurons tous, que vous ayiez obligation de cette offre aux amis du vil personnage; car il n'a plus un ami parmi nous.

Nous vous demandons tous votre estime, & les mêmes sentimens que vous auriez pris pour nous, si nous avions obtenu le bonheur dont nous faisions notre plus douce espérance. Nos vœux se réuniront sans cesse, pour obtenir du ciel le rétablissement de vos forces, & la plus longue vie : & puisque vous ne voulez plus recevoir nos sollicitations en faveur de ce

miſérable, permettez du moins, lorſqu'il ſera parti pour les pays étrangers, comme il s'y prépare, que nous cherchions à nous procurer l'honneur d'une liaiſon perſonnelle avec une perſonne incomparable. C'eſt la plus ardente priere de vos très-humbles, &c.

M . . . .
SARA SADLEIR.
ELIS LAWRANCE.
CHARL. MONTAIGU.
MARTHE MONTAIGU.

P. S. Vous nous cauſeriez un mortel chagrin, ſi vous refuſiez nos juſtes offres. Chere miſs! ne nous puniſſez pas des crimes d'autrui. Nous faiſons partir cette lettre par un exprès, qui nous rapportera ſans doute une réponſe auſſi favorable que nous le deſirons. M. Lovelace ſe ſert de la même occaſion pour écrire ; mais nous ne ſavons pas à qui, comme il ignore lui-même à qui nous écrivons ; car nous nous fuyons de part & d'autre, & nous habitons les deux extrêmités du château.

LETTRE CCCXVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Samedi, 5 d'Août.

Je suis si désespéré de la lettre de miss Harlove à ma cousine Montaigu, que je suis incapable d'attention pour tout ce que tu m'écris. Qu'il lui convient mal de *crier merci* pour elle-même, lorsqu'elle en marque si peu pour autrui! c'est une véritable Harlove. Crois-moi, Belford, c'est une véritable fille des Harloves. Cependant elle possede tant de charmes & de perfections, que je me sens forcé de l'adorer, & que mes adorations (insensé que je suis!) croissent par sa haine & ses dédains.

Tu reviens sans cesse, & sans doute avec aussi peu de vérité que de bon sens, à tes maudites idées de langueur, de foiblesse & de mort; & lorsque tu saisis une fois quelqu'un de ces mots, tu prends un détestable plaisir à le répéter vingt fois dans une phrase. Que je sois damné, si je ne crois que tu l'empoisonnerois plutôt de

tes propres mains, que de souffrir qu'elle en revienne, & qu'elle te dérobe l'honneur d'avoir deviné juste! Mais reforme, je te prie, cet insupportable style. Tu ne seras qu'un mauvais prophete. Elle vivra pour m'enterrer; j'en suis plus sûr que toi; car le diable m'emporte, si je puis manger, boire, dormir, &, ce qui est mille fois pis, si je puis aimer au monde d'autre femme qu'elle! Il n'y en a pas une à présent, sur laquelle je puisse jeter les yeux. Au contraire, je détourne la vue de toutes celles que je rencontre; à moins que le hasard ne m'y fasse remarquer un air, un trait, qui tienne un peu d'elle. Je ne puis me défendre alors de regarder une seconde fois: mais le second regard confirme tous mes dégoûts, parce qu'il n'y a personne, en effet, qui lui ressemble.

Il faut, Belford, que cette divine personne soit possédée de quelque mauvais génie. Plus je considere son extravagance & son obstination, moins je suis capable de patience. A-t-elle donc un meilleur moyen pour se faire justice à elle-même, à sa famille, à tous ses amis, que celui de m'épouser? N'eût-elle qu'un jour à vivre, elle doit mourir ma femme. Si ses ressentimens chrétiens ne lui permettent pas d'y consentir pour elle-même, ne le

doit-elle pas pour sa famille & pour son sexe, dont elle prétend quelquefois que l'honneur la touche si fort? & s'il n'y a point d'intérêt assez cher pour émouvoir en ma faveur ce caractere d'Harlove, quel droit a-t-elle à cette pitié que tu ne cesses pas de demander si pitoyablement pour elle?

A l'égard de la mauvaise intelligence que sa lettre répand entre ma stupide famille & moi (car je t'apprends que nous sommes prêts ici à nous entre-déchirer), c'est ce qui me touche le moins. Tous mes honnêtes parens ont la folie de me maudire, moi qui peux leur rendre dix malédictions pour une, & leur tenir tête, s'ils le veulent, du matin au soir. J'occupe une moitié du château, &, graces au ciel, c'est la meilleure, car les avantages dont les grands jouissent le moins sont ceux qui leur coûtent le plus. La grandeur & l'usage sont des choses différentes. Leur demeure est la partie la plus simple. La mienne est l'appartement de représentation. J'y regne, & je continuerai d'y régner aussi long-tems qu'il me plaira; tandis que les deux tantes pouffives, le vieux *podagre* de frere & les deux précieuses nieces, sont resserrés dans l'autre partie, d'où la crainte de me ren-

contrer ne leur permet pas de sortir. Mais le comique de l'aventure, c'est qu'ils m'ont défendu l'entrée de leurs appartemens. Je leur ai fait la même défense pour le mien. Ainsi je les tiens tous prisonniers, pendant que je suis le maître dans la maison. Plaisans visages, d'oser quereller avec moi, lorsqu'il me suffit de paroître, pour leur faire tourner le dos, & pour les faire rentrer dans leur taniere, les yeux & les oreilles baissés.

Toi, dans le tems que je soutiens ainsi la guerre contre des frêlons & des guêpes, & que la rage de l'amour méprisé fait bouillir mon sang dans mes veines, tu te plais dans ton phlegme, & tu bâtis des systêmes de réformation, au mépris de mes infortunes, dont tu as la cruauté de te faire un triomphe. Que le diable t'emporte, insensible & fade complaisant que tu es! Tu me causes autant d'impatience que la belle; car tu ne connois ni l'amour ni l'amitié. Tu n'es pas capable de l'un, ni digne de l'autre. Autrement, te réjouirois-tu de mes peines, sous les fausses grimaces de la pitié? Mais parle; n'es-tu pas un joli personnage, de t'être engagé à transcrire une partie des lettres que j'ai eu la simplicité de t'écrire dans la confiance de l'amitié? Des lettres! Tu

aurois dû laisser couper ta maudite langue, plutôt que d'avouer jamais que tu les eusses reçues. Cependant, peut-être les as-tu déjà remises entre ses mains. Prends garde, & malheur à toi, si l'avis arrive trop tard! prends garde, te dis-je, de lui abandonner une seule ligne de moi. Si tu t'es déjà rendu coupable d'une infidélité si noire, je te déclare que la moindre vengeance que j'en veux tirer est de rétracter la parole que je t'ai donnée de ne pas la voir, comme tu as violé la tienne en communicant ce que tu n'avois reçu que sous le sceau de l'amitié.

Je suis trop malheureusement convaincu, par sa lettre à Charlotte, qu'elle est déterminée à ne me revoir jamais. Elle nomme ma conduite avec elle, *une méchanceté sans exemple*. Mais comment sait-elle si bien ce qui mérite ce nom? Où a-t-elle appris à faire des distinctions dans ce genre? Penser le pire, être capable de former des comparaisons sur des situations si délicates, est-ce marquer autant de délicatesse que je lui en attribuois? Ce que je me figure à son avantage, c'est que, n'ignorant pas que le diable est noir, & voulant faire un diable de moi, elle broie, dans son imagination, elle pêtrit ensemble tout ce qu'il y a de noir au monde, pour

faire sortir de cette sale masse le plus horrible de tous les monstres.

Mais quelle tempête son mépris n'excite-t-il pas dans mon ame? Jamais, jamais l'orgueil d'un homme ne fut plus mortifié. Qu'elle me rabaisse, jusqu'à mes propres yeux! Comment est-il possible que l'admiration & l'amour résistent dans mon cœur à cette épreuve? De la haine! du mépris! un refus solemnel! Si le succès avoit répondu à tous mes desseins, je trouverois peut-être de la justice dans une partie de ses ressentimens. Mais être sortie victorieuse, triomphante, sous toutes sortes de faces..... ah! c'est pour l'avoir souffert qu'elle me doit du mépris. Elle m'a laissé si humilié, si méprisable, en effet, que l'impression lui en demeure encore. Je me poignarderois volontiers, de ne lui avoir pas donné sujet... en un mot, de n'avoir pas su l'humilier elle-même; ou plutôt, cher ami, de n'avoir pas profité de son retour à la ville, pour me relever de mon humiliation, & pour m'exalter jusqu'au sommet du bonheur & de la gloire, en me donnant une femme supérieure à toutes sortes d'épreuves & de tentations.

Cependant je veux hasarder encore une lettre. Si je n'en tire aucun fruit, on

si je n'obtiens pas de réponse, je m'efforcerai de la voir, quelles qu'en puissent être les suites. Si son obstination lui fait trover le moyen de m'éviter, je signalerai ma vengeance par quelque attentat éclatant contre sa miss Howe, & je quitterai pour jamais l'Angleterre.

A présent, Belford, puisque tu es dans le goût de lui communiquer mes lettres, fais lui cette déclaration, si tu veux. Ajoute que, s'il est certain qu'elle m'abandonne, il ne l'est pas moins, que je serai abandonné du ciel; & qu'importe alors ce que peut devenir son

LOVELACE?

LETTRE CCCXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 7 d'Août.

IL est donc vrai que tu as remis, à la belle implacable, un extrait des lettres que tu as reçues de moi dans la confiance de l'amitié ! Belford, prends-y garde. Je t'aime assurément plus qu'aucun homme du monde : mais le point où nous sommes est plus délicat que tu ne penses. Cette affaire est devenue très-serieuse pour moi. Je suis résolu d'épouser miss Harlove ; & je l'épouserai, fût-ce au dernier soupir de sa vie.

Elle compte, dis-tu, sur la parole que je t'ai donnée de ne pas la chagriner. Tu peux lui déclarer de ma part, que c'est un point qui dépend absolument d'elle-même, c'est-à-dire, du parti qu'elle prendra, de faire réponse à ma lettre, ou de la payer du méprisant silence dont il lui a déjà plu d'honorer mes dernieres. J'écrirai d'un ton si humble, & dans des termes si raisonnables, qu'elle me pardonnera, si son

caractere n'eſt pas celui d'une véritable Harlove. Mais pour l'exécution teſtamentaire dont elle penſe à te charger, compte qu'il n'en ſera rien. Tu ne ſera pas ſon exécuteur. Que je périſſe ſi tu l'es. Premiérement, elle ne mourra point. En ſecond lieu, nul autre que moi ne lui ſera rien, n'oſera lui rien être. Ton bonheur eſt déjà trop grand, d'être admis tous les jours à ſa préſence, de la voir, de lui parler, de l'entendre, pendant qu'il m'eſt défendu d'approcher à la vue de ſa fenêtre. Quelle damnation eſt-ce donc ici, pour un homme qui lui étoit autrefois plus cher que tous les hommes du monde? Etre capable de jeter ſur moi, de la région des étoiles où ſa tête m'eſt cachée, tantôt un œil de mépris, tantôt un œil de pitié encore plus offenſant, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir.

Je t'apprends que, ſi ma lettre eſt ſans ſuccès, je ſaurai ſurmonter la rampante folie qui a trouvé le moyen de s'inſinuer dans mon cœur; ou bien je l'arracherai, ce cœur, & je l'offrirai à ſes yeux, pour lui faire voir combien il eſt plus tendre que le ſien, quoiqu'elle, & toi, & tout le monde ait pris la liberté de le traiter de rocher. Si je ſuis rejeté, avertis d'avance les voiſins de la maudite Sinclair

de transporter leurs meilleurs effets; car ma premiere démarche sera de mettre le feu à ce repaire de serpens : & comme il n'est point à craindre que je les prenne dans un moment où, suivant le langage de Shakespear, *ces furies aient le goût du salut*, ma vengeance sera complete, pour ce monde & pour l'autre.

LETTRE CCCXVIII.

M. LOVELACE à miss CLARISSE HARLOVE.

Lundi, 7 d'Août.

MALGRÉ les raisons qui doivent me faire craindre autant de difficulté à faire entendre mes prieres qu'à mériter ma grace, je ne puis me défendre de vous écrire encore une fois, pour vous supplier de me donner le pouvoir d'expier, autant qu'il est possible, les injures dont je me reconnois coupable; & j'espere que cette hardiesse vous offensera moins qu'une visite. Votre pureté angélique & le reveil de ma conscience sont des témoignages qui déposent hautement contre moi. Mais

la bonté, qui vous porteroit à me pardonner, vous donneroit des droits éternels sur ma reconnoissance & ma soumission. Pardonnez-moi donc, ma très-chere vie, ma divinité sur la terre, fondement visible de toutes mes espérances futures! Comme vous espérez le pardon pour vous-même, vous qui croyez avoir besoin de le demander aussi à la bonté du ciel, daignez me l'accorder, & consentir à vous trouver au pied de l'autel avec moi, devant les personnes qu'il vous plaira de nommer; pour vous assurer des droits inaltérables sur le plus repentant & le plus affectionné de tous les cœurs.

Mais peut-être souhaiteriez-vous un tems d'épreuve. Peut-être une juste défiance & de vifs mécontentemens vous font-ils trouver trop de difficulté à me rendre votre faveur aussitôt que mon cœur la desire. Dans cette supposition, je me soumets à toutes vos volontés. Vous ne m'imposerez point de conditions que je n'embrasse avec ardeur, si vous me donnez la moindre espérance qu'après une expiation dont vous réglerez la dureé, après des preuves éclatantes d'une réformation telle que vous m'en tracerez les loix, vous consentirez enfin d'être à moi.

Honorez-moi donc de quelques mots de réponse, pour m'encourager dans cet espoir conditionnel; si ce n'est pas pour me donner des espérances plus prochaines & des encouragemens encore plus généreux.

Me refuser une grace si chere & si précieuse, c'est me jeter dans le dernier désespoir. Mais, alors même, je dois, à toutes sortes de risques, chercher l'occasion de me jeter à vos pieds, pour n'avoir point à me reprocher d'avoir omis quelque chose, qui m'ait paru propre à vous attendrir; car c'est de vous, madame, c'est du pardon de votre cœur, que je fais dépendre tout mon bonheur pour ce monde & pour l'autre. Rejeté de vous, je n'attends plus rien de la miséricorde du Tout-Puissant. Je suis assez réveillé, pour comprendre que le pardon de l'innocence injuriée est une condition qui doit précéder celui du ciel, & que dès ici-bas sans doute, l'Auteur de notre être donne ce pouvoir à l'innocence, sur les misérables qui osent l'offenser sans raison; & qui seroit autorisé à ce pouvoir, si vous ne l'étiez pas? En un mot, votre cause, madame, est celle de la vertu, & par conséquent celle de Dieu même: ne dois-je pas m'attendre qu'il la fera triompher,

par la perte d'un homme qui s'est rendu aussi coupable que moi, si vous marquez, en me rejetant, que vous me jugez indigne de pardon ?

Je vous assure, madame, qu'il n'entre dans mes instances aucune vue temporelle ou mondaine. Je reconnois que je ne mérite point le pardon que je vous demande. Milord M..... & ses sœurs ne méritent pas non plus le mien. Je les méprise du fond du cœur, pour avoir eu la présomption de s'imaginer que je puisse être conduit par la vue d'aucun avantage qu'ils aient le pouvoir de m'accorder. De tout ce qui respire, il n'y a que vous dont je veuille recevoir des loix. Toute votre conduite m'a paru fondée sur des principes si nobles, & vos ressentimens ont été si justes, que je ne vois rien en vous que sous un air divin ; infiniment plus aimable aussi qu'il n'auroit jamais pu l'être, si vous n'aviez pas souffert les barbares injustices dont le souvenir remplit aujourd'hui mon ame de tristesse & d'horreur.

Mais, je le répete, tous mes desirs se réduisent actuellement à quelques lignes, qui puissent guider mes pas incertains, & me faire espérer (si vous portez si loin la condescendance) qu'après avoir vérifié

mes promesses par ma conduite, il me sera permis d'aspirer à l'honneur d'être éternellement à vous.

LOVELACE.

(*Clarisse répond à miss Montaigu par une lettre du 7 d'Août. Elle répond tendrement à ses civilités; elle refuse ses offres avec reconnoissance; elle souhaite toutes sortes de biens à M. Lovelace, & qu'une bonne conduite le fasse rentrer en grace avec sa famille.*

M. Belford répond à M. Lovelace. Après quelque détail sur la foible santé de Clarisse, & sur le chagrin qu'elle a reçu de quelques lettres fort dures de sa famille, il lui dit :

Ta situation commence à me faire pitié, depuis que je te crois de bonne foi dans la peinture que tu fais de ton amour & de tes peines; d'autant plus que, quelque jugement qu'il te plaise d'en porter, il me paroît fort difficile que la santé de miss Harlove se rétablisse. Je me flatte qu'au fond tu n'es pas fâché que je lui aie communiqué les extraits de tes lettres. La justice que tu n'as pas cessé de rendre à sa vertu, fait tant d'honneur à ton ingénuité, que j'ai cru te rendre un

important ſervice; du moins dans l'eſprit d'une femme qui te connoît par des traits moins honorables; car, avec toute autre, je conviens que j'aurois eu tort. Cependant, ſi vous trouvez mauvais que j'aie pris le parti de l'obliger, dans un point que je reconnois délicat, nous nous expliquerons à notre premiere entrevue. Je vous ferai voir, non ſeulement les extraits, mais les liaiſons que je leur ai données en votre faveur.

A l'égard de l'exécution teſtamentaire, n'entreprends pas, je te prie, de régler ma conduite & mes idées. Je ne dépends de perſonne, apparemment. Il me ſemble qu'au contraire tu devrois te réjouir que la juſtification de ſa mémoire ſoit entre les mains d'un homme qui te traitera, toi & tes actions, comme tu n'en ſaurois douter, avec toute la douceur que l'honneur lui permettra.

Tu me parois toujours ſurprenant. Que veux tu dire, lorſque tu as le front d'obſerver « qu'il lui convient peu de crier » merci pour elle-même, elle qui n'en » a point pour autrui ? » Oſes-tu prétendre que les deux cas ſe reſſemblent ? Ce qu'elle demande uniquement, c'eſt la derniere bénédiction d'un pere & d'une mere, leur dernier pardon pour une faute

qu'on peut nommer involontaire; s'il est vrai même qu'elle mérite le nom de faute. Elle n'a d'ailleurs aucune espérance d'être reçue de sa famille. Toi, tu demandes le pardon d'une injure préméditée : on te l'accorde, à condition que tu ne donneras pas de nouveaux sujets de chagrin ; & ce pardon te laisse l'espérance de rentrer en grace, peut-être même de te voir un jour le maître absolu du plus riche trésor du monde. Que je te trouve injuste ! la raison commenceroit-elle à t'abandonner ?

LETTRE CCCXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à M. LOVELACE.

Vendredi, 11 d'Août.

C'EST une alternative bien cruelle, que d'être forcée de vous voir ou de vous écrire. Mais j'ai perdu depuis long-tems le pouvoir de suivre mes propres inclinations. Ainsi, pour éviter un plus grand mal, & je puis dire aujourd'hui le plus grand de tous les maux, je me détermine à vous écrire.

Si j'étois capable de déguiser mes sen-

timens réels, je pourrois vous donner les espérances que vous me demandez, & n'en pas demeurer moins attachée à toutes mes résolutions : mais je dois vous déclarer, monsieur, & mon caractere m'y oblige, que, ma vie, dût-elle durer plus d'années qu'il ne me reste peut-être de jours, & fussiez-vous le seul homme au monde, je ne pourrois & je ne voudrois pas être à vous.

Il n'y a point de mérite à remplir un devoir. La religion m'ordonne, non seulement de pardonner les injures ; mais encore de rendre le bien pour le mal. Toute ma consolation, c'est que, par la grace du ciel, je suis à votre égard dans une disposition qui me fait trouver la soumission facile à cette loi. Je vous assure donc que, dans quelque lieu que vous alliez, je souhaite que vous y soyez heureux ; & dans ce souhait, je renferme toute sorte de bonheur.

A présent que j'ai satisfait (avec beaucoup de répugnance, je l'avoue) à l'un des deux points que vous avez exigés, j'en attends le fruit.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXX.

M. Lovelace, à M. Belford.

Dimanche, 13 d'Août.

JE ne sais quel diable me tourmente. De ma vie je ne me suis senti si mal. J'ai pensé d'abord que quelqu'un des mes honnêtes parens m'avoit administré une dose de leur préparation, pour se rétablir dans l'entiere possession du château. Mais, comme je suis l'unique espérance de la famille, je veux croire qu'il ne sont pas capables de cette méchanceté.

Il faut que je quitte ma plume. Je n'ai pas la force d'écrire. Que dois-je penser de ma situation.

* *

Milord M.... sort de ma chambre. Il m'a rendu une sombre visite, pour savoir comment je me trouve de ma saignée. Ses deux sœurs partirent hier; le ciel en soit loué! Mais elles ne m'ont pas fait l'honneur de me consulter sur leur départ: à peine m'ont-elles dit adieu.

Milord

Milord est plus tendre & plus *respectueux* que je ne m'y attendois. Les hommes ont moins de peine à pardonner que les femmes. J'ai mes raisons pour le dire ; car, outre l'implacable miss Harlove & les deux vieilles sœurs, mes deux guenons de cousines n'ont pas encore approché de moi.

❦ ❦

Ni manger, ni boire, ni dormir ! Le cas est assez triste, Belford. Si j'avois la folie de me laisser mourir à présent, on diroit que miss Harlove m'a fait crever de chagrin. Que sa cruauté me pénetre jusqu'au fond du cœur, c'est ce que je ne puis désavouer.

Au diable l'insomnie & le dégoût ! Ecrivons : je veux m'en délivrer à force d'écrire. Mais c'est en vain. La vigueur me manque. Pauvre Lovelace ! Que diable as-tu donc ?

❦ ❦

Essayons encore, malgré les frissons & les bâillemens qui me désolent. Par où commencer ? Parlerons-nous de ton office d'exécuteur testamentaire ? Tu es menacé d'une double fonction. Je crois réellement que tu peux m'envoyer un cer-

cueil & un drap mortuaire. Je ſerai prêt pour l'uſage, lorſqu'ils arriveront.

Quelle petite folle que cette miſs Harlove! Je te garantis qu'elle ſe repentira de m'avoir refuſé. Une jeune veuve ſi charmante! Qu'elle regrettera d'avoir manqué l'occaſion! Quel éclat n'auroit-elle pas répandu ſur ſa parure funebre? quelles lumieres! quelles ombres! Devenir veuve au premier des douze mois, c'eſt un des plus grands bonheurs qui puiſſent arriver à une belle femme....

Laiſſez-moi. Je veux écrire. Que faire, ſi je n'écris point? On m'arrache la plume, Belford. On ne veut pas que j'écrive. Je ſuis donc bien mal, puiſqu'on m'interdit toute eſpece d'application.

* *

Tu parois piqué, mon cher. Eſt-ce pour m'avoir mordu? Je te trouve fort plaiſant à mon tour. Crois-tu que deux amis n'aient pas quelquefois le privilege de quereller, comme l'homme & la femme? Et quelles peuvent être ici les conſéquences? Je ne ſuis pas en humeur de me battre à préſent. Tu peux me croire auſſi patient que le poulet qu'on me préſente avec mon bouillon; car je ſuis déjà réduit à ce point.

Mais, tout indépendant que tu es pour l'exécution teſtamentaire, je ne t'en déclare pas moins que jamais je ne ſouffrirai que tu expoſes mes lettres. Elles ſont trop ingénues de la moitié, pour être vues. J'inſiſte abſolument que tu les jettes au feu ſans exception, après avoir reçu celle-ci.

Ne laiſſe pas de m'écrire; & tâche, s'il eſt poſſible, de m'envoyer la copie de tout ce qui s'eſt paſſé entre miſs Harlove & Charlotte. Je te promets de ne pas ouvrir la bouche ſur les communications de cette nature. Mais crois-moi, les généreuſes offres que mes parens font à ma charmante, ne changent rien au dégoût que j'ai pour eux. Vois ſeulement qu'elle eſt auſſi fiere qu'implacable. Il eſt impoſſible de l'obliger. Elle aimeroit mieux vendre juſqu'au dernier de ſes habits, que d'avoir la moindre obligation à perſonne: quoiqu'elle ſoit sûre de faire plus de plaiſir qu'elle n'en recevroit.

Oh Dieu! Dieu!..... Par ma foi! je me crois mourant. Adieu Belford.

✤ ✤

Je me ſuis trouvé ſi mal, dans l'endroit où la douleur m'a interrompu, que j'ai été forcé de quitter ma plume. Que

penses-tu de cet accident? Mon oncle, averti par mes gens, s'est hâté de faire appeller le ministre de la paroisse; car l'aumônier du château est absent. Ils m'ont trouvé sur mon lit, dans ma robe de chambre, & tout-à-fait sans connoissance. En ouvrant les yeux, qu'ai-je vu autour de moi? Le ministre à genoux d'un côté, & milord de l'autre. Madame Greme, qu'on a fait venir pour me servir de ce qu'ils appellent une garde, étoit dans la même posture au pied du lit. Je remercie le ciel, ai-je dit à milord, dans une espece d'extase: où est miss Harlove?..... J'ai cru de bonne foi qu'ils étoient prêts à me marier.

Ils ont pris mon discours pour un délire, & leurs prieres ont redoublé à plus haute voix. Ce bruit m'a réveillé les sens. J'ai sauté de mon lit à terre, j'ai mis mes pieds dans mes mules, j'ai ouvert une de mes poches, & j'en ai tiré ta derniere lettre, avec les méditations de ma charmante (1). Milord, M. le docteur, madame Greme, leur ai-je dit, vous m'avez cru jusqu'aujourd'hui un fort mau-

(1) On n'a pas fait remarquer que M. Belford envoyoit avec sa derniere lettre, une copie de quelques passages de l'écriture-sainte, de la main de Clarisse, & dont elle faisoit quelquefois le sujet de sa méditation. Il l'avoit obtenue de madame Lovick.

vais garnement. Mais voyez ; je puis vous faire une lecture aussi pieuse que vos prieres. Ils se sont regardés avec étonnement. J'ai bâillé & j'ai lu : ils m'ont prodigué leurs louanges & leur admiration ; ils ont levé les mains & les yeux au ciel ; & le docteur a dit qu'il avoit toujours regardé comme une chose impossible, qu'un homme d'esprit tel que moi fût aussi méchant qu'on le publioit. Milord, bégayant de joie, m'a félicité de ma conversion ; &, graces à ma chere miss Harlove, je me suis fait une excellente réputation à peu de frais. En un mot, me voilà bien établi dans le château & dans toute la paroisse. Mais que vois-je ? Je n'en suis pas quitte encore.

C'est une visite des deux sœurs Montaigu, conduites par mon oncle, pour me féliciter, tout à la fois, de mon rétablissement & de ma réformation. Quel heureux événement que cette maladie, & les méditations qui se sont trouvées dans ma poche ! C'est ainsi qu'étant écolier, je me joignois à ceux qui sortoient de l'église, pour faire croire que j'y avois été moi-même.

Ma charmante se trompe, lorsqu'elle s'imagine que je lui ai proposé de m'écrire, comme une alternative qui la garantiroit de ma visite. C'est *un mal* qu'elle n'évitera point, & dont je n'ai pensé à l'exempter qu'autant qu'elle m'auroit fait une réponse conforme à mes espérances. Fais-lui relire ma lettre. Je ne lui ai pas fait cette promesse. En dépit d'elle & de toi, je serois à ses pieds, demain au plus tard, si je n'étois pas retenu par les talons, comme un misérable qui n'a point de secours à tirer de lui-même. Mais je commence à me trouver mieux d'heure en heure. Tu me verras bientôt à Londres, n'en doute pas. Cependant n'en dis rien à ma chere; à ma cruelle & implacable miss Harlove.

Adieu, Belford. Je bâille encore. Quelle étrange figure tu verrois faire à ton Lovelace.

LETTRE CCCXXI.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Lundi, 14 d'Août.

TA maladie me cause la plus vive inquiétude. Je serois au désespoir de te perdre. Cependant, si tu dois mourir sitôt, je souhaiterois de toute mon ame que ta mort fût arrivée avant le mois d'Avril; & cela, pour ton intérêt autant que pour celui de la plus excellente de toutes les femmes, puisque ta conscience n'auroit pas été chargée du crime le plus noir de ta vie.

On me dit avant-hier que tu étois fort mal; & cette nouvelle m'a fait remettre à t'écrire jusqu'à d'autres éclaircissemens. Mon laquais me confirme, en arrivant, que tu es dans un état fâcheux. Tu feins de l'ignorer. Est-ce à moi de te l'apprendre? C'est une fievre violente, me dit-on, accompagnée des symptômes les plus dangereux.

Dans la situation où tu es, je ne te troublerai point par le récit de ce qui se passe ici avec miss Harlove. Puissent tes

repentirs être aussi prompts que ta maladie, & n'être pas moins efficaces, si tu meurs! car il est à craindre qu'elle & toi, vous ne vous rencontriez jamais dans le même lieu.

Je lui ai dit que vous étiez fort malade. Pauvre homme! a-t-elle interrompu. Dangereusement malade, dites-vous?

Très-dangereusement, madame. Milord M.... m'en donne avis lui-même.

Que le ciel ait pitié de lui! a repris cette admirable fille. Ensuite, après un moment de réflexion: Pauvre misérable! a-t-elle dit avec un soupir. Puisse-t-il trouver la miséricorde qu'il n'a pas eue!

Je t'écris par un exprès; car je suis impatient d'apprendre ta situation. J'ai reçu ta derniere lettre. Quelles tristes réflexions n'a-t-elle pas dû faire naître, par les légéretés choquantes dont elle est remplie, à ton véritable ami

BELFORD?

LETTRE CCCXXII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, 15 d'Août.

JE te remercie, Belford, & du fond du cœur, de la conclusion modérée de ta derniere lettre. Il me prend envie, par cette considération, de te pardonner tes extraits, que je n'avois pas cessé, jusqu'à ce moment de trouver impardonnables. Mais t'entre-t-il dans l'esprit que je puisse jamais consentir à perdre cette divine créature ? Jamais, jamais, tant qu'un reste de chaleur aura la force de m'animer. Implorer la miséricorde du ciel pour un ingrat tel que moi! Adorable Clarisse! que l'excès de ta générosité me perce l'ame! Mais c'est d'elle que j'attends les premieres marques de miséricorde & de pitié. Elle doit m'apprendre, par son exemple, à me reposer avec confiance sur la miséricorde qu'elle implore pour moi.

Hâte-toi, cher ami, de m'apprendre l'état de sa santé, ses occupations, ses

entretiens. Que ta diligence réponde à mes transports. Je n'ai pas d'autre maladie que l'amour. Ah ! que ne puis-je penser qu'elle est à moi ! C'est alors que la maladie même auroit des charmes. Envoyer à la ville, pour la faire prier de revenir près de moi ! Savoir qu'elle est en chemin, sur les ailes de l'amour, pour m'apporter de la consolation ! L'entendre prier pour moi, par devoir, par inclination, & recevoir de sa bouche l'ordre de vivre pour elle ! Dieu tout puissant ! Quel trésor j'ai laissé sortir de mes mains ! Mais il n'est pas perdu pour moi. Non, je ne la perdrai point. Je suis beaucoup mieux ; je serois tout-à-fait bien, sans ces odieux charlatans, qui ne mettent pas de fin à leurs ordonnances, & qui, pour faire honneur à leur art, veulent que toutes les maladies soient importantes. Je prétends qu'elle soit à moi. J'en ferai ma femme ; & je retomberai malade aussitôt, pour acquérir des droits à sa tendresse, à son inquiétude, à sa pitié.

Que le ciel la comble à jamais de toutes ses bénédictions ! Hâte, hâte-toi, Belford, de me donner des nouvelles de sa santé. Mon mal n'est que de l'amour. Une bonté si généreuse ! par tout ce qu'il y a de grand & de bon ! je ne la perdrai

pas. Voilà ce que tu dois lui déclarer. Elle ne seroit pas capable de cette pitié, dit-elle, s'il lui restoit encore quelque dessein d'être à moi. C'est ce que miss Howe écrit à Charlotte. Mais permets-lui de me haïr, pourvu qu'elle me reçoive. Ma conduite changera bientôt sa haîne en amour. Corps & ame, je serai tout à elle.

LETTRE CCCXXIII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Jeudi, 17 d'Août.

MA joie est extrême, de te savoir déjà aussi bien que ton messager m'en assure. Ta lettre semble marquer que tes principes se réparent avec ta santé. C'est une lettre que j'ai pu faire voir à miss Harlove, & je n'y ai pas manqué.

Cette divine personne est plus mal que jamais. Je n'attribue ces inégalités qu'aux lettres qu'elle reçoit de son implacable famille. Je n'ai pu me procurer un long entretien avec elle : mais ce qu'elle m'a dit, dans une visite fort courte, va te la faire adorer plus que jamais.

Elle a donné beaucoup d'attention à ma lecture : & lorsque je l'ai finie ; il est à plaindre, m'a-t-elle dit. Que je le plains, en effet, si cette lettre est sincere ! Il a connu, dans plus d'une occasion, que je n'étois pas incapable de générosité, s'il y avoit été sensible. Mais son repentir est toute la punition que je lui souhaite ; & cela, pour son propre intérêt.... Cependant, je dois être plus réservée, si vous écrivez tout ce que je dis.

J'ai marqué de l'admiration pour sa bonté. Comment pouvois-je m'en défendre, quoique dans sa présence ?

Ce n'est pas bonté, m'a-t-elle dit ; c'est une situation d'ame dans laquelle je me suis établie, pour mon propre avantage. Je souffre trop de ne pas trouver la pitié que je demande, pour ne pas souhaiter que tous les cœurs pénitens puissent l'obtenir. Il paroît pénétré de repentir, a-t-elle ajouté ; je ne dois point aller au-delà des apparences. S'il ne l'est pas, c'est lui-même qu'il trompe uniquement.

Elle étoit si mal, que cet entretien n'a pas duré d'avantage.

Quel sujet, entre les mains d'un grand maître, pour une excellente tragédie ! Tant d'outrages, accumulés sur l'innocence ! sa conduite, au milieu de ses

peines, également soutenue à l'égard de ses implacables parens & de son persécuteur! Les mœurs, néanmoins, souffriroient une grande objection; car, jusqu'à présent, c'est ici la vertu qui paroît punie: à moins qu'on ne jette les yeux sur les récompenses futures, qui sont moralement certaines pour elle, ou qui ne doivent jamais l'être pour personne. Cependant, corrompu comme tu es, & capable de faire un très-mauvais mari, je ne sais, après tout, si ce n'est pas une récompense pour sa vertu, d'être délivrée de toi.

Elle a reçu avis, par une lettre de madame Norton, que le colonel Morden est arrivé en Angleterre. C'est le seul homme qu'elle souhaite de voir. J'en ai témoigné quelque jalousie, dans la crainte qu'il ne soit préféré à moi pour l'office dont elle m'a honoré. Elle m'a répondu que ce n'étoit pas son dessein; parce qu'en supposant même qu'il voulût accepter cet emploi, elle craindroit que divers papiers, qui passeroient nécessairement par ses mains, ne devinssent l'occasion de quelque désastre entre vous & lui; malheur qu'elle redouteroit plus que la mort.

Tourville m'apprend que tu te reta-

blis à vue d'œil. Ce que je te demande à mains jointes, c'est de ne pas chagriner cette incomparable fille. Je t'en conjure pour l'amour de toi-même, pour l'amour d'elle, & par le respect que tu dois à ta parole. Si la mort nous l'enlevoit bientôt, comme je n'ai que trop de raisons de le craindre, on diroit, & peut-être avec justice, que ta visite a précipité sa fin. Dans l'espérance que tu ne seras pas capable de cette cruelle indiscrétion, je te souhaite un parfait rétablissement; sans quoi, puisse-tu retomber, & te voir long-tems enchaîné dans ton lit!

Belton approche de sa derniere heure. Il me fait dire qu'il ne peut mourir sans me voir.

LETTRE CCCXXIV.

M. Belford, à Miss Clarisse Harlove.

Samedi, 19 d'Août.

MADAME,

Je crois que l'honneur m'oblige de vous communiquer la crainte où je suis que M. Lovelace ne se détermine à tenter son sort par une visite qu'il pense à vous rendre. Fasse le ciel que vous puissiez consentir à le recevoir ! Je vous garantis que vous verrez, dans sa conduite, un respect porté jusqu'à la vénération, & toutes les marques d'un véritable repentir. Mais, comme je suis forcé de partir pour Epsom, où je crains d'être appelé pour rendre les derniers devoirs à M. Belton, que vous pouvez vous souvenir d'avoir vu, il me semble à propos, dans l'opinion que j'ai des résolutions de M. Lovelace, de vous prévenir par cet avertissement, afin que son arrivée ne vous jette pas dans une trop grande surprise.

Il se flatte que votre maladie n'est pas aussi dangereuse que je la représente. Lorsqu'il aura l'honneur de vous voir, il sera convaincu que ce qu'il peut faire de plus obligeant pour votre santé, est aussi ce qu'il y a de plus convenable pour son repos ; & j'ose vous assurer que, dans la crainte de nuire à votre rétablissement, il s'interdira toute autre visite, du moins pendant que vous serez dans une si fâcheuse situation. Ainsi le choc d'une demi-heure, si l'on peut donner ce nom à la vue d'un homme qui ne fait que relever lui-même d'une fievre dangereuse, est tout ce que vous avez à redouter.

Je me flatte que cet avis ne vous alarmera point, & ne vous fera rien entreprendre à la hâte. Il est impossible que M. Lovelace soit à Londres avant lundi, & même au plutôt. S'il s'obstine à s'y rendre, j'espere d'être avant lui chez M. Smith.

J'ai l'honneur, madame, d'être avec la plus profonde vénération, votre, &c.

LETTRE CCCXXV.

M. Lovelace, à M. Belford.

Dimanche, 20 d'Août.

Que tu as le cœur impitoyable ! Il n'eſt pas beſoin de conſcience, avec un pédagogue auſſi impertinent que toi. J'ai péché. Je me repens. Je n'aſpire qu'à réparer mes fautes. On me pardonne, on accepte mon repentir ; mais on m'interdit la réparation. Quel parti veux-tu que je prenne ?

Ne perds pas un moment pour faire ta viſite au pauvre Belton. Mais, ſoit que tu partes ou que tu demeures, il faut que je me rende à Londres, & que j'eſſaie moi-même ce que je puis obtenir de ma chere inflexible. Au moment que ces tyrans de médecins me laiſſeront libre, aſſure-toi que je pars. Milord juge lui-même qu'elle doit m'accorder une entrevue. Son opinion eſt d'une grande autorité pour moi, lorſqu'elle s'accorde avec la mienne. Je me ſuis engagé à lui, à mes deux couſines, de me conduire avec toute la

décence & tout le respect qu'on doit à ce qu'on adore. Je tiendrai parole. Si tu veux différer ton départ pour Epsom, tu en seras témoin.

Je connois le colonel Morden pour homme d'honneur & de courage. Mais le colonel Morden s'est mêlé d'amour, comme Belford & moi. Et connois-tu quelqu'un qui ne s'en mêle pas ? L'enfer a toujours en main quelque jolie créature pour tenter un honnête homme, de quelque âge, de quelque rang, de quelque degré qu'il puisse être. J'ai souvent entendu parler du colonel, à ma charmante, avec beaucoup de distinction & d'estime. Peut-être servira-t-il à lui calmer l'esprit, en inspirant un peu plus de raison à son implacable famille.

Il me semble que je suis affligé de l'état du pauvre Belton. Mais on ne peut être malade, ou vaporeux, que tu ne prennes aussitôt le ton lugubre, & que tu ne mettes les gens au rang des morts. Je te crois propre à servir de tambour pour la marche des enterremens.

Attends-toi, malgré ce que je t'ai dit dans ma derniere, que je te ferai rendre compte, à mon arrivée, des extraits que tu as communiqués à miss Harlove; sur-tout, si son cœur s'obstine à me re-

jeter. Combien de fois me ſuis-je vu accorder, par une femme, ce qu'elle avoit juré de me refuſer? Mais, par ces diables d'extraits, je ne doute pas que tu n'aies *barré* contre moi la porte de ſon cœur, comme elle étoit accoutumée de me *barrer* celle de ſa chambre. Si cette crainte n'eſt pas une injuſtice que je te fais, conviens que tu t'es rendu coupable d'une perfidie que l'amitié ne peut ſoutenir, & que l'honneur ne me permet pas de pardonner.

LETTRE CCCXXVI.

M. Lovelace, à M. Belford.

A Londres, lundi 21 d'Août.

Je crois, Belford, que je te dois de malédictions. Cependant je n'anticipera pas ſur le tems, & je vais te faire une plu longue lettre que tu n'en as reçu de mo depuis quelques ſemaines. C'eſt l'état des choſes, dont je veux t'inſtruire à mon tour.

Pour te cacher, autant qu'il m'étoit poſſible, le tems où j'étois réſolu de me mettre en marche, je partis hier, à ſix

chevaux, dans un carosse de milord, aussitôt que je t'eus dépêché ma lettre; & j'arrivai le soir à Londres. Je savois qu'il y avoit peu de fond à faire sur ton amitié, dans les choses où le caprice de miss Harlove est intéressé?

Comme je n'avois pas d'autre logement prêt, je me suis vu dans la nécessité de retourner à mon ancien gîte, ou j'ai d'ailleurs toute ma garderobe. Là, j'ai distribué un millier d'imprécations entre la detestable troupe, & j'ai refusé de voir Sally & Polly, non seulement pour avoir souffert l'évasion de miss Harlove, mais encore pour l'infame aventure de l'*arrêt*, & pour leurs insolens propos dans sa prison.

Je me suis couvert d'un habit que je n'ai jamais porté, & que j'avois destiné pour le jour de ma noce. Je me suis trouvé si bien dans cette parure, & si content de moi-même, que j'ai commencé à croire, avec toi, que l'endroit par lequel je vaux le mieux est mon extérieur.

J'ai pris une chaise à porteurs, dans laquelle je me suis fait conduire chez Smith. Mon cœur sautoit de joie, avec des battemens si marqués, qu'on les auroit presque entendus. Je faisois claquer mes doigts, au branle de la chaise. J'ai

recommandé, à mes yeux, de faire paroître tour-à-tour de la langueur & de la vivacité. J'ai parlé à mes genoux, pour leur apprendre comment ils devoient se plier : &, dans le doux langage d'un de nos poëtes, me prescrivant à moi-même des loix que j'exécutois en imagination : « C'est ainsi, disois-je, que je prononcerai » mes tendres plaintes, en fléchissant un » genou ; c'est ainsi que j'exciterai sa » pitié ; c'est ainsi que je peindrai mes » peines ; c'est ainsi que je pousserai un » douloureux soupir, à la vue de quel- » ques dédains, peut-être, dont j'apper- » cevrai les traces sur son front ; & c'est » ainsi que je trouverai grace à ses yeux » charmans (1). »

Je me suis entretenu de ces idées jusqu'à la maison de Smith, où mes porteurs ont déposé leur fardeau. Les coquins ont mis chapeau bas en ouvrant la chaise. Mon laquais, qui est en livrée neuve, s'est approché pour recevoir mes ordres. Je suis sorti d'un air magnifique. La femme de la maison paroissoit s'agiter derriere son comptoir. Le respect & la crainte ont donné de la gravité à ses traits, & je ne doute pas que ses genoux ne heurtassent contre les ais intérieurs.

(1) Waller.

Votre ſerviteur, madame. Will, faites éloigner un peu les porteurs, & ſuivez-moi.

Vous avez une jeune perſonne qui loge ici; miſs Harlove. Eſt-elle dans ſon appartement? (J'allois traverſer la boutique.)

Monſieur, monſieur, ayez la bonté d'arrêter. Vous demandez miſs Harlove. Nous avons effectivement une jeune dame de ce nom. Mais, mais....

Mais quoi, madame? il faut que je la voie. N'eſt-ce pas le premier, qu'elle occupe? Ne vous donnez pas la peine. Je trouverai ſon appartement. (Et je m'avançois vers l'eſcalier.)

Monſieur, monſieur, madame n'eſt point au logis. Elle eſt ſortie. Elle eſt à la campagne.

Sortie? A la campagne? Impoſſible. Vous ne m'en impoſerez pas, bonne femme. Il faut que je la voie. J'ai des affaires importantes avec elle.

Il eſt certain, monſieur, qu'elle n'eſt point au logis.

(Elle a fait entendre une ſonnette. Jean, a-t-elle crié, deſcendez promptement...) En vérité, monſieur, elle n'eſt point au logis.

(Jean eſt deſcendu. C'étoit le mari

même ; lorſque, jugeant de lui par l'impertinente familiarité de ſa femme, je ne le prenois que pour un homme à leurs gages.)

Mon cher ami, lui a-t-elle dit, monſieur ne veut pas croire que miſs Harlove ſoit ſortie.

Jean a fait une profonde révérence aux galons de mon habit. Votre ſerviteur, monſieur. Réellement, miſs Harlove n'eſt point à Londres. Elle eſt partie pour la campagne, ce matin à ſix heures, par l'ordre du médecin.

Je n'ai voulu croire ni le mari ni la femme. Je ſuis sûr, leur ai-je dit, qu'elle ne peut être à la campagne. Je ſais qu'elle ſe porte très-mal. Elle n'eſt pas en état de ſupporter le mouvement d'un carroſſe. Connoiſſez-vous M. Belford, mes amis ?

Oui, monſieur. Nous avons l'honneur de connoître ce digne gentilhomme. Il eſt allé voir un de ſes amis, qui eſt malade à la campagne. Il partit ſamedi matin.

Fort bien. Mais je ſais, par une lettre de M. Belford, que miſs Harlove eſt extrêmement mal. Comment pourroit-elle être ſortie ?

O monſieur ! elle eſt très-mal, très-

mal en effet. A peine a-t-elle pu se traîner jusqu'au carrosse.

(Belford, ai-je pensé en moi-même, ignore le tems de mon arrivée, & ne peut avoir reçu ma lettre d'hier. Aussi malade qu'il me l'a représentée, il est impossible qu'elle soit sortie.)

Où sont ses gens ? Faites-moi parler à ses gens.

Elle n'en a point d'autres, monsieur, qu'une femme qui la garde dans sa maladie ; & cette femme est partie avec elle.

Eh bien ! mes amis, je n'en crois pas un mot. Pardonnez, mais je veux monter moi-même.

Là-dessus, Jean a pris un air plus sombre & moins respectueux. Monsieur, cette maison est à moi, &c....

Et quoi ? Je veux la voir, je la verrai. Apprenez que j'en ai le droit. Je suis un commissaire.

Je suis monté. Ils m'ont suivi, en murmurant, & dans un extrême embarras. La premiere porte qui s'est offerte étoit fermée. J'ai frappé assez fort.

Vous jugez bien, monsieur, que madame a la clef de sa chambre.

En-dedans ; c'est de quoi je ne doute pas, mon cher ami ; & j'ai frappé une seconde fois. Comme j'étois sûr qu'au son

ſon de ma voix, ſon naturel doux & timide la trahiroit par quelque marque de crainte qu'il me ſeroit aiſé d'entendre, j'ai dit aſſez haut : je ſais que miſs Harlove eſt ici. Très-chere miſs, ouvrez, au nom de Dieu. Accordez-moi l'honneur de vous voir un moment. Mais, n'entendant rien, & voyant l'air tranquille à Smith, j'ai continué de marcher vers la porte voiſine, où j'ai trouvé la clef en-dehors. Je l'ai ouverte; j'ai parcouru la chambre des yeux, & j'ai viſité le cabinet.

Le mari, piqué de mon audace, a dit à ſa femme qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus incivil. Ami, ai-je répondu pour elle en tournant brusquement la tête, obſerve un peu mieux ta langue, ou je te donnerai une leçon que tu n'as jamais reçue de ta vie.

Monſieur, il n'eſt pas d'un galant homme de venir inſulter les gens dans leur maiſon.

Ho! je te prie, point d'inſolence ſur ton fumier.

Je ſuis retourné à la porte que j'avois trouvée ſans clef. Ma chere miſs Harlove, de grace, ouvrez un moment; ſi vous n'aimez mieux que je faſſe ſauter la porte. Je pouſſois ſi rudement, que Smith en a pâli; & ſa frayeur lui alongeant le viſage,

il s'eſt hâté d'appeller Joſeph, un de ſes ouvriers, qui travailloit apparemment au grenier. Joſeph eſt deſcendu. J'ai vu paroître un garçon de trente ans, court & épais, les cheveux crépus, dont la préſence a fait prendre au maître une contenance plus ferme. Mais, fredonnant quelques notes, j'ai viſité toutes les autres chambres; j'ai ſondé du poing tous les paſſages, pour découvrir quelque porte dérobée; & je ſuis monté enſuite au ſecond, en continuant de chanter. Jean, Joſeph & madame Smith me ſuivoient en tremblant.

J'ai pouſſé mes recherches dans tous les lieux qui ſe ſont préſentés. Je ſuis entré dans deux chambres dont les portes étoient ouvertes; j'ai pénétré dans les cabinets; j'ai fait paſſer mes regards par la ſerrure d'une porte fermée. Point de miſs Harlove, par tous les dieux! Que faire! A quoi ſe réſoudre! Quel ſera ſon chagrin, de ne s'être pas trouvée chez elle! J'avois mon deſſein dans cette derniere exclamation: c'étoit de découvrir ſi l'homme ou la femme ſavoient l'hiſtoire de ma charmante; & l'effet ne m'a pas trompé. C'eſt ce que j'ai peine à croire, a répondu madame Smith.

Pourquoi donc, madame? Savez-vous qui je ſuis?

Je le devine, monſieur.

Et pour qui me prenez-vous ?

Vous êtes M. Lovelace, ou je me trompe beaucoup.

Lui-même, madame. Mais comment devinez-vous ſi juſte ? Vous ne m'aviez jamais vu, n'eſt-ce pas ? (Ici, Belford, j'attendois un compliment : mais je l'ai manqué.)

Monſieur, monſieur, il n'eſt pas aiſé de s'y méprendre. Le monde n'a pas deux homme tels que vous.

Fort bien, dame Smith. Mais eſt-ce auſſi bons, eſt-ce auſſi mauvais, que vous voulez dire ? (J'eſperois que, pour le moins, elle répondroit, d'auſſi bonne mine.)

C'eſt ce que je vous laiſſe à juger, monſieur. (Mon appel, ai-je penſé, ne feroit pas fortune ici.)

Comment donc, ami Smith ? ta femme eſt un bel eſprit ? Tu ne t'en étois pas défié juſqu'aujourd'hui. Mais où eſt madame Lovick ? M. Belford en parle comme d'une très-bonne femme ? Eſt-elle ici ? Seroit-elle auſſi à la campagne, avec miſs Harlove ?

Elle rentrera bientôt, monſieur. Elle n'eſt pas partie avec madame.

J'entends. Mais enfin, chere dame

Smith, où miss Harlove est-elle allée ? Quand croyez-vous qu'elle revienne ?

Je l'ignore, monsieur.

On ne me paie point de fables, dame Smith, on ne me paie point de fables (en lui passant la main sous le menton, sans m'embarrasser d'une laide grimace que je voyois faire au mari). Je suis sûr que vous ne l'ignorez pas. Mais vous avez un troisieme étage. Voyons. Qui loge ici ? Cette chambre me paroît fermée (en frappant à la porte). Y a-t-il quelqu'un ? ai-je crié.

C'est l'appartement de madame Lovick, qui n'y laisse jamais la clef.

Madame Lovick, (en recommençant à frapper) je vous crois chez vous. De grace, ouvrez la porte.

Jean & Joseph parloient ensemble, & sembloient gronder tout bas. Qu'est-ce donc ; mes honnêtes amis ? Il n'est pas civil de faire une conversation à part. Joseph, que te disoit Jean ?

Jean ! a répété dédaigneusement la bonne femme.

Pardon, madame Smith. Mais vous voyez la force de l'exemple. Si vous aviez marqué plus de considération pour lui, ne doutez pas que je ne vous eusse imitée. Recevez de moi cet avis : une femme qui

manque de respect pour son mari, apprend aux étrangers à le traiter avec mépris : par exemple, monsieur Jean, pourquoi n'as-tu pas encore ôté ton chapeau devant moi ? Oh ! tu l'aurois fait, j'en suis sûr. Mais tu ne l'as pas sur ta tête, & je suis persuadé que jamais tu ne le portes devant ta femme. Dis, n'est-il pas vrai ?

Treve de railleries, monsieur, m'a répondu Jean. On s'en passeroit fort bien. Je souhaiterois que tous les ménages de Londres fussent aussi heureux que le nôtre.

Je le souhaiterois comme toi : mais je veux être damné, si tu as des enfans.

Pourquoi non, monsieur ?

En as-tu ? Réponds-moi. En as-tu, ou n'en as-tu pas ?

Peut-être, monsieur. Mais à quoi revient cette question ?

A quoi elle revient ? Je vais te l'apprendre. L'homme qui n'a point d'enfans de sa femme doit s'attendre, dans ton état, à se voir traiter de Jean. Si tu avois un ou deux enfans, on t'appelleroit M. Smith, avec une révérence, ou du moins avec un sourire à chaque mot.

Il me semble, monsieur, a répliqué la dame, que vous avez l'humeur tout-à-fait plaisante. Je m'imagine que mon mari & moi, si nous avions autant de reproches

à nous faire qu'une personne que je n'ose pas nommer, nous serions bien éloignés d'être si gais.

Tant pis, madame Smith, pour ceux qui seroient obligés de vivre avec vous. Mais je suis moins gai que vous ne pensez. J'ai le cœur accablé de tristesse. Hélas ! où trouverai-je ma chere miss Harlove ? Ma chere, mon adorable miss (en criant au bas des degrés du troisieme étage), si vous êtes là-haut, répondez, au nom de Dieu ! Je vole pour vous y joindre.

Monsieur, m'a dit le bon Smith, vous ferez beaucoup mieux de descendre. Vous ne trouveriez plus haut que nos atteliers & nos magasins.

Monterai-je, madame Smith ? Continuerai-je de chercher miss Harlove ?

Vous en êtes le maître, monsieur.

Je ne monterai donc pas ; car si miss Harlove y étoit, vous seriez moins obligeante. Au reste, je suis confus de vous avoir causé tant de peine. Vous êtes les gens les plus polis du monde. Joseph ! (en lui donnant brusquement sur l'épaule un grand coup, qui lui a fait faire un saut d'étonnement) n'as-tu jamais parié, mon ami, à qui feroit la plus vilaine grimace ? Je serai de moitié avec toi quand tu voudras. Le coquin ne paroiſ-

ſoit pas mécontent de moi; &, me regardant avec de grands yeux, ſa bouche, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre, au milieu d'une face fort large, laiſſoit voir de grandes & vilaines dents. Je ne veux pas nuire à ton travail. Que gagnes-tu par jour.

Je gagne un demi-écu (avec un air de pétulance, & comme fâché d'avoir marqué de l'effroi).

Eh bien ! voilà une journée de tes gages, & tu n'as pas beſoin de me ſuivre plus long-tems. Allons, Jean, ou M. Smith; deſcendons enſemble, & vous ne ferez plus difficulté de m'apprendre où miſs Harlove eſt allée, & quand vous attendez ſon retour.

Je ſuis deſcendu à leur tête, ſuivi de Jean, & de Joſeph, quoique j'euſſe congédié celui-ci. La dame ne m'a pas quitté non plus; par politeſſe, apparemment, pour un étranger. En repaſſant au premier, je ſuis entré dans une des chambres que j'avois déjà vues. Je penſe, leur ai-je dit, à me loger dans cette maiſon, car je n'ai rencontré de ma vie des perſonnes plus obligeantes. Qu'avez-vous à louer ici ?

Rien, monſieur.

J'en ſerois fort affligée. Qui occupe donc cette chambre ?

Moi, monſieur, a répondu le mari d'un ton aſſez ruſtre.

Toi-même, ami Jean? Hé bien! je ſuis réſolu de te l'ôter. Cette piece avec une autre, & le moindre grenier pour mon laquais, c'eſt tout ce que je deſire. Je t'en donnerai le prix ordinaire, & j'y joindrai une demi-guinée par jour.

Pour dix guinées par jour, je ne voudrois pas, monſieur.....

Arrête, Jean, ou M. Smith. Penſe deux fois avant que de parler. Je t'apprends qu'un refus eſt un affront pour moi.

Monſieur, vous plaît-il de deſcendre? a repris la dame, en nous interrompant. Réellement, monſieur, vous prenez...

De grandes libertés, m'allez-vous dire, madame Smith.

Mais, monſieur, j'aurois dit quelque choſe d'approchant.

Je ſuis donc fort aiſe de vous avoir prévenue; car ces termes conviendroient moins dans votre bouche que dans la mienne. Au fond, je crois devoir prendre un logement ici, juſqu'au retour de miſs Harlove. Cependant, comme on peut avoir beſoin de vous dans votre boutique, deſcendons, & nous y traiterons cette affaire à notre aiſe.

J'ai repris un chemin qui m'étoit déjà familier. Lorsque je suis arrivé dans la boutique, n'appercevant ni banc ni chaise, je me suis saisi de la place du comptoir, & j'ai pris séance sur une sorte de canapé, entre deux ais chargés de sculpture, qui se terminent en arc. C'est une espece de trône, que ces fiers marchands se donnent, à l'imitation des monarques; tandis qu'un simple tabouret de bois, placé vis-à-vis d'eux, sert de siege à ceux par lesquels ils gagnent leur pain. Telle est la dignité du commerce, dans une nation qui en est idolâtre.

(Moitié bonne, moitié mauvaise plaisanterie, M. Lovelace continue de raconter ses extravangances dans la boutique, & donne cette folle conduite pour un effet de sa joie, si proche du lieu qui étoit habité par miss Harlove, & si rempli de l'espérance de la revoir. Il commence par acheter une partie des gants & des savonnettes de Smith; ce qui l'établit dans les bonnes graces du mari & de la femme. Ensuite il s'avise de faire le marchand à son tour, & de vendre, à ceux qui se présentent, tout ce qu'ils viennent lui demander. Cette fantaisie donne lieu à divers incidens, dont il fait une peinture fort

bizarre. Il est forcé, à la fin, d'abandonner la boutique, par la foule du peuple, que cette nouveauté attire autour de lui. Mais il prend un ton plus sérieux, en quittant madame Smith. Après lui avoir dit qu'il la croit informée de son histoire, & s'être plaint fort amérement de ce qu'il nomme la cruauté de miss Harlove, il la prie de l'assurer qu'il est résolu de partir dès le lendemain; qu'il enverra un de ses gens, pour savoir de sa bouche, s'il peut obtenir une demi-heure d'entretien avec elle; & qu'en sortant de sa chambre, il prendra le chemin de Douvres, pour passer en France, s'il n'est point arrêté par des ordres dont il fait dépendre uniquement sont sort.)

Je sais que tu trouveras de l'impudence dans ce récit; mais je te l'ai fait exprès, pour te donner occasion de t'emporter contre moi, & de m'appeller endurci, ou de tout autre nom que tu voudras. Considere néanmoins, premiérement, que je sortois d'une maladie dangereuse, & que j'étois fort aise de me trouver en vie; ensuite, que je me voyois trompé par l'absence imprévue de ma charmante, & si piqué du mauvais accueil de Jean, que je n'avois pas d'autre moyen pour

éviter d'être de fort mauvaise humeur contre tout ce qui s'offroit à moi. Mais songe, sur-tout, que j'étois à la porte du temple, c'est-à-dire, dans un lieu tout rempli des influences de ma divinité: & puis, quelle joie d'être convaincu, par son absence, qu'il étoit impossible qu'elle fût aussi mal que tu me l'avois représentée? Ajoute encore que je connois, au beau sexe, du goût pour la gaieté & la plaisanterie. La chere personne a toujours pris plaisir elle-même à mon enjouement naturel, & se faisoit un amusement de mes folles imaginations. Si Jean & sa femme lui avoient appris, à son retour, que j'eusse fait le rôle d'un sot dans leur boutique, son mépris pour moi n'auroit fait qu'augmenter.

Enfin, j'étois persuadé que les gens de cette maison avoient une terrible idée de moi; qu'ils me regardoient, sans doute, comme un sauvage, comme un furieux qui ne respiroit que le sang, & qui ne connoissoit pas la pitié: comme un *mangeur de femmes*, auquel il s'attendoient peut-être à voir les griffes d'un lion, & les moustaches d'un tigre. En bonne politique, je devois leur faire connoître la douceur & l'innocente gaieté de mon caractere, pour me faire deux amis de

Jean & de Joseph, en les familiarisant tout d'un coup avec moi. A présent qu'ils sont faits à mon humeur, & que madame Smith a vu de ses propres yeux, que j'ai le visage, les mains, & le regard d'un homme, que je marche droit, que je parle, que je ris, que je badine comme un autre, je suis sûr qu'à ma premiere visite, je leur trouverai de l'ouverture & de la complaisance, & qu'ils me verront avec aussi peu d'embarras que si nous nous connoissions depuis long-tems.

Lorsque je suis retourné chez la Sinclair, j'ai recommencé à la maudire, elle & toutes ses nymphes. Je me suis furieusement emporté, au souvenir de l'horrible arrêt. J'ai reproché au vieux serpent de m'avoir perdu de réputation, & d'être cause que je ne suis point marié, c'est-à-dire heureux, par l'amour de la plus excellente personne de son sexe. Elle s'est efforcée de m'appaiser; & dans cette vue, l'infame n'a pas eu honte de me proposer ce qu'elle appelle un nouveau visage. Laisse-moi, laisse-moi, me suis-je écrié; jamais je ne verrai avec plaisir d'autre visage que celui de miss Harlove.

Toutes les nymphes n'ont pas laissé de me tourmenter beaucoup par leurs questions. Elles m'ont dit que tu les a vues

très-rarement; que, si tu as paru chez elles, c'étoit pour y prendre un air insupportable de gravité: qu'à peine y es-tu demeuré quatre minutes; que tu ne sais plus louer que miss Harlove, & déplorer sa situation: en un mot, que tu les méprises: qu'ils ne sort de ta bouche que des sentences; & qu'elles ne doutent point, que tu ne sois bientôt un homme perdu, c'est-à-dire, marié. Une jolie peinture, comme tu vois.

Je ne t'ai pas dit qu'en sortant de chez Smith, j'ai donné ordre à Will d'aller changer d'habit, & de revenir bien déguisé aux environs de la boutique, pour observer le retour & tous les mouvemens de ma charmante. Les miens seront réglés par ses informations; car je veux voir & je verrai absolument cette chere personne. Cependant, j'ai promis à milord d'être chez lui dans trois jours au plus tard. Sa tendresse est fort augmentée pour moi, depuis ma maladie. Je compte que l'espérance de mon départ, telle que je l'ai laissée à Smith, ramenera bientôt cette belle à Londres, s'il est vrai qu'elle en soit sortie; & comme ton laquais ne fait qu'aller & venir, peut-être recevras-tu demain une autre de mes lettres, avec les circonstances de l'entrevue qui fait l'objet de tous les transports de mon ame.

LETTRE CCCXXVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, 22 d'Août, à sept heures du matin.

IL faut que je t'écrive à mon réveil. J'ai passé une très-fâcheuse nuit, & je ne connois plus le repos. Après un sommeil mille fois interrompu, je viens de me réveiller, dans l'effroi d'un maudit songe. Comment les songes laissent-ils de si fortes impressions?

Il m'a semblé que je jouissois d'une entrevue avec l'idole de mon cœur. Je n'ai trouvé dans elle que bonté, condescendance, & disposition à pardonner. Elle s'est laissée vaincre en ma faveur par les intercessions réunies de milord M...., de miladi Lawrance, de miladi Sadleir, & de mes deux cousines Montaigu, que je voyois près d'elle en longs habits de deuil. Milord avoit lui même un grand manteau noir, qui traînoit fort loin derriere lui. Ils m'ont dit qu'ils avoient pris cet habillement, pour exprimer le chagrin qu'ils avoient de mes

excès, & pour toucher ma Clarisse par ce témoignage de tristesse.

J'étois à genoux, mon épée à la main; offrant de la remettre dans son fourreau, ou de l'enfoncer dans mon cœur, suivant l'ordre que j'attendois de sa bouche.

Au même moment, j'ai cru voir son cousin Morden, qui s'élançoit dans la chambre par la fenêtre, l'épée nue, en criant; meurs, Lovelace, meurs à l'instant, & va subir un châtiment éternel, si tu balances à réparer par le mariage, les torts que tu as faits à miss Harlove.

Je me levois, pour répondre à cette insulte, lorsque milord s'est jeté entre Morden & moi, avec son grand manteau noir, dont il m'a couvert entiérement. Aussitôt miss Harlove m'a pris dans ses bras, enveloppé comme j'étois du manteau; & de cette voix mélodieuse qui a fait tant de fois le charme de mes oreilles, elle s'est écriée: Ah! grace, grace, pour un homme si cher! Et vous, Lovelace, grace aussi pour un si cher cousin! Verrai-je augmenter mes malheurs, par le meurtre de l'un ou de l'autre?

Dans le ravissement d'une si douce médiation, je me suis cru prêt à serrer ma charmante de mes deux bras; lorsque tout d'un coup le plat-fond de la chambre s'est

ouverte & m'a fait voir la figure la plus angélique dont on ait jamais eu l'idée, qui me sembloit descendre d'une voûte d'or & d'azur, au milieu d'un cercle d'autres anges, tout brillans de leur parure & de leur propre éclat. J'ai entendu, distinctement entendu plusieurs voix, qui répétoient d'un ton joyeux & triomphant, venez à nous; venez, venez à nous: & ce chœur d'esprits célestes ayant entouré ma charmante, je l'ai vu monter avec eux vers la région qu'ils habitent. Le plat-fond, qui s'est fermé aussitôt, m'a dérobé la suite du spectacle. Je me suis trouvé, entre les mains, une robe de femme, d'un fond bleu, toute parsemée d'étoiles d'or, que j'ai reconnue pour celle de miss Harlove, & par laquelle je m'étois efforcée de la retenir: mais c'est tout ce qui m'est resté de cette adorable fille. Ensuite, ce que je ne me rappelle pas sans horreur, le plancher fondant sous moi, comme le plat-fond s'étoit ouvert pour elle, je suis tombé dans un trou plus effroyable que je ne puis le représenter; & je me suis senti si rapidement porté par mon poids, sans appercevoir aucun fond, que je me suis réveillé dans les agitations de ma crainte. J'étois inondé d'une sueur froide; & pendant plus d'un quart-d'heure, toutes

ces images ne m'ont pas été moins préſentes que des réalités.

Me pardonneras-tu, de t'entretenir d'une miſérable viſion ? Tu en concluras du moins, que, la nuit comme le jour, ma Clariſſe m'eſt toujours préſente.

Mais j'entends Will, qui m'apporte quelque nouvelle.

Il m'apprend que miſs Harlove revint chez elle, hier au ſoir, entre onze heures & minuit ; & qu'ayant continué de faire la garde juſqu'à ce moment, il eſt sûr qu'elle y eſt encore.... Je m'habille, je pars ſur le champ. Hélas ! Will a ſu qu'elle eſt arrivée dans un triſte état. Mais, pour ne pas augmenter ſon indiſpoſition, j'aurai toute la douceur, toute la tendreſſe d'une colombe. « Si je l'aime ! ah ! vous » en êtes témoins, vous habitans du ciel ! » Vous ſavez ſi elle m'eſt chere ! ah ! plus » chere que n'eſt la clarté du jour, à celui » qui eſt menacé de perdre la vue ; plus » chere que n'eſt la vie, à celui qui re- » doute la mort (1).

(1) Quatre vers d'un poëte Anglois.

LETTRE CCCXXVIII.

Monsieur LOVELACE, *au même.*

Mardi, avant midi.

MAUDITE étoile! J'ai perdu encore une fois mes peines. Il étoit environ huit heures, lorsque je suis arrivé chez Smith. La femme étoit déjà dans son comptoir.

Bon jour, vieille connoissance, lui ai-je dit en l'abordant. Je sais que mon Amour est dans sa chambre. Qu'on l'avertisse que je suis ici, que j'attends la permission de monter, & que je ne me payerai pas d'un refus. Dites-lui que je n'approcherai d'elle qu'avec le plus profond respect, & devant les témoins qu'il lui plaira de choisir; en un mot, que je ne me conduirai que par ses loix.

En vérité, monsieur, vous vous abusez. Madame n'est point au logis, ni proche même du logis.

C'est ce qu'il faut voir, ai-je repliqué. Will (en lui parlant à l'oreille) tache de savoir si elle n'est pas dans le voisinage, mais sans perdre de vue cette mai-

son, de peur qu'elle ne sorte pendant mes recherches. Will a suivi mes ordres. Je suis monté sans autre compliment, en homme connu, & suivi seulement de la femme. J'ai visité chaque chambre, à l'exception de celle qui étoit hier fermée, & que j'ai retrouvée dans le même état. J'ai appellé miss Harlove, du ton le plus tendre : mais un profond silence m'a convaincu qu'elle n'étoit pas chez elle. Cependant le fond que je faisois sur mes intelligences ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût dans la maison.

Je suis monté au second étage. J'ai fait le tour de la premiere chambre. Point de miss Harlove.

Et qui loge ici ? ai-je demandé, en m'arrêtant à la porte voisine.

C'est madame Lovick, monsieur ; une dame veuve.

Quoi ? La chere madame Lovick ! me suis-je écrié. Je connois son excellent caractere, par le témoignage de mon cher ami M. Belford. Il faut absolument que je la voie. Ah ! madame Lovick, faites-moi la grace d'ouvrir

Sa porte s'est ouverte. Votre serviteur, madame. Ayez la bonté d'excuser. Vous savez mon histoire. Vous n'avez pu re-

fuſer votre admiration au modele de toutes les femmes. Chere madame Lovick, ne m'apprendrez-vous pas ce qu'elle eſt devenue ?

Hélas ! monſieur, elle partit hier, dans la ſeule vue de vous éviter.

Comment a-t-elle pu ſavoir que je devois être à Londres ?

Elle a craint votre arrivée, lorſqu'elle a ſu que vous commenciez à vous porter mieux. Ah ! monſieur, quelle pitié, qu'un homme, tel que vous paroiſſez, ſoit capable d'en uſer ſi mal, avec l'innocence & la bonté même ?

Vous êtes une excellente femme, madame Lovick. Mon ami M. Belford ne m'a pas trompé : & miſs Halove eſt un ange.

Oui, monſieur ; miſs Harlove a toutes les perfections des anges ; & vraiſemblablement, elle ſera bientôt du nombre.

La plaiſanterie, Belford, n'auroit point été de ſaiſon, avec une femme de ce caractere. Je l'ai ſuppliée de me dire où je pouvois eſpérer de voir cette chere perſonne. J'ai pris le ciel à témoin que je ne voulois ni l'offenſer, ni lui cauſer le moindre effroi ; que je ne lui demandois qu'un demi-quart-d'heure d'entretien ; & qu'après l'avoir obtenu, je

ne la troublerois de ma vie, si sa volonté m'en faisoit une loi.

Monsieur, m'a dit la veuve, votre visite lui causeroit la mort. Je ne vous déguiserai point la vérité : elle revint hier au soir ; quoique dans un état qui ne lui auroit pas dû permettre de quitter son lit. Elle revint, pour mourir ici, nous dit-elle ; & persuadée que, s'il lui étoit impossible d'éviter votre vue, elle mourroit en votre présence.

Cependant, être sortie si matin ! Quelle apparence, ma chere veuve ?

Je puis vous assurer, monsieur, que dans la crainte de votre retour, elle n'a pas pris deux heures de repos. Ses alarmes lui ont donné de la force ; elle en souffrira, lorsqu'elles seront passées. Mais, ne se trouvant point capable de recevoir votre visite, elle a pris des porteurs, ce matin, & nous ignorons où elle s'est retirée. Je crois que son dessein étoit de se faire conduire au bord de la riviere, pour y prendre un bateau ; car elle ne peut soutenir le mouvement du carrosse : elle s'en trouva hier fort mal.

Avant que d'aller plus loin, ai-je repris, s'il est vrai qu'elle soit sortie si matin, vous ne sauriez trouver mauvais que je visite tous les appartemens de cette

maison, parce qu'on m'a garanti qu'elle y est actuellement.

Soyez sûr, monsieur, qu'elle n'y est pas. Vous êtes libre de vous satisfaire: mais nous l'avons conduite à sa chaise, madame Smith & moi. Sa foiblesse nous obligeoit de la soutenir. Elle nous a dit: Où puis-je aller, madame Lovick? Où dois-je me refugier, madame Smith? Cruel, cruel persécuteur! Dites-lui, s'il revient, que je lui ai donné ce nom. Que le ciel lui accorde la paix qu'il me refuse!

Cher amour! me suis-je écrié. J'ai baissé les yeux, & j'ai tiré mon mouchoir.

La veuve a pleuré. Je souhaiterois, a-t-elle dit en soupirant, de ne l'avoir jamais connue. Je l'aime comme ma propre fille.

Madame Smith a pleuré.

J'ai perdu alors toute espérance de la voir aujourd'hui. J'étois également chagrin d'avoir manqué l'occasion, & d'apprendre qu'elle se portât si mal. Plût au ciel, ai-je dit, qu'elle me donnât le pouvoir de réparer mes injustices! Je ne suis qu'un malheureux ingrat. Vous savez, madame Lovick, combien je l'ai outragée, & tout ce qu'elle souffre de ses

cruels parens. C'eſt le ſecond de ces deux maux, qui la pénetre juſqu'au fond du cœur. Sa famille eſt la plus implacable qu'il y ait au monde : & cette chere perſonne, en refuſant de me voir & de ſe réconcilier avec moi, fait un peu trop connoître qu'elle eſt du même ſang.

O Monſieur! a répondu la veuve, rien ne convient moins que ce reproche à l'infortunée miſs Harlove. Jamais je n'ai vu tant de douceur dans une femme, une piété ſi édifiante, un naturel ſi diſpoſé à l'oubli des offenſes. Elle s'accuſe ſans ceſſe. Elle excuſe ſes parens. Pour vous, monſieur, elle vous pardonne; elle vous ſouhaite toutes ſortes de biens, & plus de bonheur qu'elle n'en eſpere. Pourquoi, monſieur, ne voulez-vous pas la laiſſer mourir en paix? C'eſt tout ce qu'elle deſire. Vous ne paroiſſez pas un homme inſenſible. Comment pouvez-vous perſécuter une jeune perſonne, ſur laquelle vous n'avez pas d'autres droits que ceux de la violence, & qui eſt ſans protection pour s'en défendre?

Madame Lovick s'eſt remiſe à pleurer. Madame Smith a pleuré auſſi. Ma chaiſe m'eſt devenue incommode, & j'ai changé de place pluſieurs fois. Cependant j'ai pris occaſion d'un autre incident, pour

fecouer un peu cette pefanteur. Voici, m'a dit la veuve, quelques paffages que mifs Harlove a tranfcrits, cette nuit, de fon livre de prieres, pour s'en faire un fujet de méditation. Elle m'a permis d'en tirer une copie ; & je prendrois la liberté de vous les lire, fi j'en pouvois efpérer quelque effet.

Ah ! lifez, madame Lovick.

Le titre, premiérement, fentoit l'efprit des Harloves. *Sur les perfécutions de l'ennemi de mon ame.* C'étoient différens verfets des pfeaumes, où le roi David demande au ciel de le délivrer du méchant homme, de l'homme violent, qui ne médite que du mal dans fon cœur, qui tend des piéges à l'innocence; & d'autres, où il fe plaint d'être feul, comme le pélican du défert, comme un pauvre paffereau fur le toit de la maifon ; de manger des cendres au lieu de pain ; de mêler fes larmes dans ce qu'il boit, &c. En vérité, madame Lovick, ai-je repris après cette lecture, il me femble que je fuis traité avec un peu de rigueur, fi c'eft à moi que mis Harlove en veut dans tous ces paffages. Comment peut-elle me nommer l'ennemi de fon ame, lorfque j'adore également fon ame & fon corps ? Elle me traite d'homme violent,

lent, de méchant homme : j'avoue que j'ai mérité ces deux noms ; mais j'apporte à ses pieds mon repentir, & je ne lui demande que le pouvoir de réparer mes offenses.

Par les pieges, elle entend sans doute le mariage. Mais est-ce donc un crime de vouloir l'épouser ? Quelle autre femme en auroit cette idée, & se plairoit plus à vivre dans un désert, comme le pélican, ou sur un toit, comme le passereau, qu'à se voir accompagnée de quelque oiseau vif & gai, dont le ramage se feroit entendre jour & nuit autour d'elle ?

Elle dit qu'elle a mangé des cendres au lieu de pain ; fâcheuse méprise, assurément : & qu'elle a mêlé ses larmes avec ce qu'elle a bu. C'est avoir le vin fort tendre ; dirois-je de toute autre que miss Harlove, qui feroit le même aveu.

Mais ici, madame Lovick, comme ce passereau sur le toit de la maison n'est pas observé sans quelque vue, permettez que je vous demande si la chere personne ne seroit pas actuellement cachée dans quelque lucarne du grenier de madame Smith ? Dites-le-moi naturellement. Qu'en est-il, madame Lovick ? Qu'en est-il, madame Smith ?

Elles ont recommencé toutes deux à m'assurer qu'elle étoit sortie, & qu'elles ignoroient où elle étoit allée.

Tu vois, cher ami, que je me suis efforcé de résister au chagrin que je ressentois, des propos de ces deux femmes, & de cette collection de passages qu'on avoit rangés en bataille contre moi. J'ai ajouté dans la même vue, quantité d'autres réflexions bizarres, & c'est le seul fruit que j'en ai tiré. Mais la veuve n'a pas lâché prise. Elle m'a donné, je t'assure de l'embarras de reste, par le tour sérieux & touchant de ses reproches. Madame Smith l'a secondée par quelques mots; & les deux plats visages, Jean & Joseph, n'étant pas là pour m'offrir un sujet de diversion, il ne m'a pas été possible de faire tourner cette conversation en badinages. A la fin, elles ont réuni toutes deux leurs efforts, pour me faire renoncer au dessein de voir miss Harlove. Mais je n'ai pas été traitable sur ce point. Au contraire, j'ai pressé madame Smith de me louer une de ses chambres, jusqu'à ce que cette satisfaction me fût accordée; &, ne fût-ce que pour trois jours, pour deux, pour un seul, j'ai offert de payer l'année de loyer, & de rendre l'appartement après l'entrevue. Mais elle

s'en eſt excuſée ; & toutes deux m'ont aſſuré que juſqu'a mon départ, miſs Harlove ne rentreroit point dans le ſien, dût-elle s'abſenter l'eſpace d'un mois.

Ce langage m'a plu, parce qu'il m'a fait juger qu'elle n'étoit pas ſi mal qu'on avoit voulu me le perſuader ; mais je me ſuis bien gardé de leur communiquer une réflexion qui les auroit armées contre mes nouvelles entrepriſes. En un mot, je leur ai déclaré que je voulois la voir ; que je la verrois, mais avec tout le reſpect, avec toute la vénération dont un cœur étoit capable; que, depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, je ferois la viſite de toutes les égliſes de Londres & de Weſtminſter ; & que, juſqu'à l'heureux moment pour lequel je ſoupirois, elles me verroient autour de leur maiſon, comme un *revenant*, qui ne leur laiſſeroit pas de repos.

C'eſt avec cet adieu que je les ai quittées. Je ſuis rentré dans ma chaiſe, & je me ſuis fait porter à Lincoln's-Inn, où j'ai attendu long-tems que la chapelle fût ouverte. J'y ſuis entré. J'ai aſſiſté à toutes les prieres, dans l'eſpérance de voir entrer ma chere Clariſſe ; mais, eſpérance inutile. Avec quelle ardeur ai-je prié mon bon ange, ou le ſien, de me l'ame-

ner! Réellement, je brûle plus que jamais de la revoir; &. si je l'avois apperçue dans l'église, je ne doute pas qu'au milieu de l'office, à la vue d'un milier de spectateurs, je ne me fusse jeté aux pieds de cette admirable fille, en poussant des cris pour implorer sa bonté; acte de christianisme; Belford, & digne par conséquent du lieu.

Après l'office, je suis retourné chez Smith, dans l'espoir de la surprendre.

Mais il n'y a plus de bonheur pour ton ami. J'ai passé dans l'arriere-boutique, deux heures entieres à ma montre, & j'ai soutenu de nouvelles prédications des deux femmes. Jean m'a paru plus civil, & sensible apparemment au ton sérieux dont j'ai déclaré mes honorables vues. Mais on n'a pas cessé de me représenter qu'elle ne reviendroit pas de sa maladie. C'est toi, je m'imagine, qui leur inspire toutes ces idées.

Pendant que j'étois dans cette maison, un exprès a remis une lettre avec beaucoup de recommandation. Les femmes ont apporté tous leurs soins à me la cacher; d'où j'ai conclu qu'elle étoit pour miss Harlove. Cependant j'ai demandé la permission de jeter les yeux sur le cachet & sur l'adresse, en promettant de la rendre

sans l'ouvrir. J'ai reconnu la main & les armes. Elle étoit de sa sœur ; & j'espérois, ai-je dit aux deux femmes, qu'elle contiendroit d'heureuses nouvelles.

Je les ai quittées : mais je les reverrai bientôt ; car je me flatte que mes civilités, & le témoignage qu'elles m'auront rendu, me feront obtenir la grace que j'ambitionne uniquement.

J'allois laisser ma lettre ouverte, pour t'informer du succès de ma premiere visite, mais ton laquais, qui vient m'offrir ses services, me détermine à la faire partir. Je t'en promets incessamment une autre ; à condition, néanmoins, que tu me donneras des nouvelles du pauvre Belton, pour lequel je fais tous les vœux de l'amitié.

LETTRE CCCXXIX.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi, 22 d'Août.

JE suis, depuis trois jours, dans une agitation si continuelle, à la vue d'un homme mourant & des scenes choquantes de l'agonie, que, ne me trouvant pas capable d'écrire régulierement, je me suis réduit à jeter, sans ordres, les événemens sur le papier, dans la vue de les rassembler avec plus de méthode lorsque je serois mieux disposé à me servir de ma plume.

Cette disposition me revient. L'indignation la rallume, à la lecture de tes dernieres lettres, qui me donnent sujet de te faire un reproche fort sérieux. Tu as violé ta parole; & si les effets de cette infidélité sont tels que je les appréhende, il est certain que j'aurai là-dessus d'autres explications avec toi.

Si tu veux qu'on te croie sincere dans le desir de toucher miss Harlove en ta faveur, ta ridicule conduite chez ses

hôtes, est un admirable moyen de la ramener à toi, lorsqu'elle lui sera représentée! Qu'en pense-tu toi-même? Elle la confirmera sans doute, dans l'opinion que le tombeau est préférable, pour elle, à un mari qui n'est pas plus capable de réflexions que de remords; sur-tout après une maladie aussi sérieuse que la tienne.

Mon inquiétude est extrême pour sa situation. Elle étoit, samedi dernier, dans un abattement si excessif, que je ne pus prendre ses ordres avant mon départ. Etre chassée de son logement, lorsqu'elle est à peine en état de quitter son lit, c'est un traitement si cruel qu'il ne peut venir que du même cœur qui s'est rendu coupable de tant d'autres barbaries. Ne conviendras-tu pas, avec un peu de réflexion, qu'il y a plus que de la cruauté à t'être fait un amusement, sans aucune vue qui puisse répondre à tes propres espérances, de chasser de place en place une malheureuse fille, qui, portant déjà, comme une biche innocente, la fleche mortelle dans son sein, ne cherche qu'un asile contre toi dans les ombres de la mort?

Mais je t'abandonne à ta conscience, & je veux te faire la peinture d'une scene

qui aura peut-être plus de force pour te rappeller à toi-même, parce que tu dois en être un jour le principal acteur, & que c'est aujourd'hui le tour d'un de tes meilleurs amis, que j'ai vu pendant quatre jours dans un état dont l'horreur m'est toujours présente; sans compter que, sortant du même danger, il est impossible qu'il n'ait pas excité quelques momens ton attention : car, au fond, malgré les emportemens de ta folle gaieté, malgré toutes tes extravagances, il faut, Lovelace, que cette infaillible vérité demeure gravée dans ta mémoire; que la vie, à laquelle nous sommes si fortement attachés, mérite à peine le nom de vie; que c'est une simple course, où la respiration manque bientôt; & qu'à la fin de la plus longue, &, si tu veux, de la plus heureuse, ton sort sera de mourir comme Belton.

Tu as su, par Tourville, l'arrangement que nous avons mis dans les affaires temporelles du pauvre malheureux. Nous étions fort éloignés de croire sa fin si proche. Cependant lorsque j'arrivai à sa maison, samedi au soir, je le trouvai excessivement mal. Il venoit de quitter son lit, pour se mettre dans un fauteuil; soutenu d'un côté par sa garde,

& de l'autre par Mowbrai, le plus dur & le moins compatiſſant perſonnage qui ſoit jamais entré dans la chambre d'un malade; tandis que les domeſtiques s'efforçoient de rendre ſes matelas plus commodes. La mauvaiſe humeur ſe joignoit à la maladie, ſans autre cauſe que ſon lit de plume, qu'il trouvoit trop dur.

Il avoit deſiré de me voir, avec tant d'impatience, que tout le monde ſe réjouiſſant de mon arrivée, j'entendis Mowbray qui lui diſoit, en m'attendant monter: Conſole-toi, Belton, tu verras enfin notre honnête ami Belford.

Où eſt-il? où eſt-il? s'écria le pauvre homme. Dans le tranſport de ſa joie, il auroit voulu ſe lever pour me recevoir; mais, ſa foibleſſe le retint ſur ſa chaiſe. Après s'être un peu remis, il me nomma ſon meilleur ami, ſon ami de cœur; mais ſe mettant à verſer un ruiſſeau de larmes, ô Belford! me dit-il, cher Belford! vous voyez l'état où je ſuis. Quel changement! réduit ſi bas & dans un eſpace ſi court! Me reconnoiſſez-vous? Reconnoiſſez-vous votre pauvre Belton?

Je ne vous trouve pas ſi changé, mon cher Belton. Mais je m'apperçois que

vous êtes foible, très-foible, & j'en suis fort affligé.

Foible! helas! oui, mon très-cher Belford : plus foible encore, s'il est possible, d'esprit que de corps (il s'est remis à pleurer) ; sans quoi, m'attendrirois-je à ce point sur ma propre situation, moi qui n'ai jamais connu la foiblesse & la crainte? J'ai honte de moi-même. Mais ne me regarde pas avec mépris, cher Belford ; je t'en supplie, ne me méprise point.

Je l'assurai que j'avois toujours fait cas d'un homme que les peines d'autrui attendrissoient jusqu'aux larmes ; & qu'avec cette disposition de cœur, je pensois aussi qu'on ne pouvoit être insensible à ses propres maux. En lui tenant ce discours, je ne pouvois m'empêcher moi-même de marquer visiblement mon émotion.

C'est à présent, Belford, interrompit le brutal Mowbray, que je te trouve tout-à-fait insupportable. Notre pauvre ami est déjà d'un point trop bas, & tu ne fais que le ravaler de plus en plus. Cette maniere de flatter sa foiblesse, & de joindre tes larmes de femme aux siennes, ne convient point à l'occasion. Lovelace te diroit la même chose, s'il étoit ici.

Tu es une impénétrable créature, lui répondis-je du même ton ; & très-peu propre à figurer dans une scene dont tu ne seras capable de sentir les terreurs que lorsque tu les éprouveras pour toi-même. Alors, si tu as le tems de les sentir, j'engage ma vie contre la tienne, que tu marqueras autant de foiblesse que ceux à qui tu as la dureté d'en reprocher.

Le sauvage animal repliqua qu'il avoit autant d'amitié que moi pour Belton, & qu'il n'en croyoit pas moins que flatter la foiblesse d'un ami, c'étoit l'augmenter. J'ai vu plus d'un malfaiteur, ajouta-t-il pour soutenir sa misérable these, aller au gibet avec plus de fermeté que vous n'en marquez tous deux. J'aurois laissé ce grossier raisonnement sans réponse : mais le pauvre Belton répondit, pour lui-même, que ceux dont Mowbray citoit l'exemple n'étoient pas affoiblis par d'aussi longues infirmités que les siennes. Et se tournant vers moi : Compte, cher Belford, que les marques de ta pitié sont un baume que tu verses dans mes plaies. Laissons à Mowbray l'honneur de voir d'un œil indifférent les souffrances d'un ami, & de trouver un sujet de raillerie dans la tendresse de nos sentimens.

L'endurci Mowbray prit le parti de se

retirer, de l'air d'un Lovelace, plus ſtupide ſeulement, bâillant, étendant les bras, au lieu de frédonner comme tu as fait chez Smith. J'aſſitai le malade à ſe remettre dans ſon lit. Il étoit réellement ſi foible, que n'ayant pu ſupporter cette fatigue, il s'évanouit entre mes bras; & je le croyois tout-à-fait parti. Mais étant revenu à lui-même, & le médecin lui ordonnant le repos, j'allai joindre au jardin le brave Mowbray, qui prit plus de plaiſir à parler des folies de Lovelace, que de la mort & du repentir de Belton.

Je revis le malade, au ſoir, avant que de me retirer; ce que je fis de fort bonne heure, pour éviter la compagnie de Mowbray; car ſa froide inſenſibilité me le rendoit inſupportable. Il eſt ſi horrible, qu'après avoir vécu avec un homme dans une étroite liaiſon, après avoir fait profeſſion de l'aimer juſqu'à ne pouvoir ſouffrir d'autre compagnie, juſqu'à faire de longs voyages pour en jouir, & juſqu'à tirer l'épée pour ſoutenir ſa querelle, ſans en examiner la juſtice, on puiſſe le voir réduit au plus triſte état d'eſprit & de corps, avec moins de penchant à plaindre ſa miſere, qu'à la tourner en raillerie, parce qu'on le croit plus ſenſible à ſes

peines qu'un criminel qu'on mene à l'exécution, & qui doit peut-être son insensibilité à l'ivrognerie ; cette façon de penser me paroît, dis-je, si révoltante pour la nature & la raison, que j'eus besoin de toute ma patience pour ne pas traiter Mowbray beaucoup plus mal. Je me rappellai, à cette occasion, ce que miss Harlove me disoit un jour, en parlaut d'amitié, & des devoirs que la mienne m'impose pour vous : comptez M. Belford, me dit cette divine fille, que tôt ou tard vous serez convaincu que ce que vous appellez amitié n'en est qu'une vaine ombre, & que rien n'est digne de ce nom, s'il n'a la vertu pour fondement.

Dimanche matin, je fus appellé, à la priere de Belton, & je le trouvai dans une affreuse agonie. O Belford ! Belford ! me dit-il d'un air égaré, comme s'il eût cru voir un spectre, approchez de moi ; & tendant les deux bras, cher, cher Belford, approchez-donc. Ah ! sauvez-moi. Ensuite, saisissant mon bras de ses deux mains, & levant la tête vers moi, avec une étrange agitation dans les yeux, sauvez-moi, cher Belford, sauvez-moi, répéta-t-il.

Je passai mon autre bras autour de lui :

Vous ſauver, mon cher Belton ? Vous ſauver ? Eh de quoi ? Il n'y a rien ici qui puiſſe vous nuire. De quoi voulez-vous que je vous ſauve ?

En revenant de ſa terreur, il s'eſt laiſſé retomber ſur ſon oreiller. Oh! ſauvez-moi de moi-même, reprit-il, ſauvez-moi de mes propres réflexions. Cher Belford ! Quelle affreuſe néceſſité que celle de mourir, ſans avoir une ſeule penſée à ſe rappeller pour ſa conſolation ! que ne donnerois-je pas pour une ſeule des années que j'ai perdues ? pour une ſeule année ! avec le même ſentiment que j'ai aujourd'hui des choſes du monde !

J'eſſayai de le conſoler : mais, au lit de la mort, les libertins ſont de mauvais conſolateurs les uns pour les autres. Il m'interrompit : O mon cher Belford ! me dit-il, on m'a raconté que l'excellente miſs Harlove vous avoit converti : & j'ai vu tomber ſur vous quantité de railleries à cette occaſion. Puiſſe-t-on m'avoir fait un vrai récit ! Vous êtes un homme ſenſé. Puiſſe-t-on m'avoir fait un vrai récit ! C'eſt aujourd'hui votre tems. Vous êtes dans la pleine force de l'eſprit & du corps. Mais, hélas ! votre pauvre Belton a gardé ſes vices, juſqu'à ce qu'ils l'aient abandonné ; & voyez-en les miſérables effets

dans la foiblesse & l'abattement de son ame. Quand Mowbray seroit présent, je reconnoîtrois que c'est la cause de mon désespoir.

J'employai tous les argumens que je pus m'imaginer pour sa consolation ; & je crus en remarquer l'effet pendant le reste du jour. L'après-midi, sa situation paroissant assez tranquille, il me demanda de vos nouvelles, & quelle conduite vous teniez avec mis Harlove. Je lui appris votre maladie, & combien vous aviez paru peu touché. Mowbray parut se réjouir de votre impénétrable dureté de cœur. Lovelace, nous dit-il, est une lame de bonne trempe, & d'acier jusqu'au dos. Il te donna d'autres louanges, telles que tu peux les attendre d'un abandonné, & telles que tu desires, sans doute, de les mériter.

Mais si le ciel t'avoit fait entendre ce que le pauvre mourant, devenu sage trop tard, m'a dit ce matin à cette occasion, peut-être aurois-tu fait treve à tes extravagances, pour une heure ou deux.

Il en auroit voulu dire davantage : mais, accablé de sa maladie & de sa douleur, il a penché la tête sur son sein, pour cacher à Mowbray, qui rentroit dans la chambre, des larmes qu'il ne

pouvoit retenir. Fâcheuse, situation, par ma foi! fâcheuse, fâcheuse situation, a dit le consolant Mowbray, du ton que tu lui connois : & s'asseyant comme moi près du lit, il est demeuré en silence, les jambes étendues, les yeux fermés, la levre d'en bas repliée sur l'autre, sans qu'on pût distinguer si c'étoit assoupissement de crapule, ou méditation. Je n'ai pas laissé de lui dire : Il me semble, Mowbray, qu'il ne manque rien à cette leçon. Nous nous verrons quelque jour dans le même cas ; & qui sait si ce tems est bien éloigné ? Il s'est mis à bâiller, en étendant les bras ; & revenant à lui, quelle heure est-il ? a-t-il demandé. Il a tiré sa montre. Il a bâillé encore une fois. Ensuite, se levant sans me répondre, il a pris à grands pas lents le chemin de la porte ; & je l'ai entendu qui disoit à quelque domestique, qu'il a rencontré sur l'escalier : Apporte-moi une rasade du meilleur vin : ton pauvre maître & ce maudit Belford causeroient des vapeurs à l'homme le plus robuste.

J'ai continué d'assister le malade pendant tout le jour, & quel spectacle ne m'ont pas donné ses agitations ? Il me conjure à chaque instant de ne le pas quitter : mais, hélas! que puis-je faire pour

lui ? Si le glorieux exemple de miſs Harlove & les terreurs de ce malheureux ami n'avoient pas la force de me toucher, je me croirois auſſi abandonné que je crains que tu ne le ſois, ſi tu ne tire aucun fruit de ces deux exemples.

Mowbray, fatigué de ne voir que de la triſteſſe autour de lui, ſe détermine à t'aller joindre à Londres. Il a paru charmé d'apprendre que ta ſanté t'avoit permis de faire le voyage ; apparemment pour avoir un prétexte de nous quitter.

* *

Il vient de prendre congé du pauvre Belton ; un congé, qui ſera probablement de longue durée, car je ne m'attends pas que notre ami puiſſe vivre juſqu'à demain au ſoir. Je crois que ce pauvre homme n'auroit pas été fâché de le voir partir à mon arrivée : &, dans le fond, c'eſt un choquant perſonnage, qui jouit d'une ſanté trop vigoureuſe, pour être capable d'entrer dans les peines d'un malade. Il n'eſt pas aiſé à l'ame, pour employer une de tes expreſſions, d'aiguiſer

des organes de cette force & de cette épaisseur. Sa constitution & celle de l'ami dépravé qu'il va joindre, vous promettent à tous deux une vie également longue ; du moins si l'épée ou la corde n'en abregent pas le cours.

Je dois te répéter, Lovelace, que je ne puis être que fort alarmé pour le malheureux objet de tes cruelles persécutions, & que je ne pense point que tu aies rempli avec moi un engagement d'honneur. J'avois prévu qu'aussitôt que tu serois rétabli, tu entreprendrois de la voir. Je l'en avois avertie, sous prétexte de la préparer à cette visite ; & je n'avois rien épargné pour l'engager à te recevoir. Elle m'a répété constamment que, pour le monde entier, elle n'y consentiroit pas, ne lui demandât-on qu'un quart-d'heure. Si j'avois pu la fléchir, je suis persuadé que tu ne te serois pas défendu de la plus vive émotion, à la vue de l'aimable squelette (car, avec sa figure & ses traits, elle ne cessera jamais d'être aimable) que tu as fait, en si peu de tems, du plus charmant ouvrage qui soit jamais sorti des mains de la nature ; & cela dans la pleine fleur de sa jeunesse & de sa beauté. N'attache pas, à ton songe, aussi peu de poids que tu l'affectes. Je souhaiterois qu'il te

demeurât gravé au fond du cœur : & j'y donnerois facilement une interprétation qui te choqueroit peut-être. Demande-la moi, si tu l'oses.

Une excellente action, à laquelle je t'exhorte, ce seroit de venir voir pour la derniere fois ton ami mourant ; de venir partager mon inquiétude pour lui, & considérer, dans son exemple, quel sera tôt ou tard ton sort, le mien, celui de Mowbray, de Tourville, & de tous nos associés. Qu'est-ce que dix, quinze, vingt-cinq ou trente ans peut-être, qui nous restent à vivre, & pendant lesquels nous sommes menacés à tous momens de rentrer dans la poussiere dont nous sommes sortis ?

LETTRE CCCXXX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mercredi, 23 d'Août.

TOUT eſt vivant, cher Belford! Tout eſt ranimé par la joie & l'eſpérance. Ton ami ſe flatte encore d'être heureux. J'ai reçu une lettre de ma chere miſs Harlove, qui eſt, je ſuppoſe, l'effet des avis de ſa ſœur, dont je te parlois dans ma derniere. Dans le tranſport de ma joie, je pars ſur le champ pour Berckshire. Je vais la faire lire à milord, & recevoir les félicitations de toute ma famille.

Hier au ſoir, je me rendis chez Smith, comme je me l'étois propoſé: mais la chere perſonne n'étoit pas revenue à dix heures. J'allai prendre Tourville, qui vint paſſer une partie de la nuit avec moi, & que je fis chanter, pour charmer ma migraine. Je me mis au lit à deux heures. Mes ſonges ont été légers, agréables, & fort différens de ceux dont je t'ai fait le recit. Ce matin à huit heures, lorſque je m'habillois, pour être prêt à l'arrivée de Will, que j'avois envoyé aux infor-

mations, un porteur de chaise m'a remis cette lettre :

A Monsieur LOVELACE.

Mardi, au soir.

MONSIEUR,

J'ai d'heureuses nouvelles à vous communiquer. Je me dispose à partir pour la maison de mon pere. On me fait espérer qu'il recevra une fille pénitente, avec toute la bonté paternelle. Imaginez-vous quelle est ma joie de pouvoir obtenir une parfaite réconciliation, par l'entremise d'un cher ami pour lequel j'ai toujours eu du respect & de la tendresse. Je suis si occupée de mes préparatifs pour un voyage si doux & si desiré, qu'ayant quelques affaires importantes à régler avant mon départ, je ne puis donner un moment à d'autres soins. Ainsi, monsieur, ne me causez pas de trouble ou d'interruption. Je vous le demande en grace. Lorsqu'il en sera tems, peut-être me verrez-vous chez mon pere; ou du moins ce seroit votre faute. Je vous promets une plus longue lettre, lorsque j'y serai arrivée, & qu'on m'aura fait la grace de m'y recevoir. Je suis, jusqu'à cet heureux jour, votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

Je me suis hâté de répondre à ma divine Clarisse, pour l'assurer avec la plus tendre reconnoissance, que j'allois quitter Londres, attendre le succès de l'heureuse réconciliation, & me rendre digne de mes espérances. Je lui ai protesté que toute l'étude de ma vie seroit de mériter cet excès de bonté, & que son pere, ses amis, n'exigeroient rien à quoi je ne fusse prêt de me soumettre, pour arriver à cette délicieuse fin. J'ai donné ma lettre au porteur, sans prendre le tems d'en tirer une copie; & j'ai fait mettre aussitôt les chevaux au carrosse de milord. Apprends-moi seulement comment se porte Belton. J'attends une lettre de toi sur la route. Si le pauvre diable peut se passer de ton secours, vole à Londres, je t'en conjure, pour offrir tes services à ma divinité. Hâte toi dis-je, je te le conseille, si tu ne veux être exposé à ne la pas revoir de plusieurs mois, en qualité du moins de m.ss Harlove. Ne manque pas non plus, s'il est possible de m'écrire avant son dépar, pour confirmer mon bonheur & pour m'expliquer ce généreux changement. Mais qu'ai-je besoin d'explication? Ma chere Clarisse ne peut recevoir de consolation, sans desirer que d'autres la partagent.

Quelle noblesse ! Elle n'a pas voulu me voir dans ses disgraces ; mais le soleil de la prospérité ne commence pas plutôt à luire, qu'elle me pardonne.

Je suis à la médiation de qui je dois ce bonheur. C'est à celle du Colonel Morden. Elle m'a toujours dit qu'elle avoit pour lui du respect & de la tendresse ; & je n'ignore pas qu'il en a plus pour elle que pour tous ses parens du même nom.

Je serai convaincu à présent qu'il y a quelques réalités dans les songes. Le plafond qui s'est ouvert, c'est la réconciliation en perspective. La figure brillante qui est venu l'élever vers un autre ciel, environnée de chérubins d'or & d'azur, marque la charmante petite famille qui sera le fruit de notre heureuse union. Les invitations trois fois répétées par le chœur d'anges, sont celles de tous les Harloves, qui auront cessé d'être implacables, cependant, c'est une race avec laquelle mon ame répugne à se mêler.

Mais que signifie ma chûte, au-travers du plancher, dans un horrible abîme ? Pourquoi suis-je descendu pendant qu'elle montoit ? Ho ! le voici ; c'est une allusion à mon dégoût pour le mariage, qui me paroît un gouffre, un abîme sans fond

& tout ce que tu voudras. Si je ne m'étois pas éveillé dans un ridicule mouvement de frayeur, je serois tombé, au fond du trou, dans quelque belle riviere, où je me serois lavé, purifié de toutes mes ordures passées. La même figure m'attendoit sur une rive parsemée de fleurs, d'où elle m'auroit conduit entre les bras de ma charmante; & nous nous serions élevés ensemble triomphans, faisant les chérubins, jusqu'à la fin de notre carriere.

Mais quelle explication donner à cette mante, à ces robes noires de milord, qu'il m'a jetées sur le visage? & que penser de celles des dames? Ho Belford! Je les explique aussi. Elles marquent uniquement que milord aura la bonté de se laisser mourir, & de m'abandonner tout ce qu'il possede. Ainsi, honnête milord M...., que le ciel fasse paix à vos cendres! Miladi Sadleir & miladi Lawrance ne survivront pas long-tems, & me laisseront des legs considérables.

Que ferons-nous de mis Charlotte & de sa sœur? Ho! leurs habits noirs marquent le deuil qu'elles prendront, comme il convient, pour leur oncle & pour leurs tantes. Rien de plus juste.

A l'égard de Morden, qui se précipite vers moi par une fenêtre, en criant : « Meurs Lovelace, si tu ne répares pas » l'outrage que tu as fait à ma parente ; c'est-à-dire seulement qu'il auroit voulu se couper la gorge avec moi, si je n'avois pas été disposé à rendre justice à sa cousine. Tout ce qui me déplaît, c'est cette partie de mon songe ; car, en songe même, je n'aime point les menaces, ni l'air de contrainte dans ce qui flatteroit le plus mon penchant. Mais qu'en dis-tu ? Mon songe prophétique n'est-il pas bien expliqué ?

Chere & charmante Clarisse ! Quelle scene, que cette entrevue avec son pere, sa mere & ses oncles ! Quels transports ! combien de plaisir cet heureux jour d'une réconciliation si long-tems desirée ne va-t-il pas faire goûter à son cœur tendre & respectueux ? Je t'assure que je me réjouis moi-même de lui voir tant de respect pour eux. C'est une conviction pour moi qu'elle n'en aura pas moins pour son mari, puisque l'amour du devoir est uniforme, lorsqu'il a sa racine dans le cœur. Vois à présent, Belford : je n'ai pas été si blâmable que tu l'as pensé. Si je ne l'avois pas jetée dans un si grand nombre d'embarras, elle n'auroit pu

recevoir ni causer toute la joie dans laquelle ils vont nager tous ensemble. Ainsi, voilà un grand bien, un bien durable, qui va naître d'un mal passager. Je n'ai jamais douté qu'ils ne l'aimassent, elle qui fait l'ornement & la gloire de leur famille. Je savois que cette querelle ne dureroit pas long-tems. »

Que ne donnerois-je pas pour lire la lettre d'Arabelle ? Elle a toujours été si mortifiée de se voir éclipsée par sa sœur, qu'elle n'aura pu s'empêcher de mêler un peu de fiel à l'heureuse invitation. Je brûle aussi de recevoir la lettre que la chere Clarisse me promet, lorsqu'elle sera rentrée chez son pere. Elle me rendra compte, apparemment, de l'accueil qu'elle y aura reçu.

Cependant il me semble qu'en me communiquant le sujet de sa joie, son style est un peu grave. Il me plaît & me chagrine à la fois. Mais, comme il est évident qu'elle m'aime encore, & qu'elle espere de me revoir bientôt chez son pere, elle n'a pu, sans quelque embarras, avouer son amour, après les petits excès auxquels je me suis emporté : & lorsqu'en finissant, *je suis*, dit-elle, *jusqu'à cet heureux jour, votre, &c. Clarisse Harlove*; n'est-ce pas dire, ce sera votre

faute, après cela, si je ne suis pas *Clarisse Lovelace?*

O mon cher amour! ma généreuse, mon adorable Clarisse! Que cette divine facilité à pardonner nous fait d'honneur à tous deux! à moi, pour t'en avoir donné l'occasion! à toi, pour la faire tourner si glorieusement à l'avantage de l'un & de l'autre.

* *

Mowbrai arrive avec tes lettres. Je quitte mon agréable sujet, pour en faire succéder un qui me plaira moins, j'en suis sûr. Le pesant Mowbray s'est engagé à me tenir compagnie dans mon voyage, & je lui promets de dissiper les vapeurs qu'il a contractées près d'un malade. Il me dit qu'après avoir respiré l'air entre les gémissemens de Belton & les sermons de Belford, il sera trois jours sans revenir à son état naturel. Il te reproche d'augmenter la foiblesse du pauvre moribond, au lieu de l'encourager à supporter sa destinée.

Je suis fâché que la fermeté lui manque au dernier acte. Mais sa maladie a duré long-tems, & l'esprit s'en ressent comme le corps.

Mercredi au soir.

J'ai lu ta lamentable lettre. Pauvre Belton ! Que d'heures vives & plaisantes nous avons passées ensemble ! C'étoit un caractere libre & déterminé. Qui se seroit attendu à le voir finir par des foiblesses & des terreurs ? Mais pourquoi ne lui remets-tu pas l'esprit, sur la mort de quelques braves qu'il a tués ? Il s'y est toujours pris en homme d'honneur, & comme j'aurois fait dans les mêmes circonstances. Voilà ce que tu lui devrois dire, & lui représenter qu'il n'a point à répondre du malheur d'autrui.

La mort, dit un de nos poëtes, *considérée simplement en elle-même, n'épouvante point la raison*. Je crois cette idée fausse ; & tes peintures forcées, tes graves réflexions sur les répugnances de la nature en sont une preuve. Pour moi, qui ne t'apprendrai rien de nouveau en t'assurant que personne ne redoute moins la mort que moi, dans une occasion d'honneur ; je ne laisse pas de t'avouer ingénument que ce bas monde me plaît si fort (quoique je n'aie pas toujours eu sujet de m'en louer, (& que je prends tant de goût aux délices de mon âge, à mes espérances

de fortune, sur-tout à celles que j'ai conçues nouvellement du côté de ma chere, de ma trois fois chere miss Harlove, que, quand je me supposerois sûr de n'être pas mal dans un autre état, je serois très-désespéré, très-effrayé, si tu veux, de perdre mon bonheur avec la vie. Mais je n'ai ni le tems ni la volonté de répondre à tes lugubres argumens. Je remets ce soin après mon mariage.

Après mon mariage! ai-je dit. Charmante idée! Il faut m'armer de patience, pour demeurer privé de la vue de ma déesse, jusqu'à ce qu'elle soit chez son pere. Cependant, comme tu m'assures qu'il ne lui reste que l'ombre de sa beauté, j'aurois pris un plaisir extrême à la voir à présent, & tous les jours qui me restent à compter jusqu'à notre mariage, pour avoir la satisfaction d'observer, par quels charmans degrés le repos de cœur & d'esprit, & la joie de se voir réconciliée avec ses amis, vont la rétablir dans toute sa splendeur.

Au fond, je crois te devoir des remerciemens pour lui avoir fait éviter ma visite. Graces à l'amour, tout est en si bon train, que je consens même à te pardonner tes noires infidélités. Autrement, je t'au-

rois appris l'obéissance que tu dois à ton général.

Croirois-tu que cet épais Mowbray s'afflige de me voir si près de mon bonheur avec miss Harlove ? Il me tient des raisonnemens qui sont quelquefois capables de m'embarrasser ; &, par ma foi ! Belford, à présent que je touche au terme, je ne sais que répondre. Mais, à tout hasard, je m'en tiendrai à mes résolutions ; car j'ai trop éprouvé qu'il m'est impossible de vivre sans elle.

(Dans une Lettre suivante, M. Belford continue de raconter les dernieres circonstances de la vie de M. Belton, & celles de sa mort. Il mêle à ce récit des peintures fort touchantes, & des réflexions très-fortes, mais qui ne seroient pas supportables dans notre langue. En finissant, il ajoute quelques lignes sur la situation de M. Lovelace.

« Vous me pressez extrêmement de » vous marquer, avant votre départ » pour Berckshire, ce que je pense de » votre nouvelle situation. Le sommeil » qui me presse, & le triste spectacle que » j'ai encore devant les yeux, ne me lais» sent guere le pouvoir d'y faire toutes

» les réflexions qu'elle mérite. Votre
» joie, dites-vous, va jusqu'au trans-
» port. Elle est juste, si vous ne me
» déguisez rien, & je ne voudrois pas
» vous la dérober : mais je ne puis vous
» dissimuler que j'en suis surpris.

» Sûrement, Lovelace, la lettre que
» tu me communiques ne sauroit être une
» imposture de ta façon, pour couvrir
» quelque nouvelle vue, & pour me trom-
» per. Non; le style me fait rejetter cette
» idée : quoique, d'un autre côté, je te
» croie capable de tout. Je veux suspen-
» dre mon jugement, & me contenter
» aujourd'hui de te souhaiter toutes sor-
» tes de biens. »

La lettre qui suit, & qu'on supprime aussi, est de M. Lovelace, qui fait quelques réflexions, partie badines & partie sérieuses, sur la mort de son ami, & qui se promet que sa douleur ne tiendra pas long-tems contre sa joie.

LETTRE CCCXXXI.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Samedi, 28 d'Août.

J'ASSISTAI jeudi à l'ouverture du testament, où je suis nommé seul exécuteur, avec un legs considérable, que mon dessein est d'abandonner à la sœur du mort, parce que je ne trouve pas qu'il l'ait assez bien traitée. Il te laisse, comme à Tourville & à Mowbrai, un présent fort honnête, pour vous engager tous trois à rappeller quelquefois sa mémoire.

Après avoir donné quelques ordres qui regardoient les funérailles, je partis vers le soir ; mais, étant arrivé fort tard à la ville, & les fatigues que j'avois essuyées pendant plusieurs jours & plusieurs nuits me rendant le repos absolument nécessaire, je me contentai de faire demander des nouvelles de miss Harlove, & de la faire assurer de mon respect. M. Smith, à qui mon laquais parla, me fit dire qu'il

ſe réjouiſſoit beaucoup de mon retour, parce qu'elle étoit plus mal que jamais.

Il m'eſt impoſſible d'expliquer ce qu'elle vous écrit, ou de le concilier avec les faits que j'ai à vous communiquer.

J'étois hier chez Smith, dès ſept heures du matin. Miſs Harlove venoit de ſortir, dans une chaiſe à porteurs, pour ſe rendre à l'égliſe voiſine. Elle étoit trop mal, pour en avoir cherché de plus éloignées; & madame Lovik, qui l'avoit ſoutenue juſqu'à la chaiſe, étoit allée à pied devant elle, dans la crainte qu'elle n'eût beſoin de ſecours à l'égliſe. Madame Smith me dit qu'elle avoit été ſi bas, mercredi au ſoir, qu'elle avoit demandé les ſecours de la religion. Le miniſtre de la paroiſſe, qui paſſa une demi-heure avec elle, dit, en ſe retirant, aux perſonnes de la maiſon : C'eſt un ange que vous avez chez vous : je la verrai auſſi ſouvent qu'elle le deſirera, ou que je croirai lui faire plaiſir.

Elle attribue l'augmentation de ſa foibleſſe aux fatigues que vous lui avez cauſées, & à une lettre qu'elle a reçue de ſa ſœur, à laquelle il paroît qu'elle a fait réponſe le même jour.

Madame Smith me dit qu'il étoit venu

la veille deux personnes, l'une le matin, l'autre le soir, pour s'informer de sa santé, & qu'elles paroissoient envoyées par sa famille; mais qu'elles n'avoient pas demandé à la voir, & que leur principale curiosité avoit regardé les personnes dont elle reçoit des visites, moi principalement, (quelle pouvoit être leur vue?) sa maniere de vivre, sa dépense; & que l'une des deux avoit marqué de l'empressement pour savoir comment elle y pouvoit fournir. Madame Smith répondit, suivant la vérité, qu'elle avoit été obligée de vendre quelques uns de ses habits, & qu'elle étoit à la veille d'en vendre d'autres: sur quoi l'étranger, qui étoit homme de fort bonne mine, dit à madame Smith, en levant les mains au ciel: « Grand Dieu! quelle triste nou-» velle pour quelqu'un! je ferai mieux de n'en pas parler. Madame Smith le pria au contraire de ne rien dissimuler, de quelque part qu'il fût venu. Il branla la tête. « Si elle meurt, reprit-il, le monde » perdra sa fleur, & la famille d'où elle » est sortie ne sera plus qu'une famille » commune. » Cette expression me plaît assez.

Vous ne serez pas fâché de savoir comment elle a passé le tems, pendant que

vous l'avez forcée de quitter son logement pour vous éviter. Madame Smith m'a raconté que lundi matin, lorsqu'elle sortit pour la premiere fois, elle étoit dans une extrême foiblesse, & qu'en descendant l'escalier pour se rendre au carrosse avec sa garde, elle poussoit de violens soupirs. Elle donna ordre au cocher, qui étoit loué pour tout le jour, de la conduire où il souhaiteroit, pourvu qu'elle y pût respirer l'air. Il la mena vers Highgate, où elle fit un léger déjeûner. Ensuite, étant rentrée dans sa voiture, elle se promena lentement, jusqu'à midi, qu'elle s'arrêta dans une hôtellerie, pour s'y faire préparer à dîner. Elle y demanda une plume & de l'encre, & pendant deux heures elle ne cessa point d'écrire. On lui servit quelques mets, dont elle s'efforça de goûter; mais n'ayant pu rien prendre, elle reprit sa plume pendant trois heures entieres, après lesquelles, se trouvant un peu pesante, elle s'assit dans un fauteuil. A son réveil, elle ordonna au cocher de la reconduire doucement à la ville, chez une amie de madame Lovick, où cette vertueuse veuve lui avoit promis de se trouver. Mais, se sentant fort mal, elle prit la résolution de retourner assez tard à son logement, quoiqu'elle eût appris

de la veuve, que vous y aviez paru, & qu'elle eût sujet d'être choquée de votre conduite. Il lui paroissoit, dit-elle, impossible de vous éviter. Elle craignoit de n'avoir plus que peu d'heures à vivre; & l'impression que votre vue feroit sur elle, étoit capable de la faire mourir à vos yeux.

Elle retourna donc chez Smith, qui lui fit lever plusieurs fois les yeux & les mains d'étonnement par le récit incroyable de vos extravagances. Ne pouvant se déterminer à souffrir la vue d'un homme si endurci, elle prit le lendemain sa chaise ordinaire, pour se faire porter au bord de la Tamise. Là, elle se mit dans un bateau avec sa garde; car la fatigue du jour précédent ne lui permettoit pas de supporter le mouvement d'un carrosse. Elle se fit conduire d'un village à l'autre, s'arrêtant, dans l'occasion, tantôt pour écrire, tantôt pour se faire préparer du thé, ou d'autres rafraîchissemens, qu'elle ne portoit pas même à ses levres. Vers le soir, elle revint descendre aux degrés du temple, où ses bateliers lui firent venir des porteurs, qui la menerent comme la veille, chez l'amie de madame Lovick. Cette femme, qui l'attendoit encore, lui dit que vous étiez venu la de-

mander deux fois le même jour, & lui remit une lettre de sa sœur, dont la lecture parut la toucher beaucoup. Elle fut deux fois prête à s'évanouir. Elle pleura fort amérement ; en laissant échapper quelques expressions plus vives qu'on n'en avoit jamais entendu de sa bouche. Elle traita ses parens de cruels ; elle se plaignit des mauvais offices qu'on ne cessoit pas de lui rendre, & des lâches rapports par lesquels on se plaisoit à la noircir.

Madame Smith survint, pour l'informer que vous étiez venu une troisieme fois, que vous ne vous étiez retiré qu'à neuf heures & demie, & que vous aviez promis d'être civil & respectueux ; mais elle ajouta que vous étiez absolument déterminé à la voir. « Il étoit bien étrange, » repondit-elle, qu'on ne lui permît pas » de mourir en paix. Son sort étoit ex» trêmement rigoureux. Elle commen» çoit à craindre de manquer de pa» tience, & de trouver sa punition plus » grande que sa faute. » Mais, après s'être un peu récueillie, elle s'est consolée par la certitude d'avoir peu de tems à vivre & par l'espérance d'une meilleure vie.

Toutes les circonstances de ce récit doivent vous faire conclure, avec moi, que la lettre qu'elle reçut de madame

Lovick, & ſur laquelle je me ſouviens que vous aviez reconnu la main de ſa ſœur, ne pouvoit pas être celle qui donna lieu à ce qu'elle vous écrivit le même ſoir, après ſon retour chez Smith. Cependant on ignore qu'elle en ait reçu d'autre. Mais comme on m'aſſure qu'elle vous écrivit réellement, je ſuis ſoulagé du ſoupçon que celle dont vous m'avez envoyé la copie pouvoit être quelque nouvelle ruſe, dont le myſtere échappoit à ma pénétration.

Mercredi matin, lorſqu'elle reçut votre réponſe, on lui entendit répéter pluſieurs fois que la néceſſité étoit la mere de l'invention; mais que l'infortune rendoit témoignage à l'intégrité. Je me flatte, dit-elle encore, de n'avoir pas fait une démarche inexcuſable. Enſuite, après un moment de ſilence, peut-être, ajouta-t-elle, me ſera-t-il permis à préſent de mourir en paix.

Je l'attendis juſqu'à ſon arrivée. Elle parut ſatisfaite de me voir; mais étant très-foible, elle me dit qu'elle avoit beſoin de s'aſſeoir un moment, avant que de monter à ſa chambre. Madame Lovick la ſoutint juſqu'à la premiere chaiſe. Je vous vois avec plaiſir, me dit-elle; je ne fais pas difficulté de l'avouer, quelque

interprétation que la malignité donne à mes sentimens.

Cette expression me surprit ; mais je ne voulus pas l'interrompre.

Ah ! monsieur, reprit-elle, j'ai plus souffert que vous ne pouvez vous l'imaginer. Votre ami, qui ne m'a pas voulu laisser vivre avec honneur, ne veut pas non plus que je meure en paix. Vous me voyez. Ne me trouvez-vous pas extrêmement changée depuis votre départ ? Mais je suis bien éloignée de m'en faire un sujet d'affliction. Cependant, si j'avois quelque attachement à la vie, je dois dire que votre ami, votre barbare ami, sert beaucoup à me l'abréger.

Sa foiblesse étoit si visible dans le mouvement de sa respiration, & dans le son de sa voix, son action si touchante, que j'en fus pénétré jusqu'au fond du cœur. Les deux femmes & la garde tournerent la tête en pleurant. Depuis quatre jours, madame, m'efforçai-je de répondre, j'ai eu devant les yeux une scene extrêmement affligeante. Le pauvre Belton n'est plus. Il passa hier dans un autre monde, après une si terrible agonie, que l'impression qui m'en reste me trouble encore la vue & l'imagination. (Je ne voulois pas qu'elle attribuât les marques de ma

douleur à l'abattement où je la voyois, dans la crainte d'affoiblir ſon courage.)

Un ſpectacle de cette nature, interrompit-elle, eſt bien plus propre à fortifier l'ame. Mais, puiſque vous y avez été ſi ſenſible, je ſouhaiterois que vous en euſſiez fait une vive peinture à votre joyeux ami. Qui ſait quel effet elle auroit pu produire ſur lui, de la part, & dans le cas d'un aſſocié? Je l'ai fait, repliquai-je: & je me figure que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fruit. Sa derniere conduite dans cette maiſon, reprit-elle, & ſa cruelle obſtination à me pourſuivre, donnent peu d'eſpérance que les objets graves & ſérieux faſſent jamais d'impreſſion ſur lui.

Notre entretien continua ſur les derniers momens de notre ami; & j'admirai ſon eſprit dans le tour de ſes réflexions. Pendant qu'un ſujet ſi touchant lui faiſoit oublier ſes propres maux, un homme à cheval lui apporta une lettre de miſs Howe. Elle ſe retira dans ſon appartement pour la lire. Le médecin, qu'on avoit fait avertir de ſon retour, arriva dans l'intervalle, & confirma mes craintes ſur le danger de ſa ſituation. Il avoit appris de nouveaux exemples de la rigueur de ſa famille & de vos perſécutions. Pour tous les tréſors du monde,

me dit-il, je ne voudrois pas être son pére, ni l'homme qui l'a jetée dans cet affreux état. Le poison de la douleur à pris l'ascendant. Elle en mourra. Je ne vois aucune ressource. Mais je suis effrayé pour ceux qui ont à se reprocher sa mort.

Lorsqu'elle eut appris qu'il demandoit à la voir, elle nous fit prier tous deux de monter. Elle nous reçut avec toutes les graces qu'aucun changement ne lui fera jamais perdre; & se hâtant de satisfaire à diverses questions sur l'état de sa santé, elle passa aux remerciemens les plus vifs & les plus tendres, pour des soins & des témoignages d'affection que sa fortune présente ne la mettoit point en état de reconnoître. Elle nous tint un discours si touchant, que, ne trouvant pas d'expressions pour y répondre, nous fûmes réduits, le médecin & moi, à nous regarder mutuellement, dans un transport de surprise & d'admiration. Ensuite, sans nous laisser le tems de revenir à nous-mêmes: Comme il me reste, dit-elle au médecin, quelques préparations à faire, & que je ne voudrois pas entreprendre ce que le tems ne me permettroit pas d'achever, je vous demande en grace de vous expliquer nettement sur ma situation. Vous connoissez mon régi-

me, & vous pouvez compter que je ne ferai rien pour abréger ma vie : dans quel tems me donnez-vous l'espérance d'être délivrée de toutes mes peines ?

Le médecin parut hésiter. Il me regardoit d'un œil incertain. Ne craignez pas de me répondre, lui dit-elle avec autant de fermeté que de douceur. Dites-moi combien vous jugez qu'il me reste de tems à vivre : &, croyez-moi, monsieur, plus il sera court, plus votre réponse paroîtra consolante.

Etonnante question ! lui répondit-il Quel mêlange de plaisir & d'horreur faites-vous éprouver à ceux qui ont le bonheur de converser avec vous, & de voir tant de charmes dont la nature vous a partagée ! Ce que vous avez souffert depuis quelques jours, a fait un tort extrême à votre santé ; & si vous étiez exposée à de nouvelles peines de cette nature, je ne répondrois pas que vous fussiez capable de les soutenir...Il n'acheva point.

Combien de tems, monsieur, combien ? Je me crois menacée encore de quelques petits chagrins. Je l'appréhende du moins ; mais il n'y en a qu'un pour lequel je me défie de mes forces. Combien donc, monsieur ?

Il demeura ſans répondre.

Quinze jours, monſieur?

Il continua de ſe taire.

Dix jours? Une ſemaine? Dites, monſieur; combien? (avec un charmant ſourire, quoique d'un air fort preſſant.)

Puiſqu'il faut m'expliquer, madame, ſi quelque heureux évenement ne vous rend point la vie; je crains.... je crains....

Vous craignez, monſieur? ne craignez point. Combien?

Je crains que dans quinze jours ou trois ſemaines le monde ne perde ſon plus parfait ornement.

Quinze jours ou trois ſemaines, monſieur!..... Mais que la volonté du ciel ſoit remplie! J'aurai donc plus de tems que je n'en ai beſoin, pour exécuter ce que je me ſuis propoſé; du moins, ſi je conſerve quelque force de corps & d'eſprit.

Son cœur ſe ſatisfit encore par des effuſions de reconnoiſſance; après quoi, priant le médecin de lui procurer certaines gouttes, qui ſervoient, lui dit-elle, à ranimer ſes eſprits lorſqu'elle ſe trouvoit trop abattue, elle nous demanda la liberté de paſſer dans ſon cabinet pour écrire quelques lettres.

Le médecin ſe retira. Je rejoignis les

femme de la maiſon, & j'appris d'elles que madame Lovick devoit lui apporter aujourd'hui vingt-cinq guinées, ſur quelques nouvelles pieces de ſa garderobe. Elles me dirent qu'ayant pris la liberté de lui faire un reproche de cette facilité à ſe défaire de ſes habits, avec tant de déſavantage & ſans qu'elle parût preſſée d'argent, elle leur avoit fait une réponſe fort étrangere. Après ſa mort, aucun de ſes amis ne feroit uſage de ſes robes. Elle avoit d'ailleurs quantité de choſes plus précieuſes à laiſſer : « A l'égard du beſoin » qu'elle avoit d'argent, elle vouloit bien » leur confier qu'elle étoit réſolue d'ache- » ter une maiſon. »

Une maiſon, madame ? repliqua madame Lovick. Je ne comprends pas quel eſt votre deſſein.

« Je vais donc m'expliquer, reprit-elle. » Ce n'eſt point une femme, c'eſt un » homme que j'ai choiſi pour l'exécution » de mon teſtament ; & croyez-vous que » je veuille lui laiſſer aucun ſoin qui re- » garde ma perſonne ? Vous me com- » prenez à préſent. »

Madame Lovick ſe mit à pleurer. Des larmes ! lui dit cette admirable fille, en les eſſuyant de ſon propre mouchoir, & l'honorant d'un baiſer ; pourquoi cette

obligeante foiblesse en faveur d'une étrangere, avec laquelle vous êtes liée si nouvellement ? Chere & bonne madame Lovick, ne vous alarmez point d'un objet dont je m'entretiens avec complaisance.

Ainsi, Lovelace, il est trop clair que la maison qu'elle veut acheter est son cercueil. Quelle présence & quelle fermeté d'esprit, quelle tranquillité de cœur, dans les occupations les plus funestes ! Voilà ce qui mérite le nom de grandeur d'ame. Toi, moi, avec notre vaine bravoure, & ce faux courage, qui n'est réel que pour offenser, serions-nous capable d'une constance si noble? Pauvre Belton ! quelle différence entr'elle & vous !

Madame Lovick m'a dit qu'elle lui avoit parlé d'une lettre qu'elle a reçue, pendant mon absence, du docteur Lewin, son ministre favori, & d'une réponse qu'elle s'est hâtée de lui faire. Mais elle ignore le sujet de l'une & de l'autre.

La longueur de celle-ci m'oblige de remettre à demain mon départ pour Epsom. Elle te forcera de reconnoître quelle sera bientôt la conclusion de tes outrages contre la plus divine de toutes les femmes. Mais je veux différer quelque tems à te l'envoyer, de peur que, sous pré-

texte de faire tes plaintes de l'erreur où l'on t'a jeté, tu n'en prennes occasion de renouveller tes importunes visites.

J'aurois dû vous dire que miss Harlove a pris soin de m'expliquer quel est cet unique sujet de chagrin pour lequel elle se défie de ses forces. C'est le résultat qu'elle appréhende d'une visite que le colonel Morden est dans le dessein de vous rendre. J'ignore de qui lui vient cet avis.

LETTRE CCCXXXII.

Miss Arabelle Harlove, à miss Clarisse.

Lundi, 21 d'Août.

VOs dernieres lettres à mes oncles, font connoître assez clairement que nous avons tous encouru votre disgrace, en vous écrivant à cœur ouvert (*). Nous n'y savons point de remede, ma sœur Clary. Il me semble aussi que vous regarderiez comme une bassesse indigne de

(*) Il est question de plusieurs réponses, dures & injurieuses, qu'ils ont faites aux humbles lettres de miss Clarisse.

vous; de renouveller vos instances pour obtenir la bénédiction paternelle, qui paroissoit d'abord si nécessaire à votre repos. Vous jugez sans doute, que vous avez rempli votre devoir en la demandant; & je suppose que, demeurant contente de cette démarche, vous laissez à vos parens offensés le repentir de ne s'être pas acquittés du leur, en vous l'accordant au premier mot, & en prenant la peine de vous chercher, comme vous paroissez croire qu'ils le doivent. Bel encouragement, en effet, pour courir après une fugitive, qui a vécu avec son amant aussi long-tems qu'il a voulu vivre avec elle! Vous regrettez même de m'avoir écrit; c'est ce que je crois entrevoir dans quelques unes de vos modestes expressions (†). Il n'y a donc aucune apparence que vous recommenciez à nous solliciter sur le même point.

Hé bien, ma sœur Clary, puisque telle est votre disposition, permettez que ce soit moi qui m'adresse *humblement* à vous, pour vous faire deux ou trois propositions, auxquelles vous aurez la bonté de répondre.

(†) Miss Clarisse se plaignoit, dans une lettre à ses oncles, des étranges duretés de sa sœur, & déclaroit que, renonçant à toutes faveurs de sa famille, elle se réduisoit à demander la bénédiction de son pere.

Il nous est revenu, de divers endroits, que vous avez été traitée avec tant de bassesse, par l'infame avec qui vous avez jugé à propos de prendre la fuite, que, si son crime étoit prouvé, sa vie seroit une foible expiation. Nous avons cru pouvoir tirer la même conclusion de quelques endroits de vos lettres.

Si les beaux sentimens qu'elles contiennent ne sont pas de pures affectations, & s'il y a quelque vérité dans les récits de madame Howe & de madame Norton, il dépend encore de vous, Clary, de justifier votre caractere à nos yeux, comme à ceux du public; du moins, dans tout ce qui ne regarde pas votre scandaleuse fuite. Les loix peuvent être armées contre l'infame: & si nous le conduisions à l'échafaud, quelle glorieuse vengeance pour notre famille outragée, & pour tant de simples créatures qu'il a trompées comme vous! Quel préservatif, pour en sauver quantité d'autres de leur ruine!

Prenez donc la peine de m'apprendre si vous êtes disposée à paroître, pour vous faire cette justice à vous-même, & à nous, & au sexe entier. Si vous ne l'êtes pas, ma sœur, nous saurons ce que nous devons penser de vous; car, & vous & nous, il est impossible que nous ressen-tions

tions de plus cruels effets du scandale de votre chûte. Mais si vous entrez dans le plan que je vous propose, deux célebres conseillers, MM. Ackland & Derham, se rendront auprès de vous pour recevoir les éclaircissemens néçessaires, sur lesquels on commencera de justes poursuites, dont tout le monde nous garantit le succès.

S'il faut s'en rapporter à quelques avis de madame Howe, il y a peu d'apparence que vous approuviez cette ouverture. Elle nous fait entendre qu'elle vous l'a déjà fait proposer par sa fille, mais inutilement. D'ailleurs, on doute qu'actuellement même, vous vous conduisiez avec assez de prudence sur d'autres points, pour être en droit de vous exposer au flambeau de la justice. Si ce soupçon est juste, que le ciel ait pitié de vous !

Un mot encore sur ma proposition : le docteur Lewin, votre admirateur, décide nettement que vous devez poursuivre votre infame.

Mais si vous n'êtes pas de cet avis j'ai un autre parti à vous proposer, & cela au nom de toute la famille : c'est de partir pour la Pensilvanie, & d'y résider pendant quelques années, jusqu'à ce que votre aventure soit oubliée. Alors, si la justice du ciel vous épargne, & si vous

menez une vie pénitente, on pourra, du moins, lorſque vous ſerez à votre vingt-unieme année, vous accorder la poſſeſſion de votre terre, ou vous en faire toucher le revenu, a votre choix. C'eſt le tems que mon pere fixe, parce que tel eſt l'uſage, & parce qu'il juge que votre grand pere l'auroit fixé de même, & parce que votre belle conduite a pleinement prouvé que, dix-huit ans n'ont pas été pour vous l'âge de diſcrétion. Le pauvre vieillard, qui commençoit à radotter, quoique fort bon homme, s'y eſt malheureuſement trompé. Mais je ne veux pas être trop ſévere.

Monſieur Harley, qui a ſa ſœur en Penſylvanie, nous promet de l'engager à vous prendre chez elle en penſion. C'eſt une veuve ſage & raiſonnable, qui a l'eſprit fort cultivé. Si vous aviez une fois paſſé la mer, vos parens ſeroient délivrés d'une multitude de ſoins & de craintes; ſans parler de la honte du ſcandale. C'eſt à mon avis ce que vous devriez deſirer ſur toutes choſes. M. Harley offre de vous procurer, dans le paſſage, toutes les commodités qui conviennent à votre rang & à votre fortune. Il eſt intéreſſé à quelques navires, qui doivent mettre à la voile dans un mois. Vous ſerez libre de pren-

dre avec vous votre fidelle Hannah, ou qui vous voudrez de vos nouvelles connoiſſances. On ſuppoſe que ce ſera une perſonne de votre ſexe.

Voilà ce que j'avois à vous communiquer. Si vous m'accordez une réponſe, que le porteur de ma lettre ira prendre mercredi au matin, vous me ferez vraiment une grace extrême.

ARAB. HARLOVE.

(On ſupprime une longue lettre du docteur Lewin, qui conſeille en effet à miſs Clariſſe de pourſuivre M. Lovelace, & qui lui en apporte de fort bonnes raiſons: mais paroiſſant informé de toutes ſes diſgraces, & connoiſſant ſes principes, il la traite avec autant de reſpect que de tendreſſe & d'eſtime. Il déplore l'inflexibilité de ſes parens, qu'il n'a pû vaincre, dit-il, *& qui lui avoient même interdit toute part à leurs affaires domeſtiques. Mais quoique retenu dans ſon lit, par une maladie dangereuſe, il ne peut refuſer de lui écrire, à leur priere, pour confirmer leur avis, qui s'accorde avec le ſien.*

On ne croit pas devoir ſupprimer de même les réponſes de miſs Clariſſe au docteur & à ſa ſœur, parce qu'elles ſervent à juſtifier ſa conduite & ſes ſentimens).

LETTRE CCCXXXIII.

Miss Clarisse Harlove, au Docteur Lewin.

MONSIEUR,

Je m'étois figuré, jusqu'au moment où j'ai reçu votre chere lettre, qu'il ne me restoit ni pere, ni oncle, ni frere, ni même un seul ami, de tant de personnes de votre sexe qui m'honoroient autrefois de leur estime. Cependant je vous connois si bien, que, n'ayant rien à me reprocher du côté de l'intention, je me trouve blâmable, dans le doute même où je pouvois être du jugement que vous portiez de moi, de n'avoir pas cherché à m'éclaircir; &, si les apparences m'avoient fait tort dans votre esprit, de n'avoir pas tenté de m'y rétablir.

Mais attribuez, monsieur, cette négligence à différentes causes; entre lesquelles je dois compter la honte de comparer le rang où j'étois autrefois dans

votre estime, avec le degré que j'y dois occuper à présent, puisque mes plus proches parens m'abandonnent ; & ma profonde tristesse, qui répandant la défiance dans un cœur humble, m'a fait craindre de recourir à vous, pour y retrouver en quelque sorte tous les chers amis que j'ai perdus. Ensuite n'ai-je pas dû penser qu'on m'accuseroit peut-être de vouloir former un parti contre ceux que le devoir & l'inclination m'obligent également de respecter ? si long-tems traînée, d'ailleurs, entre la crainte & l'espérance, si peu maîtresse de moi-même dans un tems ; si remplie, dans un autre, de la crainte de causer quelque désastres ; ne recevant de vous aucun encouragement qui put me faire espérer un peu de faveur ; appréhendant avec raison que ma famille ne vous eut engagé du moins au silence !

Toutes ces considérations.... mais que servent mes réflexions sur le passé ? J'étois destinée à l'infortune......, pour obtenir bientôt un meilleur sort ; c'est mon heureuse espérance. Ainsi, me renfermant dans cette idée, j'écarte toutes les autres, & je réponds en peu de mots à votre obligeante lettre.

Vos raisons me paroîtroient absolu-

ment convaincantes, dans tout autre cas que celui de la malheureuse Clarisse Harlove (*). Il est certain aussi qu'une fille, qui n'a pas le courage de se donner en spectacle au yeux du public, doit se précautionner doublement contre les fautes particulieres qui peuvent la jeter dans la nécessité de s'exposer à cette confusion. Mais, par rapport à moi, quand on supposeroit que l'état de ma santé ne fût pas un obstacle invincible, & quand mon inclination même me porteroit à faire éclater mes plaintes, ne seroit-il pas à craindre que mes amis ne trouvassent plus de difficultés qu'ils ne se l'imaginent à la vengeance qu'ils se proposent, lorsqu'on viendroit à savoir que j'ai consenti à donner un rendez-vous clandestin, en conséquence duquel j'ai été lâchement trompée; que, pendant plusieurs semaines, je n'ai pu me défendre d'habiter sous le même toît avec mon ravisseur; que j'ai souffert sa compagnie sans me plaindre, & sans qu'il m'ait donné lui-même aucun sujet de plainte? Il y auroit peu de faveur à se promettre dans une cour de justice,

(*) Les plus fortes sont prises de l'honneur de sa famille, de celui de la vertu, & de l'importance dont l est pour la société, que les crimes scandaleux soient punis.

pour mille accusations qui seroient peut-être de plus grand poids devant des juges particuliers ; telles, sur tout, que les infames méthodes qu'on a sans cesse employées pour ma ruine. Outre la confusion mortelle de devenir comme le jouet du public ; chaque bouche ne seroit-elle pas prête à répondre que je ne devois pas me livrer au pouvoir d'un homme si dangereux, & que je ne me plains de rien que je n'ai bien mérité ?

Mais en supposant le succès des poursuites & la sentence même de mort, peut-on s'imaginer que la famille du coupable n'eut pas assez de crédit pour le dérober au supplice, sur-tout lorsqu'il est question d'un crime qui passe pour léger aux yeux des hommes, quoique le plus grand & le moins digne de pardon contre une créature qui met son honneur au-dessus de sa vie ? Et moi, ne me couvrirois-je pas de honte, en poursuivant, avec des vues sanguinaires, un homme qui s'est hâté de m'offrir toutes les réparations qui dépendent de lui ?

J'ose dire, monsieur, que telle est l'audace de l'homme à qui mon malheureux sort m'a livrée, telle sa haine contre tous mes proches, qui paroîtroit alors justifiée par leur ancienne aversion pour lui, &

par les effortsqu'ils ont faits pour lui ôter la vie, qu'il ne feroit pas fâché d'être confronté, dans cette occafion, à mon pere, à mes oncles, à mon frere, à moi : & s'il étoit abfous ou pardonné, les reffentimens mutuels n'en deviendroient-ils pas plus vifs ? Alors, mon frere & M. Morden feroient-ils plus à couvert ?

Que ces confidérations aggravent ma faute ! Il eft vrai que dans l'origine, mes motifs n'ont point eté blâmables. Mais j'avois oublié cette excellente maxime quoique je ne l'ignoraffe point ; « qu'il » ne faut pas commettre un mal dans » l'efpérance d'un bien. »

Convaincu de la pureté de mon cœur & de la fermeté de mes principes, M. Lovelace m'a offert le mariage. Il a fait éclater un repentir que j'ai de fortes raifons de croire fincere, quoique la religion n'y ait peut-être aucune part. Dans la même conviction, fes illuftres parens, plus tendres pour moi que les miens, fe font réunis pour me preffer de lui pardonner & de recevoir fa main. Quoique je ne puiffe me rendre à la feconde de ces deux demandes, ne m'avez-vous point appris, monfieur, par les meilleures regles & par les divins exemples, à pardonner les injures ?

Celle que j'ai reçue est assurément des plus cruelles ; & les circonstances qui l'ont accompagnée sont d'une noirceur & d'une inhumanité sans exemple. Cependant, graces aux Ciel, elle n'a point infecté mon ame. Elle n'a point altéré mes mœurs. Il ne m'en est point resté d'habitude vicieuse. Ma volonté s'est conservée sans tache. Je n'ai ni crédulité, ni foiblesse, ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé, avec le secours du ciel, des ruses les plus profondes & les plus infernales. Je suis échappée à l'ennemi de ma vertu ; j'ai renoncé à lui ; j'ai eu la force de mépriser l'homme que j'aurois été capable d'aimer. Et la charité n'achevera-t-elle pas mon triomphe ? N'aurai-je pas la satisfaction d'en jouir ? Où seroit-il, si le coupable méritoit d'obtenir grace ? Pauvre malheureux ? Il a fait une perte en me forçant de l'oublier ; j'ai l'orgueil de croire, parce que je connois mon propre cœur. Et moi, je n'ai rien à regreter en le perdant.

Mais j'ai de plus, monsieur, un argument qui me paroît suffire seul, pour répondre à tous les vôtres. Je sais mon respectable ami, mon guide & mon directeur dans des tems plus heureux, je sais que vous approuverez les efforts par

lesquels je travaille à m'établir dans cette charitable disposition, lorsque je vous aurai déclaré que je me crois fort proche de ce grand & redoutable moment, où le ressentiment de toutes les injures qui ne concernent point l'ame immortelle, doit être absorbé dans de plus hautes & plus importantes considérations.

Voilà ce que j'avois à dire pour moi-même. A l'égard de mes amis, dont je dois souhaiter aussi la satisfaction, miss Howe prend soin de recuillir toutes les lettres & tous les matériaux qui peuvent servir à mettre mon histoire dans son véritable jour. Je compte le vertueux docteur Lewin entre ses amis, dont la satisfaction m'est chere. L'utilité qui peut revenir de ce recueil à toutes les jeunes personnes qui auront entendu parler de moi, répondra bien mieux à la fin qu'on se propose, que mes sollicitations dans une cour de justice, pour obtenir une vengeance incertaine, avec tous les désavantages que je viens de représenter.

Si je suis assez heureuse, monsieur, pour vous faire approuver mes idées, & pour recevoir l'assurance par quelques mots de votre main, il ne manquera rien à ma propre satisfation; car je souhaite

aussi ardemment que jamais d'être justifiée à vos yeux, & de mériter la glorieuse estime dont vous honoriez autrefois Votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXXXIV.

Miss CLARISSE, *à sa sœur.*

Mardi, 22 d'Août.

AVEC quelque dureté, ma sœur, qu'il vous plaise de m'écrire, comptez que la moindre de vos attentions excitera toujours ma reconnoissance. Mais, quelque jugement que vous portiez de moi, je ne puis voir MM. Ackland & Derham dans les vues que vous me proposez. Que le ciel, comme vous dites, ait pitié de moi! car je n'en attends plus de personne. Il faut qu'on me regarde comme une malheureuse qui a bu toute honte; sans quoi l'on ne penseroit point à m'envoyer deux hommes pour une commission de cette nature. Si ma mere avoit demandé de moi, ou si la modestie vous avoit per-

mis à vous-même de me demander les circonstances de ma triste histoire, ou si madame Norton avoit été chargée de les recevoir de ma bouche, la bienséance auroit été plus ménagée. Il me semble aussi qu'il auroit été plus digne du caractere de tout le monde, d'exiger ces informations avant que de me condamner avec tant de rigueur.

Je sais que votre opinion est celle du docteur Lewin. Il a pris la peine de m'en instruire par une lettre fort obligeante. Je lui ai fait réponse ; & je me flatte qu'il est satisfait de mes raisons. Peut-être méritent-elles que vous preniez la peine de demander à les voir (*).

A l'égard de votre seconde proposition, qui regarde mon passage en Pensilvanie ; si dans l'espace d'un mois il n'arrive rien qui puisse délivrer entiérement mes proches & mes amis, de cette multitude de soins, de craintes & de scandales que vous me reprochez, &, si je suis alors en état de me faire transporter au vaisseau, j'obéirai volontiers aux ordres de mon pere & de ma mere, quand je serois sûre de mourir en chemin. Au lieu de

(*) On ne le demanda pas ; & la mort du docteur, qui arriva bientôt après, ayant empêché que cette lettre ne fût communiquée à la famille, les bons effets qu'elle auroit pu produire alors, furent trop tardifs.

ma pauvre Hannah, qui est réellement innocente, vous serez libre de mettre auprès de moi votre Betty Barnes, qui vous répondra de ma conduite; & je lui promets de récompenser généreusement ses services.

Je suis également surprise & affligée des nouveaux soupçons que vous me laissez entrevoir sur ma conduite. Sur quoi seroient-ils fondés?

Je ne vous dirai point combien je suis pénétrée de votre rigueur, ni ce que vous me faites souffrir par cette cruelle légéreté de style, que vous n'affectez apparemment que dans la vue de me mortifier. Ce que j'ai à répondre, c'est que vous réussissez parfaitement, si telle est votre intention. Cependant je prie le ciel, avec aussi peu de ressentiment qu'il m'est possible, & pour l'amour de vous-même, de vous donner un cœur plus tendre que vous ne paroissez l'avoir à présent; parce qu'un cœur tendre, j'en suis convaincue, est un plus grand bien pour celui qui le possede, que pour ceux mêmes qui en ressentent les effets. Dans ces sentimens, ma chere Bella, je suis votre très-affectionnée sœur,

CL. HARLOVE.

(En supprimant ici plusieurs lettres inutiles, de madame Norton, de miss Howe, de M. Lovelace, de M. Belford & de M. Wierley, qui toujours passionné pour miss Clarisse, revient à lui offrir son cœur & sa main; on doit observer que madame Norton explique, dans une des siennes, le fondement des nouveaux soupçons de la famille. Ils viennent des visites fréquentes de M. Belford, qui n'est connu que pour l'ami de M. Lovelace & pour son ancien campagnon de débauche. Miss Clarisse se contente de répondre, avec la tranquillité de l'innocence, que l'avenir fera bientôt connoître la nature & le sujet de cette liaison. Elle fait aussi une réponse fort noble & fort touchante à M. Wierley. Entre plusieurs détails domestiques, madame Norton lui fait celui d'une longue conversation qu'elle avoit eu avec sa tante Hervey, & dont le résultat prouve; qu'à la réserve de son frere & de sa sœur, toute sa famille commence à s'attendrir beaucoup sur son sort.

M. Lovelace, détrompé par toutes les circonstances, se plaint amérement à M. Belford, que, pour se garantir de sa visite, miss Clarisse ait été capable d'employer la ruse, dans une lettre dont il ne comprend point encore le sens. M. Belford, qui en a

reçu l'explication d'elle-même, fait ouvrir les yeux à son ami. C'est Dieu qu'elle a nommé son pere. La maison paternelle, où elle est heureusement appellée, c'est le ciel. Tout le reste est une allusion à sa mort qu'elle croit peu éloignée. Ruse à la vérité, dit M. Belford, mais innocente & louable.)

LETTRE CCCXXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORT.

Mardi matin, 29 Août.

JE t'apprends, ami, que nous avons reçu la visite du colonel Morden. N'es-tu pas impatient d'en savoir le sujet & les circonstances ? Recueille ton attention, pour un curieux dialogue.

Il vint hier à cheval, suivi d'un seul laquais. Milord le reçut comme un parent de miss Harlove, c'est-à-dire, avec les plus grandes marques de considération.

Après les premiers complimens, il s'adressa dans ces termes à milord & à moi. Comme vous n'ignorez pas, mes-

sieur, que je suis lié par le sang avec les Harloves, je n'ai pas besoin d'apologie pour le sujet qui m'amene, & qui est mon principal but dans la visite que j'ai l'honneur de vous rendre.

Milord. Miss Harlove, monsieur ! l'affaire de miss Harlove ! C'est apparemment le motif de votre visite. Miss Harlove, au témoignage de tout le monde, est la plus excellente de toutes les femmes.

Le col. Je suis ravi, milord ; que vous en ayiez cette opinion.

Milord. C'est non seulement la mienne, mais celle de toute ma famille, de mes sœurs, de mes nieces & de M. Lovelace même.

Le col. Plût au ciel que ç'eût toujours été celle de M. Lovelace !

Lov. Votre absence a duré long-tems, monsieur. Peut-être n'êtes-vous pas pleinement informé des circonstances.

Le col. Il y a plus de six ans, monsieur, que je suis parti d'Angleterre. Miss Clarisse Harlove en avoit alors onze ou douze. Mais il est rare qu'à vingt ans on ait autant de prudence & de discrétion. Esprit, figure, jamais je n'ai vu tant de perfections annoncées à cet âge ; & je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'elle ait plus que rempli de si belles espérances. Pour la

fortune, ce que son pere & ses oncles se proposoient de faire en sa faveur, & ce que j'avois dessein d'y joindre moi-même, avec ce que son grand-pere avoit déjà fait, devoit la rendre un des plus brillans partis du royaume.

Lovel. Je reconnois miss Harlove dans ce portrait. Ajoutez-y, monsieur, que sans la violence & l'humeur implacable de sa famille qui a voulu l'engager malgré son penchant dans un mariage indigne d'elle, miss Harlove seroit aujourd'hui très-heureuse.

Le col. J'avoue, monsieur, comme vous venez de l'observer, que je ne suis pas entiérement informé de ce qui s'est passé entre vous & ma cousine. Mais lorsque j'ai su, pour la premiere fois, que vous lui rendiez des soins, permettez-moi de le dire, je n'avois qu'une objection à faire contre vous : importante à la vérité; & je ne vous cacherai point que je lui en ai marqué librement ma pensée dans une lettre. Pour tout le reste, il me sembloit que personne ne lui convenoit mieux que vous : car vous êtes un galant homme, qui joignez à toutes les graces de la figure des manieres nobles & aisées, une naissance distinguée, une fortune & des espérances considérables. Dans le peu de tems

que j'ai eu l'honneur de vous connoître en Italie, quoique votre conduite, pardonnez-moi cette réflexion, n'y ait pas été tout-à-fait sans reproches, diverses occasions m'ont convaincu que vous êtes brave. Du côté de l'esprit & de la vivacité, peu de jeunes gens vous égalent. Votre langage est séduisant. Vous avez longtems voyagé; & je sais, si vous me le pardonnez encore, que vous vous entendez mieux à faire des observations qu'à les suivre. Avec tant de belles qualités, il n'est pas surprenant qu'une jeune personne prenne de l'amour pour vous, ni que cet amour, joint à l'indiscrete chaleur avec laquelle on a voulu forcer les inclinations de ma cousine en faveur d'un homme qui vous est fort inférieur, l'ait portée à se jetter sous votre protection. Mais si je lui suppose deux motifs si puissans, n'est-il pas vrai aussi, monsieur; qu'elle étoit doublement autorisée à se promettre un généreux traitement de la part de l'homme qu'elle choisissoit pour son protecteur, sur-tout, accordez-moi la liberté de le dire, lorsqu'elle étoit en état d'offrir une récompense si noble pour la protection qu'elle acceptoit?

Lovel. Miss Harlove avoit droit aux adorations de tout le genre humain. Je

ne balance point à le déclarer, & je lui rendrai constamment la justice qu'elle mérite. Je sais, monsieur, la conclusion que vous en allez tirer. Ma seule réponse, c'est qu'il est impossible de rappeller le passé. Peut-être souhaiterois-je de le pouvoir.

Ici, le colonel s'étendit avec beaucoup de force sur la méchanceté de ceux qui attaquent la vertu des femmes. Il observa qu'en général, les hommes ont déjà trop d'avantage sur la crédulité, la foiblesse & l'inexpérience du beau sexe qui, par la mollesse de son éducation, par ses lectures, & par le desir naturel de plaire, devient quelquefois trop facile à se laisser engager dans les démarches les plus imprudentes ; qu'à la vérité, sa cousine étoit au-dessus des séductions communes; c'est-à-dire, incapable d'une témérité par de moindres motifs que la violence de sa famille, & mes promesses solemnelles ; mais qu'avec ces motifs néanmoins, & une prudence qu'elle devoit moins à l'expérience des affaires qu'à son heureuse constitution, elle avoit pu croire la défiance inutile à l'égard d'un homme qu'elle aimoit; & que, par conséquent, rien n'étoit plus odieux que d'avoir abusé de sa confiance.

Il auroit continué plus long-tems sur un ſujet ſi trivial. Je l'interrompis.

Lovel. Ces obſervations ſont vagues, & peuvent ne pas convenir au point dont il eſt queſtion. Mais vous-même, monſieur, vous n'avez pas d'averſion pour la galanterie; &, ſi vous étiez un peu preſſé, peut-être ne juſtifieriez-vous pas mieux que moi toutes les actions de votre vie.

Le col. Oh, monſieur! vous êtes libre de me rappeller mes erreurs. Graces au ciel, je ſuis capable de les reconnoître & d'en rougir.

Milord jeta ici les yeux ſur moi. Mais comme il ne paroiſſoit point, à l'air du colonel, qu'il entrât la moindre malignité dans cette réflexion, je la relevai d'autant moins que je ſuis auſſi prêt que lui à reconnoître mes fautes, ſoit que j'en rougiſſe ou non. Il continua:

Le col. Comme vous ſemblez douter de mes principes, je vous dirai naturellement, & ſans en tirer vanité, qu'elle a toujours été ma regle, juſqu'à ces derniers tems, où je me ſuis beaucoup plus reſſerré. J'ai pris des libertés qui ne peuvent être juſtifiées par les loix de la bonne morale; & je me rappelle un âge de ma vie où je me ſerois cru en droit de couper la gorge à celui qui auroit traité

ma sœur, comme je ne faisois pas difficulté de traiter les filles & les sœurs d'autrui. Mais, à cet âge même, je n'ai jamais été capable de faire une promesse que je n'aurois pas voulu remplir. Les jeunes personnes de l'autre sexe sont toujours disposées à nous prêter des vues honorables, lorsqu'elles nous ont accordé leur tendresse. Elles regarderoient comme un outrage égal pour leur vertu & pour leurs charmes, d'être réduites à la nécessité de demander si l'on a des vues légitimes dans les soins qu'on leur rend. Mais je tiens que celui qui va jusqu'à promettre, est obligé de tenir. Une femme est en droit de porter son appel à tous l'univers contre la perfidie d'un homme qui l'a trompée, & sera toujours sûre d'avoir le public de son côté.

A présent, monsieur, continua-t-il, je vous crois trop d'honneur, pour ne pas convenir que, si vous avez obtenu quelque avantage sur une éminente vertu, vous le devez à des promesses de mariage ouvertes & solemnelles. . .

Lovel. (L'interrompant.) Je sais, colonel, tout ce que vous pouvez ajouter; & vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous avoir interrompu, lorsque vous m'allez voir toucher directement au but que

vous vous proposez. Je reconnois donc que j'en ai fort indignement usé avec miss Harlove ; & j'ajoute, avec la même franchise, que je m'en répends du fond du cœur. Je dirai plus : je me trouve si grossiérement coupable, que, loin de chercher des excuses dans les affronts continuels que j'ai reçus de son implacable famille, j'avoue que ce seroit une nouvelle bassesse, qui me condamneroit doublement. Si vous pouvez dire quelque chose de pis, vous êtes libre de parler.

Il nous regarda successivement, milord & moi. Comptez, lui dit milord, que mon neveu parle de bonne foi. J'en réponds pour lui.

Lovel. Oui, monsieur : & que puis-je dire, que puis-je faire de plus ?

Le col. Faire ? monsieur. Ho ! je suis surpris, monsieur, qu'il soit besoin de vous dire que la réparation doit suivre le repentir ; & je me flatte que vous ne balancerez pas à prouver l'un par l'autre.

(Le ton, dont ce discours fut prononcé, ne me plut point. J'ésitai, comme incertain si je devois le relever.)

Le col. Permettez, monsieur, que je vous fasse une question. Est-il vrai, comme on le dit, que vous épouseriez ma cou-

fine, si elle vouloit y consentir. Que répondez-vous, monsieur.

(Je me sentis encore plus blessé.)

Lovel. Certaines questions, par la maniere dont elles sont proposées, semblent renfermer un ordre. Je demande à mon tour, colonel, comment dois-je prendre les vôtres. A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

Le col. Je ne pense point, monsieur, à donner ici des ordres. Ma seule vue est d'engager un galant homme à prendre des résolutions dignes de lui.

Lovel. (vivement.) Et par quels argumens, monsieur, prétendez-vous y parvenir ?

Le col. par quels argumens engager un galant homme à se montrer digne de lui ? Cette question me surprend dans la bouche de monsieur Lovelace.

Lovel. Et pourquoi donc, monsieur ?

Le col. *Pourquoi*, monsieur ? (d'un ton assez amer) Assurément. . .

Lovel. (l'interrompant.) Je n'aime point, colonel, que mes termes soient répétés de ce ton.

Milord. Doucement, doucement, messieurs. Je vous demande en grace de vous mieux entendre. On est si vif à votre âge!

Le col. Je ne prends point ce reproche pour moi, milord. Je ne suis ni fort jeune, ni trop vif. M. Lovelace peut me rendre tel qu'il le souhaite.

Lovel. Et je souhaite, colonel, de vous voir tout ce que vous souhaitez d'être.

Le col. (fiérement.) Je vous en laisse le choix, monsieur : votre ami ou votre ennemi ; suivant la disposition où vous êtes de rendre justice à la plus parfaite de toutes les femmes.

Milord. J'avois bien jugé, messieurs, que cette chaleur étoit à craindre dans votre premiere entrevue. Acceptez, je vous prie, mon entremise. Je ne vous demande que de vous entendre. Vous tendez au même but, & vous n'avez besoin que de patience pour vous expliquer. M. Morden, faites-moi la grace de ne pas venir tout d'un coup aux défis...

Le col. Aux défis, milord ! Ce sont des extrêmités que j'accepte plus volontiers que je ne les offres. Mais croyez-vous qu'ayant l'honneur d'appartenir de si près à la plus excellente femme du monde...

Milord. (l'interrompant.) Nous convenons tous de ses perfections, & nous regarderons son alliance comme le plus grand honneur auquel nous puissions aspirer.

Le

Le col. Vous le devez, milord.

Mil. Oui, nous le devons : & nous le faisons aussi ; & que chacun fasse ce qu'il doit ; & qu'il ne fasse rien de plus. Et vous, colonel, souffrez que je le dise, vous devez être moins ardent.

Lovel. (Froidement) Allons, M. Morden, quelles que soient vos intentions, il ne faut pas que cette dispute aille plus loin que vous & moi. Vous vous expliquez avec un peu de hauteur ; & je ne suis point accoutumé à ce langage. Mais ici, sous ce toit, il seroit inexcusable de relever ce qui mériteroit peut-être mon attention dans un autre lieu.

Le col. Quelque jugement que vous portiez de mon langage, le vôtre, monsieur, est digne d'un homme que je serois charmé de pouvoir nommer mon ami, si toutes ses actions y répondoient ; & digne aussi de l'homme que je me croirois honnoré de nommer mon ennemi. J'adore un courage noble. Mais puisque milord est persuadé que nous tendons tous deux au même but, je crois, monsieur Lovelace, que, si l'on nous permettoit d'être seuls pendant quatre ou cinq minutes, nous nous entendrions bientôt parfaitement.

(Là-dessus, il se mit en chemin vers la porte).

Lovel. Je suis tout-à-fait de votre opinion, & j'ai l'honneur de vous accompagner.

Milord sonna brusquement, & vint se jeter entre nous, en disant au colonel : Retournez de grace, monsieur, retournez; & à moi, qu'il retenoit par le bras : Mon neveu, je vous défends de sortir. La sonnette & le bruit des voix amenerent Mowbray, & Clincarn, écuyer de milord; le premier avec son air nonchalant, & les mains derriere le dos. Il nous demanda de quoi il étoit question. De rien, lui dit milord; mais ces jeunes gens sont, sont, sont...... de jeunes gens, & c'est tout. Le colonel étant rentré alors d'un air plus composé, il le supplia de s'expliquer avec modération.

Le col. De tout mon cœur, milord.

(Mowbray, s'approchant de mon oreille : De quoi s'agit-il donc? me dit-il. Veux-tu, mon enfant, que je tombe sur cet homme-là? Garde-toi d'ouvrir la bouche, lui repondis-je tout bas. Le colonel est un galant homme; & je te défends de te mêler ici le moins du monde.)

Le col. Je serois au désespoir, milord,

de vous causer le moindre chagrin. Je ne suis pas venu dans cette intention.

Mil. En vérité, colonel, vous m'avez fait soupçonner le contraire, par la facilité avec laquelle vous prenez feu.

Le col. Si j'avois eu le moindre dessein d'en venir aux extrêmités, je suis sûr que M. Lovelace m'auroit fait l'honneur de me joindre dans quelque lieu où la violence me rendroit moins coupable. Je suis venu dans des vues fort opposées.. pour concilier les différens, loin de vouloir les irriter.

Lovel. Eh bien ! monsieur, nous prendrons toutes les méthodes qu'il vous plaira. Il n'y a personne avec qui je sois plus disposé à traiter paisiblement, qu'avec un homme pour lequel miss Harlove a tant de considération. Mais je vous avoue que, dans le ton, comme dans les termes, je ne puis supporter l'air de menace.

Mil. Allons, messieurs, allons; vous commencez à vous entendre mieux. Vous êtes amis, j'en suis sûr. Promettez-moi de l'être. Je suis persuadé, colonel, que vous ne connoissez pas tout le fond de cette fâcheuse affaire. Vous ne savez pas combien mon neveu desire qu'elle se termine heureusement. Vous ne savez pas, colonel

qu'à notre sollicitation, M. Lovelace est résolu d'épouser miss Harlove.

Le col. A votre sollicitation, milord! Je me serois figuré que M. Lovelace étoit disposé à remplir son devoir par des principes de justice; sur-tout lorsque la justice se trouve jointe au plus grand honneur qu'il puisse se faire à lui-même.

(Mowbray jetta les yeux à demi fermés sur le colonel, & me lança aussitôt un regard.)

Lovel. L'expression est forte, monsieur.

Mowbray. Par ma foi! je la trouve telle aussi.

Le col. Forte? monsieur. Mais n'est-elle pas juste?

Lovel. Oui, colonel; & je crois que faire honneur à miss Harlove, c'est m'en faire à moi-même. Cependant, il y a des termes qui peuvent être adoucis, du moins par le ton, sans rien perdre de leur valeur.

Le col. Cette remarque est vraie en général: mais, si vous avez pour ma cousine les sentimens dont vous faites profession, vous devez....

Lovel. Souffrez, monsieur, que je vous interrompe. Si j'ai les sentimens dont je fais profession! Il me semble qu'après avoir déclaré que j'ai ces sentimens, ce *si*,

prononcé avec emphase, est ici fort déplacé.

Le col. Vous m'avez interrompu deux fois, monsieur. Je suis aussi peu accoutumé à me voir interrompre, que vous à voir répéter vos termes.

Mil. Deux barils de poudre, en vérité. Que sert, messieurs, de vouloir traiter, si vous êtes prêts à quereller au moindre mot ?

Lovel. Un homme d'honneur, milord, souffre difficilement que sa bonne foi soit soupçonnée.

Le col. Si vous m'aviez permis d'achever, M. Lovelace, vous auriez vu que ce *si* étoit moins une marque de doute, qu'une supposition accordée. Mais réellement, il est bien étrange qu'avec tant de délicatesse sur la bonne foi dans le commerce des hommes, on ne fasse pas scrupule de violer les promesses & les sermens qu'on fait aux femmes. Je puis vous assurer, monsieur, que j'ai toujours cru ma conscience liée par mes sermens.

Lovel. Je loue cette maxime, colonel : mais je vous apprends que vous me connoissez peu, si vous ne me croyez pas capable d'un juste ressentiment, lorsque

je vois prendre mes généreuses déclarations pour une marque de foiblesse.

Le col. (d'un air ironique) je me garderai bien, monsieur, de vous prêter cette disposition. Ce seroit s'imaginer qu'un homme, qui s'est rendu coupable d'une injure signalée, n'est pas prêt à montrer son courage pour la soutenir.

Mowbray. Ce ton est dur, colonel. Ho! par ma foi! ce ton est trop dur. Il n'y a personne au monde, de qui j'en voulusse entendre autant que M. Lovelace en a souffert.

Le col. Qui êtes-vous, monsieur? Quel droit avez-vous d'entrer dans une affaire où d'un côté l'on se reconnoît coupable, & où l'honneur d'une famille considérable est intéressé?

Mowbray (à l'oreille du colonel.) Mon cher enfant, vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez me donner le moyen de répondre à votre question.

(Il sortoit. Je l'ai ramené, tandis que milord retenoit le colonel.)

Le col. De grace, milord, permettez-moi de suivre cet officieux inconnu. Je vous promets d'être ici dans trois minutes.

Lovel. Mowbray! est-ce là le personnage d'un ami? Me suppose-tu incapable

de répondre pour moi-même ? & le colonel Morden, que je connois homme d'honneur & de courage, quoiqu'un peu téméraire dans sa visite, aura-t-il occasion de se plaindre qu'étant venu ici seul & comme nu, cette raison n'ait pas plutôt servi à lui attirer des civilités que des insultes ? Il faut, mon cher Mowbray, que vous vous retiriez à ce moment. Vous n'avez, en effet, aucun intérêt dans cette affaire : & si vous êtes mon ami, je vous prie de faire des excuses au colonel, de vous y être mêlé mal à propos.

Mowbray. Hé bien ! hé bien ! Lovelace, il n'en sera que ce que tu juges à propos. Je sais que je n'ai point à faire ici. Vous, colonel, (en lui tendant la main) je vous laisse à un homme qui est aussi capable de défendre sa cause qu'aucun mortel que je connoisse.

Le col. (Prenant la main de Mowbray, à la priere de milord.) Vous ne m'apprenez rien que j'ignore, M. Mowbray. Je ne doute point que M. Lovelace ne sût défendre sa cause, s'il étoit question d'une cause à défendre : & j'en prendrai occasion de vous avouer, M. Lovelace, que je ne puis m'expliquer à moi-même, qu'un homme aussi brave, aussi généreux que je vous ai connu dans le peu de tems

que j'ai eu l'honneur de vous voir en Italie, ait été capable d'en user si mal avec la plus excellente pesonne de son sexe.

Milord. Allons, messieurs; à présent que M. Mowbray a disparu, & que vous ne vous devez rien l'un à l'autre, que tout respire l'amitié, je vous en prie; & cherchons ensemble quelque heureuse conclusion.

Lovel. Un mot, milord, à présent que M. Mowbray est parti. Je crois qu'un homme d'honneur ne doit pas passer si légérement sur une ou deux expressions qui sont échappées au colonel.

Milord. Mon neveu, que diable veux-tu dire? Tout doit tomber dans l'oubli. Il ne te reste qu'à confirmer, au colonel, la résolution où tu es d'épouser miss Harlove, si elle consent à te recevoir.

Le col. Je me flatte que M. Lovelace n'hésitera point à m'en donner sa parole, malgré tout ce qui s'est passé. Si vous croyez, monsieur, qu'il me soit échappé quelque chose dont vous ayiez à vous plaindre, c'est apparemment lorsque j'ai dit qu'un homme qui a si peu consulté l'honneur à l'égard d'une femme sans protection & sans défense, ne doit pas être si délicat sur ce qui mérite bien moins ce

nom, sur-tout avec ceux qui ont droit de lui en faire leurs plaintes. Je suis fâché, M. Lovelace, d'avoir sujet de tenir ce langage ; mais je le repéterois sans crainte à un roi, dans toute sa gloire, au milieu de ses gardes.

Milord. Que faites-vous, messieurs ? Vous soufflez sur les flammes, & je vois que vous avez dessein de quereller. Ne souhaitez-vous pas, mon neveu, n'êtes-vous pas prêt d'épouser miss Harlove, si nous pouvons obtenir son consentement ?

Lovel. Que le ciel me confonde, milord, si je voulois épouser une impératrice à ce prix !

Milord. Quoi, Lovelace ! tu es plus emporté que le colonel ? C'étoit son tour, il n'y a qu'un instant : mais à présent qu'il s'est refroidi, vous prenez feu tout d'un coup.

Lovel. J'avoue que le colonel a beaucoup d'avantages sur moi ; mais peut-être en connois-je un qu'il n'auroit pas, si nous en venions à l'épreuve.

Le col. Je ne suis pas venu, comme je l'ai déjà dit, pour chercher l'occasion : mais je ne la refuserai pas si elle m'est offerte : & puisque nous ne causons ici que de l'embarras à milord, je vais pren-

dre congé de lui & m'en retourner par Saint-Albans.

Lovel. Je vous accompagnerai de tout mon cœur pendant une partie du chemin, colonel.

Le col. J'accepte avec joie votre civilité, M. Lovelace.

Milord. (nous arrêtant encore, lorsque nous étions en mouvement pour sortir.) Eh messieurs! que vous en reviendra-t-il? Supposons que l'un périsse par la main de l'autre, l'affaire en sera-t-elle plus ou moins avancée? Croyez-vous que la mort de l'un ou de l'autre, ou celle des deux, rende miss Harlove plus ou moins heureuse? Votre courage est trop connu, pour avoir besoin de nouvelles preuves. Je crois, colonel, que, si vous avez en vue l'honneur de votre cousine, il n'y a pas de voie plus certaine que celle du mariage : & si vous voulez employer votre crédit auprès d'elle, il est très-probable que vous obtiendrez ce qu'elle refuse jusqu'à présent à tout le monde.

Lovel. Il me semble, milord, que j'ai dit tout ce qu'on peut dire, dans une affaire où le passé ne peut être rappellé. Vous voyez néanmoins que le colonel prend droit de ma modération, pour s'échauffer, jusqu'à me mettre dans la né-

cessité de prendre le même ton que lui, sans quoi je serois méprisable à ses propres yeux.

Milord. Je vous demande, colonel, si vous connoissez quelque méthode, quelque voie de raison & d'honneur, pour faire goûter une réconciliation à miss Harlove. C'est à quoi tendent tous nos désirs : & je puis vous dire, monsieur, que ses ressentimens contre mon neveu viennent particulièrement de ses proches, & de la disposition implacable qu'ils conservent pour elle. Mon neveu en a très-mal usé ; mais il est disposé à réparer ses fautes.

Lovel. Pour l'amour d'elle-même, milord, & par le vif sentiment de mes injustices ; mais sans aucun égard pour sa famille, ni pour les hauteurs de monsieur.

Le col. Je suis trompé, monsieur, si les vôtres n'eussent été bien plus loin dans le même cas, c'est-à-dire, pour l'intérêt d'une parente si respectable & si indignement outragée. J'ajoute que, si vos motifs ne sont pas l'amour, l'honneur, la justice, & s'il s'y mêle la moindre teinture de répugnance ou de simple pitié, je suis sûr qu'ils trouveront peu de faveur auprès d'une personne qui pense aussi noblement

que ma cousine; & je ne souhaiterois pas moi-même qu'elle s'y prêtât plus volontiers.

Lovel. Vous ignorez, colonel, que milord, miladi Sadleir, miladi Lawrance, mes deux cousines Montaigu, & moi, que je nommerois le premier, si l'ordre étoit pris de l'amour & de la justice, nous lui avons écrit dans les termes les plus solemnels & les plus pressans, pour lui faire des offres qu'elle est seule capable de refuser.

Le col. Eh ! quelles raisons, s'il vous plaît, peut-elle apporter contre des médiations si puissantes & contre de telles offres ? Ne faites pas difficulté de vous expliquer, monsieur. Vous devez rendre justice aux motifs qui m'animent. N'est-ce pas d'établir l'honneur de madame Lovelace, si les affaires peuvent être conduites à cet heureux point ?

Lovel. Monsieur Morden ! lorsqu'elle m'aura fait la grace d'accepter ce nom, je n'aurai besoin, ni de vous, ni d'aucun autre au monde, pour assurer l'honneur de madame Lovelace.

Le col. J'en suis persuadé : mais jusqu'alors elle me touche de plus près qu'à vous. Ce que je dis, monsieur, c'est pour vous faire juger que, dans le rôle que je fais

je mérite vos remercîmens plutôt que vos plaintes, & qu'en pesant bien l'occasion, vous n'y devez rien trouver de choquant pour vous-même. Contre qui, monsieur, une femme a-t-elle besoin de protection, si ce n'est contre ceux qui l'outragent ? Et par qui miss Harlove se trouve-t-elle outragée ? Ainsi, jusqu'à ce qu'elle ait droit à votre protection, il me semble que vous devez me faire un mérite du zele que j'ai pour sa défense. Mais vous aviez commencé, monsieur, à m'expliquer des circonstances que j'ignore.

(Je lui fis le récit de mes offres. Je reconnoissois, lui dis-je, que ma conduite avoit pu causer à miss Harlove un extrême chagrin. Mais c'étoit la rigueur implacable de ses parens, qui l'avoit jetée dans l'excès du désespoir, & qui lui faisoit mépriser la vie. J'ajoutai qu'elle avoit eu la bonté de m'écrire, pour me faire suspendre une visite à laquelle j'étois absolument résolu; & que j'avois fondé de grandes espérances sur sa lettre, parce qu'elle m'assuroit qu'elle étoit à la veille de retourner chez son pere, où elle me faisoit envisager le bonheur de la voir.)

Le col. Est-il possible ? Vos efforts, monsieur, ont-ils été si pressans ? Vous a-t-elle écrit dans ces termes ?

Milord me servit aussitôt de garant. Il ajouta même que, par soumission pour ses desirs, j'étois revenu de Londres sans avoir obtenu la satisfaction de la voir.

Il est vrai, repris-je. C'est ce que je vous aurois plutôt expliqué : mais votre chaleur m'a rendu plus réservé, dans la crainte que ce détail n'eût l'air d'une basse capitulation ; foiblesse, qui me rendroit aussi méprisable à mes propres yeux qu'aux vôtres.

Milord proposa de soutenir mon apologie par des preuves. Il observa que les Harloves & moi, nous en avions usé mutuellement comme des ours; que d'ailleurs toute cette famille s'étoit expliquée fort librement sur la nôtre : cependant, qu'en faveur de miss Clarisse, plutôt que par égard pour eux, ou pour moi-même, il étoit résolu de faire beaucoup plus qu'ils ne pouvoient demander ; qu'il étoit prêt à s'y engager, & qu'il auroit commencé par cette déclaration, s'il avoit pu nous inspirer plutôt de la modération & de la patience.

Le colonel rejeta sa chaleur sur son affection pour sa cousine. J'acceptai volontiers ses excuses ; & milord ayant fait servir des rafraîchissemens, nous nous assîmes de fort bonne humeur après toutes

ces discussions, pour entrer dans les éclaircissemens qu'on me demandoit & sur lesquels je ne m'étois pas fait presser. Mais ce sera le sujet d'une autre lettre, pour laquelle je ne veux que le tems de soulager ma main & de consulter un peu ma mémoire.

Observe, Belford, quel est le désavantage d'une mauvaise cause. Il me semble que les interrogations du colonel, poussées d'un ton si ferme, ont dû répandre sur moi un maudit air d'humiliation, tandis qu'elles lui donnoient une supériorité que je n'accorderois pas au premier homme de l'Europe. Ainsi, pour prendre les choses à la lettre, comme le feroit un homme de bien, le vice trouve sa punition dans lui-même. C'est d'un homme de bien que je parle : garde-toi, malgré ton air contrit, de te croire en droit de faire la même observation.

(*Ceux que le sujet de cette lettre n'a peut-être pas moins ennuyés que sa longueur, se plaindroient beaucoup de la suivante, qui contient le reste de cette conférence, & qui est plus longue du double. Passons sur un détail inutile, pour faire seulement observer que M. Morden, assez content des ouvertures & des dispositions de M. Love-*

lace, le quitte dans la résolution de se rendre incessamment à Londres pour s'expliquer avec miss Harlove, & de la consoler d'avance par une lettre d'estime & d'amitié. M. Lovelace paroît fort satisfait aussi du colonel, dont il loue généreusement le caractere, & se promet tout de sa médiation. Il finit par des plaintes ameres du silence de M. Belford, dont il n'avoit pas encore reçu la derniere lettre.

M. Belford, dans deux lettres suivantes, du 30 & du 31, lui marque qu'ayant communiqué à miss Harlove le récit de la visite de M. Morden, elle a témoigné une joie extrême de l'heureux dénouement d'une explication dont elle redoutoit les suites. Il lui apprend, dans la seconde, qu'elle en a reçu une de M. Morden, qui paroît lui causer aussi beaucoup de satisfaction. « Cependant, ajoute-t-il, je suis » persuadé qu'il est trop tard. Hélas ! le » décret est porté. Ce monde n'est pas » digne d'elle. »)

LETTRE CCCXXXVI.

M. Morden, à miss Clarisse Harlove.

Mardi, 29 d'Août.

Ma chere cousine,

Permettez-moi de prendre part aux infortunes, qui jettent une malheureuse division entre vous & votre famille, & de vous offrir mon assistance pour ramener les choses au plus favorable état qu'on puisse encore espérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence est arrivée trop tard pour le fruit que j'en avois espéré. Ma douleur en est extrême, & je ne m'afflige pas moins d'avoir différé si longtems mon retour.

Mais oublions le passé, pour jeter les yeux sur l'avenir. J'ai vu M. Lovelace & milord M.... Il seroit inutile, suivant leur récit, de vous dire combien toute leur famille desire l'honneur de votre alliance; & quelle est l'ardeur de M. Lovelace pour vous faire toutes les répara-

tions qui sont en son pouvoir. Je crois, ma chere cousine, que vous n'avez rien de mieux à faire, que de recevoir sa main. Il rend une justice éclatante à votre vertu; & le ton dont il se condamne lui-même, me persuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur; d'autant plus que vous paroissez déterminée contre une persécution légale. Il est évident pour moi, que le pardon que vous lui accorderez facilitera beaucoup la réconciliation générale: car votre famille ne peut s'imaginer qu'il pense sérieusement à vous rendre justice, ou que vous fussiez obstinée à le rejeter, si vous le jugiez de bonne foi. Cependant cette affaire peut avoir quelque face qui m'est encore inconnue. Si ce soupçon est juste, & si vous consentez à m'instruire, je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif & ardent.

Il n'y a que le desir de vous rendre service, qui m'ait empêché jusqu'à présent de vous donner ces assurances de bouche. Je languis de vous revoir, après une si longue absence. Mon intention est de voir successivement tous mes cousins, & je ne désespere pas de rétablir la paix. Les esprits fiers, qui ont poussé le ressentiment trop loin, n'attendent qu'un pré-

texte pour ſe rendre : & la tendreſſe ne s'éteint jamais dans le cœur des parens, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, ſi vous avez quelque doute de la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois ſincere, ſi j'en juge par la converſation que j'eus hier avec lui. Vous aurez la bonté de m'adreſſer votre réponſe, chez M. Antonin Harlove.

Juſqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre pere, votre frere & vos oncles, permettez, ma chere couſine, que je tienne la place de quatre perſonnes qui vous touchent de ſi près, avec celle de votre, &c.

MORDEN.

LETTRE CCCXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à M.* MORDEN.

Jeudi, 31 d'Août.

RECEVEZ, mon cher monsieur, mes plus ardentes félicitations sur votre retour. Je l'ai appris avec une satisfaction extrême : mais la confusion & la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par mes lettres, avant les témoignages d'affection par lesquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il est consolant pour mon cœur blessé, de m'appercevoir que vous ne vous êtes pas laissé entraîner par ce flot de ressentimens, sous lequel je suis malheureusement submergée, & que, tandis que mes plus proches parens ne daignent point examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous avez pris la peine de vérifier par vous-même que mes disgraces viennent de mon malheur, beaucoup plus que de ma faute !

Je n'ai pas le moindre sujet de douter

que M. Lovelace ne soit sincere dans ses offres, & que tous ses proches ne souhaitent ardemment de me les voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur estime, depuis le refus même que j'ai fait de me rendre à leurs sollicitations. Ne blâmez pas le parti auquel je me suis attachée. Je n'avois pas donné sujet à M. Lovelace, de me regarder comme une créature folle & sans principes. Si je lui avois donné sur moi cet avantage, un homme de son caractere auroit pu se croire autorisé par les siens à se prévaloir de la foiblesse qu'il m'auroit inspirée; & dans cette supposition, le témoignage de mon propre cœur m'auroit excité à composer avec un méchant homme.

Je puis lui pardonner : mais c'est par la persuasion où je suis que ses crimes me rendent supérieure à lui. Croyez vous, monsieur, que je puisse donner ma main & mes vœux à un homme que je crois au-dessous de moi, & mettre le sceau, par ce don, à ses bassesses préméditées ? Non, monsieur ; j'ose dire que votre cousine, dût-elle passer la plus longue vie dans l'infortune & la misere, n'attache point assez de prix aux commodités de la vie, ni à la vie même, pour acheter les unes & pour conserver l'autre par un

engagement de cette nature ; un engagement, qui deviendroit une récompense pour le *violateur*, aussi long-tems qu'elle seroit fidelle à son devoir.

Ce n'est pas l'orgueil, c'est la force de mes principes, qui m'inspire ce langage. Quoi ? monsieur : lorsque la vertu, lorsque la pudeur fait tout l'honneur d'une femme, sur-tout dans l'état du mariage, votre cousine épouseroit un homme, qui n'a pu commettre un attentat sur elle, que dans l'espérance de la trouver assez foible pour recevoir sa main, aussitôt qu'il se trouveroit trompé dans l'odieuse opinion qu'il avoit de son caractere ? Il n'a pas eu sujet jusqu'aujourd'hui de me croire foible : je ne lui en donnerai pas l'occasion, sur un point où je ne pourrois l'être sans crime.

Quelque jour, monsieur, vous serez peut-être informé de toute mon histoire. Mais, alors, je vous demande en grace de ne pas penser à la vengeance. L'auteur de mon infortune n'auroit pas mérité ce nom, sans un étrange concours de malheureuses causes. Comme les loix n'auront aucune action sur lui lorsque je ne serai plus, la seule pensée de toute autre vengeance me paroît effrayante. Et dans ce cas, en supposant l'avantage du côté

de mes amis, de quelle utilité sa mort seroit-elle pour ma mémoire ? Si quelqu'un d'eux, au contraire, venoit à périr par les armes ; quelle aggravation pour ma faute !

Que le ciel vous comble de biens, mon cher cousin ; & qu'il vous bénisse autant que vous m'avez consolée en m'apprenant que vous m'aimez encore, & que j'ai un cher parent dans le monde, qui est capable de me plaindre & de me pardonner. C'est la priere de votre, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 31 d'Août, en réponse à sa lettre du 29.

JE ne puis te dissimuler que je suis blessé jusqu'au fond du cœur, par cette interprétation que miss Harlove donne à sa lettre. C'est une ruse qui n'est pas pardonnable. Elle ! un naturel simple ! une pénitente, une innocente, une fille

de piété, & tout ce qu'elle voudra. Etre capable de tromper, avec un pied dans sa tombe !

Il est évident qu'elle a composé cette lettre, dans le dessein de surprendre & de tromper. Si la crise où elle est ne lui ôte pas ces perfides idées, elle n'a pas moins besoin de l'indulgence du ciel, que moi de la sienne. Milord même, qui n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, & le juge indigne d'elle. Mes cousines Montaigu entreprennent de la justifier, & je n'en suis pas surpris. Ce maudit sexe est si partial ! Je les hais, je les déteste toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, lorsque notre sexe y est intéressé ; & pourquoi ? parce qu'en censurant la tromperie dans une autre femme, elles condamneroient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorsqu'elle sera dans le ciel. N'est-ce pas là le sens ? Le diable emporte de telles allégories : & qu'il t'emporte toi-même, pour avoir donné le nom d'innocent artifice à cette absurdité.

J'insiste à prétendre, que si dans une situation telle que la sienne, une femme de son caractere est autorisée à ces trompeuses allusions, un homme en pleine vigueur

vigueur d'esprit & de corps, tel que je suis moi-même, peut croire tous ses stratagêmes & tous ses attentats fort bien justifiés. Graces à mon étoile, ma conscience, à présent, peut demeurer tranquille sur ce point.

Cependant, tu peux l'assurer de ma part, que je ne la troublerai point par mes visites, puisqu'elle est disposée à les trouver si choquantes; & j'espere qu'elle regardera cette déclaration comme un acte de générosité qu'elle ne devoit pas trop se promettre, après m'avoir joué si témérairement. Qu'elle sache aussi que, si je suis capable de quelque chose pour son repos, ou pour son honneur, j'exécuterai ses ordres au premier signe; quelque honte, ou quelque mal qu'il puisse m'en arriver. Ma vue, comme tu dois le croire, est de rassurer son imagination contre toutes sortes de craintes. Si sa maudite famille étoit capable de remplir son devoir d'aussi bonne grace, je répondrois de sa guérison sur ma vie.

Mais, tout occupé que je suis d'un sujet si peu plaisant, crois-tu que tes folles idées de pénitence & de réformation ne me tentent pas beaucoup de rire à tes dépens! O, je t'en prie Belford, finis tes

ridicules aſpirations, ſi tu ne veux pas déshonorer celles de l'ange que tu t'efforces d'imiter. Lorſque j'ai lu, dans une de tes lettres, que tu la conſideres effectivement comme un ange envoyé du ciel, pour t'attirer après elle; que je meure, ſi pendant plus d'une heure, je ne t'ai eu préſent à l'eſprit dans l'attitude de madame Eliſabeth Carteret, ſur ſa tombe de Weſtminſter. Si tu ne l'as jamais obſervée, fais le voyage exprès; & tu verras une groſſe figure de marbre, la tête haute, & la main levée, pour ſaiſir celle d'un ange; un pied levé auſſi, apparemment pour monter, ſuivant le deſſein du ſculpteur; mais le tout ſi péſamment exécuté, que la ſtatue paroît prête à rentrer dans le bloc, plutôt qu'à ſortir; ſans compter que la figure de l'ange n'ayant qu'un quart de la groſſeur de l'autre, avec des ailes qui ne ſont guere plus grandes que celles d'un papillon, on eſt embarraſſé à juger ſi la petite ne ſera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la groſſe juſqu'au ciel, où l'on ſuppoſe qu'elle aſpire.

Tu me diras peut-être que dans cette comparaiſon, le grain du marbre & la belle taille de la dame te font trop d'honneur, à toi, qui n'as que l'air d'un

eurs ; & qu'au contraire ma charmante, qui est véritablement un ange, est très-désavantageusement représentée par la petite figure. J'en conviens. Mais tes aspirations m'ont assez frappé, pour me faire trouver ta ressemblance & celle de miss Harlove dans les deux figures de ce misérable monument ; car tu dois considérer que, toute prête qu'elle peut-être à monter au ciel, son véritable élément, il est impossible, mon cher ami, qu'elle entraîne après elle un personnage aussi lourd que toi, & chargé d'ailleurs du poids de tes iniquités.

Mais pour reprendre le ton sérieux, je suis bien aise de vous dire, monsieur Belford, que, si ma divine Clarisse est aussi mal que vous me l'écrivez, il vous conviendroit, dans des circonstances si touchantes, d'être un peu moins caustique dans vos réflexions. Cette affaire, à vous parler naturellement, commence à me jeter le cœur & l'esprit dans un cruel désordre. Je suis si impatient d'apprendre plus souvent de ses nouvelles, qu'il me prend envie de m'approcher de Londres, & d'aller passer quelques jours à Uxbridge, chez notre ami Doleman. Je n'aurai besoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle, s'il arrive

quelque changement qui la porte à souffrir ma visite. Dans une terrible supposition, que je prie le Dieu du ciel & de la terre d'éloigner pour long-tems, il seroit digne de sa piété & de sa charité reconnues, de m'accorder de ses cheres levres le pardon qu'elle m'a refusé par écrit. Puisqu'elle desire ma réformation, elle doit se promettre un bon effet de cette entrevue.

Je me détermine donc à partir demain avant midi. Mon courrier me trouvera chez Doleman à son retour, & m'apportera j'espere, une lettre de vous. Si j'étois plus proche, où dans Londres même, il me seroit impossible de m'interdire le plaisir de la voir. Mais si la crruelle supposition se vérifie, comme vos continuelles alarmes me forcent de le craindre, (ciel! encore une fois, détourne cet horrible coup! Qu'il est naturel de recourir au ciel, lorsqu'on n'a plus de secours à tirer de soi-même!) alors, cher ami, gardez-vous de m'apprendre clairement mon malheur. Marquez-moi seulement que vous me conseillez de faire un tour à Paris. C'en est assez pour me mettre le poignard au fond du cœur.

* *

J'approuve tellement votre générosité pour la sœur de Belton, que j'ai engagé Mowbray & Tourville à renoncer à leur legs, comme je renonce au mien.

Mon courier fera la derniere diligence pendant toute la nuit. Si vous voulez lui sauver la vie, je vous recommande de ne pas le renvoyer les mains vuides.

LETTRE CCCXXXIX.

M. Belford, à M. Lovelace.

Jeudi au soir, 31 d'Août.

EN finissant ma derniere lettre, je me flattois, à l'occasion de celle de M. Morden, que la première visite que je rendrois à l'étonnante miss Harlove, me feroit apprendre quelques circonstances, aussi agreables qu'on peut en espérer dans sa situation. Mais il en est arrivé tout autrement, quoiqu'elle n'en juge pas comme moi; & de ma vie je n'ai été si frappé, que dans l'occasion dont j'ai le récit à vous faire.

Lorsque je suis entré chez elle, vers

ſept heures du ſoir, elle m'a dit que depuis que je l'avois quittée, le plaiſir qu'elle avoit reçu de la lettre de ſon couſin avoit d'abord excité ſes eſprits, juſqu'à lui faire admirer le changement qu'elle éprouvoit; mais qu'enſuite, s'étant livrée à de fâcheuſes comparaiſons, elle avoit trouvé fort dur que ſes plus proches parens n'euſſent pas pris avec elle les méthodes par leſquelles M. Morden avoit commencé; c'eſt-à-dire, qu'ils n'euſſent pas cherché à ſe procurer des informations, & qu'ils ne l'euſſent point entendue, avant que de la condamner.

A peine avoit-elle fini cette réflexion, qu'entendant ſur l'eſcalier le bruit de quelques hommes qui paroiſſoient tranſporter un grand coffre, elle a treſſailli, & ſon viſage s'eſt couvert de rougeur. Elle ma regardé d'un air inquiet; les imprudens! a-t-elle dit. Ils ſont arrivés deux heures trop tôt. Ne ſoyez pas ſurpris, monſieur; c'eſt un ſoin que j'ai voulu vous épargner.

Avant que j'aie eu le tems de répondre, madame Smith eſt entrée, en s'écriant! O madame! qu'avez-vous fait? madame Lovick qui s'eſt préſentée auſſi-

tôt, a fait la même exclamation: & moi, qui ai su de ces deux femmes, tandis qu'elle s'avançoit vers la porte, que c'étoit un cercueil qu'on lui apportoit; juste ciel! me suis-je écrié aussi: madame, qu'avez-vous fait? O Lovelace! que n'étois-tu témoin de cette scene! Toi, qui as toutes ces horreurs à te reprocher, je suis sûr que tu n'aurois pas été moins touché que moi, qui n'ai, graces au ciel, à répondre d'aucune de ses afflictions.

Après avoir ordonné tranquillement aux porteurs de placer leur fardeau dans sa chambre de lit, elle est revenue vers nous. Ils avoient ordre, nous a-t-elle dit d'un air aussi calme, de prendre le tems de l'obscurité pour l'apporter. Vous excuserez, M. Belford: & vous mesdames, ne vous allarmez point. Il n'y a que la nouveauté qui doive ici vous surprendre. Pourquoi serions-nous plus choqués de cette vue que de celle des tombes de nos prédécesseurs que nous voyons tous les jours à l'église, & dont nous savons que les cendres seront un jour mêlées avec les nôtres?

Nous sommes tous demeurés en silence; les femmes, avec leurs tabliers sur les yeux. Elle a repris: pourquoi cette

tristesse, à l'occasion de rien ? si je mérite quelque blâme, c'est pour avoir marqué un soin excessif de cette partie terrestre. Mais j'aime à régler tout ce qui me regarde moi-même. Mes affaires essentielles sont si avancées, que j'ai du loisir pour des choses moins importantes. Peut-être aurois-je eu ce devoir de reste, dans un tems où j'aurois été moins capable de le remplir. Je n'ai ni mere, ni sœur. Madame Norton & miss Howe ne sont pas proche de moi. Vous auriez ce spectacle dans peu de jours, si ce n'étoit pas aujourd'hui ; & peut-être quelqu'un de vous en auroit-il l'embarras. Qu'importe pour vous une différence si courte, lorsqu'il me cause moins de peine que de plaisir ? Ces préparatifs ne rendront pas ma mort plus prompte. L'usage n'est-il pas de faire un testament, quand on a quelque chose à laisser ? & si l'on n'est pas effrayé d'un acte si lugubre, pourquoi le seroit-on de la vue d'un cercueil ? Mes cheres amies (en s'adressant aux deux femmes) j'ai pesé toutes ces réflexions. Seroit il possible que depuis plusieurs semaines, avec un objet tel que moi devant les yeux, vous ne vous fussiez pas entretenues des mêmes idées ?

Que de raison dans ce langage ! il

marquoit aſſez qu'elle y avoit penſé long-tems. Cependant, je n'en ai pas été moins révolté par la vue d'un cercueil, en préſence de l'aimable perſonne, qui, vraiſemblablement ne tardera guere à le remplir. Elle a propoſé aux femmes d'entrer dans ſa chambre avec elle, pour le voir de plus près, en les aſſurant que ce ſpectacle leur paroîtroit moins choquant, lorſqu'il leur ſeroit un peu plus familier. Je lui ai repréſenté que c'étoit nourrir dangereuſement ſa triſteſſe, & j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont ſuivie. Sexe étrange! Rien ne les arrête & n'eſt capable de les effrayer, lorſque la curioſité les preſſe, & qu'elles ont la nouveauté pour amorce.

* *

Vendredi, premier de Septembre.

Je reçois ta lettre. Que ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de ſcenes affligeantes! Tes talens & ta légéreté pris emſemble, le monde n'a rien produit de ſemblable à toi. Mais ce que tu viens de lire doit t'avoir touché; ou rien n'en ſera jamais capable, juſqu'au

jour de ta propre mort, que tes propres réflexions te feront trouver extrêmement terrible! Cependant je suis charmé que tu me donnes le pouvoir d'assurer miss Harlove, que tu ne penses point à la troubler; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné sa fortune & toutes ses espérances, tu veux bien la laisser mourir en paix.

Le présent que tu fais à la sœur de Belton, & l'engagement où tu as mis Tourville & Mowbray d'imiter ton exemple, sont des actions dignes de ta générosité pour ton Bouton de Rose; dignes d'un grand nombre d'autres actions louables en matiere pécuniaire, sur lesquelles je te rends volontiers témoignage; car ton Bouton de Rose est le seul exemple d'une jolie femme, à qui tu aies rendu service avec le même désintéressement. En vérité, Lovelace, je prends plaisir à te louer, & tu sais que j'en ai toujours saisi l'occasion; jusqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi souvent à la bonne grace dont je te voyois faire des actions qui méritoient la corde.

A présent que tu t'es rapproché, je t'écrirai aussi souvent que je croirai

t'obliger par le récit des circonſtances. Mais je crains de n'être pas long-tems à t'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Madame Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, & me fait dire qu'elle doute ſi je trouverai miſs Harlove en vie, à mon arrivée.

* *

A deux heures, après midi.

Je ne veux pas fermer ma lettre, ſans vous tirer d'une incertitude qui augmenteroit beaucoup votre impatience. J'ai fait attendre exprès votre courier. Miſs Harlove avoit perdu deux fois toute connoiſſance ; & le médecin qu'on avoit fait appeller, craignant un troiſieme accident, dont il n'eſpéroit pas qu'elle pût revenir, avoit jugé, qu'en qualité d'exécuteur, je devois être averti. Elle étoit aſſez tranquille, lorſque je ſuis arrivé. Le médecin lui a fait promettre, devant moi, de ne plus penſer à ſortir de ſa chambre dans un état ſi foible. Madame Lovick qui l'accompagne toujours à l'égliſe, nous a fait trembler pluſieurs fois du danger où elle s'expoſe, pour ſatisfaire ſa piété.

Je ne retiendrai votre laquais que pour me donner le tems de vous redemander mes dernieres lettres, dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epsom. Si vous faites difficulté de m'obliger sur ce point, je serai tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai désormais à vous écrire, parce que je souhaite absolument d'en conserver le double (*)

Un messager arrive à ce moment, avec une lettre de miss Howe.

LETTRE CCCXL.

Miss Howe, *à miss* Clarisse Harlove.

Mardi au soir, 29 d'Août.

Enfin, ma très-chere amie, je suis de retour; & j'étois revenue dans l'espérance de passer par Londres, pour vous embrasser: mais un accident, que je reproche à la rigueur de mon sort,

(*) On doit observer que l'inquiétude de M. Belford venoit du desir de répondre aux intentions de miss Harlove, en conservant les matériaux nécessaires pour justifier sa mémoire.

m'a privée d'une si douce satisfaction. Ma mere est tombée malade. Hélas! ma chere, elle est fort mal. Vous êtes très-mal aussi, comme je l'apprends par votre lettre du 25. Que deviendrois-je, si j'avois le malheur de perdre deux si cheres & si tendres amies! Une fievre des plus violentes à saisi ma mere en chemin. L'accès redouble à notre arrivée, & les médecins paroissent embarrassés de sa situation.

Je vois, je vois, ma chere, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, & je ne puis soutenir cette idée. Faites un effort, ma chere Clarisse; faites, faites un effort pour l'amour de moi, & ne tardez pas à me marquer qu'il a réussi. Que le porteur m'apporte une ligne de vous. Ah! qu'il ne revienne pas sans une ligne. Si je vous perds, amie plus chere que n'auroit jamais pu l'être une sœur! & si je perds ma mere, je me défierai de ma propre conduite, & je renoncerai pour jamais au mariage. Quelles ténebres sont déjà répandues autour de moi!... Mais je suis obligée de me rendre auprès du lit de ma mere, qui ne peut être un moment sans me voir.

❋ ❋

Mercredi, 30.

Ma mere eſt beaucoup mieux, graces au ciel! Elle a paſſé une fort bonne nuit. Je reprends la plume avec plus de joie & de liberté, dans l'eſpérance qu'il vous eſt arrivé auſſi quelque changement favorable. Si ce bonheur eſt accordé à mes prieres, je bénis mon ſort.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur & d'impatience, que j'ai l'occaſion de traiter un ſujet qui vous intéreſſe beaucoup. Votre couſin, ma chere, m'eſt venu voir ce matin. Il m'a parlé d'une entrevue qu'il eût mardi avec M. Lovelace, au château de M.... Il m'a fait mille queſtions ſur vous & ſur votre monſtre.

Il dépendoit de moi de faire naître entr'eux de belles ſcenes. Mais faiſant réflexion que M. Morden eſt d'un caractere ardent, & que c'étoit augmenter vos chagrins que de l'expoſer à quelque malheur, de la part d'un homme dont l'adreſſe eſt ſi connue dans les armes; je n'ai pas repréſenté les choſes ſous leur plus mauvaiſe face. Cependant, comme je ne pouvois mentir en ſa faveur, vous

pouvez juger que j'en ai dit assez pour lui faire maudire le misérable.

Malgré la considération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me suis point apperçu qu'il ait eu le crédit d'amener les esprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues ? Mais j'apprends que votre frere est revenu d'Ecosse. Aussi l'honneur, la réputation de la famille est le cri commun.

Le colonel est de fort mauvaise humeur contr'eux. Cependant, il ne paroît pas qu'il ait vu jusqu'à présent votre brutal de frere. Je lui ai dit que vous étiez fort mal, & je lui ai communiqué une partie de votre derniere lettre. Il vous admire. Il maudit Lovelace. Il s'emporte contre toute votre famille. Il déclare qu'ils sont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuser, à ses instances, de lui laisser prendre copie des endroits de votre lettre, que j'avois cru lui pouvoir lire. Il assure qu'aucun de vos proches ne vous croit si mal, & ne voudra se le persuader. Ils vous aiment tous, dit-il, & très-cherement. S'il est vrai qu'ils vous aiment, leur dureté sera pour eux, dans les tristes suppositions que

vous me faites envisager, le sujet d'un remord éternel; mais il semble qu'à présent ces barbares veulent vous voir souffrir jusqu'aux portes de la mort.

Votre cousin m'a fait diverses questions sur M. Belford; & lorsqu'il a su les motifs de votre liaison avec ce galant homme, & son désintéressement dans tous les services qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir sa colere contre ceux qui ont formé d'injurieux soupçons sur ses visites. Son inquiétude étoit si vive pour vous, que jeudi 24, il chargea un homme de confiance d'aller s'informer de votre situation. On fit une triste peinture de votre santé, & l'on ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous soutenir; mais comme cette réponse venoit de votre hôtesse, & qu'elle étoit mêlée de quelques réflexions un peu ameres, quoique justes, sur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il est impossible que vous fassiez assez d'injustice à mon amitié, pour demeurer exposée à quelques besoins faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerois de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le

colonel eſt réſolu de vous mettre en poſſeſſion de votre terre. Il s'eſt fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus, depuis la mort de votre grand pere; ce qui monte à des ſommes conſidérables, qu'il ſe propoſe de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés me font juger que vous avez trompé la petiteſſe d'eſprit de certaines gens, en vous diſpenſant de leur demander du ſecours ; puiſqu'ils étoient déterminés à vous laiſſer dans le chagrin & l'embarras. Leur caractere ſe ſoutient. Je puis faire cette réflexion ſans offenſe.

M. Morden s'imagine que pour préliminaire de réconciliation, leur deſſein eſt de vous engager à faire un teſtament par lequel vous diſpoſerez de votre bien ſuivant leurs intentions. Mais il proteſte qu'il ne perdra point vos intérêts de vue, ſans avoir obligé tout le monde à vous rendre juſtice; & qu'il ſaura bien empêcher qu'amis ou ennemis ne vous en impoſent. Parens ou ennemis, devoit-il dire; car, les amis n'en impoſent point à leurs amis. Ainſi, ma chere, leur deſſein eſt de vous faire acheter votre paix. Votre couſin (ce n'eſt pas moi, ma chere, quoique telle ait toujours été

mon opinion) dit que votre famille est trop riche, pour être humble, raisonnable ou modérée: que pour lui, qui jouit d'une fortune indépendante, il pense à vous la laisser toute entiere. Si ce lâche Lovelace avoit consulté du moins l'intérêt de la sienne, quels avantages n'auroit-il pas trouvés avec vous, quand votre mariage vous auroit privée de votre part à la succession paternelle?

J'ai préparé le colonel à la résolution où vous êtes de nommer M. Belford pour un office, dont nous espérons encore que l'exécution sera différée longtems. Il en a paru d'abord extrêmement surpris; mais, après avoir entendu les raisons auxquelles je me suis rendue, il a seulement observé qu'une disposition de cette nature déplairoit beaucoup à votre famille. Il s'est procuré, m'a-t-il dit, une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté, & s'offre à toutes sortes de réparations pour la mériter; avec la copie de votre réponse. Je vois qu'il souhaite beaucoup votre mariage, & qu'il ne l'espere pas moins, comme un remede, dit-il, qui est capable de réparer toutes les breches.

Je ne finirois pas sitôt, & je répondrois à chaque article de votre derniere

lettre, si, dans l'espérance où je suis de voir bientôt ma mere hors de danger, je n'étois résolue de me rendre à Londres, pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'esprit; & pour vous dire, ma très-chere amie, en mêlant mon ame avec la vôtre, combien je suis, & serai toujours votre, &c.

ANNE HOWE.

(*On passe ici sur près de vingt lettres, qui n'ajoutent rien à la partie historique; les unes de M. Belford, qui continue de rendre compte à son ami des circonstances dont il est témoin. Entre plusieurs peintures, il lui fait celle du cercueil, & de l'usage qu'on en fait.* Il est placé, dit-il, près de la fenêtre, comme un clavecin; quoique couvert d'un tapis qui pend jusqu'à terre. Lorsque miss Harlove est si mal qu'elle ne peut aller jusqu'à son cabinet, elle lit, elle écrit dessus, comme sur un pupitre, ou sur une table. Mais elle ne permet plus à personne d'entrer dans cette chambre.) *Les autres lettres sont de miss Clarisse & de miss Howe, qui se disent mille choses tendres & vertueuses; de M. Lovelace, qui se livre à toutes les alarmes de la crainte, à tous les emportemens de l'a-*

mour, à toutes les amertumes du remord, & qui ne laisse pas de retomber souvent dans son caractere, par des plaisanteries déplacées. Il ne connoît plus de repos, il mene la vie d'un proscrit, il est sans cesse à cheval, il vient au devant des lettres de son ami jusqu'au fauxbourg de Londres, &c. Une longue lettre, de madame Norton à Clarisse, lui fait le récit d'un conseil tenu entre M. Morden & la famille; mais avec peu de succès parce que «M. Morden justement choqué de l'ar» rogance de son frere, a pris le parti de » se retirer, en protestant contre tant de » dureté; résolu de rompre avec tous les » Harloves, de mettre sa cousine en pos» session de sa terre, & de l'instituer son » unique héritiere. Cependant le pere, la » mere, les oncles, & la sœur même, » moitié attendris par les sentimens natu» rels, moitié convaincus par les raisons » de M. Morden, ou poussés peut-être » par des motifs d'interêt, commencent » à parler avec plus de modération. La » mere, sur tout, dépose souvent ses lar» mes dans le sein de cette sage gouver» nante. Elle se rendroit à Londres, si de » rigoureux ordres ne l'arrêtoient encore. » Elle est soutenue d'ailleurs par l'idée » que la maladie de sa fille ne sauroit être

» *mortelle, dans une si grande jeunesse,*
» *avec une constitution si saine, & sans*
» *autre cause que le chagrin de ses infor-*
» *tunes. Madame Norton ne désespere pas*
» *d'obtenir bientôt la permission de se ren-*
» *dre auprès d'elle.* » *Miss Clarisse répond à cette lettre, dans des termes qui marquent son indifférence pour d'autres biens que ceux qu'elle se promet bientôt dans une autre vie; mais qui confirment ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus vertueux, de plus tendre & de plus aimable dans son caractere.*)

LETTRE CCCXLI.

M. Belford, à M. Morden.

A Londres, 4 Septembre.

MONSIEUR,

LA nature des circonstances est une apologie suffisante pour la liberté que je prends de vous écrire; d'autant plus que, si je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, je n'en suis pas moins instruit de votre mérite. J'apprends que vous employez vos bons offices

dans la famille de miss Clarisse Harlove, pour la réconciliation de la plus vertueuse & de la plus digne de toutes les femmes. Quelque générosité qu'il y ait dans cette entreprise, nous n'avons que trop de sujet de craindre ici, que vos soins ne deviennent inutiles. Tous ceux qui sont admis à la familiarité de miss Harlove sont persuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours : & si vous souhaitez de la voir avant sa mort, il ne vous reste point de tems à perdre. Elle ignore que je vous écris. Je l'aurois fait plutôt, si je n'avois espéré, de jour en jour, qu'elle apprendroit quelque heureux effet de votre obligeante médiation. J'ai l'honneur, monsieur, d'être, &c.

BELFORD.

LETTRE CCCXLII.

M. Belford, à M. Lovelace.

Mardi, 5 Septembre, à 7 heures du soir.

Le colonel Morden est arrivé cet après midi, à cinq heures précises. Il étoit à cheval, suivi de deux Laquais.

Ayant trouvé Smith & sa femme, qui paroissoient tous les deux fort affligés, il leur a demandé avec beaucoup d'impatience, comment se portoit miss Harlove. Elle n'est pas morte, a répondu tristement madame Smith; mais je ne crois pas sa derniere heure éloignée. Bon Dieu! s'est-il écrié, en levant les mains & les yeux. Puis-je la voir? Mon nom est Morden. J'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, & faites lui savoir que je suis ici. Qui est avec elle? Sa Garde, lui a dit madame Smith; & madame Lovick, une dame veuve, qui prend d'elle autant de soin que si c'étoit sa mere (Elle n'en prendroit aucun, a-t-il interrompu, si elle n'en prenoit pas davantage); avec un gentilhomme, nommé M. Belford, qui lui rend tous les offices d'un bon ami. Si M. Belford est avec elle, a-t-il repris, je puis monter sans difficulté. Mais allez toujours, & dites à M. Belford, que je lui demande d'abord un moment d'entretien.

Madame Smith est venue m'avertir dans l'antichambre, où je venois d'achever la derniere lettre que tu as reçue de moi. Je me suis empressé d'aller au devant du colonel, qui est réellement un

homme de très-bonne minne, & qui m'a reçu avec beaucoup de politesse. Après les premiers complimens; miss Harlove, m'a-t-il dit, vous a plus d'obligation qu'à ses plus proches parens. Pour moi, je me suis efforcé en vain de toucher en sa faveur des cœurs de marbre; & ne me figurant point que cette chere personne fût si mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devois au premier moment de mon arrivée; & comme je n'y aurois pas manqué, si j'avois connu sa situation & les difficultés que j'ai trouvées de la part de sa famille. Mais, monsieur, ne reste-t-il pas d'espérance?

J'ai répondu que les médecins l'avoient quittée, avec la triste déclaration qu'il n'en restoit plus.

N'a-t-elle manqué de rien? a-t-il demandé. Son médecin est-il un homme éclairé? Je sais que ces bonnes gens ont eu pour elle toutes les civilités & toutes les attentions imaginables.

Eh! qui pourroit lui refuser ses adorations? s'est écriée madame Smith, en pleurant à chaudes larmes. C'est la plus aimable de toutes les femmes.

Tel est le témoignage, a dit le colonel, que tout le monde lui rend. Bon Dieu! comment votre cruel ami....

Et

Et comment ses cruels parens... ai-je interrompu. L'un n'est pas moins incompréhensible que l'autre.

J'ai pris soin de lui expliquer tout ce qu'on avoit tenté pour sa guérison. Il étoit fort impatient de la voir. Il l'avoit laissée, m'a-t-il dit, à l'âge de douze ans. Elle promettoit alors d'être quelque jour une des plus belles femmes d'Angleterre. Je l'ai assuré qu'elle avoit pleinement répondu à cette espérance; que, peu de mois auparavant, peut-être étoit-elle la plus belle femme de l'Europe; & que sa maigreur même ne lui avoit pas fait perdre cet avantage, parce que ses traits étoient si réguliers, ses proportions si parfaites, & ses graces si supérieures, que, n'eût-elle que la peau & les os, elle seroit toujours d'une incomparable beauté.

Madame Smith, étant montée à notre priere, nous est venue dire qu'elle paroissoit assoupie dans son fauteuil; & que madame Lovick & sa garde, qui étoient avec elle, croyoient lui devoir laisser prendre un peu de repos. Le colonel a demandé si, sans la troubler, il ne pouvoit pas la voir dans cet état, pour satisfaire son impatience, & la considérer avec plus de liberté. Le dos de son

fauteuil étoit tourné vers la porte. Ainsi nous avons cru qu'il pouvoit entrer sans bruit, avec la précaution de se retirer de même, au moindre mouvement qu'il lui verroit faire, dans la crainte que sa présence ne fît tout d'un coup trop d'impression sur elle. Madame Smith, marchant devant nous, a fait signe aux deux autres femmes de ne pas se remuer; & nous nous sommes avancés fort doucement.

Elle étoit dans une charmante attitude; en robe de satin blanc; la tête appuyée sur le sein de madame Lovick, qui étoit sur une autre chaise auprès d'elle; le bras gauche passé sur son cou, comme pour se soutenir; car cette femme lui ayant tenu lieu de mere, elle aime une situation qui l'aide à se croire dans les bras maternels. Une de ses joues touchant au sein de madame Lovich, la chaleur qu'elle en tiroit, jointe à celle de sa propre haleine, y avoit répandu une rougeur charmante, qui en ranimoit un peu la blancheur. L'autre étoit plus pâle, comme déjà glacée par les froides approches de la mort. Ses mains aussi blanches que le lis, avec leurs veines, dont le bleu étoit plus transparent que je ne l'avois jamais vu, pendoient languissam-

ment, l'une devant elle, l'autre ferrée dans la main droite de l'obligeante veuve, dont les larmes mouilloient le visage qui étoit appuyé sur son sein; soit qu'elle en versât sans le sentir, ou qu'elle craignît d'éveiller sa chere fille en changeant de posture pour les essuyer. Son aspect, d'ailleurs, étoit calme & serein: & quoique par intervalles on la vît un peu tressaillir, son sommeil paroissoit aisé. A la vérité, sa respiration étoit courte & fréquente, mais assez libre, & ne ressembloit pas à celle d'une personne mourante.

Telle étoit sa situation lorsque nous nous sommes avancés vis-à-vis d'elle. Le colonel, ne pouvant retenir ses soupirs, s'est mis à la regarder, les deux bras pliés sur sa poitrine, avec la plus profonde & la plus tendre attention. Il a joui assez long-tems de ce triste spectacle, & je n'étois pas moins ému en le partageant avec lui. Enfin, un petit mouvement qu'elle a fait, avec plus de difficulté à retirer son haleine, nous a portés à nous retirer derriere un paravent qui cachoit sa maison; c'est le nom qu'elle donne à son cercueil. Il est placé, comme je vous l'ai marqué, au coin d'une fenêtre; & dans les premiers momens que

j'avois passés avec M. Morden, le sentiment de notre douleur commune m'avoit fait oublier de le prévenir sur ce qu'on ne pouvoit guere dérober à sa vue.

En passant dans ce lieu, il a tiré son mouchoir; &, comme noyé dans sa tristesse, il n'a pu prononcer un seul mot. Mais, après avoir jeté les yeux derriere le paravent, il a bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé aussi-tôt le tapis dont il étoit couvert; & reculant d'horreur: Juste ciel! a-t-il dit, qu'apperçois-je? Madame Smith étoit près de lui: Pourquoi souffre-t-on, a-t-il repris avec beaucoup de chaleur, que ma cousine ait près d'elle un objet si capable de nourrir ses tristes réflexions? Hélas! monsieur, a répondu cette bonne femme, qui oseroit combattre ici ses volontés? Nous sommes tous étrangers autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des plaintes de cette noire imagination.

Je me suis approché de lui, après avoir observé qu'elle n'étoit point encore sortie de son assoupissement. Je devois lui ai-je dit, vous prévenir sur ce spectacle. J'étois ici lorsque le cercueil est venu, & de ma vie je n'ai ressenti tant d'émotion. Mais elle n'avoit personne de ses

parens ; elle n'espéroit d'en voir aucun ; & , dans la certitude de ne pas survivre long-tems , elle vouloit , m'a-t-elle dit , laisser aussi peu d'embarras qu'il lui étoit possible à son exécuteur. Ce qui est révoltant pour tout le monde , ne l'est pas pour elle.

Je n'avois pas achevé de parler , qu'elle s'est réveillée , en poussant un profond soupir. Le colonel s'est avancé plus loin derriere le paravent , afin de ne pas la surprendre tout d'un coup par sa présence.

Où suis-je ? a-t-elle dit , en ouvrant les yeux. Que je suis assoupie ! Ai-je dormi long-tems ? Ne sortez pas monsieur , (car je me retirois.) Je m'appesantis extrêmement , & je suppose que cette disposition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu se lever : mais sa foiblesse l'a forcée de demeurer assise & d'appuyer sa tête sur le dos de son fauteuil. Ensuite , après quelques momens de silence : Je crois , mes chers amis , nous a-t-elle dit à tous , que vos soins obligeans finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos , mais je ne me sens point rafraichie. L'extrêmité de mes doigts commence à s'engourdir. Je ne les sens plus. Il est tems de faire partir mes lettres.

Je lui ai offert de les envoyer par un exprès. Elle m'a répondu qu'elles n'arriveroient que trop tôt par les voies ordinaires. Je lui ai dit que ce n'étoit pas jour de poste. Est-il encore mercredi ? a-t-elle repris. Je ne sais plus comment le tems va : mais sa marche est bien ennuyeuse. Je crois qu'il faudroit penser à me remettre au lit. Tout s'y feroit avec plus de décence & moins d'embarras. N'est-ce pas, madame Lovick ? Et se tournant vers moi ; il me semble, monsieur, que je n'ai rien oublié. Ne me rappellerez-vous rien, qui puisse servir rendre votre office plus aisé ?

Si M. Morden venoit, lui ai-je dit, je me figure, madame, que vous ne seriez pas fâchée de le voir.

Elle m'a répondu qu'elle étoit trop foible pour recevoir sa visite ; que, s'il se présentoit néanmoins, elle le verroit sans doute, ne fût-ce que pour le remercier de ses dernieres faveurs & de ses obligeantes intentions. Elle m'a demandé s'il avoit envoyé.

Je sais, madame, qu'il seroit déjà ici, s'il n'avoit appréhendé de vous surprendre.

Rien, rien, monsieur, n'est capable de me surprendre à présent ; excepté la

visite de ma mere, qu'un reste de bonté ameneroit pour m'accorder ses dernieres bénédictions. Que cette surprise auroit de docueur pour moi ! Mais savez-vous si M. Morden est venu à Londres exprès pour me voir ?

Oui, madame : j'ai pris la liberté de l'informer, par quelques lignes, de l'extrémité où vous êtes.

Quelle bonté, monsieur ! Vous m'accablez de bienfaits. Mais je crains d'avoir quelque peine à le voir, parce qu'il ne me verra pas lui-même sans en ressentir beaucoup. S'il vient, comment lui cacher le cercueil ? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche. Peut-être, en m'appuyant sur le bras de madame Lovick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'antichambre.

Elle a fait un mouvement pour se lever : mais elle est retombée sur son fauteuil. Le colonel étoit dans la plus vive agitation derriere le paravent. Il s'est avancé deux fois, sans être apperçu de sa cousine ; mais la crainte de lui causer trop de surprise l'obligeoit aussitôt de se retirer. J'ai marché vers lui, pour favoriser sa retraite. Partez-vous, M. Belford ? m'a-t-elle dit. Seroit-ce M. Morden qui vous fait appeller ? J'ai répondu que

j'étois trompé si ce n'étoit lui. Elle a dit aux deux femmes : poussez le paravent aussi proche qu'il se peut de la fenêtre. Il faut que je prenne un peu sur moi, pour recevoir ce cher cousin ; car il m'aimoit autrefois fort tendrement. Donnez-moi, je vous prie quelque gouttes, dans une cuillerée d'eau, pour soutenir mes esprits pendant cette entrevue. Ce sera vraisemblablement le dernier acte de ma vie. Le colonel, qui entendoit jusqu'au moindre mot, s'est fait annoncer par son nom : & moi, feignant d'aller au-devant de lui, je l'ai introduit sans affectation.

Il a serré l'ange entre ses bras, en fléchissant un genoux à ses pieds : car s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, elle a fait un effort inutile pour se lever. Excusez, cher cousin, lui a-t-elle dit, excusez si je ne puis me tenir debout... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois ; mais je suis ravie que vous me donniez l'occasion de vous remercier de vos généreuses bontés.

Ma chere, mon aimable cousine ! a-t-il répondu d'un ton passionné ; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu si long-tems à vous voir : mais j'étois fort éloigné de vous croire si mal ; & tous vos

amis ne se l'imaginent pas non plus. S'ils le croyoient....

S'ils le croyoient, a-t-elle répété en l'interrompant, peut-être aurois-je reçu plus de marque de leur compassion. Mais de grace, monsieur, comment les avez-vous laissés! Etes-vous réconcilié avec eux? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, de ne pas retarder la paix. Tous les différens d'une famille si chere augmentent mes fautes, puisqu'elles en sont la premiere cause.

J'espérois, a-t-il repris, de recevoir bientôt d'eux quelque heureuse explication en votre faveur, lorsqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la terre de votre grand-pere. J'ai à vous remettre les sommes qui vous sont dues, & que votre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne soyez exposée à quelque besoin. C'est un gage si formel de la réconciliation qui s'approche, que j'ose répondre de l'avenir, si....

Ah! monsieur, a-t-elle interrompu, obligée de s'arrêter par intervalles, je souhaite que cette démarche ne soit pas plutôt une marque qu'ils ne vou-

droient plus rien avoir de commun avec moi, si le ciel me condamnoit à vivre plus long-tems. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aspirer à l'indépendance. Toutes mes actions en rendent témoignage. Mais que servent à présent ces réflexions ? Ce que je vous demande uniquement, monsieur, c'est que, de concert avec M. Belford, à qui j'ai d'extrêmes obligations, vous preniez la peine d'ajuster toutes ces affaires suivant mes dernieres dispositions, que je laisse par écrit. M. Belford me pardonnera; mais c'est, au fond, la nécessité, plus qu'un choix libre, qui m'a fait penser à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avois eu le bonheur de vous voir plutôt, ou de savoir que vous conservez un peu d'amitié pour moi, il ne me seroit pas entré dans l'esprit de recourir à la générosité d'un étranger. Mais, quoique ami de M. Lovelace, il est homme d'honneur, & plus propre à rétablir la paix qu'à la rompre. Contribuez-y vous-même, mon cher cousin; & souvenez-vous que, tout cher que vous m'avez toujours été, rien ne vous autorise à venger des injures que je pardonne, lorsqu'il me reste des parens plus proches que M. Morden. Mais j'ai pris soin de vous expliquer là-dessus mes idées & mes

raisons, & j'en espere l'effet qu'elles doivent produire.

Je dois rendre justice à M. Lovelace, a-t-il repliqué, en s'essuyant les yeux. Il est pénétré du repentir de sa basse ingratitude, & disposé à toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Il reconnoît ses injustices & votre mérite. S'il avoit balancé à s'expliquer, je n'aurois pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayiez des parens plus proches que moi. Votre grand-pere, ma chere cousine, ne vous a-t-il pas confiée à mes soins ? Me croirai-je intéressé à votre fortune, sans l'être à votre honneur ? Mais, puisque M. Lovelace sent vivement son devoir, j'ai moins à dire, & vous pouvez être absolument tranquille sur ce point.

Que de graces, monsieur, que de graces j'ai à vous rendre ! Tout est au point que je demandois à la bonté du ciel. Mais je me sens très-foible. Je suis fâchée de ne pouvoir soutenir plus longtems..... Sa foiblesse ne lui permettant point d'achever, elle a penché la tête sur le sein de madame Lovick. Nous sommes sortis, M. Morden & moi, après avoir donné ordre qu'on vînt nous avertir

chez un traiteur voisin, s'il arrivoit quelque changement.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, nous nous sommes fait préparer un repas fort simple ; & pendant qu'on se disposoit à nous servir, vous pouvez juger du sujet de notre entretien. Nous avions passé nous-mêmes chez le médecin, pour le prier de lui faire encore une visite, & de nous en rendre compte à son retour. Il ne s'est pas arrêté cinq minutes avec elle ; & nous ayant rejoints, il nous a dit qu'il doutoit qu'elle fût demain en vie, & qu'elle souhaitoit de voir immédiatement le colonel. On commençoit à servir notre petit dîner ; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir sur le champ. Je n'ai pu toucher à rien ; & m'étant fait donner une plume & de l'encre, pour satisfaire votre impatience, je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venoit de se passer à mes yeux. Vous comprendrez facilement que lorsque votre dernier courier est arrivé, il ne m'a pas été possible de sortir pour écrire, ni d'en trouver l'occasion jusqu'à ce moment. Cependant le pauvre malheureux craignoit de partir avec une réponse de bouche, qui consistoit, com-

me il vous l'a rendue sans doute, à vous dire que le colonel étoit chez Smith, & que sa cousine s'affoiblissoit à vue d'œil.

M. Morden est lui-même fort indisposé : cependant, il m'a déclaré qu'il ne s'éloigneroit pas d'elle, tandis qu'il la verra dans une situation si douteuse ; & que son dessein est de passer la nuit sur une chaise, dans son antichambre.

(Les lettres suivantes sont des avis que M. Belford envoie, d'heure en heure, à M. Lovelace, par une suite continuelle de couriers. Il lui peint tous les degrés par lesquels miss Clarisse paroît avancer vers la mort, ses sentimens, ses expressions, & jusqu'à ses moindres mouvemens pendant la nuit & la matinée du jour suivant. Ce sont autant de billets, dont voici quelques exemples.)

Mercredi 6, à 8 heures du matin.

Elle a donné ses ordres, avec beaucoup de présence d'esprit, sur la maniere dont elle doit être placée dans son cercueil, aussitôt que son corps sera tout-à-fait refroidi.

A 9 heures du matin.

Le colonel m'a dit qu'il avoit dépêché un de ses gens au château d'Harlove, pour y déclarer qu'on peut s'épargner la peine des débats au sujet de la réconciliation; parce qu'il y a beaucoup d'apparence que sa chere cousine ne sera plus au monde, lorsque les délibérations seront finies.

Il est au désespoir, dit-il, d'être revenu en Angleterre, ou de n'être pas revenu plutôt. S'il perd sa cousine, sa résolution est de retourner en Italie, pour s'établir à Florence, ou à Livourne.

A 10 heures du matin.

Elle a tiré de son sein un portrait de miss Howe, en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à madame Lovick, en la priant de le remettre sous une enveloppe, adressée à M. Hickman, & de le lui envoyer par mes mains après sa mort. Elle l'a considéré long-tems, avant que de l'abandonner. Aimable & tendre amie.... ma compagne.... ma sœur! a-t-elle dit, en le baisant quatre fois de suite à chaque nom.

* *

J'ai renvoyé votre dernier courier ſans réponſe. Votre impatience eſt juſte. Mais croyez-vous que je puiſſe interrompre une converſation, pour courir à ma plume, vous écrire, vous envoyer par lambeaux tout ce qui ſe préſente ? Quand je le pourrois, ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie, je perdrois l'autre ?

Cet événement n'eſt guere moins intéreſſant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus déſeſperé que moi, je n'en connois qu'une raiſon, Lovelace : elle eſt au fond de votre cœur. Je conſentirois plus volontiers à perdre tous les amis que j'ai au monde, ſans vous excepter, qu'à la perte de cette divine perſonne. Je ne me rappellerai jamais ſes ſouffrances & ſon mérite, ſans me croire véritablement malheureux ; quoique je n'ai rien à me reprocher ſur le premier de ces deux points. Au reſte, je fais moins cette réflexion pour la faire tomber ſur vous, que pour exprimer toute la force de ma douleur ; quoique votre conſcience, peut-être, vous la faſſe prendre autrement.

Votre courier, qui ſupplie, dit-il, pour ſa vie, en me preſſant de le faire partir avec une lettre, m'arrache celle-ci

d'entre les mains. Un quart-d'heure de plus (car on me fait appeller) pourroit vous rendre apparemment, si non plus tranquille, du moins plus certain: & dans un état tel que le vôtre, c'est un soulagement pour un homme tel que vous.

LETTRE CCCXLIII.

M. Belford, à M. Mowbray.

Mercredi, après midi.

JE suis ravi, cher Mowbray, d'apprendre que tu sois à Londres. Au moment que tu recevras cette lettre, jette toi, s'il est possible, avec Tourville, dans le chemin de l'homme qui, de tous les hommes du monde, mérite le moins l'affection d'un bon cœur, mais qui est assez digne de celle de Tourville & de la tienne. Les nouvelles que j'aurai vraisemblablement à lui marquer dans une heure ou deux, lui feront regarder comme son plus grand bonheur d'être annéanti.

Vous le trouverez entre le fauxbourg & Kensington, probablement à cheval,

courant devant lui comme un furieux, & retournant aussitôt sur ses traces; ou descendu, peut-être, dans quelque hôtellerie, pour observer le retour des couriers qu'il m'envoie.

Will, son valet de chambre m'arrive à l'instant. Il vous remettra ma lettre en chemin, & vous servira de guide. Partez sur le champ; en carrosse, à cheval, n'importe comment. Votre présence sauvera la vie au maître, ou à quelqu'un de ses gens. Voilà, messieurs, les heureux effets du libertinage triomphant. Tôt ou tard ils retombent sur nous, & tout se change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD.

LETTRE CCCXLIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

MALÉDICTION sur tout ce qui t'empêche de m'écrire! sur le colonel, sur ta derniere lettre, sur le monde entier. Toi! te prétendre aussi intéressé que moi au sort de ma Clarisse! Et qui es-tu, pour m'oser tenir ce langage? Il est fort heureux pour l'un ou l'autre, que tu n'aies eu cette audace que par écrit. Morte ou vive, Clarisse Harlove est à moi, à moi seul. Ne me coûte-t-elle pas assez? N'est-il pas probable qu'elle me coûtera mon salut éternel, tandis qu'une éternité de bonheur sera son partage? Une éternelle séparation! ô comble d'horreur! Dieu! Dieu! Comment puis-je soutenir cette idée? Mais il lui reste encore un souffle de vie. J'espere encore. O Belford! étends mes espérances, & tu seras mon bon génie, le seul que je croirai jamais, que j'invoquerai comme le Dieu de ma vie & de mon salut. Je te pardonnerai tout.

Pour la derniere fois.... mais non ; ce ne sera pas, ce ne peut être la derniere. Déclare-moi, au moment que tu recevras ce billet, ce qu'il faut que je devienne ; car, à présent je suis le plus misérable de tous les hommes.

A Knigt'sbridge, à 5 heures.

Wille me dit que tu m'envoies Mowbray & Tourville. Je n'ai pas besoin d'eux. Mon ame est lasse d'eux & du monde entier. C'est de moi-même que je veux.... Cependant, comme ils me font assurer qu'ils seront ici dans l'instant, je les attendrai, eux & ta premiere lettre... Ah ! Belford, garde-toi bien de m'apprendre.... mais hâte-toi, hâte-toi, quelque malheur que tu ais à m'annoncer.

LETTRE CCCXLV.

M. Belford, à M. Lovelace.

A 7 heures, mercredi, 6 de Septembre.

Ce qu'il me reste à t'apprendre, c'est que tu ne saurois mieux faire à présent que de partir, soit pour Paris, soit pour tout autre lieu du monde où ta destinée pourra te conduire.

Belford.

Fin du tome treizieme.

LETTRES ANGLOISES.

TOME QUATORZIEME.

LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

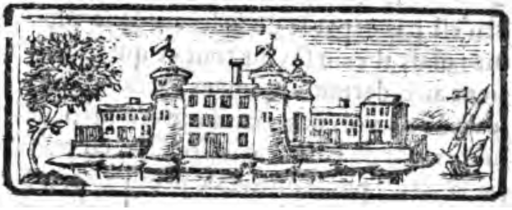
Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME QUATROZIEME.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CCCXLVI.

M. Mowbray, à M. Belford.

A Uxbridge, 7 Septembre, entre minuit & une heure.

(*) JE t'envoie demander, à la priere du pauvre Lovelace, les circonstances du fatal arrêt que tu as prononcé cette nuit.

(*) On doit se rappeller le caractere de Mowbray.

Il n'est pas capable de se servir de sa plume : mais il veut savoir tout ce qui appartient aux derniers momens de miss Harlove. Je ne vois pas néanmoins ce qui peut lui revenir de cette curiosité. Elle est partie, n'est-ce pas ? Qui diable peut l'arrêter ?

De ma vie je n'ai entendu parler d'une femme si singuliere. Quel si grand mal avoit-elle reçu, pour mourir de douleur ? Je souhaiterois que notre pauvre ami ne l'eût jamais connue. Quelles peines ne lui a-t-elle pas causées, depuis le premier moment jusqu'au dernier ? Le charmant garçon étoit comme perdu pour nous, depuis qu'il s'étoit livré à cette fantaisie : & dis-moi, je te prie ; qu'y a-t-il de plus rare dans une femme que dans une autre ?

C'est un grand bonheur pour ce pauvre diable, de nous avoir eus près de lui à l'arrivée de ton billet. Tes précautions sont une bonne preuve de ton amitié. Ma foi ! Belford, cette nouvelle l'a mis tout-à-fait hors de lui-même. Il est fou, aussi fou qu'il y en ait jamais eu dans Bedlam (*). Will lui a rendu ta lettre au moment que nous l'avons joint, dans une hôtellerie de Knight'sbridge, & s'est dérobé aussitôt à sa vue. Jamais il n'y eut

(*) Les petites maisons de Londres.

de pareille ſcene. Il trembloit comme une feuille en la recevant. Ses doigts paralytiques avoient peine à l'ouvrir. Le tremblement de ſes mains étoit ſi violent, qu'il l'a déchirée en deux avant de pouvoir l'ouvrir entiérement. Après l'avoir lue, il eſt devenu auſſi pâle que la mort; & pendant quelques momens, la voix lui a manqué. Il nous regardoit, la bouche ouverte & les yeux égarés. Mais, ſes eſprits ſe ranimant tout d'un coup, il s'eſt emporté, de paroles & d'actions, à des fureurs que je n'entreprends pas de te repréſenter. Aucune partie du monde n'eſt échappée à ſes exécrations; & ſa rage ſe tournant contre lui-même, après avoir cherché des yeux ſon épée & ſes piſtolets, que Will avoit emportés en ſe retirant, il ſe ſeroit tué contre le mur, ſi nous ne l'avions arrêté fort heureuſement, lorſqu'il s'y élançoit tête baiſſée. Il eſt demeuré entre Tourville & moi: mais, n'eſpérant rien de ſes armes ni des nôtres, il s'eſt donné, ſur le front, ſur les tempes & ſur la poitrine, des coups de poing qui auroient aſſommé un taureau. J'ai voulu me ſaiſir de ſes mains: il m'a repouſſé avec tant de violence, que, d'un coup dont je n'ai pu me garantir, il m'a fait ruiſſeler le ſang du nez. C'eſt lui, c'eſt lui par bon-

heur ; sans quoi, je ne sais comment j'aurois pris cette injure. Tourville lui en a fait un vif reproche, en lui représentant combien il étoit horrible de maltraiter un ami, & de perdre la raison pour une femme. Il a répondu plus tranquillement, qu'il en étoit fâché. Alors Will s'est hasardé à m'apporter une serviette & de l'eau ; & j'ai remarqué, aux yeux de ce coquin, qu'il se réjouissoit que j'eusse reçu le coup plutôt que lui.

Ainsi, par degrés, nous avons un peu ramené le furieux à la raison. Il a promis de tenir une conduite plus mâle, & je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval, dans l'obscurité, & nous sommes venus ensemble chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en usage pour lui faire honte de sa folie. Nous lui avons dit qu'il n'étoit question que d'une femme, & d'une femme obstinée, perverse. D'ailleurs, quel remede ? Et tu conviendras, Belford, comme nous n'avons pas manqué de le lui dire aussi, qu'il est honteux pour un homme qui s'est vu le maître de vingt femmes, pires ou meilleures que celle-ci, de faire tant de vacarme, par la seule raison qu'il a plu à la belle de se laisser mourir. Nous lui avons conseillé de ne plus s'attaquer à des femmes orgueil-

leuses de leur caractere, & de ce qu'elles appellent leur vertu. A quoi bon? Le plaisir ne vaut pas la peine; & qu'ont-elles de plus que les autres? Nous avons passé le tems à lui donner ainsi de la consolation & des conseils. Mais sa maudite imagination ne l'attache pas moins à une femme morte, que si elle étoit vivante. Morte, je dis; car je le suppose, Belford. Nous la croyons morte certainement & de bonne foi. Sinon, que le diable t'emporte, pour nous avoir joués très-ridiculement! C'est sans doute une des raisons qui lui font demander les circonstances de son départ; car je t'avertis qu'il ne veut pas souffrir le nom de *mort*. N'admires-tu pas cette délicatesse? Que l'amour énerve un homme! un homme de cette trempe encore! L'amour en a fait un idiot, un imbécille. Par ma foi! la patience me manque, à la vue de toutes ses folies. Envoie-nous donc le récit qu'on te demande; & qu'il hurle dessus, comme je suppose qu'il n'y manquera point.

Mais il faut absolument que nous le fassions voyager. Dans un mois ou deux, nous le rejoindrons, toi, Tourville & moi, & nous l'aurons bientôt guéri de cette extravaganee. Il aura honte de lui-même, & nous ne l'épargnerons pas alors. Au-

jourd'hui, ce feroit pitié de le traiter comme il le mérite. Ainsi, retranche les réflexions ; car il paroît que tu ne l'as pas trop épargné.

J'ai voulu te donner quelque idée du service que nous avons rendu à ce violent personnage, qui étoit un homme perdu, s'il ne nous avoit pas eus près de lui, ou qui auroit commis infailliblement quelque meurtre. C'est de quoi je ne puis douter. A présent, il paroît un peu plus modéré. Il est assis, faisant de contorsions & des grimaces, comme un furieux enchaîné sur la paille. Il jure. Il maudit. Toutes ses facultés spirituelles sont enveloppées d'épaisses ténebres. Quelquefois, il se retire dans des coins & des trous, comme un vieux sanglier harassé par les chasseurs. Bon soir là-dessus, Belford. Tourville, & tout ce que nous sommes ici, nous te desirons impatiemment ; car personne n'a sur lui tant d'influence que toi.

MOWBRAY

Comme je lui ai promis de t'écrire, j'ai pris la plume pendant que tout le monde est au lit. Le courier doit partir à la pointe du jour.

LETTRE CCCXLVII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mercredi, à minuit.

Je veux essayer d'écrire. Quand je me mettrois au lit, il me seroit impossible de fermer les yeux. Je n'avois jamais senti le poids de la douleur, comme je viens de l'éprouver, en recevant les derniers soupirs de la plus admirable de toutes les femmes, qui jouit à présent de la récompense de ses vertus dans le séjour du bonheur.

Vous apprendrez volontiers les circonstances de son heureux passage. J'ai le tems de rappeller mes esprits. Tout est tranquille autour de moi; c'est-à-dire, que chacun s'est retiré; quoique personne, j'ose le dire, n'ait pu se promettre de reposer cette nuit, & le triste colonel moins que tous les autres.

A quatre heures, comme je vous l'ai marqué dans ma derniere lettre, on m'a fait appeller. Vous aimez le détail: il faut vous peindre la scene qui s'est présentée à moi, lorsque je me suis approché du lit.

M. Morden s'est attiré le premier mon attention. Il étoit à genoux, tenant une main de miss Harlove entre les siennes, le visage baissé dessus, & la mouillant de ses larmes. De l'autre côté, madame Lovick, noyée dans les siennes, avoit la tête appuyée négligemment contre le chevet du lit; & la tournant vers moi aussitôt qu'elle m'a vu: O M. Belford, s'est elle écriée les mains jointes, la chere, l'incomparable miss... Un sanglot ne lui a pas permis d'achever. Madame Smith étoit debout près d'elle, les yeux levés, & joignant aussi les mains, qu'elle pressoit l'une contre l'autre, pour implorer le secours du seul Pouvoir dont on pouvoit en attendre. Les larmes s'entre-suivoient rapidement sur ses deux joues. La garde étoit au-dessous de madame Lovick & de madame Smith, la tête penchée. Elle tenoit, dans une main, un cordial inutile, qu'elle venoit de présenter à sa maîtresse mourante. Ses yeux paroissoient enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie par l'habitude à ces tristes spectacles; & les tournant vers moi, elle a paru m'inviter à joindre ma douleur à celle de l'assemblée. La servante de la maison, appuyée contre le mur, pressant des deux mains son tablier sur ses yeux, faisoit en-

Tom. 14. Pag. 8.



tendre encore plus distinctement ses sanglots, parce qu'avec moins d'empire sur elle-même, elle étoit moins capable de les retenir.

Miss Harlove avoit gardé le silence depuis quelques minutes ; &, semblant avoir perdu le pouvoir de parler, elle remuoit quelquefois les levres, sans en faire sortir aucun son. Mais, à mon approche, madame Lovick avoit à peine prononcé mon nom, que, d'une voix foible & intérieure, elle s'est efforcée de le prononcer aussi. O monsieur Belford! a-t-elle dit, en reprenant haleine presque à chaque mot, c'est à présent, c'est à présent (j'en remercie la bonté du ciel), que je touche à la fin de tous mes maux. Quelques momens de plus vont me délivrer du fardeau de la vie, & je sens que je vais être heureuse. Consolez, monsieur, consolez le colonel. Voyez si son affection n'est pas blâmable : il souhaiteroit de pouvoir retarder mon bonheur.

Elle s'est arrêtée quelques momens. Ensuite, tournant les yeux sur lui : Pourquoi cette profonde tristesse? La mort n'est-elle pas notre partage commun? Le corps peut paroître un peu abattu ; c'est tout. Il n'est pas si pénible de mourir que je l'avois cru. La difficulté consiste dans

les préparations : mais, graces au ciel, le tems ne m'a pas manqué. Le reste, je le vois bien, est plus fâcheux pour les spectateurs que pour moi. L'avenir, auquel je touche, ne me présente rien que d'agréable.

En effet, un doux sourire sembloit faire rayonner la joie sur son visage. Après quelques momens de silence : Encore une fois, mon cher cousin, a-t-elle dit au colonel, chargez-vous de mes derniers sentimens pour mon pere & ma mere. . . pour ma sœur, pour mon frere, pour mes oncles. . . . Dites-leur, qu'en expirant, je bénis toutes leurs bontés. . . & même leurs rigueurs. . . Heureuse, heureuse, d'avoir réçu ma punition dans cette vie !

La douce langueur de sa voix, & ses périodes interrompues, remplissent encore mon oreille. Cette impression me sera présente toute ma vie. Elle a continué, par intervalles, d'adresser quelques mots au colonel, à moi, aux femmes même, qui n'ont pas cessé d'avoir les yeux attachés sur elle jusqu'au dernier moment. Une fois, elle s'est doucement écriée : « O Mort ! où est ton aiguillon ? » Quatre mots, que je me souviens d'avoir entendus aux funérailles de mon oncle & du pauvre Belton. Une autre fois, elle a

dit d'un ton paisible : « Qu'il est heureux » pour moi d'avoir senti l'affliction ! » C'est apparemment quelque passage de l'Ecriture.

Tandis que la douleur nous tenoit comme ensevelis dans un profond silence, elle a tourné la tête vers moi : « Dites, » monsieur, dites à votre ami, que je lui » pardonne, & que je prie le ciel de lui » pardonner. Apprenez-lui que je meurs » heureusement, & que je souhaite, pour » son intérêt, que sa derniere heure res- » semble à la mienne. »

Quelques momens après, elle a dit, d'une voix encore plus basse : Ma vue se trouble. Je ne vous vois plus qu'au travers d'un nuage. N'est-ce pas la main de M. Morden que je tiens ? en la lui pressant de la sienne. Où est celle de M. Belford ? en tendant l'autre vers moi. Je lui ai donné aussitôt la mienne. Que le ciel, nous a-t-elle dit, vous comble tous deux de ses bénédictions, & rendre votre mort aussi douce que la mienne. Vous verrez ma chere miss Howe : dites-lui que je fais les mêmes vœux pour elle, & qu'en échange du portrait que je lui ai rendu, j'emporte son image au fond du cœur. Apprenez, par mon exemple, a-t-elle ajouté, avec beaucoup de peine à se faire

entendre, comment tout finit ; & puissiez-vous... Sa tête s'est appesantie sur son oreiller ; ses mains ont quitté les nôtres, & la pâleur de la mort s'est répandue sur son visage.

Nous avons cru qu'elle venoit d'expirer, & la douleur nous a fait pousser un cri. Mais quelques signes de vie, qu'elle a recommencé à donner, ont rappellé aussitôt notre attention. Ses yeux se sont ouverts encore une fois. Elle nous a regardés successivement, avec un petit mouvement de tête vers chaque personne de l'assemblée, qui nous a fait juger qu'elle nous distinguoit. Enfin, levant les mains à demi, & prononçant d'une voix confuse : Ciel ! reçois une ame qui n'aspire qu'à toi, elle a rendu le dernier soupir.

O Lovelace !... mais il m'est impossible d'en écrire davantage.

* *

Je reprends la plume, pour ajouter quelques lignes. Tandis qu'il lui restoit de la chaleur, nous avons pressé sa main de nos levres. Quelle sérénité sur son visage ! Que de charmes, au milieu des horreurs de la mort ! Le colonel & moi, nous sommes passés dans la chambre voi-

sine, en nous regardant l'un l'autre, dans l'intention de parler : mais, pénétrés du même sentiment, & gouvernés par la même cause, chacun s'est assis de son côté, sans prononcer un seul mot. Le colonel soupiroit, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Enfin, le visage & les mains levées, avec aussi peu d'attention à moi que s'il eût été seul dans la chambre: Bonté du ciel! s'est-il écrié, soutiens-moi. Est-ce là le sort du plus parfait ouvrage de la nature? Ensuite, après s'être arrêté un moment: Eh! c'est donc pour jamais, ma chere, mon adorable cousine! Mais, paroissant revenir à lui-même, & s'adressant à moi: Pardon, monsieur.... mille excuses, M. Belford. Il s'est levé alors, sans rien ajouter; & se glissant vers la porte: J'espere, monsieur, m'a-t-il dit en sortant, que nous nous reverrons demain. Il est descendu, il est sorti de la maison; & je suis demeuré comme une statue.

Lorsque j'ai commencé à rappeller mes esprits, j'avoue que mes premiers mouvemens m'ont porté à trouver de l'injustice dans la dispensation des destinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques momens, l'heureuse préparation de miss Harlove, son passage encore plus heu-

reux, son triomphe dans un événement qui n'est, après tout, que le sort commun; & j'oubliois que, demeurant après elle, avec la certitude d'arriver au même terme, nous sommes bien éloignés d'être assurés du même bonheur.

Elle est partie pour une meilleure vie, quatre minutes précises après six heures. Je venois de jeter les yeux sur sa montre, qui étoit suspendue à côté de moi.

Tels ont été les derniers momens de miss Clarisse Harlove, dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté. Si l'on considère un âge si tendre, elle n'a laissé personne après elle qui la surpasse en étendue de connoissance & en jugement; personne qui l'égale, peut-être, en vertu, en piété, en douceur, en politesse, en générosité, en discrétion, en charité véritablement chrétienne. La modestie & l'humilité, qui relevoient en elle tant de qualités extraordinaires, ne l'empêchant point de faire éclater dans l'occasion une rare présence d'esprit, & beaucoup de grandeur d'ame, on peut dire qu'elle faisoit non seulement l'honneur de son sexe, mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne peut lui rendre justice avec plus d'éclat. Je parle de la tienne, Lovelace; car tu

sais mieux que personne combien elle étoit supérieure à toutes les femmes du monde, par les graces de l'esprit & de la figure, & par toutes les qualités naturelles & acquises. Personne ne rendroit mieux compte aussi des véritables causes d'une mort si prématurée, & de tant d'infortunes, qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit, dans un espace si court une femme adorée de tout le monde, à une fin, heureuse à la vérité pour elle-même, mais si peu naturelle, & si déplorable pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. C'est donc une entreprise que je t'abandonne. J'ajoute seulement que je partage avec toi toutes tes peines, à l'exception, ce qui est cruel à dire, de celles qui doivent naître de ton crime & de tes remords.

Jeudi, à 9 heures du matin.

Je reçois une lettre que Mowbray m'écrit en ton nom : mais j'ai prévenu tes desirs ; & divers ordres que j'ai à donner, dans cette triste occasion, ne me laissent pas le tems d'entrer dans un nouveau détail. On ne me fait pas une peinture agréable de ta situation. Elle ne m'étonne point. Le tems seul peut te la rendre plus supportable ; c'est-à-dire, si tu parviens

à composer avec ta conscience; sans quoi, le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.

* *

Tourville, qui arrive à ce moment, me représente ton affliction. J'espere que tu ne penseras point à te rendre ici. Miss Harlove desire, dans son testament, qu'on ne t'accorde point la liberté de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il est assez long; car chaque article porte l'explication de ses motifs. Je te promets d'autres éclaircissemens, aussitôt que je trouverai le tems de t'écrire.

* *

On m'a remis trois lettres adressées à miss Clarisse Harlove. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, & je t'en promets une copie. Elles sont capables de me faire perdre l'esprit. Quelle joie n'auroient-elles pas causée à la malheureuse Clarisse? Cependant elles seroient venues trop tard pour changer rien à son sort; & si ce bonheur lui étoit arrivé avant le dernier moment de sa vie, elle n'auroit pu dire, avec tant de noblesse, « que le » ciel ne lui avoit pas laissé d'autre con» solation que lui-même. »

LETTRE CCCXLVIII.

Madame NORTON, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 6 de Septembre.

ENFIN, enfin, ma très-chere miss Clary, tout répond heureusement à nos vœux. L'unanimité des voix est en votre faveur. Votre frere & votre sœur même sont devenus les plus ardens pour la réconciliation. Je l'avois prévu. Quel triomphe la patience & la douceur vous font remporter !

Cet heureux changement est dû aux derniers avis de votre cousin Morden. Mais il vous aura vue, sans doute, avant que vous puissiez recevoir ma lettre, avec sa poche remplie d'or & de billets de banque, pour ne laisser rien manquer à votre repos & à vos besoins.

Tous nos desirs, toutes nos prieres, sont à présent pour le rétablissement de votre santé & de vos forces. Je sais combien votre cœur respectueux sera consolé par cette joyeuse nouvelle, & par mille

détails que j'ai à vous faire, lorsque j'aurai la satisfaction de vous embrasser. Ce sera samedi prochain au plus tard; peut-être dès vendredi, vers le tems auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeller aujourd'hui, de la part de votre famille entiere. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de caresses & de bonté. On m'a suppliée (car c'est le mot dont on s'est servi; & jugez si j'avois besoin d'être pressée dans ces termes) de me rendre auprès de vous, sans perdre un moment, pour vous assurer de l'affection de tous vos proches. Votre pere m'a donné ordre de vous dire, en son nom, tout ce que mon cœur pourroit m'inspirer de plus tendre, dans la vue de vous consoler & de fortifier votre courage. Ils se sont engagés tous à ratifier les expressions de ma tendresse & de ma joie.

Quelle douce commission pour votre fidelle Norton! Mon cœur ne manquera point d'expressions tendres; soyez là-dessus sans crainte. Je médite déjà ce que je dois vous dire, pour relever le vôtre, au nom de tout ce que vous avez de plus proche & de plus cher au monde. Mon chagrin est de ne pouvoir partir à l'instant, comme je le ferois au lieu de vous

écrire, si l'on m'avoit offert un carrosse du château : mais il y auroit eu de l'indiscrétion à le demander. J'aurai demain une chaise de louage. Qu'il me tarde de presser ma chere, ma précieuse fille, dans mes bras, & j'ose dire contre mon sein maternel !

Votre sœur a promis de vous écrire, & d'envoyer par un exprès ma lettre avec la sienne. Votre oncle Harlove vous écrira aussi, & dans les termes les plus obligeans. Ils sont tous extrêmement alarmés de votre situation. Ils sont charmés de votre conduite & de vos sentimens. Que n'ont-ils reçu plutôt les mêmes informations ? Mais ils mettent leur consolation & leur confiance, dans l'idée que M. Morden ne leur auroit pas écrit en arrivant à Londres, s'il avoit jugé qu'il fût trop tard.

Ils sont résolus, ma très-chere miss, de ne vous prescrire aucune loi. Tout sera laissé à votre discrétion. Seulement, votre frere & votre sœur déclarent qu'ils ne consentiront jamais à donner le nom de frere à M. Lovelace ; & je crois que votre pere ne se laissera pas engager facilement à le recevoir pour fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi, aussitôt que votre inclination vous le fera

desirer, & que votre santé vous le permettra. Vous serez reçue à bras ouverts. Tout le monde languit de l'impatience de vous revoir. Que le ciel vous conserve pour cette heureuse entrevue! Je me le promets de sa bonté, & je le fatigue par mes continuelles prieres. Il n'est pas besoin que j'ajoute avec quelle tendresse & quel attachement je suis, &c.

JUDITH NORTON.

P. S. Un malheureux délai pour la chaise, ne me permettra point d'être à Londres avant samedi matin.

LETTRE CCCXLIX.

Miss ARABELLE HARLOVE, à miss CLARISSE.

Mercredi, 6 Septembre.

NOUS apprenons, chere sœur, que vous êtes dangereusement malade. Nous vous avons aimée avec une tendresse, qu'on n'a jamais eue pour personne; vous le savez, chere Clary, & vous y avez

mal répondu. Mais nos ressentimens ne peuvent toujours durer.

La nouvelle de votre situation nous afflige, en vérité, plus que je ne puis vous l'exprimer. Comme vos infortunes nous semblent plus grandes que votre faute, & que, sous le poids du malheur, votre bon caractere s'est fidélement soutenu, je prévois qu'après cette séparation vous allez nous être plus chere que jamais. Consolez-vous donc, chere sœur, & gardez-vous d'un excès d'abattement. Quelque mortification que puissent vous causer l'obscurcissement de votre ancienne perspective, & les réflexions que vous ferez dans vous-même sur votre fausse démarche, & sur le malheur que vous avez eu de ternir un aussi charmant caractere que le vôtre, vous n'en recevrez aucune de nous. Pour gage de faveur & de réconciliation, mon pere & ma mere vous assurent, par ma main, de leur bénédiction & de leurs prieres. Ils pensent même à vous consoler plus efficacement; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue comme ils s'y attendent (ils en jugeront par l'effet qu'elle produira pour votre santé), ma mere ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, madame Norton, pour laquelle vous avez

toujours eu tant d'amitié, ne tardera point à se rendre auprès de vous. Elle vous écrit, pour vous annoncer son arrivée & l'affection renaissante de toute votre famille.

Nous espérons que de si bonnes nouvelles vous rendront un peu de goût pour la vie. Hâtez-vous de nous en assurer. Votre premiere lettre à cette occasion, sur-tout si nous y apprenons que vous vous portiez mieux, nous causera autant de plaisir que nous en prenions autrefois aux plus jolies productions de votre plume. Adieu, ma chere Clary. Je suis votre sœur très-affectionnée & votre véritable amie,

ARABELLE HARLOVE.

LETTRE CCCL.

M. JULES HARLOVE, à miss CLARISSE.

Mercredi, 6 Septembre.

VOTRE faute, ma très-chere niece, nous avoit jetés dans un mortel chagrin; mais nous en ressentons encore plus, s'il

est possible, d'apprendre que vous êtes si mal, & nous sommes extrêmement fâchés que les choses aient été poussées si loin. Nous connoissons vos talens, ma chere, & combien votre plume est touchante lorsque vous entreprenez d'attendrir. Nous avons cru que vous vous reposiez sur une qualité dont l'exercice vous a souvent réussi; &, nous imaginant peu que votre maladie fût si dangereuse & que vous eussiez mené une vie si pénitente & si réguliere, nous sommes réellement très-consternés, votre frere & tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de rigueur. Pardonnez la part qu'on m'y a fait prendre, ma très-chere Clary. Je suis votre second pere, vous le savez; & vous m'avez toujours aimé.

J'espere que vous serez bientôt en état de vous rendre ici; & qu'après y avoir passé quelque tems, vous m'accorderez un mois entier, lorsque votre pere & votre mere auront la bonté d'y consentir, pour réjouir mon cœur, & régler, comme autrefois mes affaires domestiques. Mais si votre maladie ne vous permettoit pas de venir aussitôt que nous le desirons, j'irois moi-même à Londres; car je meurs d'envie de vous voir. Jamais je ne l'ai souhaité avec tant d'impatience; quoique vous

ayiez toujours fait les délices de mon cœur, comme vous ne sauriez l'avoir oublié.

Mon frere Antonin vous embrasse de tout le sien, & se joint à moi dans la tendre assurance que tout ira parfaitement, & mieux, s'il est possible, que jamais. Nous avons été si long-tems privés de vous, que nous sentons vivement le besoin de vous revoir, & la faim, la soif, si cette expression peut servir à me faire entendre, de vous serrer encore une fois sur notre cœur. Soyez sûre que vous n'en ayez jamais été bannie si loin que notre chagrin nous l'a fait croire, & que vous vous l'êtes imaginé.

Votre frere & votre sœur parlent de vous aller voir à Londres, & je crois que c'est aussi le dessein de votre indulgente mere. Que le ciel vous rende à nous dans sa bonté! sans quoi, je ne sais ce que deviendroit votre affectionné oncle & votre second pere,

JULES HARLOVE.

*

LETTRE

LETTRE CCLI.

M. Belford à M. Lovelace.

Vendredi au soir, 8 Septembre.

Il faut vous rendre compte de toutes mes actions, depuis ma lettre précédente, qui contenoit la derniere scene de l'incomparable Clarisse.

Aussitôt qu'elle fut expirée, nous laissâmes le corps à la garde des femmes de la maison, qui, suivant les ordres qu'elle leur avoit donnés le même jour, le mirent en possession de ce logement funeste qu'elle s'étoit préparé avec un courage si ferme & si tranquille. Hier au matin, le colonel vint me prendre chez moi. Il n'étoit pas encore revenu de son trouble. Nous nous rendîmes ensemble chez Smith, où nous ne pûmes nous défendre, en arrivant, de jeter encore une fois les yeux sur l'aimable corps, & d'admirer la sérénité qui régnoit sur son visage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avoient jamais vu la mort sous une figure si charmante. On l'auroit cru dans un doux

assoupissement. Ses joues & ses levres n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur couleur vermeille.

J'ouvris un tiroir, dans lequel je savois d'elle-même que je devois trouver ses papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue étoit un paquet cacheté de trois sceaux en cire noire, avec cette inscription : » Aussitôt que je serai morte, M. Belford » prendra la peine de lever l'enveloppe. » Je me reprochai beaucoup de ne l'avoir pas fait la veille ; mais j'étois réellement incapable de toute sorte d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai, sous l'enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'étoit adressée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

A Monsieur BELFORD,

Dimanche au soir, 3 de Septembre.

MONSIEUR,

Dans cette derniere & solemnelle occasion, je dois vous renouveller mes remerciemens, pour les importans services que vous m'avez rendus, dans un tems

où j'avois besoin de secours & de protection. Permettez que, de la région des morts, où je serai lorsque vous lirez cette lettre, je profite des circonstances pour vous donner la matiere de quelques réflexions, avec toute la chaleur d'une sincere amitié.

Je me flatte humblement que, dans la derniere heure d'une personne qui vous souhaitera éternellement toutes sortes de biens, vous venez d'avoir un exemple de la vanité des fortunes du monde, & de l'importance d'être en paix avec soi-même.

Un grand homme, dont j'ai su le nom (*), se voyant au lit de la mort, déclara qu'il auroit mieux aimé pouvoir se rappeller le souvenir d'un verre d'eau qu'il auroit donné à quelque misérable, que celui d'un grand nombre de batailles qui lui avoient acquis la réputation d'un héros. Toutes les idées de grandeur mondaine s'évanouissent dans ce moment inévitable, qui décide de la destinée des hommes.

S'il est donc vrai, monsieur, que, dans ces instans terribles, les conquérans, les vainqueurs des nations soient réduits à de

(*) Le duc de Luxembourg.

tels aveux, quelles doivent être alors les réflexions de ceux qui ont vécu dans le crime, qui ont employé leurs efforts & mis honteusement leur gloire à séduire les âmes innocentes, à ruiner les foibles, après avoir commencé par les arracher à leurs protecteurs & par les éloigner de leurs véritables amis ? Ah ! monsieur, pesez, pesez l'horreur de leur situation ; tandis que la santé, la vigueur d'esprit & de corps, vous mettent en état de tirer quelque utilité de cette affreuse image. Quelle bassesse, quelle inhumanité, quelle barbarie, dans le sujet de leur orgueil ! & quelle honte, par conséquent, quels remords, quelle consternation, à l'approche de la sentence & du châtiment !

En second lieu, monsieur, j'attends de vous, pour l'amour de moi, qui me suis vue dans la nécessité de vous confier l'exécution de mon testament, que, si ce choix même donnoit naissance à quelque démêlé fâcheux, vous supporteriez, avec la générosité dont je vous ai cru rempli, les foiblesses de mes proches, sur-tout celles de mon frere, qui est réellement un jeune homme de mérite, mais un peu trop ardent & trop livré à ses préventions. J'espere que la paix fera votre étude, & que vous apporterez tous vos soins à ré-

concilier les cœurs divisés : que vous emploierez particuliérement votre influence sur un ami encore plus violent, pour arrêter de nouveaux désastres ; car assurément cet esprit fougueux peut se croire satisfait des maux qu'il a causés ; sur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la blessant dans la plus tendre partie de son honneur. J'ai déjà votre promesse sur tous ces points. J'en demande l'observation comme une dette.

Une autre priere que j'ai à vous faire, c'est d'envoyer à leur adresse, par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez sous cette enveloppe.

A présent, monsieur, permettez que j'emporte l'espoir de devenir un humble instrument dans les mains de la Providence, pour rappeller solidement à la vertu un homme de votre esprit & de votre mérite. Si la malheureuse démarche qui a précipité la fin de mes jours, fait perdre à la société humaine une jeune personne dont on pouvoit espérer quelque utilité, cette perte sera réparée fort heureusement par la grace que je demande pour vous au ciel, & dont je tirerai moi-même un infaillible avantage : sans compter l'espérance de pouvoir vous remer-

cier, dans une meilleure vie, comme je le ferai jusqu'à mon dernier soupir, de tout le bien que vous m'avez fait ; & de l'embarras où vous vous êtes engagé, monsieur, pour votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

LES autres lettres sont pour son pere, pour sa mere, pour ses deux oncles, pour son frere & pour sa sœur, pour sa tante Hervey, pour M. Morden, pour miss Howe, pour madame Norton ; & la derniere, pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donnée, de vous écrire aussitôt qu'elle seroit arrivée à la maison de son pere. J'attendrai, pour vous envoyer cette lettre, que vous soyez dans une meilleure disposition que Tourville ne représente la vôtre.

Elle a pris soin de me laisser, sous une enveloppe particuliere, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le tems de lire, une copie de ces dix lettres posthumes. Je ne suis plus surpris qu'elle écrivît continuellement : & jamais, d'ailleurs, je n'ai connu de jeune personne qui se servît plus facilement de sa plume. Ses idées paroissant se présenter à mesure

qu'elle les jetoit sur le papier, j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtoit rarement, & qu'elle changeoit ou qu'elle effaçoit encore moins. C'étoit un talent naturel, qu'elle joignoit à mille autres.

Je remis au colonel la lettre qui étoit pour lui, & je donnai ordre à mon valet de chambre de se tenir prêt à porter les autres. Ensuite, étant passés dans l'appartement voisin, nous fîmes l'ouverture du testament. Cette lecture nous causa une émotion si vive, que le colonel, s'interrompant quelquefois lui-même, me prioit de lire à sa place, & que j'avois besoin aussi de lui faire quelquefois la même priere à mon tour. Notre attendrissement paroissoit jusque dans le son de nos voix. Je n'entrerai ici dans le détail de ses dernieres volontés, qu'autant qu'il a rapport au fil de ma narration ; parce que j'ai dessein de vous envoyer une copie du testament.

Le colonel me dit qu'il étoit prêt à me rendre compte des sommes qu'il avoit apportées de la famille, & qu'elles me mettroient en état d'exécuter sans aucun délai cette partie des dispositions. Il me força de recevoir un papier qui en contenoit l'état, & que je mis dans mon porte-

feuille sans l'avoir lu. Mais je lui répondis que, dans l'espérance où j'étois qu'il contribueroit de tout son pouvoir à l'exécution littérale du testament, je lui demandois d'avance son secours & ses avis.

Le desir qu'elle marque, dans le premier article, d'être enterrée avec ses ancêtres, nous obligeoit d'écrire au château d'Harlove. J'ai engagé le colonel à se charger de cette commission, parce que je n'ai pas voulu, du moins tout d'un coup, faire l'officieux aux yeux d'une famille qui souhaitera probablement de n'avoir aucune communication avec moi. Voici la lettre de M. Morden, qui est adressée au jeune Harlove.

MONSIEUR,

Les ordres dont le porteur est chargé me dispensent de vous apprendre le sort de la plus excellente de toutes les femmes. Mais je suis prié par son exécuteur testamentaire, qui vous enverra incessamment une copie de ses dernieres volontés, de vous faire savoir qu'elle demande instamment d'être ensevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de son grand-pere. Si son pere s'y oppose, elle ordonne que

ſon corps ſoit enterré dans le cimetiere de la paroiſſe où elle eſt morte. Il n'eſt pas beſoin d'ajouter que cette propoſition demande une prompte réponſe.

Son bonheur commença hier au ſoir, quatre minutes après ſix heures. Je ſuis, &c.

MORDEN.

LE colonel & moi, nous avons ordonné le grand deuil, pour nous & pour tous nos gens.

LETTRE CCCLII.

M. BELFORD. à M. LOVELACE

Samedi, à 10 heures.

LA pauvre madame Norton eſt arrivée. Elle étoit deſcendue à la porte, & ſon empreſſement la faiſoit aller droit à l'eſcalier; mais madame Smith & madame Lovick, étant à pleurer enſemble, & la premiere ayant informé trop bruſquement cette vénérable femme de la fatale nou-

velle, elle eſt tombée ſans connoiſſance à leurs pieds. Cet accès a duré ſi long-tems, que, pour la faire revenir, elles ont été forcées de lui faire tirer du ſang. Je ſuis arrivé dans le moment qu'elle commençoit à reprendre ſes eſprits. Elle s'eſt livrée aux expreſſions de ſa douleur, aux louanges de ſon incomparable éleve, &, comme vous devez le juger, à d'ameres invectives contre vous, mais ſi meſurées néanmoins, que j'y ai pu reconnoître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien dans ſes lamentations.

Elle étoit impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes ſont montées avec elle : mais elles m'ont avoué qu'elles étoient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avoient vu, pour décrire un ſpectacle ſi tendre. Elle a pouſſé le deſſus du cercueil, en tremblant de douleur & d'impatience. Elle s'eſt jettée ſur le viſage, qu'elle a baigné de ſes larmes. Elle a baiſé pluſieurs fois le front & les joues, comme ſi ſon éleve eût été vivante. C'étoit elle-même! a-t-elle répété vingt fois, ſa chere fille! unique objet de ſon affection dans ce malheureux monde! la mort, qui défigure tout, n'avoit point eu le pouvoir d'altérer ſes aimables traits! Elle a long-

tems admiré la sérénité de son aspect. Sa fille étoit heureuse, a-t-elle dit; il n'y avoit aucun doute; mais combien de misérables avoit-elle laissés après elle? L'excellente femme s'est plainte au ciel, d'avoir assez vécu pour être du nombre.

C'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui faire quitter le cercueil & la chambre. Lorsqu'elle est passée dans l'appartement voisin, je me suis approché d'elle, & je l'ai informée du legs avantageux que sa chere fille a fait en sa faveur; mais sa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle devoit mourir avec elle, m'a-t-elle dit avec un ruisseau de larmes. Que lui restoit-il au monde, après avoir perdu tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie? Sa principale consolation étoit de n'avoir pas long-tems à lui survivre. Elle croyoit, a-t-elle ajouté, ne pas offenser le ciel, en lui demandant cette grace. Il étoit aisé d'observer, par la ressemblance des sentimens, que la divine Clarisse devoit à cette vertueuse femme une partie de ses principes.

Pour faire quelque diversion à sa douleur, je lui ai parlé de prendre elle-même le soin de son deuil; & je lui ai remis trente guinées, que sa fille, puisqu'elle lui donne

ce nom, legue en particulier dans cette vue, pour elle & pour son fils. Ces petits soins réveillent ordinairement les bons cœurs, d'une noire espece de léthargie, qui succede aux attaques d'une violente affliction. C'est le seul deuil dont le testament fasse mention. Je l'ai prié de ne pas perdre de tems à le faire préparer, parce que je ne doutois pas qu'elle ne fût résolue d'accompagner le corps, si l'on obtient la permission de le faire transporter.

Le colonel se propose de mener le convoi. Il se chargera d'une copie du testament; & sa bonté le faisant penser à donner de favorables idées de moi à la famille, il veut prendre aussi une copie de la lettre, que j'ai reçue de miss Harlove après sa mort. Il est si obligeant, qu'il me promet le récit de tout ce qui se passera dans cette triste occasion. Nous avons commencé une amitié, & réglé une correspondance, dont je ne connois qu'un accident qui puisse interrompre la continuation jusqu'à la fin de nos vies: & je suis dans une ferme espérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quelle doit être la douleur, le remords, dont les cœurs de cette inexorable famille seront saisis, en recevant les

lettres posthumes, & celle de M. Morden!

J'ai donné des ordres, dans la supposition que le corps sera transporté; & les femmes ont eu soin de remplir le cercueil de parfums.

Le colonel m'a forcé de prendre les billets de banque & les lettres de change qu'il avoit apportés. La somme, qui s'est accrue depuis la mort du grand-pere, est très-considérable.

❦ ❦

Depuis que M. Morden s'est retiré, je me suis donné la satisfaction de lire les copies des lettres posthumes, que mon valet de chambre est allé porter à leur adresse. Que j'ai raison de donner, à cette admirable personne, le nom de femme divine! Elle paroît s'être occupée, dans chaque lettre, à consoler ses parens, plutôt qu'à leur reprocher leur cruauté. Mais, si j'étois à leur place, combien n'aimerois-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus sanglantes récriminations, que de la voir triompher si noblement de mon injustice, par une générosité sans exemple?

Je vous envoie quelques unes de ces

copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer aussi promptement que vous le pourrez.

(*Elles suivent ici, dans la collection angloise, à la réserve de celles qui étoient pour M. Lovelace & M. Morden, parce que la prudence ne permettoit point à M. Belford de les communiquer sitôt. Celles-ci reparoîtront à la suite. On se dispense de donner les premieres, quoiqu'elles soient remplies des plus tendres & des plus vertueux sentimens.*)

LETTRE CCCLIII.

M. Belford, à M. Lovelace.

Samedi, après midi.

J'APPRENDS que, dans tes fureurs, tu ne respires que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement ; & contre la maudite Sinclair & sa troupe infernale. Les menaces, qui ne regardent que moi, me causent peu d'inquiétude. Mon dessein étant de te piquer au vif, je me réjouis que l'effet réponde à mes

intentions ; & je te félicite de n'avoir pas perdu le sentiment.

A l'égard de tes détestables femmes, je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces, & le feu de l'avenir, qui les attend. Mais je reçois à ce moment des nouvelles qui t'épargneront vraisemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monstre, pour la part que tu lui a fait prendre à ta méchanceté. Si tu la vois tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée, ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver à son chef ?

Je ne veux pas te tenir en suspens. La nuit précédente, cette infame créature s'étant enivrée d'arack, sa liqueur favorite, a pris un chemin pour un autre, & s'est laissé tomber du haut de son escalier. Entr'autres blessures, elle s'est cassé une jambe. Après une nuit terrible, elle est actuellement à jurer, rugir, écumer, dans les ardeurs d'une fievre violente, qui n'a pas besoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourmens plus vifs & plus durables que tu ne lui en destinois dans ta vengeance.

La misérable m'a fait prier de l'aller voir; &, de peur qu'un messager ordinaire ne lui fît obtenir qu'un refus, elle a cru

devoir m'envoyer sa digne associée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, est venue me chercher ici, parce qu'une partie de sa commission étoit de demander grace à miss Harlove, pour toutes les méchancetés du vieux monstre.

Cette effrontée Sally n'a jamais été si décontenancée qu'en apprenant de ma bouche sa mort. Elle a tiré son flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappellé ses forces, elle s'est reproché sa part aux outrages que cette divine personne avoit essuyés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, se devoit le même reproche : & versant beaucoup de larmes, elle a confessé que le monde n'avoit jamais rien produit de si parfait. Elle l'a nommée la gloire & l'ornement de son sexe. Elle a reconnu que, tout barbare que tu es, sa ruine venoit moins de ta propre bassesse que de leurs instigations, puisqu'elles t'ont vu prêt, plus d'une fois à lui rendre justice, si, de concert avec les esprits infernaux, elles n'avoient échauffé tes malheureuses dispositions.

Elle auroit souhaité de voir le corps : mais j'ai rejeté sa demande avec exécration. Ce qu'elle se pardonnoit le moins, m'a-t-elle dit, c'étoient les insultes dont

elle l'avoit accablée pendant qu'elle étoit arrêtée pour une fausse dette. Le reste, a-t-elle ajouté, n'étoit venu que de la nécessité de vivre où elle se trouvoit reduite après de meilleures espérances, & qui étoit, après tout, le sort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé qui l'avoit réduite à ce sort.

En me quittant, elle m'a dit que les meurtrissures de la vieille furie étoient beaucoup plus dangereuses que ses plaies ; qu'on appréhendoit de la corruption ; qu'elle paroissoit épouvantée de ce qu'elle a fait souffrir à miss Harlove, & qu'elle avoit si fort à cœur d'en obtenir le pardon, qu'il étoit à craindre que la nouvelle d'une mort si peu prévue n'avançât la sienne.

Ton courier me fait une peinture étonnante de tes emportemens. Je m'y suis attendu. Mais, comme rien de violent n'est durable, je ne prévois pas moins que ta gaieté habituelle l'emportera bientôt sur ta frénésie. Je suis d'autant plus porté à le croire, que tes accès sont du genre furieux, c'est-à-dire, convenables à ton impétuosité naturelle ; & non de l'espece mélancolique, qui est le partage des ames plus lentes.

(La lettre ſuivante contient le récit des effets que les lettres poſthumes de miſs Clariſſe produiſirent ſur tous les Harloves & ſur miſs Howe, ſur ſa mere, ſur M. Hikman. On n'eſt pas ſurpris que miſs Howe reſſente tous les excès de la douleur; mais, par une révolution fort étonnante, le frere même & la ſœur de miſs Clariſſe, à l'exemple du pere, de la mere & des oncles, ſe livrent à la plus vive déſolation, & pleurent amérement une ſœur dont ils ont les malheurs à ſe reprocher. Le meſſager de M. Belford apporta la réponſe ſuivante à la lettre de M. Morden.)

Samedi, 9 Septembre.

CHER COUSIN,

Toutes mes expreſſions ne vous repréſenteroient pas la conſternation qui s'eſt ici répandue, à la plus funeſte nouvelle qui nous ait jamais été communiquée. Ma ſœur Arabelle (mais, hélas! je n'ai plus d'autre ſœur) ſe diſpoſoit à ſuivre madame Norton. J'étois réſolu de l'accompagner, & d'aller porter moi-même de juſtes conſolations à notre chere infortunée. Jamais le ciel n'avoit rien formé de

plus admirable. Mourir sans quelqu'un de nous auprès-d'elle ! Hélas ! monsieur, je crains bien que ta mere ne revienne pas d'un coup si terrible. Elle s'évanouit à chaque moment, depuis qu'elle a reçu vos tristes informations. La goutte de mon pere s'est jettée sur l'estomac. Et le ciel sait..... O cher cousin ! ô monsieur ! Je n'ai pas eu d'autre vue que l'honneur de la famille ; cependant tout le poids des reproches tombe sur moi. Le détestable Lovelace ! Que la vengeance du ciel me poursuive, s'il échappe à la mienne (*) !

Nous avions commencé à nous faire un triomphe, de l'espérance de la revoir. Juste ciel ! Faut-il que sa premiere entrée dans cette maison, après nous avoir abandonnés si précipitamment, se fasse dans un cercueil ?

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec son exécuteur testamentaire. (Autre étrange démarche de cette chere créature !) Il ne peut s'attendre que nous le voulions ; &, s'il est galant homme, il ne s'obstinera point à faire valoir ses droits. Ainsi, monsieur, chargez-vous, s'il vous plaît, du soin de nous faire apporter le

(*) M. Belford supprima cette menace dans sa copie.

corps. Ma mere regarderoit comme un malheur dont elle ne se consoleroit jamais, de ne pas voir, après la mort, une chere fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil soit fermé seulement avec des vis, pour nous mettre en état de lui procurer la satisfaction qu'elle desire, si nous ne pouvons l'engager à se priver d'un spectacle si choquant. Qu'on nous fasse savoir les dispositions du testament sur ce qui regarde les funérailles. Elles seront exécutées ponctuellement, comme tous les autres articles qui nous paroîtront justes & raisonnables; & cela, sans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas, monsieur, l'honneur de votre présence dans cette mélancolique cérémonie? Nous vous demandons cette faveur, & celle d'oublier ce qui s'est passé dans nos dernieres entrevues, avec la générosité qui est naturelle au brave & au sage. J'ai l'honneur, monsieur, d'être, &c.

JAMES HARLOVE.

COMME tout ce qui leur paroîtra juste & raisonnable! ai-je répété au colonel,

d'après la lettre qu'il avoit pris la peine de me lire : c'eſt-à-dire, aſſurément, tout ce qui ne ſera pas impoſſible ; & j'eſpere qu'en effet je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empreſſement pour leur amitié qu'ils n'en marquent pour la mienne. Mais je me flatte, monſieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entr'eux & moi ; car j'inſiſterai ſur l'exécution littérale de chaque article.

Le colonel m'a promis de ſe joindre à moi, pour ſoutenir ma réſolution.

Dimanche, à 8 heures du matin.

Je n'ai pas quitté la maiſon de Smith, juſqu'au moment où j'ai vu pour la derniere fois les dépouilles mortelles de la divine Clariſſe. La triſte madame Norton, voyant fermer le cercueil, a coupé quatre boucles de ſes charmans cheveux, dont elle en a donné une au colonel, qui veut la faire enchaſſer dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute ſa vie ſur ſon cœur.

Le convoi funebre eſt parti entre quatre & cinq heures du matin. M. Morden l'eſcorte à cheval, avec tous ſes gens. Il m'a promis, non ſeulement d'entrer dans

mes intentions, que toutes les puissances de la terre ne m'empêcheront point de regarder comme un devoir sacré ; mais encore de me rendre compte, par un exprès, des obstacles ou des facilités auxquelles je dois m'attendre.

LETTRE CCCLIV.

M. MOWBRAY, à M. BELFORD.

Uxbridge, dimanche à 9 heures du matin.

JE vous envoie, cher Belford, une lettre du pauvre Lovelace, qui vous fera connoître l'étrange désordre de sa tête. Il nous l'a lue, du ton d'une scene de tragédie. Vous y verrez quel étoit son dessein, si nous ne nous y étions tous opposés. Il vouloit partir avec un chirurgien, pour faire ouvrir le corps de miss Harlove, & le faire embaumer. Si cette fantaisie avoit pu réussir, que je meurs si je ne suis pleinement persuadé qu'on auroit trouvé, à la belle, un cœur de fer ou de marbre!

Nous avons engagé milord M...... à ſe rendre ici. Il paroît auſſi très-affligé de cette mort. Ses ſœurs & ſes nieces, dit-il, en ſont inconſolables. Que de bruit pour une femme! car, après tout, qu'étoit-elle de plus?

On a tiré, à Lovelace, un plein ſceau de gros ſang noir & brûlé. Cette ſaignée modere un peu ſes tranſports. Mais il menace le colonel Morden; il te menace, pour tes cruelles réflexions; il maudit toute l'eſpece humaine, & lui par-deſſus. On apporta hier tout ſon deuil, qui eſt auſſi profond que celui d'un mari pour ſa femme. Quoiqu'il fût huit heures du ſoir, il voulut s'en revêtir auſſitôt, & que ſes gens le priſſent auſſi pour le ſervir.

Je vois que tout le monde le blâme & prend parti pour cette miſs Harlove: mais, au fond, je ne comprends pas pourquoi. Elle avoit de la rudeſſe dans ſa vertu: & ſes parens, d'ailleurs, ſont vingt fois plus à blâmer que lui. C'eſt ce que je leur prouverai, quand ils voudront, en dépit de toute l'orgueilleuſe famille. S'ils ont été capables d'en uſer mal avec elle, de quel droit ſe plaignent-ils qu'il n'en ait pas uſé mieux? Toi, moi, Tourville, n'aurions nous pas fait comme lui? Tou-

tes les filles ne doivent-elles pas être en garde ? Lovelace a-t-il imité ce coquin de *Miller*, qui, après avoir débauché la fille d'un honnête marchand, lui a laissé le soin de payer la dépense qu'il avoit faite avec elle, a souffert tranquillement qu'on l'ait jetée dans une prison pour cette dette, & ne s'est point embarassé de l'y voir mourir de misere & de chagrin ? Tu sçais le fond de cette aventure. Miller est un scélérat qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui ressemble ? N'a-t-il pas payé jusqu'au dernier sou ? N'auroit-il pas épousé la dame au cœur d'acier ? Ainsi je le trouve parfaitement justifié. Pourquoi donc se livre-t-il à tant d'extravagances ? Qui se seroit attendu à cette foiblesse ? N'est-ce pas une honte de le voir assis en silence dans un coin, lorsqu'il s'est fatigué à force de mouvemens & d'exclamations ; l'œil morne, la tête penchée, apprenant à son ombre à faire des grimaces contre le mur ? Morbleu ! il me fait perdre patience.

Mais il n'a pas pris un moment de sommeil depuis dix jours. Tout le mal vient delà. Ecrivez-lui, Belford. Il faut le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, & satisfaire toutes ses fantaisies. On ne le rendra

dra pas traitable autrement. Il faut enterrer miss Harlove le plutôt que vous pourrez, & se bien garder de nous apprendre le lieu de sa sépulture.

❀ ❀

Cette lettre devoit partir hier. Nous lui avons dit qu'elle étoit en chemin, & nous espérions qu'il n'y penseroit plus. Mais il est furieux de n'avoir pas encore reçu la réponse.

Je mene ici la plus sotte vie du monde. Ce que j'ai vu, peu auparavant, du pauvre Belton, & ce que j'ai actuellement devant les yeux, est capable de me rendre aussi foible qu'eux, ou presque aussi lourd que toi, Belford. Il faut que je pense à chercher meilleure compagnie. L'ennui m'a forcé de lire quelque chose, pour me divertir; & tu sais que je déteste la lecture. Elle m'assoupit & me fait bâiller tout d'un coup. Cependant, je suis tombé à ce moment sur un passage de Dryden, qui a beaucoup de rapport à la situation de notre ami. Je veux t'en faire le juge.(Il transcrit quelques vers de ce poëte qui représentent un homme furieux d'infortune & de douleur; il compare cette peinture avec celle de M. Lovelace; & s'applaudissant de son essai, il

continue :) Tu vois que, si je m'étois appliqué à l'écriture, d'aussi bonne heure que toi & Lovelace, peut-être n'aurois-je pas moins réussi. Pourquoi non, je te prie ? Mais j'ai toujours eu de la haine pour les livres. C'est perdre le tems. J'aime l'action ; je hais l'indolence ; & dans les premiers tems de ma vie j'ai détourné plus d'écoliers de leurs études, que jamais maître n'en a forcés à s'appliquer. Le jeu ou les combats ont toujours fait mes délices.

Mais je me lasse d'écrire. De ma vie je n'ai fait une si longue lettre. La crampe gagne mes doigts, & ma plume pese cent livres. Adieu.

LETTRE CCCLV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A Uxbridge, Samedi, 9 Septembre.

BELFORD, il convient absolument que ma très-chere femme soit ouverte, & qu'elle soit embaumée. Ne perdons pas un instant. Je serai à Londres cette après-midi. J'ai déja prévenu deux chirurgiens, que je menerai avec moi.

Je veux que tout se fasse avec la dé-

cence que le cas, & la personne sacrée de mon adorable Clarisse exigent nécessairement. Nous ferons aussi tout ce qui sera possible pour garantir ses précieux restes, de toute altération : &, lorsqu'elle sera réduite en poussiere, ou qu'on ne pourra la conserver plus long-tems, je la ferai placer dans le tombeau de mes ancêtres, entre mon pere & ma mere. Moi, moi seul, je serai à la tête du deuil. Mais son cœur, sur lequel j'ai des droits incontestables, son cœur que j'ai possédé si long-tems, & qui m'est plus cher que le mien, je veux le garder toute ma vie. Je le conserverai, en dépit du temps & de la nature. Il sera toujours présent à ma vue : & tous les frais de la sépulture me regardent seul.

Qui me disputeroit mes droits ? à qui étoit-elle pendant sa vie ? N'est-elle pas morte à moi ? Ses détestables parens, dont la barbarie a seule causé sa mort, n'y avoient-ils pas renoncé depuis long-tems ? Elle les avoit abandonnés pour me suivre. J'étois par conséquent son choix. J'étois son mari. Qu'importe, si je l'ai maltraitée ? N'en suis-je pas cruellement puni ? Et si je n'avois pas le malheur de l'être, ne m'auroit-elle pas appartenue ? Ne m'avoit-elle pas pardonné ? Je suis

donc rentré dans mes premiers droits. J'y ſuis rétabli, comme ſi je ne l'avois jamais offenſée. Qui me les oſeroit conteſter ? Qu'il parle. Qu'il ait l'audace de ſe montrer.

En vertu d'un pouvoir ſi juſte, je te décharge, Belford, toi & tout le reſte du monde, des ſoins & des ſervices qui regardent ſa mémoire. A l'égard de ſon teſtament, c'eſt moi qui l'exécuterai, moi-même. Il n'y avoit point de contrat, point de termes réglés entr'elle & moi ; & je viens de prouver qu'elle étoit ma femme. Elle n'a donc pu diſpoſer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périſſe à jamais, ſi je ne fait valoir mes droits contre toutes ſortes d'oppoſitions !

En attendant, je te fais demander, par le porteur, une boucle de ſes cheveux. Mais ſouviens-toi que je te défends la moindre démarche ſans ma permiſſion. Je veux que tous les ordres viennent de moi. Ne ſuis-je pas ſon mari ? N'ai-je pas été pardonné ? Que ſignifieroit, autrement, le pardon que j'ai obtenu ?

Les deux inſupportables perſonnages, que vous m'avez envoyés, me cauſent une peine mortelle. Ils me traitent comme un enfant. Quelle peut être leur vue ? Cependant, ce traître de Doleman les imite.

Je leur entends dire entr'eux, qu'ils ont envoyé prier milord de se rendre ici. C'est apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils se proposer ? En vérité, tout le monde me paroît fou. Ils observent mes mains. Ils me considerent d'un air égaré. Ils me tiennent un langage que j'ai quelquefois peine à comprendre.

Souviens-toi, que je t'écris, pour te défendre de rien commencer sans mes ordres. Je défends aussi à Morden de se mêler de rien. Je m'imagine qu'il n'a point épargné contre moi les malédictions & les menaces. Mais je lui conseille de ne pas demeurer auprès d'elle, s'il veut éviter mon ressentiment. Tu m'enverras donc une boucle de ses cheveux. Tu feras préparer tout ce qui est nécessaire pour l'embaumer, & je me ferai accompagner d'un chirurgien. Tu tiendras le testament & tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en possession de son cœur dès cette nuit. Je prendrai les papiers. Mon dessein est d'en faire usage pour rendre justice à sa mémoire. A qui cet office convient-il mieux qu'à moi ? Qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce qu'elle étoit, & quel infame je suis, d'avoir été capable de la maltraiter ?

Le public apprendra aussi quelle est son implacable & son odieuse famille. Tout sera exposé sans ménagement ; les noms aussi peu déguisés que les faits. Comme c'est moi qui ferai la plus honteuse figure dans cet intéressant manifeste, j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendroit jamais. Qui s'en plaindra? Qui seroit assez hardi pour s'y opposer ?

Hâte-toi de m'apprendre, si la maudite Sinclair existe encore pour ma vengeance. Ce vieux monstre est-il mort ou vivant ? Il faut que je me signale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre, & ce diable incarné, & toute la cruelle famille des Harlowes. Il faut des hécatombes entieres, pour appaiser les manes de ma Clarisse.

Quand les articles du testament ne s'accorderoient pas avec mes volontés, je ne prétends pas moins être obéi. C'est à moi qu'il appartient d'interpréter les siennes. Ses ordres seront suivis après les miens. Elle est ma femme. Elle le sera éternellement. Je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu, Belford. Je me prépare à te joindre. Mais garde-toi, si tu fais cas de ma vie ou de la tienne, de me

contredire sur tout ce qui touche ma Clarisse.

Mon humeur est tout-à-fait changée. Je ne sais plus badiner, sourire, faire le plaisant. Je suis devenu impatient, colère. Tout me blesse. Aussi n'a-t-on jamais été plus cruellement tourmenté par des impertinens.

J'ajoute, en chiffre, que je me sens dans une situation terrible. Ma cervelle est aussi bouillante qu'une chaudiere sur une fournaise embrasée. De quoi donc est-il question ? Je m'en étonne. De ma vie, je ne me suis vu dans cette étrange agitation.

Au fond, Belford, je suis un exécrable mortel. Et lorsque je considere de quoi j'ai été capable à l'égard de cette femme angélique, dont j'ai détruit le repos, l'esprit, la beauté, l'honneur & la vie, je me condamne & me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je attendre de la pitié ? Je crains de ne pouvoir te supporter toi-même lorsque je vais te revoir. Tes

insultantes réflexions, tes cruels reproches, m'ont renversé l'esprit.

Mais on m'avertit que milord est arrivé. Que le Ciel le confonde & ceux qui l'ont fait appeller ! O Belford ! je ne sais ce que j'écris.

Son cher cœur, une boucle de ses cheveux, garde-toi bien d'y manquer. N'est-elle pas à moi ? Hélas ! à qui seroit-elle ? L'infortunée n'a ni pere, ni mere, ni frere, ni sœur ! Elle n'a que moi...... Mais quoi ? Elle n'est plus !... Je l'ai donc perdue ! Je l'ai perdue pour jamais ! Dieu ! Dieu ! comment ne suis-je pas encore anéanti ?

LETTRE CCCLVI.

M. Belford, à M. Mowbray.

Dimanche, 10 Septembre,
à 4 heures après-midi.

J'AI reçu votre lettre, avec celle de notre malheureux ami. Je suis charmé que milord soit venu travailler à sa guérison. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénésie durera peu, je souhaite

ardemment qu'aussitôt qu'il sera rétabli, on puisse l'engager à passer dans les pays étrangers. M. Morden, qui est inconsolable, a vu, dans le testament, que le cas n'est pas une séduction ordinaire. J'entrevois, par quelques mots échappés, qu'il se croit dégagé, par cette raison, de la parole qu'il a donnée à sa cousine mourante, de ne pas chercher à venger sa mort.

Il faudra, mon cher Mowbray, lui donner sa santé pour motif de vos instances; car, si vous lui parlez de sa sûreté, non seulement il ne partira point, mais il cherchera le colonel. A l'égard de la boucle de cheveux, comme vous avez vu autrefois miss Harlove, il vous sera aisé de le satisfaire, en lui donnant quelques cheveux de la même couleur, s'il s'obstine à demander cette consolation. Je continuerai de lui écrire, puisqu'il le souhaite, & je le ferai comme si je ne lui supposois aucun désordre dans l'esprit, c'est-à-dire, que mes réflexions ne seront pas plus ménagées, dans l'espérance qu'après sa guérison, elles pourront pénétrer jusqu'à son cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le tems de tirer une copie de mes lettres, & que plusieurs raisons me font souhaiter de les

avoir sous mes yeux, j'exige absolument qu'elles me soient renvoyées lorsque je les demanderai. C'est une condition à laquelle M. Lovelace a consenti, & qui s'est exécutée jusqu'à présent.

Ta lettre, Mowbray, est une piece inimitable. Tu es réellement une étrange créature. Mais souffre que je te conjure, toi & l'évaporé Tourville, par la fin du pauvre Belton, dont vous avez été témoins tous deux, par la frénésie de Lovelace & par sa cause, & par le terrible état de la misérable Sinclair, de penser sérieusement à changer de vie. Pour moi, quelque usage que vous fassiez de ces exemples, je suis déterminé à suivre l'avis que je donne, & j'en signe volontiers l'engagement.

BELFORD.

*(Les lettres suivantes contiennent, 1°. Le récit que M. Belford fait à M. Lovelace, de l'épouvantable mort de la Sinclair. Ce tableau est purement anglois; c'est-à-dire, revêtu de couleurs si fortes, & malheureusement si contraires au goût de notre nation, que tous mes adoucissemens ne le rendroient pas supportable en françois. Il suffit d'ajouter que l'*infame *& le* terrible *composent le fond de cette etrange peinture.*

2°. *Un très-long récit que M. Morden fait à M. Belford, de la réception du corps de Clarisse au château d'Harlove, de ses funérailles, de l'affliction & des regrets de sa famille, mais particuliérement de la tendre & noble douleur de miss Howe, qui après avoir fait demander la permission d'entrer pour quelques minutes au château, & celle de n'en pas voir les habitans, se fait conduire au cercueil par M. Morden, embrasse mille fois sa chere amie malgré les horreurs de l'appareil funebre, dit & fait mille choses touchantes. Cette narration, qui contient cinq grandes lettres, est suivie d'une réponse de M. Belford, digne du plus honnête homme du monde.*

3°. *Une lettre de M. Harlove le fils à M. Belford, pour l'engager, par des raisons assez plausibles, à résigner sa qualité d'exécuteur; avec la réponse de M. Belford, qui se fonde sur des raisons beaucoup plus fortes pour déclarer qu'il regarde un office si cher & si sacré comme le premier devoir de sa vie.*

4°. *Le testament de miss Clarisse Harlove, piece singuliere par la beauté des sentimens & par le détail des dispositions. Il suffira d'observer que rien n'échappe aux attentions de la testatrice. Ses parens,*

ses amis, ses bienfaicteurs, & ses ennemis mêmes, ou ceux qui méritent ce nom, paroissent successivement sur la scene. Les pauvres n'y sont pas oubliés. Sa terre est léguée à son pere, pour la faire rentrer dans l'ordre de la succession : mais elle y donne un logement commode à madame Norton, avec une forte pension pour le reste de ses jours. Miss Howe est partagée en amie favorite, c'est-à-dire, qu'on lui laisse un portrait d'après nature, & plusieurs bijoux précieux dont la vue doit servir à l'eternel entretien de son amitié. Le projet de recueillir toutes les lettres qui composent ce recueil, pour justifier la conduite & la mémoire de la malheureuse Clarisse, est répété en termes formels. L'exécution en est confiée à M. Belford & à miss Howe.

M. Morden s'étant joint ouvertement à l'exécuteur testamentaire, toutes les objections & les plaintes de la famille ne purent empêcher l'accomplissement de chaque article. On lit dans une lettre du colonel à M. Belford, que les regrets des Harloves, pour quelques legs qu'ils traitoient d'excessifs, faisoient assez connoître combien sa cousine avoit eu raison de choisir un étranger pour exécuteur de ses dernieres volontés. « Si son choix, dit-il, étoit

» *tombé sur un de ses proches, il n'y a que*
» *trop d'apparence que le testament n'au-*
» *roit pas été plus consulté que celui d'un*
» *roi. Mais M. James Harlove ne fait pas*
» *attention que son avidité pour des baga-*
» *telles peut lui faire perdre de plus*
» *grosses sommes, s'il me survit. Une ame*
» *si étroite & si intéressée aura peu de part*
» *à mon héritage.* »

LETTRE CCCLVII.

M. BELFORD, à milord M.

A Londres, 14 Septembre.

MILORD,

J'appréhende extrêmement que, malgré les dernieres déclarations de miss Clarisse Harlove, ses infortunes ne produisent quelque nouveau désastre après sa mort. Cette crainte, milord, me porte à vous proposer de le faire partir incessamment pour l'Italie, où je compte que son séjour éteindra bientôt tous les ressentimens. Mais, comme il ne faut pas espérer qu'il s'éloigne de cette isle, s'il se défie des motifs qui doivent vous le faire souhaiter, on peut lui donner pour prétexte

son propre repos & sa santé. Tous les pays du monde sont égaux pour M. Mowbray & M. Tourville. Ils consentiront peut-être à l'accompagner. J'apprends avec joie qu'il commence à se rétablir: mais c'est une raison de plus pour presser son départ; & je crois que le délai seroit dangereux.

Vous n'ignorez pas, milord, que cette incomparable personne m'a fait l'honneur de me confier l'exécution de ses dernieres volontés. J'en vais transcrire un article, qui regarde votre illustre famille; & je prends la liberté de mettre sous mon enveloppe, une lettre, dont il seroit inutile de nommer l'auteur & d'expliquer le sujet. Votre prudence, milord, vous fera juger s'il est à propos, & dans quelles circonstances il convient qu'elle soit remise à son adresse. J'ai l'honneur, &c.

BELFORD.

(Miss Clarisse laissoit, par son testament, une bague, suivant l'usage d'Angleterre, à milord M...., aux deux dames ses sœurs, & à ses deux nieces, avec des témoignages fort vifs de reconnoissance & d'affection. La lettre que M. Belford envoie à milord, est celle que miss Clarisse avoit laissée, en mourant, pour M. Lovelace.)

A monsieur LOVELACE.

JE vous ai dit, monsieur, dans ma derniere lettre, que vous en recevriez une autre de moi lorsque je serois arrivée à la maison de mon pere. Je présume, avec une humble confiance, qu'au moment où vous la recevez, je suis dans cette heureuse demeure; & je vous invite à me suivre, aussitôt que vous serez préparé pour cet important voyage.

Sans pousser l'allégorie plus loin, mon sort est accompli dans le moment que ces caracteres frappent vos yeux. Ma sentence est prononcée, & je suis un être heureux ou misérable à jamais. Si je suis heureuse, je n'en ai l'obligation qu'à la bonté infinie du ciel. Si je suis condamnée à des malheurs sans fin, je les dois à votre injuste cruauté. Considérez donc, pour votre propre intérêt, léger, cruel, malheureux jeune homme! considérez si le barbare & perfide traitement que j'ai reçu de vous, méritoit le hasard où vous avez mis votre ame immortelle; puisque vos criminelles vues ne pouvoient être remplies que par la violation libre & volontaire des sermens les plus solemnels, aidée d'une violence & d'une bassesse indignes de l'humanité.

Il en eſt tems encore, & je vous avertis pour la derniere fois, d'ouvrir les yeux ſur votre conduite. Votre ſonge doré ne peut durer long-tems. La carriere où vous marchez ne peut avoir de charmes, qu'autant que vous en écartez les réflexions. Une malheureuſe inſenſibilité eſt le ſeul fondement ſur lequel votre paix intérieure eſt établie. Lorſque vous deviendrez la proie des maladies, lorſque les remords commenceront à vous faire ſentir leur pointe, que votre condition ſera terrible! Quel triomphe vous ferez-vous alors, d'avoir été capable, par une ſuite de noirs parjures & de lâchetés étudiées, ſous le nom de galanterie & d'intrigue, de trahir de jeunes perſonnes ſans expérience, qui ne connoiſſoient peut-être que leur devoir avant que de vous avoir connu? Pas une bonne action à vous rappeller, dans ce tems de langueur; pas même une intention vertueuſe! D'horribles ſouvenirs de toutes parts, & les cris d'une conſcience épouvantée! Réduit à ſouhaiter envain l'anéantiſſement, pour lequel vous vous croiriez heureux de pouvoir compoſer!

Songez, monſieur, que je ne puis avoir d'autres motifs dans cette lettre que votre propre intérêt, & celui de l'innocence, qui peut encore être abuſée par

vos noires inventions & par vos parjures. Mes vœux pour votre réformation ne sont pas ceux d'une épouse suppliante, qui s'efforceroit de vous inspirer des sentimens dont elle auroit à tirer autant d'avantage que vous. Ils sont désintéressés, & je ne connois aucun devoir qui m'y oblige. Mais je me défierois de mon propre repentir, si j'étois capable de rendre le mal pour le mal; & quelques noirs qu'aient été vos outrages, je dois être capable de vous pardonner, comme je souhaite le pardon du ciel pour moi-même.

Je répete donc que je vous pardonne, & que je prie le Tout-Puissant de vous pardonner aussi. Au moment que j'écris cette lettre, il ne me reste point d'autre regret que celui d'avoir causé à des parens, les plus indulgens du monde jusqu'au moment où je vous ai connu, un mortel chagrin, par le scandale que j'ai donné au public, par le déshonneur dont j'ai couvert ma famille & tout mon sexe, & par le tort irréparable que j'ai fait à la vertu. Si je ne considere que moi-même, vous ne m'avez dérobé que des avantages passagers, dont je ne jouirai plus lorsque vous recevrez ma lettre. Vous n'avez fait qu'accourcir une vie qui me promettoit quelques agrémens, mais dont la durée

étoit incertaine, & la fin tôt ou tard infaillible. Je vous dois peut-être des remerciemens, pour m'avoir garantie de porter ma part d'un joug fâcheux, avec un homme qui m'auroit causé vraisemblablement autant de chagrins que j'aurois vécu de jours. Je vous en dois encore plus pour m'avoir ouvert, par un chemin rempli, à la vérité, de douleurs & d'afflictions, l'entrée d'une vie que j'ose me promettre heureuse. Ainsi, quoique je ne sois redevable de rien à vos intentions, vous m'avez rendu, monsieur, un service réel. Je souhaite votre bonheur en revanche. Mais telles ont été jusqu'à présent votre conduite & vos actions, qu'il ne vous reste pas un moment à négliger pour se repentir.

Vous dire que pendant quelque tems je vous ai donné la préférence sur tous les autres hommes, c'est faire un aveu dont je dois rougir, puisqu'alors même j'étois fort éloignée de vous croire des mœurs réglées. Il est vrai que je l'étois encore plus de vous croire capable, vous & tout autre homme au monde, des affreux excès dont vous vous êtes noirci. Mais j'emporte la consolation d'avoir été long-tems fort au-dessus de vous; car, je vous ai méprisé du fond du cœur, depuis que j'ai

connu votre horrible caractere. Et vous ne ferez pas surpris de la contrariété de ces sentimens, si j'ajoute que cette préférence n'étoit pas fondée sur d'aveugles motifs. J'ai eu la présomption, ou peut-être la foiblesse de me regarder comme un instrument que la Providence pouvoit employer pour rappeller des voies du vice un homme que je croyois digne de cette entreprise. Vous devez même juger, par l'effort que je fais aujourd'hui pour vous réveiller de votre léthargie sensuelle, que je n'ai pas renoncé tout-à-fait à mes espérances.

Ecoutez-moi donc, malheureux Lovelace! comme un oracle certain, dont la voix s'éleve d'entre les morts. Vous n'avez pas un moment à perdre. Le ciel, qui vous exhorte au repentir par ma bouche, vous annonce en même tems ses vengeances.

Puissiez-vous trembler de cette menace! Puisse-t-elle vous faire éviter le sort qui attend les hommes abandonnés, & vous faire acquérir des droits à la clémence que vous avez méprisée si long-tems! C'est le vœu sincere de

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCLVIII.

Miss CHARLOTE MONTAIGU, *à M.* BELFORD,

Au château de M..., 15 de Septembre.

MONSIEUR,

Une attaque de goutte ôtant à milord le pouvoir de se servir de sa plume, il m'ordonne de vous informer qu'avant l'arrivée de votre lettre, M. Lovelace se disposoit à passer dans les pays étrangers. Nous nous efforcerons, par les motifs que vous nous représentez, de lui faire hâter son voyage.

Vous auriez peine à vous imaginer combien nous sommes pénétrés de la mort de miss Harlove. Depuis cette fatale nouvelle, mes deux tantes n'ont pas eu un moment de repos & de santé. Nous nous étions proposés, avec complaisance, de cultiver sa connoissance & son amitié après le départ de M. Lovelace; & nous nous serions soumises à toutes les conditions

qu'elle auroit voulu nous imposer. La bonté qui l'a fait penser à nous, dans ses dernieres dispositions, renouvelle nos regrets pour cette irréparable perte ; mais elle ne sauroit les augmenter. Nous ne cesserons jamais de porter les chers gages de son souvenir, s'ils résistent au pouvoir des années, comme nous pouvons l'assurer de notre reconnoissance & de tous nos autres sentimens.

Tout le monde se promet ici que vous n'épargnerez rien pour arrêter les suites de ce malheureux événement. Milord me charge de vous marquer particuliérement qu'il fera l'usage convenable de la lettre que vous confiez à sa discrétion. Je suis, monsieur, votre. &c.

CHARL. MONTAIGU.

LETTRE CCCLIX.

M. Lovelace, à M. Belford.

Au château de M...., lundi,
18 de Septembre.

Depuis ce 6, le plus funeste de tous les jours, je ne me connois plus moi-même, & je suis abandonné de toutes les joies de la vie. On me parle d'une lettre fort étrange que vous avez reçue de moi. Je me souviens de vous avoir écrit; mais il ne me reste aucune idée du sujet & des termes de ma lettre.

Que j'ai passé par de cruelles épreuves! Il me semble qu'une vengeance inconnue n'a pas cessé de me tourmenter! Je n'ai jamais été assez fou pour douter d'une Providence; mais on ne me fera pas attribuer aisément, au courroux du ciel, quantité d'événemens qui ne me paroissent que l'effet du hasard. Cependant, s'il est vrai que toutes nos mauvaises actions doivent être punies ou dans ce monde ou dans l'autre, je crois volontiers qu'il vaut mieux que ce soit ici. Je trouve

mon intérêt à me persuader, non seulement que ma punition est commencée, mais qu'elle est déjà complete; puisque ce que j'ai souffert, & ce que je souffre encore, est au-dessus de toute description. Je ne veux qu'un exemple de ce que j'appelle vengeance: moi, ce barbare qui a fait perdre, pendant une semaine entiere, l'usage de ses sens à la plus incomparable de toutes les femmes, je me suis vu puni, pendant dix jours, par la perte des miens, C'est une préparation.... qui sait à quoi? Hélas! hélas! quand commencerai-je à goûter une heure de joie?

Je suis dans le plus excessif abattement. Cette lettre posthume de ma trop chere Clarisse ne me sort pas un moment de l'esprit. Toutes les perfections de cette incomparable fille se présentent sans cesse à ma mémoire. Je sens que ma tête est dans un étrange désordre. Douleur, douleur, douleur! quand serai-je quitte de toi?

* *

Mardi, 19.

Je crois avoir repris un peu de gaieté. Mowbray & Tourville m'ont rejoint ici,

Mais que peuvent Mowbray & Tourville? Que peut le monde entier, & toute la race humaine?

Cependant, ils sont fort irrités contre toi, pour la derniere lettre que tu t'es avisé de leur écrire (*). Tu es un barbare, disent-ils, un homme sans compassion & sans amitié.

Mais rien n'est capable de me distraire. Il faut que je quitte encore la plume. O Belford! Belford! je suis, je serai toujours dans une misérable absence de moi-même. Jamais, jamais je ne reviendrai ce que j'étois.

Jeudi, 21.

Mowbray, Tourville, n'ont apporté aucun changement à ma situation. Je me sens d'une pesanteur que je ne puis comparer à rien; malade jusqu'au fond de l'ame, incapable de tout. Il faut que je fasse l'essai de leur expédient; je veux éprouver quel fruit un changement de climat pourra produire. Je quitterai ce royaume. Ma Clarisse n'est plus. L'Angleterre, le monde entier, ne m'offrent rien qui mé-

(*) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

rite

rite le soin qu'on prend de ma vie. Mais dois-je partir sans m'être signalé par quelque illustre attentat, pour sa vengeance & pour la mienne ? Il m'est venu plusieurs fois à l'esprit d'aller mettre le feu de mes propres mains à l'exécrable maison de la Sinclair, & de faire la garde aux portes & aux fenêtres, pour empêcher que personne n'échappe aux flammes. Si l'édifice ne tenoit pas à d'autres, ne doute pas que cette furieuse résolution ne fût déjà remplie. Mais il me semble que, sans mon secours, ce vieux monstre touche à sa récompense. On me parle d'une lettre qui la regarde, & qui est peut-être de toi ; mais si choquante, disent-ils, qu'ils ne peuvent me la communiquer à présent.

Ils me gouvernent, en vérité, comme un enfant. La fievre m'a tellement abattu, que je suis forcé de le souffrir, jusqu'à ce que j'aie repris un peu de force. A présent, mon pauvre ami, je ne suis capable ni de manger ni de dormir. Croirois-tu que nuit & jour j'ai la cervelle comme en feu ? Il faut qu'elle soit de la nature de l'asbeste, pour n'être pas consumée. Mes idées n'ont rien de distinct. Je n'ai devant les yeux que de la confusion & des ténebres. Soit horreur d'imagination, soit trouble de conscience, je ne roule que des projets

funestes, tels que de me pendre, de me casser la tête ou de me noyer. Mes intervalles lucides sont encore pires. Ils me donnent le tems de réfléchir sur ce que j'étois une heure auparavant, & sur ce que je suis menacé de redevenir une heure après, ou peut-être toute ma vie; le jouet de mes ennemis, la raillerie des sots, la proie de mes valets, qui trouveront quelque jour leur compte à me lier, à me maltraiter indignement après m'avoir fait passer pour fou. Qui soutiendroit de si cruelles réflexions ? Quelles horribles craintes! & quand je les supposerois fort éloignées, n'est-il pas affreux de s'imaginer qu'on puisse tomber dans cet état, & que nos meilleurs amis en soient alarmés, jusqu'à se croire obligés de prendre des précautions ? Quel moyen d'y penser ? & quel moyen néanmoins de s'en défendre ? Non, non, je n'y penserai plus. Je parviendrai bientôt à me remplir d'idées agréables, ou je me poignarderai demain avant la fin du jour.

LETTRE CCCLX

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi, 23 de Septembre.

JE t'écris pour te redemander mes deux dernieres lettres. J'avoue que chaque fois que j'ai pris la plume, je ne t'ai pas fait de peinture qui ne fût celle de mon ame : & , quelque démon qui m'ait poussé, je n'ai pu m'empêcher de la faire. De noires exhalaisons, qui ne faisoient que s'épaissir à mesure que j'écrivois, m'avoient tellement troublé le sang, que, malgré moi, je ne cessois pas de retomber dans le lamentable. Il est étrange, extrêmement étrange, que la conscience puisse forcer les doigts d'un coupable, & le rappeller continuellement à traiter le même sujet, dans le tems qu'il s'efforce de l'oublier. Mais est-il moins surprenant que, sans nouvelle raison, il puisse, en un jour ou deux, abandonner l'objet qui l'occupoit uniquement ; & que, tout d'un coup, il se trouve assez éclairé des rayons de la joie & de l'espérance, pour avoir honte de tout ce

qu'il écrivoit? Une copie de ma derniere lettre, que le hasard a fait tomber entre mes mains, tirée, sans ma participation, par Charlotte Montaigu, m'a fait penser qu'un ennemi se réjouiroit de la voir. Et je confesse que, si j'avois passé une semaine de plus, dans l'état où j'étois lorsque j'en ai fait la derniere partie, j'aurois été renfermé le septieme jour, & peut-être enchaîné le huitieme: car je me rappelle à présent que le mal revenoit avec une violence irrésistible, en dépit des saignées & d'une diete fort rigoureuse.

Il est vrai que je suis encore excessivement affligé que cette admirable femme ait fait un choix si contraire à mes desirs. Mais, puisque le sort en a décidé, puisqu'elle étoit déterminée à quitter le monde, & puisqu'actuellement elle a cessé d'exister, dois-je m'abandonner à de si sombres réflexions sur un événement passé, sur un événement qui ne peut revenir; moi qui suis, graces au ciel, en possession d'un fonds si riche de vie & de santé? Son exemple même ne m'apprend-il pas à quoi je devrois m'attendre, si j'étois capable de cette folie? C'en seroit une autre, cher Belford, de ne pas sentir enfin que je suis sorti trop long-tems de mon caractere.

Pourquoi m'a-t-on accoutumé dès l'en-

fance à ne pas souffrir de contradiction ? Ne devoit-on pas savoir que cette indulgence étoit une cruauté ? Je suis déjà vivement puni, par l'affoiblissement de ma raison, dont il n'est que trop vrai que j'ai ressenti les effets pendant plusieurs jours ; & lorsqu'une fois la raison est altérée..... mais je ne puis me le rappeller sans frémir. Veux-tu savoir ce que j'en conclus ? C'est que ce repentir & cette réformation pour laquelle ma chere & rigoureuse déesse faisoit des vœux si ardens, ont été justement différés ; & qui sait pour combien de tems ? Un fou, un furieux, est-il capable de l'un ou de l'autre ?

Une fois attaqué, te dis-je, du côté de la raison, je dois m'efforcer de bannir toutes les réflexions noires, qui auroient pu, sans un incident si fâcheux, me conduire à quelque chose de sérieux & d'utile. Mon cher médecin, le docteur Hale, n'a pas eu peu de peine, à force de saignées, de ventouses & de diete, me tenant en plein jour dans l'obscurité des plus profondes ténebres, à me rappeller des portes de la mort ou de la folie. Aujourd'hui même, il ne cesse de me dire, pour ma consolation, que j'en serai quitte pour quelques retours, au tems des pleines lunes, (as-tu rien entendu de plus horrible ?) & que je

ne dois pas avoir moins d'attention sur moi vers les équinoxes, que César ne s'en devoit aux Ides de Mars.

Que je me sens piqué, en jetant les yeux sur ce que je me souviens d'avoir été! Privé de la vue du soleil & de toute sorte de consolation; environné d'une troupe de misérables, dont l'un me présentoit un bouillon, l'autre un bol céphalique, l'autre une potion cordiale! se parlant entr'eux à voix basse; répondant de même à vingt impertinens qui venoient lever les rideaux de mon lit, pour demander comment je me trouvois, & quel avoit été l'effet des remedes! Quelle vie! Rien d'actif autour de moi, rien dans moi-même, excepté le ver qui ne meurt jamais! Loin, loin, tous ces souvenirs, qui viennent trop souvent m'assiéger. Adieu Belford.

Mais n'oublie pas de me renvoyer ma derniere lettre, & ne bâtis rien sur les miseres dont elle est remplie. Je veux, je dois, j'ai déjà su triompher de toutes ces infructueuses vapeurs. Ma constitution se fortifie à chaque moment, pour seconder mes résolutions: &, si j'excepte quelques soupirs que je donne, par intervalles, à la mémoire de l'objet chéri, j'espere de redevenir bientôt ce que j'étois, c'est-à-dire,

la vivacité, l'enjouement, la gaieté même. Oui, oui, je ſerai encore une fois le fléau d'un ſexe qui n'a pas ceſſé d'être le mien, & qui ſera, dans un tems ou dans un autre, celui de tous les hommes du monde.

Recommence donc à m'écrire ſur l'ancien ton. Je m'imagine que tu dois avoir mille ſingularités curieuſes à me communiquer, lorſque je ſerai tout-à-fait en état de lire ou d'entendre comment on a diſpoſé de ce qu'il y avoit de mortel dans ma chere Clariſſe. Mais ce que j'apprendrois dans la joie de mon cœur, ce ſeroit que ſes implacables parens fuſſent la proie de leurs remords. Voilà ce que tu peux m'écrire dès aujourd'hui. Il eſt conſolant de n'être pas ſeul miſérable, ſur-tout quand c'eſt aux objets de ſa haine qu'on voit partager ſa miſere. Adieu, Belford. Encore une fois, adieu.

LETTRE CCCLXI.

M. Lovelace, à M. Belford.

JE me prépare à quitter cette isle. Mowbray & Tourville me promettent leur compagnie dans six semaines ou deux mois. Je veux te tracer ma route. Je me rends d'abord à Paris, où le desir de m'amuser me fera renouveller mes anciennes connoissances. Delà, je passe dans quelques cours d'Allemagne, pour me rendre ensuite à Vienne : d'où je descendrai à Venise par la Baviere & le Tirol. Venise m'arrêtera durant tout le carnaval. Delà, je retourne par Florence & Turin ; je traverse le Mont Cenis, & je reviens à Paris, où je compte de trouver mon ami Belford, confiné sans doute dans ses projets de pénitence, livré aux mortifications, en un mot, un véritable anachorete, mais de l'espece vagabonde, & voyageant dans l'espérance de couvrir une multitude de péchés par son zele à convertir un vieux compagnon de débauche.

Cependant je dois t'avertir, mon cher

ami, que, si les fonds augmentent comme ils ont fait depuis ma dernière lettre, il est à craindre que tu ne trouves dans cette entreprise plus de difficulté que tu ne penses. Et, pour te parler de bonne foi, j'ai peine à me persuader que ta réformation puisse durer. Les vieilles habitudes ne se déracinent pas si facilement. L'enfer, qui se trouve bien de tes longs & fidèles services, ne te laissera pas sortir patiemment de ses chaînes. Une jolie fille, qu'il jettera dans ton chemin, recommencera bientôt à t'échauffer le sang, à dérider ta triste figure, & je te vois aussi vicieux que jamais. Résisteras-tu, Belford, au pouvoir d'une belle taille, d'un teint charmant, de deux yeux qui te porteront la guerre jusqu'au fond de l'ame ! Va, tu te croiras trop heureux d'être rappellé à tes inclinations favorites. Tu composeras avec ton ancien maître, que tu promettras de servir jusqu'à l'âge de l'impuissance ; & lui, qui sera bien sûr de te retenir alors par quelque goût d'un autre ordre, qu'il aura l'adresse de te ménager pour ce terme, sera fort satisfait du traité. Tu conserveras le dessein de te réformer, jusqu'à ta vieillesse, qui arrivera douze bonnes années avant que tu t'en apperçoives ; & ta tête grise sera

moissonnée comme les autres, lorsque tu t'y attendras le moins.

Tu vas croire que je sors ici de mon caractere. Que veux-tu ? C'est la force de la vérité, qui m'oblige de t'avertir du danger actuel où tu es, & que je crois d'autant plus grand, que tu ne parois pas t'en défier. Ainsi, deux mots encore sur le même sujet.

Tu as formé de bonnes résolutions. Si tu ne les gardes pas, compte que jamais tu ne feras capable d'en garder aucune. Cependant, comme tu as contre toi le vieux serpent & ta jeunesse, il y a six à parier contre un, que tu ne les garderas point. Tu les as formées; n'y eût-il que cette raison, tu ne les garderas point. Or, si tu les violes, ne deviens-tu pas le jouet des hommes & le triomphe de l'enfer ? Fais-y bien attention. Que je rirai le premier ! car l'avis que je te donne ne vient pas d'un trop bon principe. Je te l'avoue de bonne grace. Peut-être souhaiterois-je que la source en fût meilleure : mais je n'ai jamais menti aux hommes, comme je crois pouvoir ajouter que jamais je n'ai dit la vérité aux femmes. Le premier point est un mérite dont tous les libertins ne pourroient pas se vanter. Le second est leur partage commun.

Je redeviens fou, sur ma foi! Mais, graces à mon étoile, ce n'est plus une folie noire. Je m'occupe actuellement à prendre congé de mes amis. Lundi prochain, je compte de te voir à Londres, & d'y passer une soirée agréable avec toi, Mowbray & Tourville. Mon départ ne sera pas remis plus loin qu'au jour suivant. Nos deux amis doivent m'accompagner jusqu'à Douvres, & je me flatte que tu seras de la partie. Je veux vous laisser bien ensemble. Ils ont pris fort mal la maniere dont tu les as traités dans tes dernieres lettres. Tes reproches, disent-ils, attaquent jusqu'à leur jugement. Je me moque d'eux; & je leur reponds que ceux qui en ont le moins, sont les plus prompts à se choquer qu'on leur en refuse.

Hâte-toi de tenir prêts tous les papiers & les récits que tu me dois avant mon départ. Je veux emporter une copie du testament. Qui sait si les mêmes choses qui serviront, dis-tu, à te soutenir dans tes honnêtes projets, n'auront pas la force d'opérer ma conversion?

Tu parles de te marier, Belford. Que penses-tu de ma cousine Charlotte? Mais je crains que, pour tes vues de pénitence, sa naissance & sa fortune n'aient un peu

trop d'éclat. L'objection ne te paroît-elle pas juste ? Charlotte est une fille de mérite. Pour la piété, qui est aujourd'hui ta passion, je n'ose trop répondre d'elle. Cependant je la trouve assez sérieuse, pour son sexe & pour son âge : peut-être capable aussi, comme toutes les autres, de ne pas se refuser au plaisir, si sa réputation étoit à couvert. Mais il me vient une autre idée, qui me fait craindre encore plus que ce parti ne te convienne mal. Tu es si lourd & si gauche, qu'avec ton air de matelot, on s'imagineroit qu'elle t'auroit pris dans quelque port à ton arrivée des Grandes-Indes. Non, je ne crois pas que Charlotte te convienne.

Cependant je suis d'avis, comme toi, qu'il faut te marier, si le mariage est nécessaire pour assurer tes moeurs. Attends... Je crois avoir trouvé ton fait. La veuve Lovick n'a-t-elle pas une fille, ou quelque niece ? Entre les femmes un peu distinguées par la fortune & la naissance, il n'est pas aisé d'en trouver une qui soit disposée à t'accompagner une ou deux fois le jour à l'église. Mais, puisque tu voudrois une chere moitié qui pût servir à tes mortifications, ferois-tu si mal de prendre la veuve même ? Elle auroit un double intérêt à ta conversion. Que d'a-

gréables soirées d'hiver vous passeriez, tête à tête, à comparer votre vie passée, & ce que les bonnes ames appellent *leurs expériences* ! Je parle sérieusement, Belford ; en vérité, très-sérieusement ; & j'abandonne mes idées à tes sages considérations.

(M. Belford répond à cette lettre par des plaintes de l'incroyable légéreté de son ami. Il lui dit que, dans l'état où son étrange caractere l'a déjà fait parvenir, il ne voit plus aucun danger à lui laisser la liberté de lire quelques lettres que, par des ménagemens assez inutiles, il a souhaité qu'on ne lui fît voir qu'après sa guérison. Telle est particuliérement celle qui contient l'affreux sort de la Sinclair, dont il lui propose l'exemple comme une redoutable leçon. Il ajoute que celui de Mac-Donald, ou du prétendu capitaine Tomlinson, en est une autre. Cet aventurier n'ayant pour ressource que son effronterie & ses artifices, s'étoit livré à la contrebande, qui ne s'exerce nulle part avec plus d'audace qu'en Angleterre. Mais, depuis deux jours, il avoit été surpris par les gardes, contre lesquels il avoit entrepris de se défendre ; & dans le combat, il avoit reçu deux coups de fusil, dont il étoit mort quelques heures après ; assez

heureusement néanmoins, puisque cet accident l'avoit sauvé du gibet, auquel il auroit été condamné suivant les loix. La lettre de M. Belford contient des réflexions fort sensées sur les suites ordinaires de la débauche & du crime. Elle finit par une aimable peinture de la vertu & de ses fruits, dont il déclare qu'à l'avenir rien n'est capable de lui faire perdre le goût. Cependant, il promet de se trouver à Paris dans le tems que M. Lovelace lui a marqué; quoiqu'avec peu d'espérance de le rappeller alors à des principes plus réglés, si ses réflexions sur tout ce qui est arrivé depuis quelques semaines, n'ont pas produit cet effet lorsqu'il se propose de le rejoindre.)

LETTRE CCCXLXII.

M. BELFORD, à M. MORDEN.

Jeudi, 21 de Septembre.

PERMETTEZ, monsieur, que je m'explique ouvertement sur un point dont mille raisons me font un devoir si sacré, que rien ne peut & ne doit m'en dispenser.

J'ai promis à la divine personne que nous pleurons, d'employer tous mes efforts pour prévenir un nouveau malheur, dont la crainte a paru l'occuper jusqu'au dernier moment de sa vie. Je ne me bornerai donc pas à vous en parler dans des termes obscurs. C'est avec une extrême inquiétude que je viens d'apprendre une déclaration, par laquelle on m'assure que vous avez terminé vos adieux au château d'Harlove, en vous disposant à retourner en Italie. Vous avez dit hautement que vous renonciez au repos, jusqu'au jour où vous auriez vengé votre cousine.

Je ne pense point à défendre un coupable ami, ni même à vous apporter de vaines excuses pour exténuer son crime. Ce-

pendant, je dois vous rappeller que la famille, par ses persécutions dans l'origine, & par l'inflexible dureté qui les a suivies, partage au moins le blâme. Il y a même assez d'apparence qu'une personne aussi vertueuse que miss Harlove, n'ayant rien à se reprocher, & trouvant dans son cœur le témoignage de son innocence, auroit passé sur une injure personnelle; sur-tout, lorsqu'elle voyoit M. Lovelace disposé à la réparer, & que les instances d'une illustre famille sembloient faire tourner l'offense à sa gloire. La premiere fois, monsieur, que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous informerai de toutes les circonstances de cette fatale histoire; & vous verrez que M. Lovelace avoit d'abord été fort maltraité par toute la famille, sans autre exception que la divine Clarisse. Cette exception, je le sais, augmente beaucoup son crime; mais, comme il ne se proposoit, dans ses caprices, que d'éprouver la vertu d'une femme qu'il aimoit d'ailleurs jusqu'à l'adoration, & que non seulement ses instances ont été si humbles & si pressantes pour obtenir sa main, mais que son désespoir, en perdant le pouvoir de réparer le mal, est allé jusqu'à la perte de sa raison, il me semble, monsieur, qu'il y a beaucoup d'objections à

faire contre une résolution telle qu'on vous l'attribue.

Je vous lirai, en même tems, quelques endroits de ses propres lettres, dont plusieurs ne peuvent manquer de vous convaincre que ce malheureux homme, revenu depuis peu à la raison, n'a pas besoin d'autre châtiment que ses propres réflexions. J'ai relu, à ce moment, les copies des lettres posthumes. Je vous les envoie toutes, à la réserve de celle qui étoit pour lui, & que je me réserve à vous communiquer dans notre premier entretien. De grace, relisez celle qui vous étoit adressée, & celle qui étoit pour M. James Harlove. Je vous les remets sous les yeux, parce qu'elles regardent particuliérement le sujet qui me porte à vous écrire. Elles me paroissent sans replique. L'impression, du moins, qu'elles font sur moi est assez forte, pour me faire promettre au ciel de ne jamais tirer l'épée dans une querelle particuliere.

Permettez-moi d'ajouter que M. Lovelace n'a pas donné de nouveau sujet d'offense, depuis la visite que vous avez rendue à milord M.....; c'est-à-dire, monsieur, depuis un tems où vous avez été si convaincu vous-même de la sincérité de ses intentions, que vous avez sollicité votre chere cousine à lui pardonner.

J'ajoute, monsieur, j'ajoute encore, (quoiqu'il n'en soit pas besoin sans doute, lorsque vous y penserez de sang froid) la promesse que vous avez faite à votre cousine mourante ; une promesse, qui, dans la confiance dont elle étoit remplie pour vous, a servi, vous le savez, à rendre ses derniers momens plus tranquilles.

'Cher colonel ! l'outrage la regardoit sans doute. Sa famille entiere avoit part à la cause. Elle a tout pardonné. Pourquoi ne pas imiter ce que nous admirons ?

Vous me demandiez un jour, s'il étoit possible qu'un homme de courage fût capable d'une bassesse préméditée. En général, je crois que le courage & la bassesse sont des qualités incompatibles. Mais, dans l'exemple présent, le caractere de M. Lovelace prouve la vérité de cette observation commune, que toute regle a ses exceptions. Je lui dois ce témoignage, qu'il n'y a point de mortel plus brave, ni plus habile, & qui se possede mieux dans l'exercice des armes. Ma pensée n'est point que cet éloge puisse faire impression sur le colonel Morden. Je sais que, s'il n'est pas arrêté par des motifs supérieurs, autant que par ceux que je prends la liberté de lui rappeller, il me répondra que cette bravoure & cette habileté ne sont qu'un

adversaire plus digne de lui. C'est donc à ces grands motifs que je me réduis, avec d'autant plus de confiance, qu'une poursuite sanglante ne paroîtroit pas justifiée aujourd'hui par la premiere chaleur du ressentiment, & qu'après un mal irréparable, elle passeroit au contraire pour une vengeance froide & délibérée, dont un galant homme ne sera jamais capable.

Pardonnez, monsieur, des instances si libres, à ma qualité d'exécuteur testamentaire, à mes promesses formelles, au souvenir que je conserve, des dernières volontés d'une personne qui me sera toujours chere & respectable; souvenir fortifié par un article exprès du testament & par des lettres posthumes. Ardens, comme nous le sommes tous deux, pour l'exécution de ses précieux ordres, souvenons-nous qu'elle nous auroit dispensés plus volontiers de tous les autres, que de celui qui me donne occasion de vous assurer, monsieur, du parfait dévouement avec lequel je suis votre, &c.

BELFORD.

LETTRE CCCLXIII.

A Monsieur MORDEN.

Pour lui être rendue après ma mort.

MON CHER COUSIN,

Comme l'état de ma santé me fait douter si je serai en état de recevoir la visite que vous me promettez en arrivant à Londres, je me détermine à faire usage des forces qui me restent, pour vous remercier, avec les plus tendres sentimens, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance, & plus particuliérement de celle qui vous fait employer, en ma faveur, vôtre obligeante médiation. Que le ciel, monsieur, vous rende à jamais tout le bien que vous vous efforcez de me faire obtenir !

Une de mes principales vues dans cette lettre, est de vous supplier, comme je le fais avec l'ardeur la plus pressante, de ne pas souffrir, lorsque vous apprendrez les circonstances de mon histoire, que votre

généreux cœur s'ouvre à des ressentimens *actifs*, & qu'il croie me devoir d'autres mouvemens que ceux de la pitié. Souvenez-vous, mon cher cousin, que Dieu s'est réservé la vengeance. J'espere que vous n'entreprendrez point d'usurper ses droits : sur-tout, lorsque rien ne vous oblige de purger ma réputation, depuis que l'offenseur même s'est volontairement offert à me rendre toute la justice que vous auriez pu lui arracher, si j'avois vécu ; & lorsque votre vie seroit exposée, dans le risque égal qu'il faudroit courir avec un coupable.

Le duel, monsieur, qui le sait mieux que vous ? est non seulement une usurpation des droits divins, mais une insulte contre la magistrature & contre les loix d'un sage gouvernement. C'est un acte impie. C'est l'entreprise d'arracher une vie qui ne doit pas dépendre du glaive privé ; un acte dont la conséquence immédiate est de précipiter dans l'abyme sans fin une ame toute souillée de ses crimes, & de mettre dans le même danger celle du misérable vainqueur, puisque de deux hommes qui s'engagent dans un combat mortel, ni l'un ni l'autre n'a dessein d'accorder à son ennemi ce hasard de repentir & de confiance à la miséricorde

du ciel, que chacun a la présomption d'espérer pour soi-même.

Gardez-vous donc, monsieur, je vous en conjure, d'aggraver ma faute par une sanglante entreprise, qui en seroit nécessairement l'effet. En supposant la victoire déclarée pour vous, ne donnez point à un malheureux le mérite de périr par vos mains. Il est à présent le perfide, l'ingrat qui m'a trompée : mais la perte de sa vie, & probablement celle de son ame, ne seroit-elle pas une horrible expiation pour un malheur de quelques mois dans lequel il m'a jetée, & qui n'a servi, par la faveur divine, que de voie pour me conduire à des biens éternels ? Dans ce cas, monsieur, où s'arrêteroit donc le mal ? Qui le vengeroit de vous ? & qui vous vengeroit de son vengeur ?

Laissez, laissez ma vengeance à son propre cœur ; tôt ou tard elle est sûre, & peut-être trop rigoureuse, dans ses remords. Laissez-lui le hasard du repentir. Si le Tout-Puissant lui daigne accorder cette faveur, de quel droit la lui refuseriez-vous ? Qu'il soit encore le coupable agresseur. Qu'on ne dise jamais : Clarisse Harlove est vengée par la mort d'un traître : ou si c'étoit la vôtre dont elle fût

devenue l'occasion, ne diroit-on pas que sa faute, au lieu d'être ensevelie dans son tombeau, s'est perpétuée, s'est aggravée, pour un malheur beaucoup plus grand que sa perte ?

On a vu souvent, monsieur, la victoire du côté des coupables. Je me souviens d'avoir lu qu'un comte de Shrewsbury, sous le regne de Charles II, ayant entrepris de se venger du plus grand outrage qu'un homme puisse recevoir d'un autre, trouva la mort, à *Barnelms*, par la main du vil duc qui l'avoit déshonoré. Croyez-vous que le ciel pût être accusé d'injustice, quand il arriveroit toujours que l'usurpateur du droit divin fût puni de sa présomption par l'ennemi qu'il cherche à détruire, & qui, tout criminel qu'on le suppose, se trouve alors dans la nécessité d'une juste défense ?

Que le ciel, monsieur, vous protege dans tous les instans de votre vie ! Je l'en conjure encore une fois. Que ses bontés pour vous m'acquittent de toutes les vôtres ! Devenez le consolateur de mes chers parens, comme vous avez été le mien, & puissions-nous un jour nous rejoindre dans cet heureux état dont j'ai l'humble espérance de jouir lorsque vous lirez ma

lettre! Tels seront jusqu'au dernier soupir, mon cher cousin, mon ami, mon gardien, mais non pas mon vengeur, les vœux de votre, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCLXIV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Samedi, 23 Septembre.

JE suis bien fâché, mon cher monsieur, qu'il me soit échappé quelque chose dont vous ayiez pu concevoir de l'inquiétude. Pour moi, les lettres que vous m'avez communiquées m'ont causé beaucoup de satisfaction; & tout ce qui a rapport à ma chere cousine ne m'en causera jamais moins. J'attends impatiemment les récits que vous me promettez. Ne craignez point qu'ils me fassent prendre aucunes mesures sur lesquelles j'eusse balancé sans cette communication. Le cas, monsieur, est d'une nature qui ne peut recevoir d'aggravation.

Cependant

Cependant je vous assure que je n'ai pris aucune résolution que je puisse regarder comme un lien. Il est vrai je me suis exprimé avec chaleur sur le fond de cette affaire : qui n'auroit pas fait de même ? Mais je ne suis pas dans l'usage de me déterminer sur des points d'importance, avant que d'avoir l'occasion d'exécuter mes projets. Nous verrons par quel esprit ce jeune homme se laissera gouverner, lorsque sa santé sera bien rétablie ; s'il continue de braver une famille qu'il a mortellement outragée ; s'il .... Mais les résolutions, dépendant, comme j'ai dit, de plusieurs circonstances qui sont encore douteuses, appartiennent à l'avenir. J'avoue que, jusqu'alors, les argumens de ma cousine sont sans replique.

A l'égard des vôtres, je me flatte, monsieur, que vous ne ferez pas difficulté de me croire, lorsque je vous assure que votre avis & vos raisonnemens ne cesseront jamais d'avoir sur mon esprit tout le poids qu'ils méritent, & que cette considération augmente, s'il est possible, par les instances que vous me faites en faveur de l'objet des pieuses intentions de ma cousine. Elles sont très-convenables de votre part, monsieur, non seulement en qualité d'exécuteur, qui représente celle

dont il explique les volontés, mais encore à titre d'homme rempli d'humanité, qui fait des voeux pour l'avantage des deux parties.

Je ne suis pas plus exempt de violentes passions que votre ami; mais je ne les crois capables d'être soulevées que par l'insolence d'autrui, & jamais par ma propre arrogance. S'il peut arriver que mes ressentimens m'engagent dans quelque démarche contraire à mon jugement & aux dernieres intentions de ma cousine, ce sera quelqu'une des réflexions suivantes qui emportera ma raison: je vous assure qu'elles me sont toujours présentes.

En premier lieu, le renversement de mes propres espérances, moi qui étois revenu avec celle de passer le reste de mes jours dans la société d'une si chere parente, à qui j'appartenois par un double lien, en qualité de cousin & de curateur.

« Ensuite je considere, & trop souvent » peut-être pour l'engagement que j'ai » pris à sa derniere heure, que cette » chere personne n'a pu pardonner que » pour elle-même. Elle est sans doute » heureuse : mais qui pardonnera pour » une famille entiere, dont le malheur » ne peut finir qu'avec la vie de tous ceux » qui la composent ?

» Que plus les parens de miss Clarisse
» ont eu pour elle d'injustice & de ri-
» gueur, plus l'ingratitude est énorme,
» plus elle est odieuse de la part de celui
» qui s'en est rendu coupable. Quoi,
» monsieur, n'étoit-ce pas assez qu'elle
» eût souffert pour lui ? Etoit-ce à ce bar-
» bare à la punir de ses souffrances ? Le
» ressentiment affoiblit ici mes expres-
» sions. C'est quelquefois un de ses effets,
» lorsque la grandeur de l'offense saisit
» l'ame & l'irrite excessivement à la pre-
» miere vue. Donnez vous-même, mon-
» sieur, toute sa force à cette réflexion :

» Que l'auteur du crime l'a commis
» avec préméditation. Il s'en est fait un
» amusement dans la gaieté de son cœur.
» Pour éprouver, dites-vous, monsieur,
» la vertu de ma cousine ! Pour mettre
» une Clarisse à l'épreuve ! . . . Avoit-il
» donc sujet de douter de sa vertu ? La
» supposition est impossible. S'il la prouve,
» c'est une autre raison de m'en ressentir :
» mais alors, je promets de la patience.

» Qu'il l'a menée, comme je l'apprends
» enfin, dans une maison d'infamie,
» pour l'éloigner de toute ressource hu-
» maine, pour fermer l'accès de son pro-
» pre cœur à tout remords humain : & là,
» que désespérant de réussir par les ruses

» & les impostures communes, il a mis
» en usage des méthodes indignes de l'hu-
» manité, pour arriver à ses détestables
» fins.

» Que je ne pouvois être informé du
» fond de l'attentat, lorsque j'ai vu le
» coupable au château de M..., que, jus-
» tement rempli du mérite de ma cou-
» sine, je ne pouvois supposer qu'il exis-
» tât sur la terre un monstre tel que lui.
» Qu'il me paroissoit naturel d'attribuer
» le refus qu'elle faisoit de sa main à quel-
» que ressentiment passager, au repro-
» che intérieur de sa propre foiblesse, à
» quelque défiance de la sincérité des
» offres, plutôt qu'à d'horribles bassesses
» qui lui avoient porté le coup mortel,
» & qui l'avoient déjà jetée dans une
» situation à laquelle il ne manquoit que
» peu de jours pour la conduire au tom-
» beau.

» Qu'il est plein de présomption; qu'il
» croit en imposer par ses insolentes bra-
» vades, & par l'opinion qui s'est repan-
» due de son courage & de son habileté
» dans les armes.

» Que, déshonorant, comme il fait, son
» nom & le caractere de la noblesse, il y
» auroit peut-être quelque mérite à l'es-

» facer du nombre de ceux dont il fait la
» honte.

» Que la famille outragée n'a qu'un
» fils, indigne à la vérité d'une telle sœur,
» mais fier, violent, emporté, & par
» conséquent peu capable, comme on l'a
» déjà reconnu, de mesurer ses armes
» avec un homme de cette trempe; que
» la perte de ce fils, par une main si jus-
» tement odieuse, mettroit le comble à
» la misere de tous ses proches; qu'il est
» résolu néanmoins d'en courir les ris-
» ques, si je ne le préviens point, poussé
» peut-être à rendre une justice éclatante
» à la mémoire de sa sœur, par le remords
» même de sa mauvaise conduite, quoi-
» que l'entreprise puisse être fatale à sa
» vie. »

Et puis, monsieur, comptez-vous pour rien d'être témoin, comme je le suis à toute heure, de l'infortune & de la tristesse d'une famille à laquelle j'appartiens de si près par le sang; de les voir tous comme ensevelis dans leurs reflexions; l'air morne, la tête penchée; s'évitant l'un l'autre; se rappellant les perfections de la fille, de la niece, de la sœur qu'ils ont perdue; & regardant désormais leurs richesses même comme une malédiction du ciel? Vous, monsieur, qui savez

mieux que moi les barbares inventions qui on fait le triomphe du coupable, vous pourriez m'aider, s'il en étoit besoin, à trouver des raisons encore plus fortes, pour me persuader que le desir de la vengeance, dans un homme qui se croit fort éloigné de la perfection, paroîtroit excusable à la pluralité des juges.

Cependant je veux écarter toutes ces idées, & je ne fais pas difficulté de répéter que je n'ai encore pris aucune résolution dont je doive me faire une loi. S'il m'arrive d'en former, je serai charmé, monsieur, qu'elles soient d'une nature qui puisse mériter l'honneur de votre approbation.

Je vous renvoie les copies des lettres posthumes. Je reconnois l'humanité de votre cœur, dans les motifs qui vous ont porté à me les communiquer. C'est apparemment par les mêmes vues, que vous avez gardé celle qui s'adresse à M. Lovelace. Je suis, monsieur, votre, &c.

MORDEN.

LETTRE CCCLXV.

Milord M...., à M. BELFORT.

Au château de M..., 29 Septembre.

MON neveu, cher M. Belford, eſt à la veille de partir pour Londres, dans le deſſein de vous embraſſer, & de ſe rendre auſſitôt à Douvres. Que Dieu l'accompagne, & le conduiſe heureuſement hors du royaume ! Je crois que vous le verrez lundi, Faites-moi la grace de m'informer de ſes diſpoſitions, & de m'écrire naturellement ſi vous le croyez tout-à-fait revenu à lui-même. M. Mowbray & M. Tourville l'accompagneront juſqu'à la mer. Mais ce que je vous recommande inſtamment, c'eſt de lui faire éviter la rencontre du colonel Morden. Je ſerois au déſeſpoir qu'il arrivât quelque choſe entr'eux. Vous m'avez donné avis que le colonel laiſſe échapper des menaces. Mon neveu ne les ſouffriroit pas. Il faut bien ſe garder de l'en inſtruire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'aſſure, d'un autre côté, que le colonel a

cessé de menacer. C'est pour son propre intérêt que je m'en réjouis ; car, au jugement de tout le monde, il n'y a personne qui égale mon neveu à toutes sortes d'armes. J'aimerois autant qu'il fût moins brave. Il en seroit moins entreprenant.

Nous nous appercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque. Il est certain que personne n'est de meilleure compagnie, quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un voyage de trente ou quarante milles ? Je serois charmé de vous voir au château de M.... Ce seroit une charité, après le départ de mon neveu ; car nous supposons que vous serez son principal correspondant. Il a promis néanmoins d'écrire souvent à mes nieces : mais il oublie facilement ses promesses, sur-tout celles qu'il fait à ses parens. Que le ciel nous bénisse tous ! C'est la priere de votre, &c.

M....

(*Dans plusieurs lettres suivantes, M. Belford rend compte à milord M... de ce qui s'est passé à Londres entre M. Lovelace & ses amis. Qoiqu'il le représente assez touché pour laisser quelquefois échapper des soupirs & des sombres réflexions, il ne dissimule pas que la légéreté de son*

caractere prend plus souvent le dessus. C'est un mélange bizarre de tristesse & d'enjouement, qui se succedent, qui se combattent, & qui marquent encore du désordre dans son cœur, quoique sa tête soit redevenue fort saine. M. Belfort le conduit jusqu'à Rochester, & le laisse à ses deux autres amis, qui promettent de ne le pas quitter jusqu'à son embarquement, & de le suivre dans un ou deux mois.

Une autre lettre apprend à milord que M. Morden s'est embarqué, peu de jours après, pour l'Italie. M. Belford félicite ce seigneur d'un événement qui doit dissiper ses craintes. Le colonel se rendant par mer à Florence, après avoir promis à la mémoire de sa cousine, de ne pas chercher celui qu'il appelle le méchant homme, & M. Lovelace, qui se rend à Paris, pour voyager ensuite en Allemagne, n'emportant aucune raison de commencer querelle, M. Belford espere que le tems fermera toutes les plaies.

On supprime plusieurs autres lettres, qui ne contiennent que d'inutiles détails, quoique toujours mêlés d'excellentes réflexions. L'éditeur anglois sacrifie souvent l'intérêt historique au dessein d'instruire par les plus sages leçons de religion & de morale.

M. Lovelace écrit de Paris à M. Belford, pour s'informer des nouvelles de Londres. M. Belford lui répond. On a pas cru que des inutilités de cette nature méritassent plus d'être conservées ; quoiqu'il soit à propos de remarquer que le souvenir de miss Clarisse accompagne toujours M. Lovelace, & ne cesse pas de faire la guerre à son repos. Il applique lui-même à sa situation, le célebre endroit d'Horace :

Timor & minæ
Scandunt eodem quo Dominus, neque
Decedit ærata Triremi,
Et post Equitem sedet atra cura.

LETTRE CCCLXVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A Paris, 28 Octobre.

NE sois pas surpris que cette lettre suive de si près ma derniere. J'en reçois une de Joseph Leman. Ce pauvre diable est troublé par sa conscience, Belford. Il m'assure « qu'il ne dort ni nuit ni jour, » du regret qui le tourmente, & de la » crainte d'avoir contribué à de grands

» malheurs ; ſans compter, dit-il, ceux
» qu'il prévoit encore. Il ſouhaiteroit,
» s'il plaiſoit à Dieu & à moi, de n'avoir
» jamais eu l'honneur de me connoî-
» tre (*) ».

Et d'où viennent ſes inquiétudes pour lui-même ? D'où viendroient-elles, ſi ce n'eſt « des marques de mépris qu'il reçoit
» continuellement de tous les Harloves,
» ſur-tout de ceux qu'il s'eſt efforcé de
» ſervir auſſi fidélement que ſes engage-
» mens avec moi le permettoient ? Je lui
» avois toujours fait croire, pauvre mi-
» ſérable qu'il eſt depuis le berceau ! qu'en
» me ſervant, il auroit le bonheur, à la
» fin, d'avoir rendu ſervice aux deux
» parties. Mais le mépris qu'on lui mar-
» que, & la mort de ſa chere jeune maî-
» treſſe, ſont deux ſujets de douleur qui
» ne l'abandonneront jamais, dût-il vivre
» auſſi long-tems que Mathuſalem ; quoi-
» qu'il ne ſe promette pas plus d'un mois
» de vie, changé comme il eſt ! avec un
» eſtomac qui ne digere plus rien ; & ma-
» dame Betty le faiſant enrager du matin
» au ſoir, à préſent qu'elle le tient, &
» qu'elle eſt maîtreſſe d'une bonne hôtel-
» lerie. Mais, grace au ciel, pour ſa

(*) Il faut ſe rappeller le caractere & les ſervices de Léman.

» punition, elle n'eſt guere en meilleure
» ſanté que lui. Au reſte, ſon principal
» motif, pour ſe donner l'honneur de
» m'importuner par une lettre, n'eſt pas
» ſon ſeul chagrin, quoique plus grand
» qu'il n'oſe prendre la liberté de me le
» dire ; c'eſt le deſir de prévenir un mal-
» heur dont je ſuis menacé moi-même :
» car il peut m'aſſurer que le colonel
» Morden eſt parti dans la réſolution de
» ne pas m'épargner, & qu'il a juré, aſſez
» haut pour être entendu des domeſti-
» ques, qu'il auroit ma vie ou moi la
» ſienne, avec d'autres promeſſes de cette
» nature, qui cauſent beaucoup de joie
» à toute la famille, parce qu'on s'attend
» que, tôt ou tard, je reviendrai avec
» quelque membre de moins. »

Telle eſt la ſubſtance de cette lettre. Mowbray m'avoit déjà lâché quelques mots dans une des ſiennes ; & je me rappelle que dans le dernier ſoupé que nous avons fait enſemble, tu me preſſas, juſqu'à l'importunité, de faire le voyage d'Eſpagne, plutôt que celui de France ou d'Italie.

Ce que j'exige de toi, Belford, & par le premier ordinaire, c'eſt de m'apprendre fidélement tout ce que tu ſais là-deſſus. Il m'eſt impoſſible de ſouffrir des

menaces : & quand je ſerai bien inſtruit, nul homme au monde ne ſe donnera, dans mon abſence, les airs de m'avilir, ſans que je lui en explique mon ſentiment. Mes amis en ſeroient inquiets. Ils ſeroient portés à ſouhaiter de me voir changer de route ou de plan pour l'éviter. Crois-tu qu'à ces viles conditions je fuſſe capable de ſupporter la vie ?

Mais, ſi tel eſt ſon deſſein, pourquoi ne me l'a-t-il pas fait connoître avant que j'euſſe quitté l'Angleterre? Avoit-il beſoin que je fuſſe hors du royaume pour s'affermir dans ſa réſolution ?

Auſſitôt que je ſaurai dans quel lieu mes lettres lui peuvent être adreſſées, je ne manquerai pas de lui écrire, pour m'aſſurer de ſes intentions. Le délai me gêne, dans un cas de cette nature. Fût-il queſtion du mariage ou de l'échafaud, ce qui doit ſe faire demain me paroît mieux aujourd'hui. Je languis, je meurs d'impatience, en ruminant des ſcènes qui ne peuvent m'offrir ni variété ni certitude. Paſſer vingt jours dans l'attente d'un événement qui peut être décidé dans un quart-d'heure, c'eſt un ſupplice.

Si le colonel prend la peine de venir à Paris, il lui ſera facile de trouver mon logement. Je vois, chaque jour, quelques

Anglois. Je suis souvent aux spectacles ; je parois à la cour & dans tous les lieux publics. A mon départ, je laisserai mon adresse dans plusieurs villes, où mes lettres d'Angleterre me seront envoyées. Mais, si j'étois bien sûr de tout ce que Léman m'écrit, je perdrois l'idée de quitter la France, ou, dans quelque lieu que soit celui qui me cherche, je ne partirois que pour abréger sa course.

Mon unique regret tombe sur cette chere Clarisse. S'il est décidé que nous en venions aux mains, M. Morden & moi, comme il ne m'a fait aucune injure, & qu'il chérit la mémoire de sa cousine, nous engagerons le combat avec les mêmes sentimens pour l'objet de notre querelle ; & tu conviendras que le cas est singulier. En un mot, j'ai tort : j'en suis aussi convaincu que lui, & je ne le regrette pas moins; mais je ne souffrirai jamais les menaces d'aucun mortel, quelque blâme que je me reproche d'avoir mérité. Adieu, Belford. Parle de bonne foi. Point de déguisement, si tu fais cas de ton ami,

LOVELACE.

LETTRE CCCLXVII.

M. Belford, à M. Lovelace.

À Londres, 27 Octobre.

Je ne saurois croire, mon cher Lovelace, que le colonel Morden vous ait menacé dans des termes aussi grossiers que le misérable Léman vous l'écrit, ni qu'il pense à vous chercher. Un tel langage se sent du caractere de l'écrivain, & ne peut être celui d'un galant homme. Il n'est pas de M. Morden, j'en suis sûr. Observez que Léman ne vous dit point qu'il l'ait entendu lui-même.

Je n'ai pas attendu si tard à sonder le colonel, non seulement pour votre intérêt & pour le sien, mais encore par le respect que je dois aux derniers ordres de son excellente cousine. Il est vivement touché, & vous ne devez pas en être surpris. Il avoue qu'à cette occasion, son ressentiment s'est exprimé avec chaleur. Il m'a dit un jour, que, si le cas de sa cousine étoit une séduction commune, il se croyoit capable de vous pardonner. Mais

il ne m'a pas assuré moins formellement qu'il n'avoit pris aucune résolution ; & qu'il ne lui étoit rien échappé dans la famille, qui pût l'obliger à la vengeance. Au contraire, il m'a confessé que les volontés de sa cousine avoient eu sur lui, jusqu'à présent, toute la force que je pouvois desirer.

Il est parti peu de jours après vous. En me faisant ses adieux, il m'a dit que son dessein étoit de se rendre à Florence, & qu'après y avoir fini ses affaires, il se proposoit de revenir à Londres, pour y passer le reste de ses jours. Je craignois, à la vérité, que si vous veniez tous deux à vous rencontrer, il n'arrivât quelque nouveau malheur ; & sachant de vous-même que vous deviez retourner en France par l'Italie, & vraisemblablement par Florence, j'ai fait mes efforts pour vous engager à mettre l'Espagne dans votre plan. Je le souhaite encore; ou, si je ne puis l'obtenir de vous, je vous conjure d'éviter Florence & Livourne, deux lieux que vous avez déjà visités. Que jamais, du moins, l'appel ne vienne de vous.

Quel sujet de réflexions pour moi, si le délateur, ce vil Joseph Léman, qui vous a donné l'occasion de tourner l'artillerie de ses maîtres contr'eux-mêmes,

& de les jouer l'un par l'autre pour conduire vos artifices avec plus de succès, devenoit, sans le vouloir, un instrument entre les mains de la Providence pour les venger tous ! En supposant la victoire de votre côté, seroit-elle la fin du désastre ? Elle ne feroit qu'augmenter vos remords, puisque votre rencontre ne peut se terminer que par la mort de l'un ou de l'autre ; car je suis sûr que le colonel ne recevroit pas la vie de votre main. Ajoutez que les Harloves armeroient contre vous l'autorité des loix. Vous les haïssez : ils gagneroient par la mort du colonel ; ils se réjouiroient de la vôtre ; & n'est-ce donc point assez de tout le mal que vous avez déjà causé ?

Lovelace ! cher ami ! donnez-moi la satisfaction d'apprendre que vous êtes résolu d'éviter M. Morden. Le tems calmera tous les esprits. Personne ne doute de votre courage, & jamais on ne saura que votre plan ait été changé par persuasion. Le jeune Harlove parle de vous demander raison : c'est une preuve assez claire que M. Morden n'a pas pris sur lui la querelle de la famille. Je ne crains que lui. Je sais que ce n'est pas le moyen de faire impression sur vous, que de vanter son courage & son adresse. On assure

néanmoins que son épée est redoutable, & qu'il s'en sert avec autant de sang-froid que d'habileté Si je faisois cas de la vie, il seroit, de tous les hommes, à l'exception de vous, celui que j'aimerois le moins pour adversaire.

Mes explications sont d'aussi bonne foi que vous l'avez desiré. Je ne vous déguise rien. Si vous ne cherchez pas le colonel, je suis persuadé qu'il ne vous cherchera point. C'est un homme rempli de principes. Mais si vous le cherchez, je ne crois pas qu'il vous évite.

Souffrez, Lovelace, que par le mouvement d'une véritable amitié, je vous représente encore, que vous devez vous sentir coupable dans cette affaire, & qu'il ne vous convient point d'être l'agresseur. Quelle pitié qu'un aussi galant homme que le colonel pérît par vos mains! D'un autre côté, il seroit terrible que vous fussiez appellé en compte sans aucune préparation, & dans la chaleur d'une nouvelle violence. Malheureux ami! ne vois-tu pas, dans la mort de tes deux principaux agens, les caracteres tracés contre toi sur le mur?

Mon zele, dans cette occasion, peut me jeter dans un excès de franchise. Il me rend coupable, au moins, d'un grand

nombre de répétitions ; mais j'ai peine, en vérité, à quitter un ſujet dont je ſuis ſi touché. Cependant, ſi ce que je viens d'ecrire, joint au mouvement de votre propre cœur & ſans doute à vos remords, n'a pas l'effet que j'oſe encore eſpérer, tout ce que je pourrois ajouter ſeroit inutile. Adieu donc, Lovelace. Puiſſe ton cœur s'ouvrir au regret du paſſé ! Puiſſent tes mains ſe garantir d'une nouvelle violence, qui augmenteroit le poids de tes réflexions, & qui te raviroit peut-être tes eſpérances pour l'avenir ! C'eſt le ſouhait de ton véritable ami,

BELFORD.

LETTRE CCCLXVIII.

M. Lovelace, à M. Belford.

A Munich, 22 Novembre.

VOTRE lettre arrive, au moment que j'allois partir pour Vienne.

Pour ce qui regarde le voyage de Madrid, ou le moindre pas hors de ma route, dans la vue d'éviter le colonel Morden, que je périſſe ſi je le fais ! Tu ne peux me croire l'ame ſi baſſe.

Ainsi donc, tu avoues qu'il m'a menacé ; mais non pas, dis-tu, dans des termes grossiers, indignes par conséquent d'un galant homme. S'il m'a menacé noblement, mon ressentiment sera noble. Mais il n'a pas fait le rôle d'un homme d'honneur, s'il lui est échappé la moindre menace derriere moi. Quel mépris j'aurois pour moi-même, si j'avois été capable de menacer quelqu'un, à qui je saurois le moyen de m'adresser de bouche ou par écrit !

A l'égard de mes remords, de tes caracteres tracés sur le mur, de l'autorité des loix, de son adresse, de son sang-froid, de son courage, & d'autres lieux communs de poltronnerie ; que veux-tu dire? Assurément tu ne saurois croire que des insinuations de cette nature puissent affoiblir mon cœur ou ma main. Epargne moi, je t'en prie, toutes ces impertinences dans tes lettres.

Il n'avoit pris aucune résolution, dis-tu, lorsqu'il a fait ses adieux. Il en prendra, de maniere ou d'autre ; & bientôt, suivant toute apparence; car je lui écrivis hier, sans attendre ta réponse. Je n'ai pu m'en défendre. Il m'étoit impossible, comme je te l'ai marqué, de vivre en suspens. J'ai adressé ma lettre à Florence. Je

ne pouvois ſupporter, non plus, que mes amis fuſſent inquiets pour mà sûreté, ou par d'autres raiſons. Mais ma lettre eſt dans des termes qui lui laiſſent abſolument la liberté du choix. Il ſera l'agreſſeur; s'il la prend dans un ſens ſur lequel il peut ſi honnêtement fermer les yeux. S'il le fait, il deviendra très-clair que la malignité & la vengeance étoient deux paſſions qui le dominoient, & qu'il n'a penſé qu'à régler ſes affaires, pour prendre *enſuite ſes réſolutions*, comme tu t'exprimes. Cependant, ſi nous devons nous rencontrer (car, toute civile qu'eſt ma lettre, je ſais quel choix elle me feroit faire à ſa place), je ſouhaiterois que ſa cauſe ne fût pas ſi bonne, & que la mienne fût meilleure. Ce ſeroit une douce vengeance pour lui, ſi je tombois ſous ſes coups. Mais que me reviendroit-il de l'avoir tué?

Je t'envoie la copie de ma lettre.

En reliſant la tienne de ſang-froid, je ne puis refuſer des remerciemens à ton amitié, ni même à tes vues. Depuis le premier inſtant de notre liaiſon, je n'ai jamais été trompé dans l'opinion que j'ai

de toi, du moins si je considere tes intentions; car tu avoueras que j'ai plus d'une sottise à te reprocher, dans le rôle que tu as joué entre ma chere Clarisse & moi. Mais tu es réellement un honnête homme, & tout à la fois un ami ardent & sincere. Je regretterois volontiers d'avoir écrit à Florence, depuis que j'ai reçu ta lettre, qui est actuellement sous mes yeux. Mais la mienne est partie. Qu'elle marche. Si Morden souhaite la paix, je lui donne une belle occasion de l'embrasser. Sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même.

A tout événement, cherche le moyen de faire savoir au jeune Harlove (car il se mêle aussi de menacer), que je serai en Angleterre vers le commencement d'Avril, au plus tard.

Cette cour de Baviere est galante & polie. Cependant, comme je suis incertain si ma lettre trouvera le Colonel à Florence, je ne laisse pas de partir pour Vienne, après avoir donné des ordres pour tout ce qui peut m'être adressé à Munich. Je ne serois pas long-tems à revenir ici, ou dans toute autre lieu qu'on choisiroit pour me voir. Tout à toi.

LOVELACE.

A Monſieur MORDEN.

A Munich, 21 de Novembre.

MONSIEUR,

J'ai appris, avec beaucoup d'étonnement, qu'il vous étoit échappé contre moi quelques expreſſions menaçantes. Il m'auroit été fort agréable que vous m'euſſiez cru aſſez puni par mes propres peines, du tort que j'ai fait à la plus excellente de toutes les femmes, & que, nos ſentimens étant les mêmes à ſon égard, ſur-tout lorſque j'ai déſiré ſi ardemment de réparer mes injuſtices, nous euſſions pu vivre, ſinon dans les termes de l'amitié, du moins, d'une maniere qui n'exposât pas l'un ou l'autre au chagrin d'entendre qu'on jette contre lui, dans ſon abſence, des menaces qui le rendroient mépriſable, s'il n'y croyoit pas ſon honneur intéreſſé.

Je dois, monſieur, vous expliquer mes véritables diſpoſitions. Si ce que j'apprends n'eſt venu que d'une chaleur ſoudaine, tandis qu'une perte que je ne ceſſerai jamais de déplorer étoit récente, non ſeulement je le trouve excuſable, mais je n'y

vois rien qui ne mérite mes louanges & mon approbation. Si vous êtes réellement déterminé à me voir sous quelque autre prétexte, quoique je vous avoue que rien n'est plus éloigné de mes desirs, je me rendrois blâmable, & tout-à-fait indigne du caractere que je veux soutenir aux yeux des honnêtes gens, si je vous faisois trouver quelque difficulté à vous satisfaire.

Dans l'incertitude où je suis du lieu où vous recevrez ma lettre, je pars demain pour Vienne. Tout ce qui pourra m'être adressé à la poste de cette ville, ou chez M. le Baron de Windisgratz, dont j'ai l'honneur d'être ami, me sera rendu fidélement.

Comme je vous crois trop de générosité pour interpréter mal ce qui me reste à vous déclarer, & que je sais l'extrême considération que la plus chere de toutes les femmes avoit pour vous, je ne ferai pas difficulté de vous assurer que la plus agréable réponse que je puisse recevoir de M. Morden seroit le choix de la paix, plutôt que de tout autre parti, avec son admirateur sincere & son très-humble serviteur,

LOVELACE.

LETTRE

LETTRE CCCLXIX.

M. Lovelace à M. Belford.

A Lint, 9 Décembre.

Je suis en chemin vers Trente, pour y rencontrer le colonel Morden, suivant la réponse que j'ai reçue de lui à Vienne. La voici, dans ses propres termes.

A Munich, 2 Décembre.

Monsieur,

Votre lettre étoit à Florence quatre jours avant mon arrivée. Je suis parti dès le lendemain, pour me rendre digne de cette faveur ; & je ne désespérois pas que les agrémens de la cour de Baviere n'eussent pu retenir, au-delà de ses intentions, un jeune voyageur, qui ne cherche que de l'amusement. Mais n'ayant pas l'honneur de vous y trouver, il me convient de vous déclarer, monsieur, que, dans l'impatience où je suis de mériter l'estime d'un homme tel que vous, je ne puis hési-

ter un moment à faire le choix que M. Lovelace feroit sûrement dans ma situation, s'il lui étoit proposé comme à moi.

J'avoue, monsieur, que, dans toutes les occasions où j'ai parlé du traitement que vous avez fait à ma cousine, j'ai tenu le langage qu'il méritoit. Il seroit fort surprenant que j'en eusse pu tenir un autre. A présent que vous m'offrez si noblement l'occasion de m'expliquer moi-même, je dois vous convaincre qu'il n'est rien sorti de mes levres par la seule raison que vous étiez absent. Apprenez donc, monsieur, que je n'attends que le nom du lieu, & que vous m'y verrez promptement, fût-ce à l'extrêmité de la terre.

Je m'arrêterai quelques jours à Munich. Si vous avez la bonté de m'y adresser votre réponse chez M. Klienfort, soit qu'elle m'y trouve ou non, vos ordres arriveront avec autant de sûreté que de diligence entre les mains, monsieur, de votre très-humble serviteur,

MORDEN.

Ainsi vous voyez, Belford, par la promptitude & l'ardeur même du colonel, que ses *résolutions étoient prises*, &c. Ne vaut-il pas mieux finir une affaire de cette

nature, que d'inquiéter mes amis, ou de demeurer moi-même en suſpens ? Voici ma replique.

A Vienne, ce 10 Décembre.

MONSIEUR,

JE ſuſpens un petit voyage que j'étois prêt à faire en Hongrie, & je pars aujourd'hui pour Munich. Si vous n'y êtes plus, je me rendrai droit à Trente. Cette ville, qui eſt ſur les confins de l'Italie, vous ſera plus commode pour votre retour en Toſcane, & j'eſpere vous y trouver dans quatre jours. Je n'aurai, avec moi, qu'un valet de chambre françois. Les autres circonſtances s'arrangeront aiſément lorſque j'aurai l'honneur de vous voir. Je ſuis, monſieur, votre très-humble ſerviteur,

LOVELACE.

A préſent, Belford, il ne me reſte aucun embarras ſur l'événement de cette entrevue; & je puis dire, avec vérité, que c'eſt lui qui me cherche. Ainſi, que le mal retombe ſur ſa tête !

Ce qui me touche de plus près au cœur, c'eſt mon ingratitude pour la plus par-

faite de toutes les femmes. . . mon ingratitude préméditée ! Cependant en ai-je moins distingué, en ai-je moins adoré toutes ses perfections, malgré la mauvaise opinion que j'avois toujours eue de son sexe ? elle m'a forcé de reconnoître la dignité de ce sexe : elle l'a glorieusement exalté à mes yeux ; quoiqu'assurément il soit impossible, comme je l'ai dit mille fois, comme je l'ai mille fois écrit, qu'il existe jamais une femme qui l'égale.

Mais lorsque je perds, en elle, plus qu'un homme n'a jamais perdu, lorsqu'elle me touche de si près, & lorsqu'il est certain que, dans un tems heureux elle a souhaité d'être à moi, quelle insolence, dans un autre homme, de s'attaquer à moi pour la venger ! Heureux, heureux à la vérité, si j'avois senti la gloire & les charmes de cette préférence ! Je ne veux pas aggraver, par mes réflexions, ce motif du colonel pour *me demander compte de la maniere dont je l'ai traitée*, de peur qu'à l'approche de l'entrevue, mon cœur ne se ralentisse en faveur d'un homme qui lui étoit lié par le sang, & qui croit, au fond, rendre honneur & justice à sa mémoire. Cette idée lui donneroit des avantages qu'il ne peut avoir autrement. Je ne serai que trop porté à me reposer sur

mon adresse, pour sauver un homme à qui je connois tant d'estime & de respect pour elle. J'oublierai le ressentiment que ses menaces doivent m'avoir inspiré : & c'est par cette seule raison que je m'afflige de son habileté & de son courage, dans la crainte d'être obligé, pour ma propre défense, d'ajouter une nouvelle victime à celles qui sont déjà tombées par mes mains.

Je ne puis me dégager des noires idées qui m'affligent. En vérité, Belford, je suis, & serai, jusqu'au dernier moment de ma vie, le plus misérable de tous les êtres. Quelle générosité dans cette adorable femme ! Pourquoi m'as-tu donné la copie de son testament ? Pourquoi m'avoir envoyé sa lettre posthume ? Devois-tu les accorder à mes instances ? Tu savois ce que j'y devois trouver, & je l'ignorois. Tu savois qu'il étoit cruel de m'obliger.

Vingt colonels Morden, si j'en avois vingt à combattre successivement, ne me causeroient pas un moment d'inquiétude. Mais ces réflexions forcées, sur ma vile ingratitude, feront éternellement mon malheur. Je ne vois, dans le passé, que mes détestables inventions qui m'aient

empêché d'être heureux. Dès les premiers tems, ne te souviens-tu pas combien de fois j'ai jetté de l'eau sur sa flamme naissante, en faisant tourner ingratement contr'elle la délicatesse de ses sentimens, & toutes les loix que je recevois de sa vertu? Ne m'a-t-elle pas souvent répété, & ne savois-je pas, sans qu'elle prît la peine de m'en assurer (*), *qu'elle n'étoit capable ni d'affectation, ni de tyrannie, pour un homme dont elle se proposoit d'être la femme?* Je savois, comme elle me l'a reproché, *qu'après lui avoir fait quitter la maison de son pere, il ne restoit qu'un chemin ouvert devant moi.* Elle me disoit avec raison, & j'avois la folie de m'en faire un triomphe, *que, depuis ce jour, j'avois tenu cent fois son ame en suspens.* Ma seule épreuve de l'ipécacuanha suffisoit pour me convaincre qu'elle avoit un cœur où l'amour & la tendresse auroient présidé, si j'avois permis à ces deux sentimens de germer & d'éclore.

Elle *n'auroit pas eu de réserve*, m'a-t-elle dit une fois, *si je ne lui avois causé des doutes.* Et ne t'a-t-elle pas confessé à toi-même, qu'*elle s'étoit sentie cabable de m'aimer, & qu'elle m'auroit rendu heu-*

(*) Citations de ce qu'on a lu dans plusieurs anciennes lettres.

reux, si elle avoit pu me rendre bon?
O Belford! quel amour! quel noblesse! Un amour, comme elle n'a pas craint de le faire entendre dans sa lettre posthume, qui s'étendoit à l'ame, & que non seulement elle a déclaré dans les derniers momens de sa vie, mais qu'elle a trouvé le moyen de me faire connoître après sa mort, par une lettre remplie d'avertissemens & d'exhortations qui n'ont pas d'autre objet que mon bonheur éternel!

Ces réflexions, dont le tems ne fait qu'aiguiser la pointe, me suivent dans tous les lieux où le désespoir me conduit, m'accompagnent dans tout ce que je fais, & se mêlent dans tous les amusemens auxquels j'essaie de me livrer. Cependant je ne cherche que des compagnies gaies & brillantes. J'ai fait de nouvelles liaisons dans les différentes cours que j'ai visitées. Je jouis de quelque estime, & je me vois recherché de tout ce qu'il y a de gens de mérite & de distinction. Je visite les palais, les bibliotheques & les églises. Je fréquente le théatre. J'assiste à toutes les fêtes publiques. Je revois tout ce qui m'étoit échappé dans les cabinets des curieux. Je suis admis à la toilette des belles, & je m'attire quelque attention dans les assemblées. Mais rien, mais personne, ne me

cause autant de plaisir que la délicieuse idée de ma Clarisse. Si je fais quelque remarque à l'avantage d'une autre femme, c'est parce que je trouve dans sa taille, dans son port, dans sa voix, ou dans quelqu'un de ses traits, un air de ressemblance avec le charme, le seul charme de mon cœur.

Quel plus affreux châtiment que d'avoir sans cesse toutes ses perfections présentes, lorsqu'il ne me reste que l'immortel regret d'avoir privé le monde & moi-même, d'un si précieux trésor! Quelquefois, à la vérité, j'entrevois un rayon de joie & de consolation, dont ma générosité s'applaudit, parce qu'il me vient de la certitude morale que, malgré tous mes coupables efforts pour ternir sa vertu, elle jouit des fruits de sa victoire dans un éternel triomphe.

Si je continue, cher Belford, de mener une vie si misérable dans mes courses, tu me reverras bientôt en Angleterre, disposé sans doute à suivre ton exemple, que fais-je? à me faire hermite peut-être, ou quelque chose d'aussi détestable, pour essayer ce que je puis attendre de la pén

tence & de la mortification. Je ne puis vivre dans l'état où je suis. Que je périsse, si je le puis !

S'il m'arrivoit quelque malheur, tu en serois informé par mon valet de chambre. Il ne sait pas un mot d'anglois; mais toutes les langues modernes te sont familieres. La Tour, c'est son nom, est homme d'esprit & de confiance. A tout hasard, je lui laisserai quelques papiers cachetés, qu'il t'enverroit pour milord M... & puisque tu es si expert & de si bonne volonté pour les exécutions testamentaires, je te prie, Belford, d'accepter cet office pour moi, comme pour ma Clarisse, ma *Clarisse Lovelace*; laisse-moi le plaisir de lui donner ce nom. Par tout ce qu'il y a de saint! c'est quelque charme, qui la rappelle sans cesse à ma mémoire. Son nom, joint au mien, me ravit l'ame, & me paroît plus délicieux que la plus douce mélodie.

Que ne l'ai-je menée dans tout autre lieu que chez cette exécrable femme? J'en reviens aux récriminations; mais il est certain que le breuvage étoit l'invention & l'ouvrage de la Sinclair, & que je n'ai persisté dans le projet de la violence, qu'à l'instigation de cette furie, dont la ruine ne laisse pas d'être amplement vengée,

puisqu'aujourd'hui je me trouve menacé de la mienne.

Je m'apperçois que ce langage ressemble un peu à celui d'un coupable sur l'échafaud. Il pourroit te faire croire que je suis intimidé par l'approche de l'entrevue. Mais tu ne me rendrois pas justice. Au contraire, je te jure que je vais joyeusement au-devant du colonel ; & je m'arracherois le cœur de mes propres mains, s'il étoit capable ici du moindre mouvement de crainte ou d'inquiétude. Je sais seulement que, si je le tue (ce que je ne ferai point, si je puis l'éviter), je serai fort éloigné d'en être plus tranquille. La paix du cœur n'est plus faite pour moi. Mais comme notre rencontre est une occasion qu'il a cherchée, malgre le choix que je lui ai laissé, & qu'il n'est plus en mon pouvoir de l'éviter, j'y penserai après l'action, quitte pour faire pénitence de tout à la fois : car, tout habile que je le suppose, je suis aussi sûr de la victoire, que je le suis actuellement d'écrire. Tu sais que l'usage des armes, lorsque j'y suis provoqué, est un jeu charmant pour moi. D'ailleurs, je serai aussi calme, aussi peu troublé qu'un prêtre à l'autel, tandis que mon adversaire, comme on en peut juger par sa lettre, sera transporté de colere &

de vengeance. Ne doute donc pas, ami Belford, que je ne te rende un fort bon compte de cette affaire; & crois-moi ton fidele serviteur,

LOVELACE.

LETTRE CCCLXX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A Trente, 14 Décembre.

DEMAIN est le jour qui fera passer probablement une ou deux ames dans un autre ordre de choses, pour servir de cortege aux manes de ma Clarisse.

J'arrivai hier à Trente; & m'étant informé aussitôt de la demeure d'un gentilhomme anglois, nommé M. Morden, je n'eus pas de peine à la trouver. Le colonel, qui étoit dans la ville depuis deux jours, avoit laissé son nom dans tous les lieux où je pouvois m'adresser. Il étoit sorti à cheval. Je laissai mon nom chez lui. Vers le soir, il me rendit une visite.

Il avoit l'air extrêmement sombre. Le mien fut très-ouvert. Cependant, il me dit que ma lettre étoit celle d'un homme

d'honneur, & que j'avois soutenu le même caractere, en lui accordant de si bonne grace l'occasion de nous rencontrer. Il auroit souhaité, ajouta-t-il, que j'eusse tenu la même conduite sur d'autres points, & nous nous serions vus avec des sentimens fort opposés.

Je répondis que le passé ne pouvoit recevoir de changement, & que je regrettois, comme lui, que certaines choses fussent arrivées.

Les récriminations, reprit-il, ne pouvoient servir qu'à nous aigrir inutilement; & puisque je lui avois offert si volontiers cette occasion de me voir, les paroles devoient faire place à l'action. Votre choix, M. Lovelace, pour le tems, le lieu & les armes, sera le mien.

Sur les deux derniers points, M. Morden, il dépendra de vous-même. Le tems, ce sera, s'il vous plaît, demain ou le jour d'après.

Après-demain donc, monsieur; & nous monterons demain à cheval, pour fixer le lieu.

D'accord, monsieur.

Dites, M. Lovelace; quel choix faites-vous pour les armes?

Je lui dis que l'avantage devoit être égal en nous servant de nos épées: mais que,

s'il en jugeoit autrement, je n'avois pas d'objection contre le pistolet.

Je vous ferai remarquer seulement, repliqua-t-il, que le hasard seroit peut-être plus égal à l'épée, parce que nous devons être également accoutumés à la manier. Je craindrois qu'il ne le fût un peu moins au pistolet. Cependant, je n'ai pas laissé d'en apporter deux, dont vous auriez le choix. Mais je dois vous avertir qu'à la distance ordinaire, je n'ai jamais manqué un but, depuis que je me connois.

J'applaudis à sa générosité : mais je lui répondis aussitôt que j'entendois assez l'usage de cette arme, pour ne pas la refuser, s'il la choisissoit ; quoique je ne me crusse pas aussi sûr que lui de ne pas manquer un but. Cependant, ajoutai-je en souriant, comme il m'est arrivé quelquefois de fendre une balle en deux sur le tranchant d'un couteau, il seroit malheureux, colonel, que je manquasse mon homme. Ainsi, monsieur, je n'ai pas d'objection contre le pistolet, si c'est votre choix. Personne, j'ose le dire, n'a l'œil & la main plus fermes que moi.

L'un & l'autre, monsieur, vous seront utiles, à l'épée comme au pistolet. Ce sera donc l'épée, s'il vous plaît.

De tout mon cœur.

Nous nous quittâmes avec une sorte de civilité majestueuse.

Aujourd'hui, ma visite a prévenu la sienne; & nous sommes sortis à cheval pour convenir du lieu. Nos sentimens étant les mêmes, n'aimant point à remettre au lendemain ce qui pouvoit être décidé sur le champ, nous serions descendus aussitôt. Mais La Tour & le valet du colonel, qui nous suivoient tous deux, & que nous n'avions pu éviter de mettre dans le secret, se sont joints pour nous demander la permission d'avoir le lendemain avec eux un chirurgien. Ils se sont chargés de l'engager à sortir de la ville, sous le prétexte d'une saignée qu'ils lui proposeront dans une cabane voisine, & de l'amener assez proche de nous pour être appellé au besoin, sans qu'il se défie du ministere auquel il doit être employé. La Tour étant, comme je l'ai dit au colonel, un garçon fort adroit, auquel j'ai donné ordre de lui obéir comme à moi-même, si le sort se déclare en sa faveur, nous sommes convenus de remettre la décision à demain, & d'abandonner tout ce qui regarde le chirurgien, à la discrétion de nos valets. Ensuite, nous sommes rentrés dans la ville par des chemins différens.

Le champ que nous avons choisi est un vallon écarté. Le tems sera dix heures du matin ; & le signal, ou le mot, l'*épée simple*. Cependant, j'ai répété à M. Morden que cette arme m'étoit extrêmement familiere, & que je lui conseillois de faire tout autre choix. Il m'a répondu que c'étoit l'arme d'un gentilhomme, & que celui qui n'en connoissoit pas l'usage, manquant d'une qualité nécessaire, en devoit porter la peine ; mais que pour lui toutes les armes étoient égales.

Ainsi, Belford, vous voyez que je n'ai voulu prendre aucun avantage. Mais je suis bien trompé, si demain, avant onze heures, ce brave ennemi ne reçoit pas la vie ou la mort de mes mains.

Son valet & le mien doivent être présens ; mais avec l'ordre le plus absolu, comme vous n'en doutez pas, de demeurer dans l'inaction. En revanche pour une civilité de la même nature, le colonel a commandé au sien de m'obéir, si la fortune est pour moi. Nous devons nous rendre à cheval, au lieu du combat. Une chaise, qui sera prête à quelque distance, conduira le vainqueur sur les terres de Venise, si l'un des deux périt ; ou servira, suivant l'occasion, à secourir le plus malheureux.

Tels sont nos arrangemens. La pluie ne m'ayant pas laissé d'autre amusement que ma plume, je t'ai fait cette longue lettre ; quoique je pusse aussi bien remettre à t'écrire demain à midi ; car je ne doute pas que je ne me trouve en état de t'assurer, que je suis, avec tous les sentimens que tu me connois pour toi, &c.

LOVELACE.

LETTRE CCCLXXI.

LA TOUR, à M. BELFORD.

A Trente, 19 Décembre.

MONSIEUR,

J'ai de tristes nouvelles à vous communiquer, par l'ordre de M. le chevalier de Lovelace, qui a rendu le dernier soupir entre mes bras. Il m'avoit fait lire sa derniere lettre, par laquelle il vous informoit qu'il devoit terminer le lendemain sa querelle avec le colonel Morden. Vous savez si bien le sujet de ce différent, que vous n'attendez pas de moi d'autres lumieres.

J'avois pris soin d'amener, à peu de distance, un chirurgien, à qui j'avois confié le fond des circonstances; sous le serment du secret; quoique je me fusse bien gardé de l'avouer aux deux combattans. Il étoit fourni de bandages & des instrumens de sa profession; car, si je connoissois parfaitem nt le courage & l'adresse de mon maître, je n'avois pas entendu moins vanter le caractere de son ennemi; & je savois quelle étoit leur animosité mutuelle. Une chaise de poste étoit prête à cent pas.

Les deux adversaires arriverent à l'heure dont ils étoient convenus, sans autre suite que M. Margate, valet de chambre du colonel, & moi, que M. le chevalier avoit honoré du même rang à son service. Ils nous répéterent l'ordre qu'ils nous avoient donné la veille, d'observer entr'eux une exacte neutralité: & si l'un des deux périssoit, ils nous firent jurer de regarder tous deux le survivant comme notre maître, & de respecter ses volontés.

Après quelques complimens, ils se dépouillerent de leurs habits, avec une tranquillité surprenante, & mettant l'épée à la main, ils se porterent plusieurs bottes, qui nous firent admirer leur présence d'es-

prit & leur adresse. Mon maître fut le premier qui tira du sang, par un coup désespéré, dont son adversaire devoit être percé à jour, s'il ne s'en étoit garanti par un mouvement si heureux, qu'il ne le reçut que dans la partie charnue du côté droit. Mais ayant pris M. le chevalier sur le tems, il le blessa sous le bras gauche, assez près de l'épaule; & l'épée, qui effleura l'estomac dans son passage, en ayant fait couler beaucoup de sang, le colonel lui dit : Monsieur, je crois que ç'en est assez.

Mon maître jura qu'il n'étoit pas blessé; que ce n'étoit qu'une piqûre légere; sur quoi faisant une autre passe, le colonel la reçut sous le bras avec une dextérité merveilleuse, & lui enfonça son épée au milieu du corps. Il tomba aussitôt, en disant : La fortune est pour vous, monsieur... Je n'entendis pas quelques autres mots, qu'il ne put prononcer entiérement. Son épée sortit de ses mains. M. Morden jeta la sienne, & courut à lui, en lui disant en françois : Monsieur, vous êtes un homme mort; implorez la bonté du ciel. Nous donnâmes le signal au chirurgien, qui accourut à l'instant. Le colonel ne me parut que trop accoutumé à ces expéditions sanglantes; il étoit



aussi tranquille, que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire ; & quoiqu'il perdît lui-même beaucoup de sang, il ne pensoit qu'à seconder le chirurgien. Mais mon maître s'évanouit deux fois pendant l'opération, & rendoit d'ailleurs du sang par la bouche. Cependant, le premier appareil ayant été mis fort heureusement, nous l'aidâmes à monter dans la voiture. Alors le colonel souffrit que sa propre blessure fût pansée, & parut s'affliger que, dans quelques intervalles, M. le chevalier s'emportât furieusement, lorsqu'il retrouvoit la force de parler. Hélas ! il s'étoit cru sûr de la victoire.

Malgré l'avis du chirurgien, le colonel prit le parti de monter à cheval, pour passer dans l'état de Venise. Il me força généreusement d'accepter une bourse remplie d'or, avec ordre d'en employer une partie à payer le chirurgien, & de garder le reste comme une marque, me dit-il, de la satisfaction qu'il avoit de ma conduite, & des tendres soins qu'il me voyoit rendre à mon maître. Le chirurgien l'assura que M. le chevalier ne pouvoit vivre jusqu'à la fin du jour. Lorsqu'il fut prêt à partir, M. Lovelace lui dit en françois : Vous avez bien vengé ma chere Cla-

riſſe ! J'en conviens, répondit le colonel dans la même langue ; & peut-être gémirai-je toute ma vie de n'avoir pu réſiſter à vos offres, lorſque je balançois ſur l'obéiſſance que je croyois devoir à cet ange. Attribuez votre victoire au deſtin, repliqua mon maître, à l'aſcendant d'un cruel deſtin; ſans quoi, ce qui vient d'arriver étoit impoſſible. Mais vous, reprit-il, en s'adreſſant au chirurgien, à M. Margate & à moi, ſoyez témoins tous trois, que je me ſuis attiré mon ſort, & que je péris par la main d'un homme d'honneur.

Monſieur! monſieur! lui dit le colonel, avec la piété d'un confeſſeur, & lui ſerrant affectueuſement la main, profitez de ces précieux momens, & recommandez-vous au ciel. Il s'éloigna auſſitôt.

Je fis marcher fort doucement la chaiſe. Cependant mon maître eut beaucoup à ſouffrir du mouvement. Le ſang recommença bientôt à couler de ſes deux bleſſures, & ce ne fut pas ſans difficulté qu'on l'arrêta. Nous le conduisîmes en vie juſqu'à la premiere cabane. Il m'ordonna de vous envoyer les papiers cachetés que vous trouverez ſous cette envoloppe, & de vous faire le récit de ſon malheur,

avec des remerciemens pour la constance & la fidélité de votre amitié.

Contre toute attente, il vécut jusqu'au jour suivant. Mais il souffrit beaucoup, de son impatience & de ses regrets, autant que de la douleur de ses blessures ; car il ne pouvoit se résoudre à quitter la vie. La raison paroissoit quelquefois l'abandonner, sur-tout pendant les deux dernières heures de sa vie. Il s'écrioit par intervalles : Eloignez-la de mes yeux, éloignez-la de me yeux; mais il ne nommoit personne. Quelquefois il adressoit des expressions fort tendres à quelque femme, qui étoit apparemment la même Clarisse qu'il avoit nommée en recevant le coup mortel. Il l'appelloit : Fille excellente! divine créature ! malheureuse innocente ! Je lui entendis répéter particuliérement : Jetez les yeux sur moi, bienheureux esprit ! daignez jeter les yeux sur moi. Il s'arrêtoit après ces quatre mots ; mais il continuoit de remuer les levres.

A neuf heures du matin, il fut saisi de convulsions violentes; & perdant tout-à-fait la connoissance, il demeura dans cet état plus d'un quart-d'heure. Lorsqu'il revint à lui-même (je ne dois pas oublier ses dernières paroles, qui semblent mar-

quer un esprit plus composé, & qui peuvent être, par conséquent, de quelque consolation pour ses amis : Quelles graces, je dois... prononça-t-il distinctement, en s'adressant sans doute au ciel, car il y tenoit les yeux levés. mais une forte convulsion ne lui permit pas d'achever. Ensuite, revenant à lui, il recommença les mêmes mots avec beaucoup de ferveur, les yeux levés encore, & les deux mains étendues. Ils furent suivis de quelque apparence de prieres, prononcées d'une voix intérieure, qui ne laissoit rien entendre de distinct. Enfin, j'entendis clairement ces trois mots, qui furent les derniers : Reçois cette expiation. Alors, sa tête s'étant enfoncée dans son oreiller, il expira vers dix heures & demie.

Hélas! il ne se croyoit pas si proche de sa fin. Aussi n'a-t-il donné aucun ordre pour sa sépulture. Je l'ai fait embaumer, pour attendre les volontés de sa famille, & j'ai obtenu que le corps fût déposé dans un caveau. C'est une faveur qu'on ne m'a pas accordée sans peine, & qu'on m'auroit peut-être refusée, malgré la distinction de sa naissance, dans un tems où la nation angloise seroit moins respectée du gouvernement autrichien. J'ai trouvé aussi

quelques difficultés, de la part du magistrat, sur la cause de sa mort. Il en a coûté de l'argent pour arrêter les informations. Mais c'est un récit que je remets au premier ordinaire, avec le compte des effets de mon maître, qui seront représentés fidélement. J'attends vos ordres dans cette ville, & j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, &c.

LA TOUR.

CONCLUSION (*)

ON croit devoir ajouter quelques éclairciſſemens à ce recueil de lettres hiſtoriques, pour la ſatisfaction de ceux qui ont pris un peu d'intérêt à la fortune des principaux acteurs.

La nouvelle du malheur de M. Lovelace fut reçue, dans ſa famille, avec autant de douleur qu'elle cauſa de joie dans celle des Harloves. Milord M... & les dames de ſa maiſon étoient d'autant plus à plaindre, qu'après avoir déjà beaucoup ſouffert de l'injuſtice de leur neveu pour une perſonne qu'ils avoient ſincérement admirée, ils voyoient croître leurs peines, par la perte du ſeul héritier mâle de leur fortune & de leur nom. Au contraire, les Harloves, plus implacables que jamais, & miſs Howe même, dans le vif reſſentiment qu'elle conſervoit de la mort de ſon amie, triompherent d'un événement où la main du ciel paroiſſoit marquée pour leur vengeance. Mais cette conſolation fut paſſagere, du moins pour la famille des Harloves,

(*) L'éditeur anglois l'attribue à M. Belford.

loves, qui trouverent toujours un ſujet de trouble & de remords dans leur ancienne conduite.

Madame Harlove ne ſurvécut que deux ans & demi à la mort de ſon excellente fille. M. Harlove la ſuivit au tombeau, environ ſix mois après. Ils moururent tous deux avec le nom de leur *bienheureuſe fille* à la bouche. Ils ne l'avoient pas nommée autrement depuis qu'ils avoient reçu ſes dépouilles mortelles; & loin de regretter le monde, ils marquerent de l'empreſſement pour la rejoindre dans une meilleure vie. Cependant ils vécurent aſſez pour voir leur fils *James* & leur fille *Arabelle* mariés : mais ils ne trouverent pas une grande ſource de joie dans l'établiſſement de l'un & de l'autre.

M. James Halove épouſa une fille de bonne maiſon, avec laquelle il vit encore. C'étoit une orpheline, dont le bien étoit conſiderable; & cette raiſon lui avoit fait jeter les yeux ſur elle. Mais il s'eſt vu obligé à d'exrrêmes dépenſes pour ſoutenir ſes droits, qui ne ſont point encore éclaircis. Ses parties ſont puiſſantes. Il eſt queſtion d'un titre fort litigieux; & M. Harlove n'a pas reçu en partage toute la patience néceſſaire pour conduire un long procès. Ce qu'il y a de plus remar-

quable dans sa situation, c'est que ce mariage est venu purement de lui, contre le sentiment de son pere, de sa mere, & de ses oncles, qui l'avoient averti des embarras auxquels ils s'exposoit. Sa conduite à l'égard de sa femme, qui n'est coupable de rien, & qui ne peut empêcher un mal dont elle souffre autant que lui, est devenue entr'eux l'occasion de plusieurs différens, qui ne lui promettent pas un heureux avenir, quand ses affaires se termineroient plus favorablement qu'il n'a lieu de l'espérer. Lorsqu'il s'ouvre à ses amis, qui sont en petit nombre, il attribue toutes ses disgraces au cruel traitement qu'il a fait à sa sœur. Il avoue qu'elles sont justes; mais la force lui manque pour se soumettre à des dispositions dont il reconnoît la justice. Tous les ans, il reprend le deuil au 6 de Septembre; & pendant le mois entier, il se dérobe à toutes sortes d'amusemens & de compagnies. En un mot, il passe dans le monde, & lui-même se regarde comme le plus misérable de tous les êtres.

La fortune de miss Arabelle Harlove ayant tenté un homme de qualité, l'éclat du titre la disposa facilement à recevoir ses soins. Le mariage suivit bientôt. Mais les freres & les sœurs qui ne sont pas

portés à s'aimer, deviennent ordinairement de mortels ennemis. M. Harlove jugea que, dans les articles, on avoit trop fait pour sa sœur. Elle crut, au contraire, qu'on n'avoit pas fait assez: &, depuis quelques années, ils se haïssent de si bonne foi, que l'un n'a de vraie satisfaction qu'en apprenant quelque infortune ou quelque chagrin de l'autre. Il est vrai qu'avant cette rupture ouverte, ils ne cessoient pas de se soulager mutuellement par de continuels reproches, qui ne servoient pas peu à l'entretien du trouble dans toute la famille; & qu'à chaque instant l'un accusoit l'autre d'avoir été la principale cause du désastre de leur admirable sœur. On souhaite que certains bruits, qui font mal augurer du bonheur de cette dame dans l'intétieur de sa maison, soient tout-à-fait mal fondés, particuliérement ceux qui feroient supposer qu'elle ne se loue pas des mœurs de son mari, quoique d'abord elle n'ait pas trouvé cette objection insurmontable, & qui font même entendre qu'elle en est traitée avec beaucoup de hauteur & de mépris. Quel seroit le cœur assez dur pour lui souhaiter autant de chagrin qu'elle s'est efforcée d'en causer à sa sœur, sur-tout lorsqu'elle regrette sa cruauté, & qu'elle paroît dispo-

sée, comme son frere, à lui attribuer ses propres infortunes.

M. Jules & M. Antonin Harlove continuent de vivre dans leurs terres; mais ils déclarent souvent, qu'ils ont perdu, avec leur chere niece, toute la joie de leur vie: & dans toutes les compagnies ils déplorent tous deux, sans ménagement, la part qu'on les a forcés de prendre à des injustices qu'ils ne cessent pas de se reprocher.

M. Solmes vit encore; du moins, si l'on peut compter un homme de son caractere au nombre des vivants; car sa conduite & ses manieres justifient, aux yeux du public, l'aversion que la plus aimable de toutes les femmes avoit pour lui. Malgré ses richesses, il a vu ses offres rejetées de plusieurs femmes d'une fortune extrêmement inférieure à celle où d'indignes vues lui avoient donné la présomption d'aspirer.

M. Mowbray & M. Tourville, après avoir perdu leur chef & l'ame de leur société, tomberent, par diverses aventures, dans des embarras de fortune, qui servirent, autant que leurs réflexions, à leur faire porter un autre jugement de leurs goûts & de leurs plaisirs. Comme ils avoient toujours été moins propres à donner le

mouvement qu'à le suivre, ils prirent enfin l'avis de leur ami M. Belford, qui leur conseilla de convertir le reste de leur bien en rentes viageres, & de se retirer, l'un dans Yorckshire, & l'autre dans Nottinghamshire, qui sont les lieux de leur naissance. Leur ami, continuant de s'intéresser à leur situation par ses lettres, & de les voir à Londres une fois ou deux l'année, c'est-à-dire, chaque fois qu'ils y viennent, a la satisfaction de les trouver, de jour en jour, plus dignes de leurs noms & de leur origine.

Madame Norton a passé le reste de ses jours aussi heureusement qu'elle pouvoit le desirer, dans la terre de sa chere éleve : bonheur, on le répete, tel qu'elle pouvoit le désirer; car elle aspiroit trop ardemment aux biens d'un autre état, pour être fort attachée à la petite fortune dont elle jouissoit. Elle employoit la meilleure partie de son tems à répandre ses bienfaits autour d'elle; & le reste, au soin du fonds qui lui avoit été confié. Après avoir mené une vie exemplaire, & vu son fils heureusement établi, elle est morte depuis peu, dans le sein de la paix, sans douleur, sans agonie, comme un voyageur fatigué, qui s'endort d'un sommeil doux & tranquille. Ses dernieres expressions n'ont

respiré que le desir & l'espérance de rejoindre la fille de son cœur, sa tendre & généreuse bienfaictrice.

Miss Howe ne put consentir à quitter le deuil de sa chere amie, que six mois après sa mort; & ce fut à la fin de ce terme, qu'elle rendit M. Hickman un des plus heureux hommes du monde. Ils ont déjà deux aimables fruits de leur mariage, dont le premier est une fille charmante, à laquelle ils ont donné de concert le nom de *Clarisse*. Madame Hickman dit quelquefois à son mari, avec autant d'agrément que de générosité, qu'elle ne doit pas tout-à-fait oublier d'avoir été miss Howe, parce que, s'il ne l'avoit pas aimée sous ce nom, avec tous ses foibles, elle ne seroit jamais devenue madame Hickman. Cependant elle confesse sérieusement, dans toutes les occasions, qu'elle n'a pas moins d'obligation à M. Hickman pour sa patience, lorsqu'elle étoit maîtresse d'elle-même, que pour sa généreuse conduite depuis qu'il regne à son tour. Sa tendresse & son estime semblent augmenter pour lui, lorsqu'elle se rappelle combien il étoit affectionné à sa chere amie, & quelle part il avoit aussi à l'affection de miss Harlove. Elle ne trouve pas moins de douceur à voir cet honnête homme

toujours prêt à se joindre avec elle dans ces tendres & respectueuses peintures du passé, qui rendent la mémoire des morts si précieuse à ceux qui leur survivent.

M. Belford n'est pas assez dépourvu de tendresse & d'humanité, pour n'avoir pas été vivement touché du malheureux sort de son meilleur ami. Mais, lorsqu'il fait réflexion à la fin prématurée de plusieurs de ses associés; aux terreurs & à la mort de M. Belton; au cours signalé de la justice du ciel, qui est tombée sur le misérable Tomlinson; à l'horrible catastrophe de l'infame Sinclair; aux profonds remords de l'homme qu'il aimoit le plus; &, d'un autre côté, à l'exemple qu'il a reçu de la plus excellente personne de son sexe, à ses préparatifs pour le dernier passage, à sa mort, digne d'admiration & d'envie! .... lorsqu'il considere, comme il le fait quelquefois en tremblant, que le vice étoit enraciné dans son cœur; que tous ces avis & cet aimable exemple étoient nécessaires pour lui donner la force de les vaincre, & que ces faveurs du ciel sont rarement accordées aux personnes du même ordre, ou du moins qu'elles font peu d'impression dans la fleur de la jeunesse & dans la pleine force du tempérament; lorsque toutes

ces idés se présentent à sa raison, il adore la bonté qui a rassemblé tant de moyens, pour l'arracher, comme un tison enflammé, du lieu de la fournaise ; il se croit obligé d'employer tous ses efforts & tous ses soins à rappeller ceux que son exemple peut avoir égarés, & de réparer, non seulement tout le mal qu'il a commis, mais celui dont il peut avoir été l'occasion.

A l'égard du dépôt sacré dont il avoit été chargé par une femme céleste, il a répondu à cet honneur avec autant de plaisir que de fidélité, & il ose dire, à la satisfaction de tout le monde, & même à celle de la malheureuse famille, qui lui a fait faire des remerciemens à cette occasion. On lui permettra de déclarer aussi, qu'en rendant ses comptes, il a renoncé au legs que la généreuse testatrice lui avoit assigné dans la bonté de son cœur. Il l'a remis à la famille, pour être employé suivant d'autres vues du testament.

Il ne restoit qu'une bénédiction terrestre à désirer pour M. Belford, parce qu'il la croyoit capable de lui assurer la possession de toutes les autres. C'étoit le plus grand de tous les biens sensibles, une femme vertueuse & prudente.

Après une vie aussi libre que la sienne, il ne s'est pas jugé digne d'un si grand bien, sans s'être assuré, par un examen de bonne foi, que ses nouvelles résolutions & son horreur pour ses anciens goûts étoient si sinceres, qu'il ne devoit pas les croire capables de changer. Dans cette confiance, s'étant rappellé quelques ouvertures flatteuses de M. Lovelace, & sa bonne fortune lui ayant offert l'occasion d'obliger milord M.... & toute cette illustre maison par un service important, il a demandé à ce seigneur la permission de rendre ses soins à miss Charlotte Montaigu, l'ainée de ses deux nieces. Les conditions qu'il a proposées lui ont fait obtenir l'approbation de milord; & miss Charlotte qui n'avoit pas d'engagement, lui a fait l'honneur d'accepter sa main. Il s'est trouvé tout d'un coup le plus heureux de tous les hommes. Milord, ne mettant pas de bornes à sa bonté, s'est fait un plaisir d'ajouter, pendant le tems même de sa vie, un bien considérable à la fortune naturelle de miss Montaigu. Miladi Lawrance & miladi Sadleir ont suivi son exemple: & le ciel ayant donné, avant sa mort, qui est arrivé trois ans après celle de son neveu, un fils à M. Belford, il s'est déterminé à faire tomber sur

ce fils, le plus proche de son sang, l'héritage de tous ses droits, avec la moitié de son bien réel, dont il a laissé l'autre moitié à sa seconde niece, miss Patty Montaigu. Cette jeune demoiselle, à laquelle il ne manque aucune vertu, demeure actuellement avec sa sœur & doit être mariée cet hiver à l'héritier d'une grande maison, qui arrive de ses voyages, & pour lequel on n'a pas cru que la Grande-Bretagne offrît un meilleur choix.

Le colonel Morden, avec tant de vertus & de lumieres, ne peut être malheureux dans aucun pays du monde. Cependant son affaire avec M. Lovelace lui a fait perdre le dessein de venir résider en Angleterre aussitôt qu'il se l'étoit proposé. Dans la correspondance qu'il continue d'entretenir avec l'exécuteur testamentaire de sa cousine, il lui a déclaré plusieurs fois que, s'il s'est cru obligé d'accepter l'offre de son adversaire, parce qu'il ne pouvoit prendre d'autre parti sans reconnoître qu'il oublioit les malheurs de sa cousine, & sans demander pardon, en quelque sorte, à M. Lovelace, de quelques discours libres qui lui étoient échappés, il ne laissoit pas de sentir la vérité des argumens de sa cousine contre les duels; & qu'en réfléchissant de sang-froid, à ce

qu'il en coûte vraisemblablement au malheureux Lovelace, il souhaiteroit d'avoir pesé avec plus d'attention cette idée de la lettre posthume : *Si le ciel lui accorde du tems pour se repentir, de quel droit le lui refuseriez-vous ?*

LETTRE CCCLXXII.

M. Morden, à M. Belfort.

Du château d'Harlove, dimanche au soir, 10 Septembre.

Mon cher monsieur,

Je vous envoie, comme je vous l'avois promis le récit de ce qui se passe ici.

La pauvre madame Norton s'est trouvée si mal en chemin, que, malgré les précautions que j'avois prises pour faire marcher doucement le char funebre & la chaise qui le suivoit, je craignois d'être obligé de laisser cette digne femme sur la route, avant notre arrivée à Saint-Albans. Enfin nous y arrivâmes; & aussitôt je fis dételer, dans l'espérance qu'un peu de repos la mettroit en état de poursuivre; mais, contre mon attente, je fus obligé de partir sans elle: je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand soin, & je laissai la chaise de poste à sa disposition. Elle mérite toutes les attentions possibles, non seulement par

égard pour ma cousine, mais aussi à cause de ses qualités personnelles C'est une excellente femme.

Quand nous fûmes à cinq milles de distance du château d'Harlove, je me mis au petit galop, & je dis au cocher, que je laissai derriere avec le corps, de mener plus doucement encore qu'auparavant. Les chemins de traverse que nous venions de prendre, étoient fort raboteux, & j'avois plus de tems qu'il ne m'en falloit, ne voulant pas que le corps arrivât avant l'entrée de la nuit.

Je mis pied à terre dans la cour du château à quatre heures environ. Vous pouvez croire que je trouvai une maison plongée dans la tristesse. J'entrerai dans le détail; c'est ce que vous demandez.

A mon entrée dans la cour, j'avois remarqué un mouvement général; chaque domestique qui se présentoit, avoit les yeux gros & l'air si touché, que je pensai d'abord qu'il étoit arrivé dans la famille quelque nouveau désastre.

Messieurs John & Antoine Harlove, avec madame Hervey, étoient au château. Auparavant, la dureté des uns donnoit de nouvelles forces à celle des autres; à présent, chaque chagrin particulier augmente le chagrin de tous.

Mon coufin James vint au-devant de moi fur la porte : il avoit fur fa perfonne tous les caracteres d'une profonde douleur. Il me pria d'excufer les procédés qu'il avoit eus avec moi la derniere fois que je les étois allé voir. Ma coufine Arabelle vint à moi toute en larmes; &, comme fi elle eût fuccombé à fa douleur : O mon coufin ! me dit-elle, en s'abandonnant fur mon bras, je n'ofe vous faire une queftion.

Je penfe qu'elle avoit en vue l'arrivée du char funebre : moi-même, j'étois plein d'amertume ; &, fans m'avancer, ni donner de réponfe, je m'affis fur la chaife qui fe trouva à ma portée.

Le frere & la fœur s'affirent auprès de moi, l'un d'un côté & l'autre de l'autre, tous deux dans le filence. Les domeftiques fondoient en larmes.

M. Antoine Harlove vint à moi un moment après ; fon vifage annonçoit le défefpoir. Il m'invita à entrer dans le parloir, où étoient, ajouta-t-il, fes compagnons de deuil.

Je me levai : mon coufin James & ma coufine Arabelle nous fuivirent.

A mon entrée dans le parloir, je n'entendis que plaintes & regrets de tous côtés.

M. Harlove, pere de ma chere parente, au moment qu'il me vit, s'écria : O mon

cousin: vous êtes le seul de toute la famille qui n'ayez rien à vous reprocher. Que vous êtes heureux !

La pauvre mere, à qui le chagrin ôtoit la parole, me regarda douloureusement, & s'assit, appuyant d'une main son mouchoir contre ses yeux, & laissant tomber l'autre entre celles de madame Hervey, qui l'arrosoit de ses larmes.

M. John Harlove étoit assis vers la fenêtre, le dos tourné à la compagnie, & les regards détachés de cette scene d'afflictions; ses yeux étoient rouges & fort gros.

Mon cousin Antoine, en rentrant dans le parloir, s'étoit approché de madame Harlove. « Ma chere sœur, ne vous laissez » pas... mon cher frere, ne vous laissez » pas abattre... « Mais, incapable de proférer une parole de plus, il s'en fut dans un coin du parloir, où, manquant lui-même des consolations qu'il eût voulu donner aux autres, il se laissa aller sur une chaise, & poussa un profond soupir.

Mademoiselle Arabelle, à notre entrée dans la salle, étoit passée devant moi à la suite de son oncle, comme si son dessein eût été de dire quelques paroles consolantes à sa malheureuse mere; mais elle n'en eut pas la force. Elle passa derriere la

chaise de madame Harlove, où, penchant la tête sur son épaule, elle sembloit attendre de sa bouche les consolations qu'elle avoit accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le fils Harlove, malgré sa dureté & l'orgueil de son caractere, étoit atterré; les remords de sa conscience avoient domté sa fierté.

Eh monsieur! quelles pensées devoient-ils avoir dans ce moment? ils restoient fixés sans sentiment sur leurs sieges, & n'avoient pour paroles que des soupirs & des gémissemens... Qu'ils sont bien un objet de pitié, un grand objet de pitié, tous tant qu'ils sont!... Mais quelles exécrations ne mérite pas ce detestable Lovelace? lui qui, par des pratiques infames & inouies, a amené une catastrophe qui épuise toutes les especes de malheurs, & qui s'étend sur un si grand nombre d'infortunés!... Que le ciel me foudroie!... Mais je m'arrête... Cet homme... puis-je dire cet homme? cet homme est votre ami.... Il est déjà troublé, dites-vous, dans son esprit... Rendez-le, grand Dieu, à ce.... Si je trouve que les choses se soient passées comme je le soupçonne; & en vérité, elle en dit assez dans son testament pour légi-

timer mes soupçons... Ne pense pas, ma chere cousine, idole de mon cœur, que ton ame généreuse, qui ne respire que tendresse & que charité, puisse sauver le plus vil de tous les hommes, en multipliant les pardons sur sa tête !

Mais, encore une fois, je m'arrête... Pardonnez, monsieur : qui pourroit avoir été témoin d'une pareille scene, qui pourroit avoir vu toute sa famille dans les larmes, qui pourroit s'en rappeller le souvenir, & ne pas frémir d'indignation contre le malheureux qui les fait répandre ?

Quelque grande que fût mon affliction, comme j'étois le seul de qui chacun des autres pût attendre des consolations, je m'approchai de la mere. Ne nous abandonnons pas, lui dis-je, à une douleur qui, quelque juste qu'en soit la cause, est malheureusement infructueuse. Nous nous tourmentons, & nos tourmens ne peuvent rappeller la chere personne que nous pleurons. Ah ! si vous saviez avec quelles assurances d'un bonheur éternel elle a quitté ce monde, vous ne penseriez pas à l'y revoir encore ! Elle est heureuse, madame... soyez-en sûre, elle est heureuse ; & que cette pensée vous fortifie.

O mon cousin! mon cher cousin! s'écria

l'infortunée mere, retirant celle de ses mains que tenoit madame Hervey, pour serrer la mienne, vous ne savez pas quel enfant j'ai perdu... Et d'un ton plus bas : Perdu ! & comment ? Ah ! c'est ce qui me rend sa perte insupportable !

Tous se mirent à la fois à s'accuser eux-mêmes; quelques-uns, à se rejeter reciproquement la faute. Mais il n'y eut personne qui ne portât les yeux sur mon cousin James, comme sur celui qui avoit nourri le ressentiment de la maison contre une ame si innocente. A peine cependant résistoit-il à ses propres remords. Miss Harlove, pressée par les mouvemens de son ame, rompit le silence. Avec quelle cruauté, dit-elle, lui écrivois-je ! avec quelle barbarie l'insultois-je ! & avec quelle patience le supportoit-elle !.... Qui l'eût cru si près de sa fin ? O mon frere ! mon frere !... sans vous, sans vous....

Pourquoi cherches-tu, répondit-il, à irriter le sentiment de mes douleurs ? J'ai devant moi tout ce qui s'est passé : je ne songeois qu'à ramener dans le bon chemin une personne bien chere qui s'en étoit écartée... Rien ne fut plus loin de mon cœur que de la réduire au désespoir. Ce n'est aucun de nous, c'est l'infame Love-

lace qu'il faut en accuser..... Je crains cependant, mon cher cousin, qu'elle n'ait tout attribué à mes procédés; je le crains. Dites-le moi; a-t-elle fait mention de son frere? m'a-t-elle nommé dans ses derniers momens? J'espere qu'un cœur capable de pardonner au plus scélérat de tous les hommes, & d'intercéder pour que notre vengeance ne tombe point sur lui, a pu me pardonner aussi.

Elle est morte en vous bénissant tous. Elle ne condamnoit pas, elle justifioit votre sévérité contr'elle.

A ces mots, on n'entendit qu'un cri. Nous voyons, dit le pere, nous voyons assez par ses lettres, qui me percent l'ame, dans quelle heureuse disposition elle se trouvoit peu de jours avant sa mort..... Mais, persista-t-elle jusqu'à la fin? N'eut-elle point d'inquiétudes? Mon cher enfant n'eût-il point de cruelles agonies?

Point du tout: je ne vis jamais une fin plus heureuse; aussi personne ne s'y est si saintement préparé. Elle y consacra tous ses momens, plusieurs semaines de suite. Que ceci nous console. Nous ne pourrions souhaiter une mort plus douce pour nous & pour ceux que nous chérissons. Nous avons à nous reprocher d'en avoir agi durement avec elle. Mais, eût-elle obtenu

tout ce qui fut une fois l'objet de ses desirs, elle n'auroit pu mieux mourir..... elle auroit pu moins bien mourir.

Chere ame! chere excellente ame! s'écrierent le pere les oncles & la sœur, d'un ton qui déchiroit le cœur.

Jamais, disoit la malheureuse mere, notre rigueur envers un enfant si doux, si digne de toutes nos affections, ne nous laissera sans remords. En vérité, en vérité (doucement à sa sœur Hervey), j'ai été trop endurante, trop foible. Le repos momentané que j'ai cherché toute ma vie, me coûtera un trouble & des ennuis qui ne finiront point...

Elle s'arrêta.

Ma chere sœur!... Ce fut tout ce que put dire madame Hervey.

Je n'ai rempli que la moitié de mes engagemens, reprit la mere affligée, avec le plus cher & le plus méritant des enfans. La moitié! non. Hélas! avec quelle dureté nous l'avons traitée!

Ma chere, ma très-chere sœur!.... C'est tout ce que put articuler madame Hervey.

Plût au ciel, continua la pauvre mere d'un ton d'exclamation, que je l'eusse vue seulement une fois! Puis se tournant vers mon cousin James & sa sœur.... O mon

fils! ô Arabelle! si on nous traitoit, si on nous jugeoit avec la rigueur...

Pour la troisieme fois les pleurs refuserent passage à sa voix. Tous les autres gardoient le silence. On ne lisoit sur leurs visages, on ne voyoit dans leurs attitudes que l'expression d'une douleur accablante.

Vous voyez donc, M. Belford, qu'on pouvoit rendre justice à ma cousine. Oh! que c'est une chose terrible que les réflexions auxquelles on est en proie après des procédés si durs & si dénaturés!

Ah, monsieur Belford! ce malheureux, ce détestable Lovelace, c'est lui, c'est lui qui est la cause...

Pardonnez-moi, monsieur; je vais poser ma plume, pour ne la reprendre que quand je serai calmé.

A une heure du matin.

C'est en vain, monsieur, que j'ai voulu prendre du repos. Vous m'avez prié d'entrer dans le détail; je ne m'y refuserai pas: ce sujet m'occupe tout entier; je vais continuer, quoiqu'il soit minuit passé.

A six heures environ le char funebre arriva à la porte de la cour... L'église de la paroisse est à quelque distance; mais le

vent, qui venoit de ce côté-là, jeta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur, en portant jusqu'à eux le son des cloches. Elles faisoient retentir les airs de la mélodie la plus lugubre. A l'ouie de ces sons funestes, les parens ne douterent pas que ce ne fût un témoignage d'amour & de vénération, rendu, par les paroissiens, à la mémoire de celle dont le cercueil passoit actuellement devant l'église.

Si l'attente du char funebre leur causa cette émotion, jugez de leur consternation à son arrivée.

Un domestique vint pour nous avertir de son arrivée, dont le bruit du pavé de la cour intérieure ne nous avoit que trop instruits.

Il ne parla pas... il ne pouvoit parler... Il jeta un regard dans la chambre, s'inclina, & se retira.

Je sortis : personne alors que moi n'en eut la force ; le frere me suivit un instant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un spectacle fort touchant s'offrit à ma vue.

Vous avez oui parler, monsieur, de l'amour qu'on portoit à ma chere cousine. Les pauvres sur-tout, & les gens d'un moyen ordre l'aimoient comme jamais

jeune femme de condition n'en fut aimée. Ce n'étoit pas ſans ſujet. Les uns trouvoient dans ma couſine une protectrice; les autres trouvoient en elle le ſoulagement de leurs miſeres.

Quand nous ſentons vivement un malheur, & que nous ſommes affectés par une vraie douleur, nous aimons voir les autres prendre part à notre affliction. Les domeſtiques avoient dit à leurs amis, & ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoiſſances, que, quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir, ni jeter un regard ſur miſs Clariſſe durant ſa vie, on avoit cependant conſenti à ce que ſon corps fût porté au château. Cela devoit ſe faire ſi inceſſamment, que ceux qui étoient inſtruits du moment de ſa mort, pouvoient juger à-peu-près du tems où le cercueil paſſeroit. Un char funebre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il ſoit, attire l'attention de tout le monde ſur la route & dans les villages. Celui de ma pauvre couſine n'avoit point de ſuite; il n'étoit décoré ni de panaches, ni d'écuſſons. Cependant, comme on eſt obligé, pour aller au château d'Harlove, de prendre des chemins de traverſe dès la diſtance de ſix milles, il ne fut plus poſſible d'ignorer quelle étoit la perſonne que l'on

transſportoit. Dès qu'on nous eut vu quitter la grande route, nombre de gens de toute eſpece, hommes, femmes & enfans, ſe mirent à notre ſuite, & formerent un convoi funebre d'environ cinquante perſonnes. Toutes, ſans exception, avoient les larmes aux yeux, & déploroient la perte de la jeune dame, qui ne faiſoit jamais rien que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Ces gens s'aſſemblerent autour du char quand il s'agit d'en deſcendre le cercueil, & empêcherent qu'on ne le portât immédiatement dans la maiſon. Ils ſe diſputoient cet honneur, mais à voix baſſe, ſans clameurs contentieuſes. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération. Je n'avois rien vu de ſemblable ici, ou dans mes voyages; au contraire, j'avois trouvé le bruit, & le tumulte partout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que ſix filles emporteroient le cercueil par les ſix anſes.

C'eſt ainſi qu'avec les démonſtrations du plus grand reſpect, on l'entra dans le ſallon, où je le fis placer entre deux ſieges, ſur leſquels il portoit par les extrêmités. Les plaques d'argent, les emblêmes & les inſcriptions, dont la partie ſupérieure

rieure étoit décorée, attirerent les regards & furent l'objet de l'admiration de tous. Ils redoublerent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres & d'après ce qu'avoit prescrit miss Clarisse. Ils souhaitoient qu'on leur laissât voir le corps; mais ils en parlerent comme d'une faveur qu'ils desiroient plutôt qu'ils ne l'espéroient. Lorsqu'ils eurent satisfait leur curiosité, & fait leurs remarques sur les emblêmes, ils se disperserent en bénissant sa mémoire. Elle doit être heureuse, disoient-ils, pleurant & se lamentant: si elle ne l'est pas, que sera-ce de nous? D'autres ne se lassoient point de répéter qu'elle se plaisoit à faire le bien, & ne se plaisoit qu'à cela. D'autres maudissoient l'auteur de sa fin prématurée.

Les domestiques de la maison s'assemblerent autour du cercueil; ce qu'ils n'avoient pu faire auparavant. Ce fut une nouvelle scene d'affliction; mais elle se passa dans un parfait silence. Ils s'exprimoient par les regards & les soupirs, ayant les yeux tantôt fixés sur le cercueil, tantôt errans des uns aux autres; souvent ils levoient les mains au ciel. Sans doute la présence de leur jeune maître leur en imposoit, & les empêchoit de joindre la

parole à l'expreſſion muette de leur douleur & de leurs regrets.

M. James Harlove m'avoit ſuivi lorſque j'étois ſorti du parloir, mais, ayant apperçu la foule, il m'avoit quitté. Sitôt qu'elle eut diſparu, il revint ; & ſe tenant debout, il fixoit le cercueil de l'air d'un homme qui fait un effort d'attention : cependant il n'en avoit que l'apparence ; il étoit fort loin d'avoir la perception diſtincte d'un ſeul ſymbole ou d'une ſeule lettre écrite ſur la biere. Il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croiſés ſur la poitrine, la tête penchée ſur une épaule, avec tous les caracteres de la ſtupéfaction ſur le viſage.

La ſcene devint plus touchante & plus noire, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le pere, la mere, les deux oncles & la ſœur vinrent, à pas chancelans, joindre le frere & moi. Nous étions dans ce qu'elle appelloit ſon parloir ; nous venions d'y faire poſer le cercueil ſur une table au milieu de la chambre. Sans doute le ſouvenir de leur inexorable dureté avoit ajouté à leur peine ; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée dans une biere, quand

ils jeterent les yeux sur celle que leur violence avoit bannie de la maison, frappés de la maniere dont elle y rentroit, ce ne fut plus un deuil, ce fut une désolation.

Leur dessein paroissoit être d'empêcher la mere d'entrer; mais s'appercevant que cela n'étoit pas possible, eux-mêmes, jusqu'alors incertains s'ils entreroient, se déterminerent à la suivre, entraînés par un mouvement plus fort qu'eux. La pauvre femme jeta les yeux sur le cercueil, & immédiatement les retira. Au même instant elle s'avança vers la fenêtre, dans une agonie de douleur; & joignant les mains avec transport, elle s'adressa à sa chere fille.... O mon enfant! mon enfant! l'orgueil de ma vie! ma plus douce espérance: pourquoi m'a-t-on refusé la consolation de te parler de paix, de pardon?... pardonne ta cruelle mere!

Son fils, attendri pour lors, comme il y parut à ses yeux, la conjura de se retirer; & l'une des femmes de sa mere entr'ouvrant la porte, il l'appella pour l'aider à conduire sa maîtresse dans le moyen parloir. En revenant, il trouva son pere sur la porte. Il venoit aussi de jeter un regard sur la biere; après quoi, j'avois obtenu de lui qu'il s'éloignât. Trop absorbé par sa douleur, pour en parler,

ce ne fut qu'au moment qu'il apperçut son fils, que, poussant un profond soupir, il l'accompagna de ces mots.... Jamais peine ne fut égale à ma peine... mon fils.... mon fils.... Il disoit ces paroles d'un ton de reproche, le visage détourné de celui à qui il les adressoit.

Je le suivois, faisant mes efforts pour le consoler. Nous entrâmes ensemble dans le moyen parloir, où sa femme étoit dans de grandes agonies. Elle le regarda. Il fit un pas vers elle.... O ma chere! Il s'arrêta. Son cœur étoit plein de douleur, ses yeux baignés de larmes : il saisit un moment pour gagner le grand parloir, où il me pria de le laisser à lui-même.

Les oncles & la sœur gardoient le silence, portant tour à tour, & détournant la vue de dessus les emblêmes du cercueil. Madame Hervey entreprit de leur lire l'inscription. Elle lut ces paroles: *Ici l'on est à couvert de la persécution des méchans.* Elle ne put continuer ; de grosses larmes tomboient de ses yeux sur la piece d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant, elle eût voulu satisfaire une curiosité qui mêloit de l'impatience à la douleur : elle essuyoit ses pleurs, mais en vain ; d'autres pleurs succéderent toujours.

Jugez, M. Belford, j'en appelle à vôtre ſenſibilité, jugez de l'état où j'étois. Je me trouvois pourtant dans l'obligation de les conſoler les uns & les autres.

Je vais fermer cette lettre, pour vous l'envoyer de bon matin : j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma prolixité ne vous déplaira pas. Je ſuis incapable de prendre du repos, & je ne puis faire mieux que d'écrire. J'ai des ſcenes pathétiques à peindre : j'écris ſans me fatiguer : j'ai tout cela préſent à l'eſprit ; je n'y ai que cela. De plus, je ſerai peut-être bien aiſe, quand ma douleur ſera calmée, de lire ceci avec les autres papiers que vous voudrez bien me communiquer concernant cette malheureuſe hiſtoire.

Le domeſtique qui doit vous porter cette lettre, s'informera, en paſſant par Saint-Albans, de la ſanté de la bonne madame Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miſs Arabelle m'en demanda quand je me fus retiré dans mon appartement, où elle avoit eu la complaiſance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laiſſée, & me dit que, ſi ſa mere l'apprenoit, elle en auroit encore plus qu'elle.

Je ne m'étonne plus ſi mon excellente couſine, prévoyant les remords auxquels

ſes parens ſéroient en proie quand ils ſauroient ſa mort, écrivit ces lettres poſthumes, où elle met tout en œuvre pour les conſoler. Mais ſa générofité paroît encore avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit pour les excuſer auprès de moi, dans l'entretien particulier que nous eûmes peu d'heures avant ſa mort. Elle aggrava, dans ce deſſein, la ſeule faute que je la ſoupçonne d'avoir faite; mais ce fut avec une facilité... créature angélique! une douceur.... il ſembloit qu'il ne lui en coûtoit rien, ſi, ſe ſacrifiant elle-même, elle me faiſoit penſer plus favorablement de ſes amis.

Je ſuis, mon cher monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRE CCCLXXII.

M. MORDEN, à M. BELFORD.

MONSIEUR,

Nous sommes si mauvaise compagnie les uns pour les autres, que je n'ai pas de meilleur parti à prendre que celui de me retirer dans mon appartement, & d'écrire.

Environ neuf heures & demie, on me fit avertir pour déjeûner. La lugubre assemblée se formoit lentement : chacun prenoit sa place d'un air d'attention ; les visages étoient haves & abattus : on ne voyoit que des yeux fatigués de répandre des pleurs.

L'on se demandoit comment on avoit passé la nuit, d'un ton qui annonçoit la réponse fâcheuse à laquelle on s'attendoit.

L'incosolable mere dit qu'elle ne connoîtroit plus le repos.

Au moment que nous étions rangés & tranquilles sur nos sieges, la cloche s'est fait entendre, on a ouvert la porte des

cours, & le bruit d'un carrosse roulant sur le pavé a causé une émotion générale.

Je crois, monsieur, vous avoir oui dire que vous n'aviez jamais vu miss Howve. C'est une jeune dame dont les graces se font d'abord remarquer : une sombre mélancolie répandoit ses nuages autour d'elle : cependant, au travers de ces ombres, on voyoit de tems en tems s'échapper les rayons d'un feu & d'une vivacité singuliere. Son attachement à ma chere cousine m'a inspiré pour elle une amitié, je puis dire un respect, que je conserverai toujours.

Je ne pensois pas, me dit-elle en me donnant la main, rentrer jamais dans cette maison; mais, morte ou vivante, ma chere Clarisse m'entraîne après elle. Nous entrâmes dans le petit parloir; où, jetant les yeux sur le cercueil, elle retira sa main de dedans la mienne, écarta précipitamment le dessus du cercueil, qui étoit défait, ôta le voile qui couvroit le visage, & comme hors d'elle-même, leva ses mains jointes en haut, fixant tour à tour ses yeux sur le corps & vers le ciel, trop lent à la venger.

Enfin, elle rompit le silence. Voyez vous, dit-elle, voyez-vous la gloire & l'honneur de son sexe? la voyez-vous jetée dans les bras de la mort par

l'exécration & la honte du vôtre ?

O ma bienheureuse amie ! ma chere compagne ! lumiere qui me conduisoit !.. baisant sa bouche à chaque nouveau nom qu'elle lui donnoit. ... quoi ! toute la vie de ma Clarisse .....

Après une petite pause & un profond soupir, elle se tourna vers moi, puis vers son amie.... Mais c'est elle : peut-elle être réellement morte ? Non, non ; réveille-toi, ma tendre, ma chere amie. Ne serois-tu qu'une argille insensible ? Ah ! laisse-moi te rappeller à la vie ; partage le souffle qui m'anime... Et lui donnant un baiser.... Que la chaleur de mes levres réchauffe les tiennes ! Elles sont glacées ! elles sont muettes ! Soupirant encore du fond du cœur, comme déçue de l'espérance de l'entendre parler. Est-il donc possible que la perfection finisse ainsi ? est-il donc vrai que tu m'aies quittée ? quittée pour jamais ? ô cruelle Clarisse !

. Un silence de quelques instans succéda. Paroissant revenir à elle-même, elle me regarda. Pardonnez, me dit-elle, pardonnez, M. Morden, à mon égarement. Je ne suis plus à moi, je n'y serai plus. Vous ne connoissiez pas l'excellence, non vous ne connoissiez pas la moitié des perfections que voilà dans les bras de la

mort. . . . Ceci ne peut être. . . . ce ne peut être tout ce qui me reste de ma Clarisse.

Elle fit une autre pause. Une larme, ma chere, donne une larme seulement à l'état où je suis. . . . mais non, cette tristesse silencieuse, ces ombres de la mort qui couvrent ton front. . . . Hélas! moi-même trouvé-je des pleurs! elles me refusent leurs secours! mon cœur ne peut plus contenir ma douleur; j'y succombe!

Pourquoi, M. Morden, l'a-t-on envoyée ici? pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée? Elle n'a point de pere, point de mere, point de parens; ne l'avoient-ils pas tous renoncée pour leur parente? Pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée? j'étois son amie, mon cœur lui appartenoit. Qui a plus de droit que moi aux restes de celle que je chérissois? De vains noms, sans sentiment, seroient-ils de meilleurs titres que mon amour?

Elle baisa encore une fois la bouche, le front & les joues de son amie. Un soupir, qui sembloit lui déchirer le cœur, l'interrompit.

D'où vient, d'où vient, reprit-elle, m'a-t-on refusé la consolation de voir la plus aimée, la plus chere de mes compagnes, avant qu'elle devînt celle des an-

ges? Je renvoyois, je me laissois trop aisément persuader de différer une visite que mon cœur me rendoit nécessaire. Que de regrets n'en aurai-je pas? O ma bienheureuse Clarisse! qui sait, si je fusse allée vers toi, quel effet auroient produit mes consolations?

Elle jeta un regard autour d'elle, comme si elle eût craint d'appercevoir quelqu'un de la famille. Encore un baiser, mon ange, mon amie, chere compagne que je perds, & que je regretterai toujours, encore un baiser, & je pars, je vole hors de cette horrible demeure. Jamais je ne l'aimai que pour toi. Adieu donc, ma très-chere Clarisse! tu es heureuse; je n'en doute pas; ta derniere lettre m'en assuroit. Puissé-je te rejoindre, & me réunir avec toi dans des lieux plus saints, où l'insolence n'ose attenter à l'innocence, & où des maîtres cruels, sous le nom de parens, ne gênent pas la vertu par d'impérieux commandemens!

Elle fit un silence: incapable de sortir, quoiqu'elle y fût déterminée, son désespoir, son angoisse combattoit sa volonté. L'attendrissement succéda aux agitations. Un torrent de larmes vint à son secours. Sans ces pleurs que je répands, j'allois mourir de douleur, dit-elle d'une voix

plus radoucie. Mes yeux en verseroient sans cesse, que je voudrois en verser encore pour ma chere Clarisse. Hélas! ses conseils firent pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle.

Pardonnez, monsieur, me dit-elle en se tournant vers moi, qui me sentois ému autant qu'elle-même, pardonnez; j'aimois cette chere personne comme femme n'aima jamais une autre femme. Excusez l'emportement de ma douleur. Est-ce donc ainsi que la gloire de son sexe a été la victime du vice & de la dureté?

Madame, lui dis-je, ils en sont punis, ils en sont bien punis, Qu'ils en soient punis! reprit-elle; si je les plaignois... Que je suis malheureuse (regardant le corps) de ne l'avoir pas vue avant que ces paupieres couvrissent ces yeux, & que ces levres fussent fermées! Quelles paroles!... quelle douceur!... quelle amie j'ai perdue!

Elle se mit alors à examiner le dessus du cercueil. Frappée du sens des emblêmes, sa douleur reprit de nouvelles forces; & quoiqu'elle essuyât plusieurs fois ses yeux, elle ne fut pas capable de lire l'inscription & les textes de l'Ecriture qui l'accompagnoient. Enfin, elle me dit: Faites-moi la grace de m'écrire ce que c'est que ces em-

blêmes & cette écriture ; & si vous le pouvez, réservez-moi une boucle de ses cheveux.

Je lui répondis que l'exécuteur testamentaire de Clarisse feroit l'un & l'autre, & lui enverroit une copie du testament : qu'elle y trouveroit des marques de souvenir en faveur d'une personne qui l'appelle son amie, sa sœur.... C'est avec justice, repartit miss Howve, qu'elle me nomme ainsi : nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame. Mais à présent que ma plus chere moitié vient de m'être enlevée, hélas ! que deviendrai-je ?

Dans ce moment un domestique a passé près de la porte. Elle a regardé, craignant pour la seconde fois que ce ne fût quelqu'un de la famille. Puis elle a dit : encore un dernier adieu,... un dernier adieu.... hélas !

Elle a renouvellé ses embrassemens. Elle baisoit le visage, les mains, l'une après l'autre. Enfin, elle m'a présenté la sienne, s'est précipitée hors de la chambre, & a gagné son carrosse, où elle s'est abandonnée de nouveau à toute sa douleur. Ses pleurs & ses soupirs lui ôtoient la voix. Elle m'a fait un signe de tête. Déjà les chevaux étoient hors de la cour, je la perdois de vue.

Quand je suis rentré, la compagnie a

remarqué mon émotion. M. James Harlove leur faisoit le rapport de ce que je lui avois dit la veille. Ma présence a interrompu leur discours, je m'en suis apperçu. Je leur ai laissé le champ libre pour consulter.

Je finis cette lettre : le souvenir de la scene touchante que je viens de décrire, m'a laissé dans une incapacité aussi grande de continuer, que je l'étois d'entrer en conversation avec mes cousins, le moment après en avoir été le témoin.

Je suis, monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRE CCCLXXIV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

MONSIEUR,

La bonne madame Norton est arrivée. Il semble qu'elle ait repris courage. Elle le doit à ces lettres posthumes dont vous & moi craignions si fort les effets sur elle. C'est que son esprit est d'une très-rare trempe. Cette femme est familiarisée avec les afflictions, & vit dans l'espérance habituelle d'une meilleure vie. De plus, n'ayant rien à se reprocher vis-à-vis de la chere personne que nous avons perdue, elle a considéré qu'elle ne pouvoit faire mieux que de rassembler toutes ses forces pour donner quelque consolation & inspirer quelque fermeté à la malheureuse mere.

O M. Belford! quels éloges de ma chere cousine entends-je de toutes parts!... Si elle eût été mon enfant ou ma sœur.... pensez-vous que l'auteur d'une si fatale catastrophe, qui s'étend sur tant de personnes!... mais je m'arrête.

On n'ouvrira pas le testament avant que les funérailles soient achevées. On fait les préparatifs nécessaires à cette solemnité. Les maîtres & les domestiques de toutes les branches de la famille, ont pris le grand deuil.

J'ai vu M. Melvill : c'est un homme de sens, qui a de la douceur & de la décence dans les manieres. Je lui ai donné des particularités propres à être insérées dans son discours ; mais j'ai vu, depuis, que c'étoit un soin inutile. Il connoît tous les détails de la malheureuse histoire de ma cousine. Il l'a toujours admirée, & a été fort sensible à ses malheurs & à sa mort.

Le révérend docteur Lewin, que nous venons de perdre, étoit l'ami particulier de Melvill, & vouloit le présenter à miss Clarisse, comme un homme digne de son estime.

Je viens de prêter mon assistance au pere & à la mere, qui ont fait un dernier effort pour voir le corps de leur cher enfant. Ils m'avoient fait demander de les accompagner avec madame Norton. Il faut, disoit la pauvre mere, que je lui dise un dernier adieu.

Tout, en effet, s'est réduit à un effort, & rien de plus. Au moment où ils ont eu le cercueil devant les yeux : O ma chere ! a

dit le pere en se retirant, je ne puis, je sens que je ne puis le supporter... n'eussé-je.... n'eussé-je pas eu tant de dureté! Il n'a eu que le tems de s'approcher de sa femme pour l'empêcher de tomber; ses genoux se déroboient sous elle. O ma chere! s'est-il écrié, c'en est trop, retirons-nous. Madame Norton venoit de quitter madame Harlove pour voir le cercueil. Elle est revenue. Chere, chere Norton, lui a dit l'infortunée mere, en jetant ses bras autour de son cou, emportez-moi, ôtez-moi d'ici. O mon enfant, mon enfant! ma Clarisse! toi qui faisois les délices de ma vie il y a si peu de tems! hélas! je ne te reverrai plus... jamais.

J'aidai le malheureux pere, & madame Norton soutint la malheureuse mere jusque dans la chambre à côté. Elle se jeta sur un lit de repos. Il s'abandonna sur un fauteuil. Elle tenoit embrassée madame Norton, qui étoit à genoux auprès d'elle. Les deux meres, si je puis me servir de cette expression, restoient dans cette attitude attendrissante. Quelles especes d'angoisse & de tristesse ces douloureuses scenes ne nous ont-elles pas mis devant les yeux?

Le pere, pour consoler la mere, s'accusoit lui-même. Plût au ciel, lui disoit-

il, que je n'eusse pas plus de reproches à me faire que vous! vous vous laissâtes enfin toucher. Vous m'auriez inspiré vos sentimens. Ma faute n'en est que plus grande, interrompit-elle. Quelle aggravation! j'ai vu qu'on n'avoit pas pour cette enfant l'indulgence qu'elle méritoit.... ; & j'ai pu entrer dans les mesures qu'on prenoit contr'elle! barbare que j'étois de sacrifier un de mes enfans à l'inimitié des autres!

Madame Norton employoit les prieres & les raisons. O ma chere Norton! lui répondoit-elle, vous vous êtes mieux montrée que moi la mere de Clarisse! plût au ciel, que je n'eusse pas plus à rendre compte que vous!

De nouveaux regrets fournissoient à de nouveaux discours, & l'infortuné couple continuoit à se tourmenter par de vaines réflexions sur le passé, sur ce qui auroit pu & sur ce qui auroit dû être. Madame Hervey entra, & avec madame Norton, elle conduisit dans sa chambre l'inconsolable mere. Les deux oncles & M. Hervey étoient entrés en même tems; ils firent aussi consentir le pere à se retirer avec eux dans son appartement. C'est ainsi qu'ils s'en furent, abandonnant, l'un & l'autre, tout espoir de jamais revoir l'enfant qu'ils pleuroient si amérement.

Il n'y a que le tems, M. Belford, qui puiſſe effacer un ſouvenir ſi douloureux. Tous les conſeils, toutes les conſolations foibliſſent contre de tels coups, lorſqu'ils viennent d'être portés. La nature a ſes droits, qu'elle ne veut pas perdre, juſqu'à ce que le chagrin en ait épuiſé les forces; mais alors, & ſeulement alors, par une ſage diſpenſation, la raiſon & la religion peuvent ranimer le cœur prêt à défaillir.

Je ne vois aucun viſage qui reſſemble à ce qu'il étoit quand je vins ici d'abord après mon retour en Angleterre; on n'y liſoit alors qu'orgueil, hauteur, inflexibilité. Maintenant, c'eſt tout humilié. La triſteſſe a alongé leurs traits. Leurs muſcles, enflés par les agitations de la douleur, ſemblent prêts à ſe rompre. Ces yeux qui lançoient les traits de la colere & du reſſentiment, ne ſe tournent que pour mendier la pitié & la compaſſion.

La dureté volontaire du cœur a-t-elle jamais été ſi ſévérement punie?

Les vers ſuivans de Juvenal ſont aſſez applicables à cette famille. Je les ai médités pluſieurs fois depuis dimanche au ſoir.

Humani generis mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus: paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquàm illinc veneris, aude.

' Pour connoître la vie & les mœurs des humains,
' Une maison suffit. Voyez ce qui s'y passe,
' Vivez-y quelques jours ; & puis ayez l'audace,
Quand vous en sortirez, d'accuser vos destins.

Permettez-moi d'ajouter que madame Norton a communiqué à la famille la lettre posthume que vous lui aviez envoyée. Cette lettre leur prépare des consolations pour l'avenir ; mais, pour le présent, elle n'a fait qu'augmenter leurs regrets & leurs remords, en leur faisant mieux sentir quelle fille, quelle niece, & quelle sœur ils ont perdue.

Je suis, mon cher monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
W. M. MORDEN.

LETTRE CCCLXXV.

M. MORDEN, à M. BELFORD.

MONSIEUR,

Nous revenons de l'églife, où, le deuil dans l'ame, nous avons affifté à la derniere céremonie. Mon coufin James & fa fœur, monfieur & madame Hervey avec leur fille, que fon attachement à feu ma coufine, me rendra toujours chere; mes coufins John & Antoine Harlove, & quelques autres parens éloignés, meffieurs Fuller & Allinfon s'y font trouvés : ces derniers, qu'on auroit dû y inviter, s'y étoient rendus fans invitation; &, pour mieux marquer leur refpect pour la mémoire de celle à qui nous rendions les derniers devois, ils avoient pris le deuil.

Le pere & la mere fe feroient joints à nous, s'ils en euffent eu la force; mais ils étoient l'un & l'autre fort indifpofés, & le font encore.

L'inconfolable madame Harlove avoit dit à madame Norton, que, dans cette

circonstance, les deux meres du plus aimable enfant du monde ne devoient pas se quitter; qu'elle la prioit de rester avec elle.

Toute la solemnité s'est passée dans le meilleur ordre & la plus grande décence. La distance du château d'Harlove à l'église, est à peu près d'un demi-mille. Le corps a été accompagné & entouré, dans toute la longueur de ce chemin, par mille personnes de tous les ordres. A neuf heures, on l'a entré dans l'église, déjà remplie d'une foule qui se pressoit de tous côtés. Cependant, je n'ai jamais vu régner un si profond silence, ni témoigner tant de respect aux funérailles même de nos princes. L'attention & la tristesse étoient empreintes sur tous les visages.

L'oraison funebre, prononcée par M. Melvill, a été fort touchante. Souvent il essuyoit ses larmes, & en faisoit couler avec plus d'abondance encore des yeux de tous ceux qui l'écoutoient.

Les auditeurs ont sur-tout montré de l'émotion, quand il leur a dit que le texte qu'il avoit pris, étoit du choix de celle pour qui se faisoit la triste cérémonie.

Il a fait l'énumération de ses belles qualités, s'autorisant du témoignage que lui avoit rendu pendant sa vie l'excellent

pasteur que la paroisse venoit de perdre. Tous ceux qui étoient présens ; ne pouvoient s'empêcher de répéter bas, les uns aux autres, le bien qu'il en disoit, comme en ayant été les témoins ou les objets.

Lorsqu'il s'est tourné vers la place ou, donnant l'exemple de la piété & de la dévotion, assise ou à genoux, elle élevoit son cœur à Dieu, tout l'auditoire s'est tourné du même côté, & y a porté les regards respectueux qu'inspiroit sa présence.

Quand il a fait mention de sa douceur, de son humilité, & de l'air de dignité qui soutenoit en elle les vertus, des bruits d'approbation se sont fait entendre de tous côtés ; & une pauvre femme, au-dessous de moi, a dit que c'étoit la bonté même, qu'elle ne dédaignoit personne.

Plusieurs fondoient en larmes, entendant parler des aumônes qu'elle faisoit, aumônes si judicieuses, si bien placées. Toutes les bouches prononçoient sa récompense ; elle étoit portée sur les soupirs & les regrets qu'on ne se lassoit point de lui donner. Quelle perte pour les indigens ! disoient plusieurs à haute voix. On trouvoit en elle celui en qui Dieu déclare qu'il a mis son bon plaisir, parce qu'il donne de bon

cœur. Une jeune dame disoit : « Mlle.
» Clarisse Harlove cherchoit les malheu-
» reux & les soulageoit avant que des re-
» vers imprévus les réduisissent au déses-
» poir, ou que l'excès de la douleur leur
» eût pour jamais abattu le courage. »

Elle avoit un nombre de pauvres aussi connus par l'honnêteté de leurs mœurs, que par leur incapacité à se procurer le nécessaire. Tous sont venus à l'église pour rendre à leur bienfaitrice les derniers devoirs; & s'étant approchés avec peine de l'endroit de l'aile où le corps étoit posé, ils ne contribuoient pas peu à grossir les applaudissemens & les marques réitérées d'approbation qu'on a données à M. Melvill.

Quelques personnes qui conoissoient l'histoire de ma cousine, voyant les pleurs que répandoit sa sœur, & l'air abbatu de son frere : Que ne donneroient-ils pas, disoient-elles, que leurs cœurs eussent été moins durs? D'autres poursuivoient le pere barbare & la malheureuse mere jusque dans leur retraite à la maison. « Sans doute
» ils gémissent à présent ; mais il est trop
» tard. De quelle douleur ne doivent-ils
» pas être pénétrés? ne soyous pas surpris
» s'ils n'ont pu soutenir ce spectacle. »
Quelques-uns manifestoient leur étonne-
ment

ment de ce qu'il s'étoit trouvé un homme capable de ne pas rendre justice à tant de perfections. Ils disoient, ce qu'on entend répéter sans cesse: « Comment est-il possi-
» ble que quelqu'un se soit rendu coupable
» envers elle de la violation des droits les
» plus saints de l'humanité ? » D'autres s'étonnoient qu'un homme pût négliger ses intérêts au point de manquer à une femme si fort avantagée du côté du rang & de la fortune.

Le bon Melvill, conduit par son texte, a touché quelque chose de la malheureuse démarche qui avoit été cause de sa fin prématurée. Il l'a attribuée à la foiblesse humaine, qui arrête sans cesse en nous les progrès d'une perfection absolue.

Il a donné un tour oratoire à la maniere dont il s'est exprimé sur le dedain avec lequel elle avoit rejeté les prieres & les sollicitations d'une maison illustre, en faveur d'un homme qu'elle avoit trouvé indigne de son estime & de sa confiance, & qui lui faisoit en vain les prieres les plus pressantes de l'accepter.

En un mot, par la façon dont il a traité son sujet, il a augmenté la réputation, quelque grande qu'elle fût, qu'il s'étoit acquise auparavant.

Lorsqu'il a été question de descendre le

corps dans le caveau, il y a eu un mouvement général pour s'approcher du cercueil & lire les inscriptions. Deux gentilshommes, en particulier, se sont avancés avec précipitation, se couvrant le visage de leurs manteaux; c'étoient messieurs Mullins & Wyerley, admirateurs déclarés de ma cousine.

Quand ils ont été à une petite distance, & qu'ils ont jeté les yeux sur la partie supérieure du cercueil: «Ce petit espace, a dit » M. Mullins, renferme tout ce que la na» ture humaine peut produire d'excellent.» Et dans ce moment M. Wyerley, incapable de résister plus long-tems à la douleur qui le travailloit, s'en est allé chez lui, où l'on assure qu'il est fort mal.

On a dit que Solmes étoit dans un coin à l'écart, enveloppé d'un manteau de cavalier, & versant fréquemment des larmes. Cependant, je ne puis pas dire l'avoir vu.

Un autre gentilhomme y étoit aussi allé *incognito*; & s'étoit placé sur un banc, près de l'entrée du caveau. Personne ne l'avoit remarqué; mais une violente émotion l'a trahi au moment où l'on a descendu le corps dans sa derniere demeure. C'étoit le digne M. Hickman de miss Howe.

Mes cousins John & Antoine, & leur

neveu James ne jugerent pas à propos de descendre dans le tombeau de leurs ancêtres. Mlle. Harlove paroissoit fort affectée. Sa conscience, aussi-bien que les liens du sang, contribuoient à son affliction. Elle disoit qu'elle descendroit avec sa chere, son unique sœur; mais son frere n'a pas voulu le lui permettre. Ses yeux noyés de larmes n'ont quitté le cercueil que lorsqu'il a tout-à-fait disparu. Alors elle s'est laissé aller sur son frere, & s'est presque évanouie.

J'ai accompagné le cops dans le caveau, afin de m'assurer, & de pouvoir vous assurer, monsieur, vous qui êtes son exécuteur testamentaire, que, selon qu'elle l'avoit demandé, on l'a deposée aux pieds de son grand-pere.

M. Melvill est descendu: il a examiné le dessus du cercueil, & y a répandu quelques larmes. J'étois si satisfait de son discours, & de la façon dont il s'étoit acquitté de la cérémonie, que sur le lieu même je lui ai fait présent d'une bague de quelque valeur, & l'ai remercié de la maniere dont il avoit rempli ses fonctions.

J'ai quitté les restes de ma chere cousine, après avoir retenu pour moi une place auprès d'elle.

A mon retour au château d'Harlove, je me suis contenté d'envoyer mes complimens à la famille. Je n'ai pas honte de vous dire qu'en rentrant dans ma chambre, je me suis abandonné encore une fois à toute ma douleur.

Je suis, mon cher monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

W. M. MORDEN

LETTRES POSTHUMES (*) DE CLARISSE HARLOVE.

A M. LOVELACE.

Jeudi, 24 d'Août.

DANS la lettre que je vous écrivis mardi passé, je vous dis que vous en recevriez une autre de moi lorsque je serois entrée dans la demeure de mon pere. Je me flatte d'y être quand vous recevrez celle-ci, & je desire que vous ne m'y sui-

(*) Quoique les trois premieres lettres posthumes de ce recueil aient déjà été imprimées, l'éditeur de cette traduction n'a pas jugé à propos de les supprimer, pensant qu'on verroit avec plaisir ces tendres monumens de la piété de Clarisse, réunis sous un même point de vue.

viez point sans être préparé pour ce grand voyage... Laissant l'allégorie, au moment que vous lisez ces mots, mon sort est décidé, la sentence prononcée : je suis éternellement heureuse ou malheureuse. Si je suis heureuse, je le dois uniquement à la miséricorde divine ; & si je suis malheureuse, je le dois à votre cruauté, que je n'avois pas méritée. Considérez à présent, homme abandonné, qui ne connoissez que vos plaisirs ; cruel, qui ne trouvez point de victime que vous n'osiez leur sacrifier ; insensé, qui vous promenez d'illusion en illusion ; considérez si le traitement barbare que j'ai reçu de vous, étoit digne de votre ame immortelle, & si vos projets méritoient que vous l'exposassiez au hasard d'une éternité malheureuse. Pour en venir à vos indignes fins, il falloit rompre les vœux & les engagemens les plus sacrés ; il falloit joindre à la violence une bassesse au-dessous de l'humanité.

Tandis qu'il en est tems encore, considérez vos œuvres. Vos songes dorés (*) ne peuvent durer long-tems. Votre genre de vie ne peut vous procurer de plaisir qu'autant que vous éloignerez de votre esprit

(*) Expression de l'original.

toute pensée sérieuse & toute réflexion : l'endurcissement est l'unique base de votre tranquillité. Si une maladie dangereuse vous surprend, si une fois les remords s'emparent de votre ame, quelles furies vous déchireront le sein, & combien trouverez-vous méprisable ce que vous regardez aujourd'hui comme autant de triomphes ! Séduire des jeunes créatures sans expérience, qui, avant de vous connoître, ne connoissoient peut-être que leur devoir ; sous le nom de la galanterie & de l'intrigue, les entraîner au précipice par une conduite artificieuse & de lâches complôts !... Pas une bonne action dont vous puissiez vous souvenir à l'heure de la mort ! pas une bonne intention pour vous consoler dans ce moment d'effroi ! Il ne vous restera que les reproches amers de votre conscience ; la terreur vous environnera, & votre espoir sera dans le néant.

Pensez, monsieur, qu'en vous écrivant comme je fais, je ne puis me proposer que votre bonheur particulier, & le salut des innocentes que vous pourriez séduire encore par vos artifices, ou tromper par vos parjures. Mes souhaits pour votre bonheur à venir ne sont pas ceux d'une épouse suppliante, qui, autant pour son intérêt

que pour le vôtre, feroit des efforts pour vous engager à réformer votre conduite; ils sont désintéressés, & aucun devoir ne m'y oblige. Mais je douterois de ma conversion, si j'étois capable de rendre le mal pour le mal, & si, malgré l'atrocité de vos offenses, je ne pouvois vous pardonner comme je voudrois être pardonnée.

C'est pourquoi je vous répete que je vous pardonne; & veuille le Tout-Puissant vous pardonner aussi! Quant à moi, je n'ai d'autres sujets de regrets, que le chagrin que j'ai donné à des parens qui étoient remplis d'indulgence pour moi avant que je vous connusse, le scandale dont j'ai couvert toute ma famille, la honte qui de ma faute réjaillit sur mon sexe; & l'affront que ma chûte fait à la vertu.

Pour ce qui me concerne personnellement, vous n'avez fait que m'enlever à mes plans favoris, dans cette vie passagere, que j'aurai quittée quand vous lirez ces mots. Vous avez été cause que j'ai été coupée comme une fleur dans mes premiers & mes plus beaux jours. Vous m'avez ôté un tems que j'aurois pu passer agréablement ou désagréablement, selon que la Providence en auroit ordonné. Et ne dois-je pas lui rendre graces de ce qu'elle m'a garantie du dangereux emploi

de porter le joug nuptial avec un homme aussi corrompu ? N'y a-t-il pas toute apparence que chaque heure de mon union avec lui, m'auroit apporté quelque nouveau sujet d'amertume ? Si donc, d'un côté j'ai à me plaindre de vous, de l'autre, je vous ai l'obligation d'avoir fait changer en autant d'années de gloire, des années, qui, peut-être, auroient été pour moi pleines de tentations, de périls & de souffrances. Il est vrai qu'il m'en a coûté de violentes afflictions & des chagrins mortels.

Ainsi, monsieur, quoique je ne doive rien à vos intentions, vous m'avez rendu un service réel, & en retour je fais des vœux pour vous. Votre vie a été jusqu'ici de nature à ne vous plus permettre de différer votre conversion ; car, si le repentir est difficile, même à ceux qui n'ayant jamais songé à corrompre l'innocence, ne sont coupables que d'avoir négligé leurs devoirs, quelle peine n'aurez-vous pas pour obtenir le secours de la grace, vous, dont le crime a été prémédité, & qui vous y êtes livré si volontairement & avec tant d'artifices ?

Je dois rougir en avouant qu'il a été un tems où je vous ai préféré aux autres, puisque dans ce tems même je ne vous

croyois pas un homme de bonnes mœurs; mais, aussi, j'étois bien loin de penser que vous, ou quelqu'autre mortel, pût être ce que vous avez montré que vous étiez. Il y a cependant long-tems que je vous ai vu d'un lieu plus élevé que vous; je vous ai méprisé du fond du cœur, vous & vos mœurs, dès que j'ai su voir quel homme vous étiez. Et vous ne serez pas surpris de la contrariété de ces sentimens; car la préférence que je vous donnai, n'étoit pas sans motif. J'étois assez foible, assez présomptueuse, que de me regarder comme un instrument entre les mains de la Providence pour gagner au bien un homme que je ne trouvois pas indigne de l'entreprise.

Et à Dieu ne plaise que, même à présent, j'aie perdu toute espérance de ce côté-là! Vous voyez qu'il m'en reste, par la peine que je prends dans cette occasion solemnelle pour vous faire sortir du sommeil qui tient enchaînées vos meilleures facultés. Ecoute-moi donc, Lovelace, comme la voix qui sort des tombeaux; ne perds point de tems; hâte-toi de te convertir. Cesse de tendre à de pauvres innocentes les piéges du malin, de peur que tu n'y sois arrêté toi-même. N'entasse plus offense sur offense, au-dessus des hauteurs

de la miséricorde divine. Songe que la justice du Tout-Puissant, aussi-bien que sa clémence, est un des appuis de son trône.

Ecoute, avec crainte & tremblement, quelle sera la part du méchant ; car c'est ainsi qu'il est écrit :

« Le triomphe du méchant est de courte » durée, & la joie de l'hypocrite n'a qu'un » moment. Il donnera dans le piege ; sous » ses pieds est un précipice. La terreur » l'environnera, & il fuira de devant » elle. Sa force lui sera ôtée, & la des- » truction se tiendra à ses côtés. La mort » engloutira sa puissance ; la terre l'ou- » bliera, & on ne se souviendra plus de » son nom. Il sera chassé du monde, & » il n'aura ni fils, ni successeur dans son » pays. Ceux qui l'auront vu, se deman- » deront : où est-il ? Il disparoîtra comme » un songe, & s'évanouira comme une » vision dans la nuit. Son pain sera rem- » pli d'amertume. Le fer le moissonnera, » & la fleche qui part de l'arc, le trans- » percera. Un feu secret le consumera. Le » ciel dévoilera son iniquité, & la terre » s'élevera contre lui. Il deviendra la pâ- » ture des vers, & sa mémoire sera abolie. » Telle sera la fin de celui qui n'aura pas » connu Dieu. »

Quand vous consulterez les sacrés ora-

cles, où cette sentence est prononcée contre les injustes, vous y trouverez aussi des paroles consolantes pour un cœur vraiment pénitent.

Puisse le votre s'amollir, monsieur Lovelace ! Puissiez-vous vous mettre en état d'échapper au destin de l'homme abandonné de Dieu ! Ne méprisez pas les richesses de sa longue tolérance, & méritez d'être un objet de son infinie miséricorde. C'est la sincere priere de

CL. HARLOVE.

A monsieur BELFORD.

Dimanche au soir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

Je profite de cette derniere & solemnelle occasion, pour vous remercier encore des bontés que vous avez eues pour moi, dans un tems où j'avois un si grand besoin d'amis & de protecteurs.

Qu'il me soit permis, de la demeure des morts, où je serai descendue quand vous lirez ceci, de vous faire faire quelques réflexions, que ma sincere amitié voudroit pouvoir rendre encore plus pressantes & plus efficaces.

Je ne cesserai point de faire des vœux pour votre bonheur éternel; & j'ose me flatter qu'à louverture de ma lettre, vous aurez vu combien dans nos derniers momens, une conscience tranquille est un puissant consolateur.

Le duc de Luxembourg disoit, à son lit de mort, que le souvenir d'un verre d'eau froide donné à un pauvre, lui causeroit

plus de satisfaction que la mémoire de tous ses triomphes. C'est qu'il est certain que tout le faste des grandeurs humaines s'évanouit dans cet instant inévitable qui décide du sort des mortels.

Si tel est le langage des conquérans dans ce moment rédoutable, permettez-moi, monsieur, de vous demander quelles doivent être les réflexions de ceux qui, volontairement & de sang-froid, ont mené une vie, où les crimes succedent aux crimes; qui ont mis leur esprit & leur vanité à triompher sans gloire des innocens, des foibles & des imprudens, enlevés par leurs artifices séducteurs à la protection de leurs parens & de leurs amis? O monsieur Belford! pesez, examinez, réfléchissez, tandis que la santé laisse à votre corps & à votre ame toutes ses forces, c'est-à-dire, pendant que la réflexion peut vous être un peu salutaire, réfléchissez au néant, à la bassesse & à l'indignité de ces coupables libertins.

Par rapport à moi, qui suis nécessitée à vous choisir pour mon exécuteur testamentaire, ne rejetez pas la priere que je vous fais d'user avec mes amis, de la générosité que je vous ai reconnue.

Ayez, je vous en conjure, quelque condescendance pour mon frere, qui est

au fond, un jeune homme vertueux, quoiqu'emporté dans ses premiers mouvemens. Si l'emploi de confiance que je vous donne, occasionnoit quelque difficulté, faites vos efforts, je vous en supplie, pour procurer la paix, pour concilier & adoucir les esprits. Employez sur-tout le crédit que vous avez sur votre ami, plus fier & plus emporté que mon frere, pour prévenir les voies de fait. En vérité, monsieur, cet esprit violent doit être satisfait des maux qu'il a causés, sur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la blessant dans la partie la plus délicate de son honneur, & cela, de la maniere la plus odieuse & la plus basse.

Vous m'avez déjà promis que vous auriez égard à la priere que je viens de vous faire. J'exige, comme une dette, que vous satisfassiez là-dessus à vos engagemens envers moi ; & quoique je n'aie pas lieu de m'en défier, je ne veux point laisser échapper cette occasion solemnelle de vous remettre vos promesses sous les yeux. Je vous prie encore d'envoyer les incluses à leur adresse. Osant présumer que, sans la malheureuse démarche qui a si promptement terminé mes jours, j'aurois été en quelque maniere utile à la société, laissez-moi, monsieur, la douce idée d'avoir

rempli ce devoir, en me regardant comme ayant été un instrument entre les mains de la Providence, pour rappeller à la vertu un homme qui a reçu les talens que vous avez. Si ce dont je me flatte par rapport à vous, a lieu, j'en concevrai l'espérance de vous remercier dans les bienheureuses demeures, de tout le bien que vous m'avez fait & de toutes les peines que vous avez prises pour moi, comme je vous en rends graces & vous en remercie à présent du fond du cœur.

CL. HARLOVE.

A mon cher cousin WILLIAM MORDEN, *pour lui être remise après ma mort.*

MON TRÈS-CHER COUSIN,

L'état où je ſuis, me faiſant douter ſi je ſerai capable de recevoir la viſite que vous me faites eſpérer quand vous ſerez de retour à Londres, je profite de l'occaſion, tandis que j'en ai la force, pour vous témoigner la ſincere reconnoiſſance que j'ai des ſervices & des bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance juſqu'à préſent. Je vous remercie ſur-tout de la généroſité avec laquelle vous venez de vous employer pour moi auprès de mes parens. Puiſſent les efforts que vous avez fais pour me rendre leur affection, attirer ſur vous les graces & les bénédictions du ciel!

Mon but principal, en vous écrivant, eſt de vous demander avec inſtance, & de la maniere la plus ſolemnelle, que, lorſque vous apprendrez les particularités de mon hiſtoire, vous étouffiez les deſirs de

vengeance que le ressentiment pourroit allumer dans votre ame généreuse. Souvenez-vous, mon cher cousin, que la vengeance appartient au Seigneur, & qu'il se l'est attribuée : mon espérance est que vous n'empiéterez pas sur ses droits sacrés. D'ailleurs, vous n'êtes point dans le cas de venger mon honneur. Celui qui l'a offensé, a déclaré lui-même, avant d'en être requis, qu'il me rendroit toute la justice que vous l'auriez pu forcer à me rendre si j'avois vécu. De plus, ne vous exposeriez-vous pas à un risque égal à celui que courroit l'offenseur ?

Les duels, monsieur, je n'ai pas besoin de le dire à une personne qui a exercé un emploi public, sont non seulement un attentat contre les droits de la Divinité, c'est encore une insulte faite aux magistrats & au gouvernement ; c'est une impiété ; c'est ôter une vie qu'il n'appartient pas à l'épée d'un particulier de prendre ni d'attaquer ; c'est perdre & précipiter dans l'abyme une ame chargée de toute son iniquité, en exposant la sienne au même danger. Mais, quand vous seriez sûr de la victoire, n'aggravez pas ma faute, je vous en supplie, en cherchant à répandre le sang de ce malheureux. Aujourd'hui c'est un traître, un vil séducteur ; mais la

perte de ſa vie & celle de ſon ame ne feroient-elles pas bien terribles, pour m'avoir rendu malheureuſe quelques mois ſeulement : ce qui, d'ailleurs, par la faveur du Tout-Puiſſant, m'auroit miſe en poſſeſſion du bonheur éternel ?

Si vous pouſſiez les choſes à cette extrêmité, mon cher couſin, où eſt-ce que le mal s'arrêteroit ? Qui eſt-ce qui tireroit vengeance de vous ? Et celui qui l'auroit tirée, qui l'en puniroit ?

Laiſſez à la conſcience de cet homme, bien plus à plaindre que nous, le ſoin de me venger : elle le punira un jour au-delà même de ce qu'il mérite d'être puni. Laiſſez-lui le tems de ſe repentir. Si le Tout-Puiſſant veut le lui accorder, pourquoi le lui refuſeriez-vous ? Qu'il demeure le coupable agreſſeur ; qu'on ne diſe point que ſon ſang m'a vengée ; ou, ce que le ciel daigne prévenir, qu'on ne diſe pas que ma faute, qui auroit dû être enſevelie avec moi dans mon tombeau, a été ſuivie d'une perte beaucoup plus grande que celle qui réſulte de ma mort.

Souvent, monſieur, le plus coupable a vaincu celui qui l'étoit le moins. Le comte de Shreuſbury, ſous le regne de Charles II, fut tué par le duc qui avoit eu la

bassesse de le déshonorer. Si la Providence divine, pour assurer ses prérogatives en danger, avoit établi en général que l'agresseur seroit puni de sa présomption par celui dont il auroit attaqué la vie, quoique celui-ci eût commencé la querelle, auroit-on droit de s'en plaindre?

Que le ciel soit avec vous, mon cher cousin, dans toutes vos entreprises. Je le prie encore une fois de répandre sur vous ses bienfaits, à cause de ceux que vous avez répandus sur moi. Vous m'avez donné des marques d'attachement dignes de votre cœur, & auxquelles le mien est sensible plus qu'à toute autre. Vous avez voulu faire la paix entre des parens & une fille, qu'ils avoient aimée, entre des oncles & une niece qui leur avoit été chere. Vous avez tâché de me faire regarder comme une sœur par deux personnes qui m'ont traitée comme si je ne l'étois point. Ces preuves de votre attachement sont infiniment au-dessus de celle qu'une épée ensanglantée pourroit m'en donner.

Soyez, mon cher cousin, le consolateur de mes parens, comme vous avez été le mien; & puisse la bonté du ciel nous réunir dans l'éternité bienheureuse, où j'espere que je serai entrée quand vous

lirez ceci. C'est la priere qui sera dans mon cœur & sur mes levres jusqu'à ma fin. Mon cher cousin, mon ami, mon tuteur, mais non pas mon vengeur, qu'il vous en souvienne.

Votre affectionnée & très-obligée cousine,

CL. HARLOVE.

A mon très-honoré pere, JAMES HARLOVE.

MON TRES-CHER ET HONORÉ PERE,

C'est avec confiance que votre fille ose se présenter à vous aujourd'hui. Jusqu'à présent j'avois craint de lever les yeux vers vous : je n'osois en attendre ni faveur, ni pardon ; & ce n'est que l'impuissance de vous offenser de nouveau, qui, dans ce moment, me donne la hardiesse de mieux espérer qu'auparavant.

Permettez-moi, mon cher pere, de vous rendre graces.... J'écris à genoux, je vous bénis à genoux pour tous les bienfais que votre bonté à versés sur moi, pour l'amour que vous avez eu pour moi dans ma tendre enfance, pour la vertueuse éducation que vous m'avez donnée, & sur-tout pour le bonheur céleste où elle m'a conduite par le secours de la grace divine. Je vous en conjure, mon pere, effacez de votre mémoire, s'il est possible, ces huit derniers & malheureux mois, & ne perdez pas le souvenir consolant des jours où vous daigniez prendre plaisir dans votre fille....

Encore à genoux, & avec un cœur déchiré, j'implore votre pardon sur toutes mes fautes & mes erreurs passées, celle sur-tout qui m'enleva à votre protection.

Quand vous saurez, monsieur, que je n'ai point manqué par la volonté, & que, je n'ai cessé de me préparer à la mort, ce qui me fait espérer que le Tout-Puissant a accepté ma douleur sincere, & qu'au moment où vous lirez ces paroles, vous aurez un enfant dans le ciel, alors vous penserez avoir plus de raisons de vous réjouir que de répandre des larmes. Si j'eusse échappé aux pieges qui m'ont été tendus, je n'aurois point passé par ces épreuves, qui ont servi à m'éloigner du monde, qui se présentoit à ma vue avec trop d'attraits. Je ne me serois pas élevée au goût & au sentiment des choses céleştes qui remplissent à présent mon cœur.

Puisse le Tout-Puissant, au tems fixé par ses décrets, vous amener, ainsi que ma mere, au séjour de la parfaite félicité! Et puisse-t-il jusqu'alors n'avoir troublé votre bonheur sur la terre que par la faute que j'ai commise!

C'est l'ardente priere de l'heureuse

CL. HARLOVE.

A ma très-honorée mere, madame
HARLOVE.

MADAME,

La derniere fois que j'eus la hardiesse de vous écrire, ce fut avec la conscience d'un criminel qui s'accuse lui-même, & demande grace à son juge offensé. Je vous approche aujourd'hui avec plus d'assurance, mais cependant avec le plus haut degré de respect, de reconnoissance & de soumission. Ma lettre à mon pere vous apprendra le sujet de ma confiance; mais si j'ai imploré son pardon à genoux, avec le sentiment le plus profond de mes devoirs & de mes obligations envers lui, c'est dans les mêmes dispositions, & avec les mêmes marques de respect, que j'ose vous demander le vôtre, pour tous les chagrins & toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur saigne encore depuis cette malheureuse imprudence qui, quoique involontaire, n'a cessé cependant, depuis le moment où je m'y laissai aller, de porter

avec

avec elle sa punition, & d'être suivi d'une sincere & véritable repentance.

Quelques douloureuses qu'aient été mes souffrances, Dieu, qui en a été le témoin, sait que la plus cruelle & la plus sensible a été de penser au chagrin que mon évasion vous a causé, ainsi qu'à mon pere. Je voyois sous quelles fâcheuses apparences cette démarche se présentoit à vos yeux, aux siens, & à ceux de toute ma famille; & je ne fus pas long-tems à la taxer de téméraire, d'indigne de votre fille, & de l'éducation que vous lui aviez donnée.

Mais j'ose espérer que le ciel m'a pardonné, & qu'à l'instant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracé pour vous, je jouirai des richesses de sa miséricorde. Consolez-vous, ma chere, ma tendre mere, vous avez atteint la fin principale des soins que vous avez pris de moi. Il est vrai que j'y suis arrivée par un chemin qui n'étoit pas celui que vous espériez.

Puisse le chagrin que mon erreur vous a causé à tous les deux, être le seul qui vous soit destiné dans ce monde! Puissiez-vous, madame, vivre long-temps pour adoucir les peines de mon pere, & augmenter le sentiment de son bonheur! Puisse ma sœur,

en continuant de remplir ses devoirs, & en les remplissant mieux, s'il est possible, qu'elle n'a fait jusqu'à présent, vous dédommager de ma perte ! & lorsque mon frere ou elle se marieront, que ce soit avec tant de satisfaction pour vous & pour mon pere, qu'elle efface mon offense dans votre souvenir, & n'y laisse que la mémoire du tems où vous prîtes plaisir en moi. Enfin, qu'une heureuse réunion dans les demeures bénies pour l'éternité, vienne augmenter la félicité sainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, & qui, purifiée par ses souffrances, espere d'être à jamais l'heureuse.

CL. HARLOVE.

A JAMES HARLOVE, fils, Ecuyer.

MONSIEUR,

Après la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un tems & qu'une occasion où j'aie pu prétendre à vous regarder comme un frere & comme un ami, & voici ce tems & cette occasion. C'est en lisant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuse sœur; c'est dans ce moment que vous lui pardonnerez ses fautes réelles & supposées; c'est à présent que vous prendrez à sa mémoire l'intérêt que vous avez refusé de prendre à sa personne.

Je vous écris, mon frere, en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite, & au reste de ma famille, en me soustraisant à la protection paternelle.

La modestie d'une fille devroit prévenir jusqu'au soupçon. Si je ne suis pas arrivée à ce point, j'espere que vous ne me refuserez pas de la pitié; & même quelque chose de plus.

O! si la passion n'eût pas été aveugle! si des soupçons injurieux & une préoccupation opiniâtre ne se fussent pas opposés à un plus mûr examen! si votre cœur sévere & trop dur avoit au moins laissé aux autres la liberté de se livrer à des sentimens plus naturels!...

Mais je n'écris pas pour blesser; j'aimerois mieux que vous me crussiez encore coupable, que de vous charger du poids que ma justification feroit retomber sur vous. Abandonnant donc un sujet auquel je n'avois pas eu dessein de toucher, car je suis au-dessus de l'esprit de récrimination, je veux vous dire, monsieur, que mon second motif, en m'adressant à vous pour la seconde fois d'une maniere si solemnelle, est de vous prier de mettre des bornes à votre ressentiment, & de ne point exposer une vie si précieuse à vos parens, en voulant me venger du méchant homme qui, par ses bas artifices, a procuré ma ruine.

Seroit-il juste qu'un innocent courût le même danger qu'un coupable, un danger même plus grand? Car ce malheureux, exercé depuis long-tems dans l'art d'offenser & de soutenir ses offenses, est plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter ſur les droits de celui qui a dit : *A moi appartient la vengeance, & je la rendrai.* Ah ! ſi vous étiez dans le deſſein. . . . les conſéquences me font trembler. Pourquoi, en effet, la juſtice divine ne puniroit-elle pas l'innocent de ſa préſomption par la main même du coupable armé pour ſe défendre ? Cela empêcheroit-il qu'un jour elle ne l'amenât lui-même en jugement pour ſes crimes accumulés ?

Laiſſez donc ce malheureux à l'épée du grand juge. Que la faute de votre ſœur meure avec elle ; n'en renouvellez pas le ſouvenir en faiſant couler le ſang. La vie la plus longue n'eſt qu'une courte ſcene. Cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui, les verra blanchir, on les laiſſera tomber inceſſamment, ſi elle ne tombe avant eux. Si le ciel juge à propos de lui diſpenſer des jours pour ſe repentir, pourquoi les lui retrancheriez-vous ?

Voyez auſſi, mon frere, quel ſeroit le malheur de ceux qui vous ont donné la vie, ſi le malheureux qui leur a fait perdre leur fille, leur ôtoit encore leur plus chere eſpérance, un fils unique, bien plus important à une famille que pluſieurs filles.

N'ajoutez pas volontairement de nouveaux chagrins à ceux qu'a causé la faute de votre sœur, & souvenez-vous que vous l'avez trouvée inexcusable, quoiqu'elle eût offensé sans dessein. Gardez-vous d'aggraver les suites funestes de mon erreur, & croyez que la conscience de cet homme, quand il plaira à Dieu de la réveiller, sera plus perçante que votre épée.

J'ai une autre raison de vous écrire, c'est pour vous conjurer de régler vos passions. Le plus grand défaut que je vous connoisse, c'est la violence. Quand vous vous imaginez être dans votre droit, vous le défendez avec emportement; & vous défendez moins souvent le bon parti, à cause de l'ardeur qui vous transporte. Un homme n'est-il pas injuste, lorsqu'il est plus porté à contredire, que capable de supporter la contradiction? Combien de fois votre humeur impétueuse a-t-elle mis votre vie en danger? Combien de fois, par une conséquence naturelle, avez-vous été humilié des excès où elle vous a porté? Permettez-donc, mon très-cher frere, que je vous fasse remarquer cette violence dans votre caractere, dont les accès peuvent vous précipiter dans des malheurs imprévus. Souffrez que je vous

dise qu'en négligeant de vous rendre maître de vos mouvemens, vous manquez à un devoir essentiel. Dieu veuille vous donner de la modération, pour votre tranquillité, pour votre bonheur présent & à venir, pour le bien de votre famille & celui de vos amis, qui tous voient votre défaut, mais craignent de vous en parler.

Par rapport à moi, mon cher frere, ma punition est venue à tems, & Dieu m'a fait la grace de faire un bon usage de mes souffrances. Je me suis hâtée de me repentir. Quand j'ai vu de quoi cet homme étoit capable, j'ai plus détesté cent fois ses actions que je ne l'avois aimé. J'ai tourné de bonne heure mon cœur & mes espérances vers un meilleur objet. Mon repentir a été agréable à Dieu ; il m'a récompensée de ma confiance en lui. Je m'assure que dans ce moment je viens de commencer une éternité bienheureuse.

Daigne le ciel vous protéger, vous faire jouir d'une santé florissante & de l'estime publique. Puisse-t-il prolonger votre vie, pour la consolation & le bonheur de vos parens ! Qu'une femme, aussi agréable aux autres qu'elle vous sera chere, vous donne des enfans qui ne

trompent pas vos eſpérances. Qu'il n'y ait pas de Clariſſe parmi eux, qui, au lieu de vous cauſer de la ſatisfaction, vous donne de l'amertume. Que mon exemple leur ſerve d'avertiſſement, & leur apprenne de bonne heur que ce monde trompeur eſt rempli de fauſſes apparences, & que les maux qu'on y rencontre, me l'ont fait quitter avant que je puſſe les voir & les chérir; comme je m'en étois flattée.

Votre affectionnée ſœur,

CL. HARLOVE.

A Mademoiselle HARLOVE.

VOUS pouvez à présent, ma chere Arabelle, sans blesser la sévérité de votre vertu, laisser tomber des larmes de pitié sur les erreurs & les souffrances d'une sœur infortunée, qui n'est plus, & qui ne peut plus vous offenser. La miséricorde divine, qui excita chez elle les premiers mouvemens de repentir pour une faute qu'elle ne cherchera pas à excuser, quoique peut-être elle le pût avec succès, a couronné, j'espere, sa repentance. Elle est heureuse au moment même où vous lisez ces dernieres paroles qu'elle vous adresse.

Anticipant sur l'état de pureté & de sainteté auquel j'aspire, je vous écris avec plus de confiance. Je m'assure que vous oublierez les petits sujets de déplaisir que je puis vous avoir donnés pendant une jeunesse inconsidérée. Je m'assure même que la honte, qui, de ma faute a réjailli sur vous & sur ma famille, ne vous empêchera pas de me la pardonner.

Puissiez-vous, ma chere sœur, conti-

nuer d'être la consolation d'une famille si chere & si digne de vos respects, dont l'indulgence exige de votre part tant de reconnoissance. Faites-en toujours le bonheur, en remplissant vos devoirs avec ce zele & cet empressement qui vous ont mérité jusqu'à présent de si justes louanges; & puissiez-vous, quand un parti convenable vous sera offert, remplir plus dignement & plus heureusement le vuide que je laisse dans ma famille en quittant ce monde.

C'est ainsi, ma chere Arabelle, que j'éleve pour vous mon cœur au ciel. Ma chere, mon unique sœur & mon amie pendant le cours de tant d'heureuses années, que mes ferventes prieres soient les interprêtes des sentimens d'une sœur que, ni la dureté des procédés, ni le blâme injuste & prématuré de sa conduite, n'ont pu faire penser ni sentir différemment, & qui, rendue parfaite par les épreuves où elle a passée, ose se dire à présent l'heureuse.

CL. HARLOVE.

A JEAN & ANTOINE HARLOVE, Ecuyer.

MES TRÈS-HONORÉS ONCLES,

Quand ceci vous parviendra, votre malheureuse niece aura vu finir ses miseres, & jouira, comme elle l'espere, du bonheur dont le Dieu de miséricorde à déclaré qu'il rassasieroit le cœur contrit & pénétré d'un sincere repentir.

C'est pourquoi, mes chers oncles, votre amour fraternel ayant fait de vous une seule ame, je vous écris à tous les deux dans la même lettre, non pas pour vous affliger, mais pour vous consoler; car, si mes souffrances ont été grandes, elles ont été de courte durée. Je suis bientôt arrivée au bout de ce pénible voyage.

Je vous écris pour vous remercier de vos bontés à mon égard, & pour vous demander pardon de ma derniere, & de l'unique grande faute que j'aie commise contre vous & contre ma famille. Les voies de la Providence sont sécretes, & les moyens qu'elle emploie pour faire sentir aux pé-

cheurs la nécessité de remplir leurs devoirs ne se ressemblent point. Les uns sont gagnés par l'amour ; c'est par la terreur que les autres sont contraints de mettre en Dieu leur espérance! De dix-neuf ans, j'en avois passé dix-huit à goûter le plaisir d'être aimée de tout le monde. Le chagrin n'avoit pas blessé mon cœur. Il sembloit que j'étois destinée à être attirée par la douceur & la charité. Mais peut-être étois-je trop portée à m'estimer à cause de l'estime qu'on faisoit de moi, à me glorifier d'un penchant naturel à faire le bien, & à tirer vanité des heureuses inclinations que j'avois reçues, & qui étoient en moi sans que j'y eusse aucune part. Appelée à chercher les raisons de mes malheurs ici-bas ; je trouve chez moi les germes d'un orgueil secret, dont il falloit que je fusse pêtrie ; & peut-être étoit-il nécessaire que d'aussi terribles & d'aussi accablantes infortunes me fussent réservées pour écraser cet orgueil & mortifier ma vanité. C'est pourquoi des tentations me furent envoyées. Je fus trouvée foible à l'épreuve. Ma discretion tant vantée n'eut pas de poids quand elle fut pesée à la balance ; la trahison prévalut ; je succombai ; je devins l'objet des railleries de mes compagnes & la honte de ma famille qui s'étoit peut-être trop

énorgueillie de moi. Cependant, comme ma faute ne fut pas celle de ma volonté, sitôt que mon orgueil fut brisé, le ciel ne permit pas qu'au milieu des pieges & des dangers qui m'environnoient, je me perdisse pour jamais. Je fus purifiée par mes souffrances, & préparée au grand & heureux changement que j'espere avoir subi quand vous lirez ma lettre.

Réjouissez-vous donc avec moi, mes chers oncles, de ce que j'ai échappé à l'orage qui a fondu sur moi, & ne regrettez pas de me voir fauchée pendant mes plus beaux jours. « On ne demande point dans » le sépulcre, dit le sage, si l'on a vécu » dix ou cent ans, & le jour de la mort » vaux mieux que celui de la naissance. »

Encore une fois, mes chers oncles, reçevez mes remerciemens de toutes vos bontés pour moi depuis ma tendre enfance jusqu'au jour, au malheureux jour de mon erreur. Je finis par prier Dieu qu'il nous réunisse dans l'éternité bienheureuse.

Votre soumise & obligée niece.

CL. HARLOVE.

Monsieur Belford (dit l'auteur) *donne aussi des copies tout au long des lettres de*

miss Clarisse à madame Hervey, à miss Howe, & à madame Norton; mais quoique chacune de ces lettres differe autant des autres par le contenu que par le stile, cependant, comme elles sont longues & roulent sur le même sujet, on a trouvé plus convenable (ajoute-t-il) *de n'en faire imprimer que les extraits suivans.*

La lettre à madame Hervey est remplie des mêmes sentimens de pitié qui embellissent les précédentes : c'est le même esprit de générosité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à consoler. « J'espere, dit-elle, que le Tout-» Puissant a accepté ma repentance; & si » je suis heureuse, à quoi aurois-je pu » m'attendre de mieux au bout de 20, 30, » ou 40 ans, de ce qu'on nomme une vie » passée agréablement ? Et qu'est-ce que » 20, 30, ou 40 ans, pour mériter qu'on » jette un regard en arriere ? Et pendant » ce tems-là, combien d'amis aurois-je pu » perdre ? A combien de tentations la » prospérité n'auroit-elle pas pu m'exposer ? Et quelle apparence qu'au sein des » plaisirs & de la dissipation, j'eusse eu le » courage de consacrer mes derniers jours » au recueillement, & de voir approcher » ma fin avec l'entiere résignation que » Dieu m'a donnée ? » . . . .

Elle continue ainsi : « Tels son, mada-
» me, les sujets de consolation que vous
» & moi pouvons trouver dans la dispen-
» sation actuelle. Par rapport à mes pa-
» rens, le nombre de bénédictions qui
» leur restent, les aidera à se consoler des
» peines & des chagrins que ma faute leur
» a causés. Leurs maux s'adouciront en
» pensant que j'ai eu le malheur de trou-
» bler leur repos, ils n'avoient pas connu
» de maux considérables avant mon
» erreur. Ils penseront encore que les af-
» flictions se changent en félicités, quand
» on les reçoit avec résignation, & que
» c'est en vain qu'on se flatteroit d'un
» bonheur non interrompu dans ce mon-
» de ; que, si j'ai souffert, ce n'a été que
» pour un tems : que ce n'est pas ma perte
» éternelle qu'ils ont à pleurer. Enfin, je
» puis les prévenir que quand mes actions
» seront pleinement connues, ils trouve-
» ront que mes malheurs tournent encore
» plus a mon honneur qu'à ma honte.

» Ces considérations leur rendront ma
» mort moins sensible, s'ils jettent les
» yeux sur les circonstances fâcheuses qui
» m'avoient environnée, & sur-tout s'ils
» pensent à l'espérance de nous réunir
» pour n'être plus séparés ni par le tems,
» ni par l'offense.» . . . .

Elle conçut cette lettre en s'adressant à sa cousine Dolli Hervey, qu'elle appelle son *aimable cousine.*; elle est touchée de l'impression que ses malheurs ont fait sur elle.

« O ma chere cousine! que votre ame » tendre & compatissante soit en garde » contre les illusions qui ont été fatales à » mon bonheur ici-bas! l'intérêt que vous » avez pris à mes afflictions, a développé » chez vous une douceur naturelle qui » pourroit vous exposer à des infortunes, » si vous laissiez à votre cœur trop d'em- » pire sur votre raison. Mais un attache- » ment scrupuleux & inviolable à vos de- » voirs envers vos parens, & les précep- » tes d'une mere aussi prudente que la » vôtre, fortifiés par le triste exemple que » je vous ai donné, seront, avec l'aide » du Tout-Puissant, un rempart suffisant » autour de vous.

La lettre à miss Howe, est extrêmement tendre : elle s'adresse à son amie d'une maniere touchante.

» Réjouissez-vous, de ce que les mal- » heurs de votre chere Clarisse sont finis. » Le tems de l'épreuve & de la tentation, » du doute & de l'incertitude s'est écoulé. » J'ai heureusement échappé aux pieges » qu'on m'avoit tendus. Ne vous affligez

» pas. Mes infortunes étoient de nature à
» ne pas permettre que je jouisse d'un sort
» supportable dans le monde que j'ai
» quitté. »

Elle parle avec reconnoissance des bontés & des égards de madame Howe & de M. Hickman. Elle y joint ses regrets d'avoir occasionné tant d'inquiétudes à sa chere miss Howe & à sa mere, & prie le ciel que toutes les bénédictions qu'elles avoient accoutumé de se souhaiter l'une à l'autre, se réunissent sur elle.

» Ne différez pas de suppléer à l'amie
» que vous perdez en moi par un ami qui
» vous sera de plus attaché par les liens
» les plus étroits. »

Elle lui dit que « son choix, qui a l'ap-
» probation de tous ses amis, est tombé
» sur un homme honnête, sincere & ver-
» tueux ; & ce qui vaut encore mieux, sur
» un homme pieux. Elle ajoute que s'il
» est admirateur des graces de sa personne,
» il l'est encore plus de celles de son esprit.
La réflexion que celles du corps passent avec les années, tandis que celles de l'ame prennent chaque jour de nouveaux charmes, lui fait annoncer à son amie un amour constant & soutenu de la part de son époux.

Elle prie Dieu de les bénir tous les deux.

ensemble ; elle les invite à ne pas corrompre leur félicité par le souvenir de ses malheurs ; à ne songer qu'à son état actuel, & au tems heureux auquel ils se réuniront pour ne se séparer plus.

Enfin elle la recommande en particulier à la protection du ciel ; la conjure, par l'amitié qu'il y a eu entr'elles, de ne pas la pleurer trop amérement, d'essuyer ses larmes, & de bannir toute autre pensée que celle de sa délivrance, de sa purification par ses souffrances, & de l'état bienheureux auquel la miséricorde infinie l'a préparée par elles. Elle l'assure qu'elle en est actuellement en possession, & qu'elle n'en doute qu'autant que l'humilité & une défiance subordonnée à sa foi dans les promesses du rédempteur peuvent l'en laisser douter.

La lettre posthume à madame Norton, contient en substance des remercîmens à cette bonne femme des soins qu'elle a pris de son enfance, des bonnes instructions & des bons exemples qu'elle lui a donnés. Elle renferme des accusations contr'elle-même, où elle se blâme d'une vanité & d'une présomption sécrete, que d'abord elle n'avoit pas sû trouver dans les replis de son cœur, mais que ses malheurs, en lui faisant tourner ses regards sur elle-

même, lui avoient fait appercevoir.

Elle s'étend sur l'utilité des afflictions pour les esprits modestes, qui ont d'eux-mêmes une juste défiance.

Elle la console sur sa mort prématurée. » Mes épreuves, dit-elle, sont finies au » commencement de ma vie, tandis que » d'autres ne sont mis en état de grace » qu'après cinquante, soixante, ou » soixante & dix ans.

» J'espere que mon pere m'accordera la » demande que je lui ai faite de vous laisser passer le reste de vos jours dans celle » de mes fermes, que nous appellions ma » laiterie; j'espérai un jour d'y vivre heu- » reuse avec vous. Votre habileté, votre » prudence & votre économie, ma chere » bonne, rendront la direction que vous » prendrez de cette maison, aussi agréable » pour vous qu'utile pour mes parens. » Par rapport à vous, ma chere madame » Norton, j'espere qu'ils vous en feront » l'offre; & par rapport à eux, j'espere » que vous l'accepterez. »

Elle se rappelle avec bonté son frere de lait, & la prie, par rapport à lui, de ne prendre pas trop à cœur ses infortunes.

Elle conclut! « Saluez tous ceux de vo- » tre connoissance qui me vouloient du » bien. Ceux que j'appellois mes pauvres,

» feront ceux de la Providence, s'ils fe
» confient en elle! J'ai pris foin que ma
» mort ne leur causât aucun dommage.
» Dites-leur qu'ils ne perdent pas cou-
» rage; & vous, qui m'avez confolée,
» vous, mon appui dans mes maux & mes
» mauvais jours, réjouiffez-vous de ce que
» je fuis délivrée des maux par lefquels il
» falloit que je paffaffe. Au moment que
» vous recevez ceci, je fuis raffafiée des
» graces du Dieu qui pardonne, qui me
» donnera encore en fon tems de vous
» voir arriver au féjour du vrai bonheur.»

Fin des lettres pofthumes de Clariffe Harlove.

TESTAMENT DE CLARISSE HARLOVE.

Auquel étoit cousu, avec de la soie noire, un papier qui contenoit le préambule suivant.

A MON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE.

J'ESPERE qu'on m'excusera, si je me suis étendue sur divers points importans de ce sérieux & dernier acte de la vie. J'ai si souvent oui parler de difficultés & de contestations occasionnées par l'obscurité

d'un testament, & je connois tant d'exemples de familles brouillées pour cette raison, que j'ai pensé que, n'y eût-il d'autre considération que celle du repos & de la paix des amis qui nous survivent, cette derniere action de la vie, eu égard à son but & à ses suites, n'en devoit pas être la derniere quant à la maniere dont on la fait. J'ai cru, au contraire, que ce devoit être le résultat d'une mûre & tranquille délibération, & l'ouvrage d'un esprit sain & d'une mémoire présente, qui, malheureusement ne sont guere l'appanage que de la santé. De plus, les raisons qu'un testateur donne de ses volontés, préviennent les suppositions de démence & les disputes de mots; ce qui met dans tous leurs droits ceux qu'on vouloit obliger, & les laisse tranquilles possesseurs du bien qu'on avoit eu dessein de leur laisser. Ce sont là les raisons qui m'ont engagée depuis long-tems à mettre sur le papier les principaux articles de mes dernieres dispositions, changeant ou ajoutant selon les nouvelles raisons qui s'offroient; de maniere que, quelque soudaine qu'eût été ma mort, j'aurois toujours laissé après moi un testament plus ou moins détaillé. Cependant, comme il a plu à Dieu de me donner du tems, & que j'ai enfin joui par

ſa grace de quelque repos & d'un heureux calme d'eſprit, j'ai rédigé ces volontés générales, rempli les vuides, & achevé mon teſtament, dans la forme & teneur ſuivante.

Moi, Clariſſe Harlove, par une ſuite d'étranges & triſtes accidents, logée actuellement dans la paroiſſe de Saint-Paul Covent-garden, ayant le parfait & libre uſage de mon jugement & de ma mémoire, dont fera foi, à ce que j'eſpere, le préſent acte écrit en entier de ma propre main, ce ſecond jour de Septembre de l'année de N. S. (*) fait & rend notoire ma derniere volonté, comme il ſuit.

En premier lieu, je deſire qu'après mon décès mon corps ſoit gardé pendant trois jours, ou juſqu'à ce qu'on connoiſſe comment mon pere veut qu'on en diſpoſe. Cependant, comme la cauſe de ma mort n'eſt pas douteuſe, je ne veux pas qu'il ſoit ouvert, pour quelque raiſon ou prétexte que ce ſoit, & je deſire qu'il n'y ait que des perſonnes de mon ſexe qui y touchent. J'ai toujours ardemment ſouhaité que mon corps fût dépoſé dans le caveau de ma famille, avec ceux de mes ancêtres : ſi cela pouvoit s'obtenir, je demanderois qu'il

(*) *L'auteur dit dans une note que la date de l'année a été laiſſée en blanc par des raiſons particulieres, qu'il ne juge pas à propos de communiquer.*

fût placé aux pieds de mon cher & honoré grand-pere. Mais comme une malheureuse démarche a fait penser que j'étois devenue la honte de mes parens, & qu'en conséquence on pourroit me refuser ce dernier honneur, je desire, en ce cas, d'être enterrée dans le cimetiere de la paroisse où je mourrai; d'y être portée avec le moins d'apparat possible, entre onze heures & minuit, accompagnée seulement de Mme. Lovick; de M. & madame Smith, & de la fille qui leur sert de domestique.

Mais je veux qu'on satisfasse aux mêmes redévances que celles qu'on a coutume de payer pour ceux qu'on enterre dans l'église, même auprès de l'autel, & je legue cinq livres (*) pour être distribuées par les diacres, & selon leur discrétion, à vingt pauvres, le dimanche après mon enterrement, lequel legs subsistera, que je sois ensévelie ici ou ailleurs.

J'ai déjà prescrit de bouche la maniere dont je voulois être arrangée dans ma bierre, d'abord après mon dernier soupir. Je desire de plus qu'on ne m'expose pas sans nécessité à la vue de qui que ce soit, à moins que quelqu'un de mes parens ne voulût jeter sur moi un dernier regard.

(*) Dans toute la suite de cette traduction, par livres, il faut entendre des livres sterlings.

Je

Je souhaiterois qu'on ne permît pas à M. Lovelace de me voir après ma mort, si cela se peut faire sans compromettre mon exécuteur testamentaire avec lui. Toutefois, comme c'est un homme qui ne peut souffrir d'oppositions, & que je n'appartiens à personne, s'il veut absolument voir morte en effet celle qu'il a vue une fois comme morte, qu'il satisfasse sa vaine curiosité; qu'il contemple mon cadavre, & triomphe sur les malheureux restes d'une victime que sa barbare perfidie s'est immolée. Et tandis qu'il sera occupé de ce spectacle de mort, que quelqu'un, comme de ma part, lui donne un papier sur le quel soient écrites ces paroles:
« Cruel mondain! qui te fais un jeu de
» ce qui doit toucher le cœur des hom-
» mes, contemple ce qui reste de Clarisse
» Harlove que tu perdis, mais qui jouit
» maintenant du repos que tu lui enlevas.
» Vois ce que tu seras bientôt toi-même;
» & hate-toi de te repentir. »

Cependant, pour montrer que je meurs dans une parfaite charité envers tout le monde, je déclare que je pardonne absolument & sans réserve à M. Lovelace les torts qu'il m'a faits.

Si la bonté de mon pere peut lui faire

envisager la faute d'un enfant indigne de lui, comme ne méritant pas son indignation au point de lui refuser la demande que j'ai faite plus haut, d'être déposée aux pieds de mon grand-pere, je souhaiterois, vu la publicité de mes malheurs, qu'avant de descendre mon corps dans le tombeau, on prononçât sur mon cercueil un discours, dont je donnerai le sujet à la fin de cet écrit.

Si l'on considere les malheureuses circonstances où je me trouve, l'absence de tous ceux que la nature m'avoit destinés pour amis.... on sera porté à excuser l'étendue que je viens de donner à des choses peu dignes de considération.

Pour passer donc à ce qui fait l'objet de ce testament, voici la disposition que je fais, soit de ce qu'on me trouvera à ma mort, soit de ce qui m'appartient de droit par le testament de mon grand-pere, ou en vertu d'un titre valide.

En premier lieu, je donne & legue à mon très-honoré pere Jacques Harlove toutes les terres & biens de terre dont le susdit testament m'a mise en possession; ainsi, mon frere & ma sœur, à qui j'eus autrefois l'idée de les laisser, les verront naturellement passer entre leurs mains,

s'ils survivent à mon pere, ou les devront à ses bontés en cas qu'il juge à propos de les en avantager par contrat de mariage ou autrement, selon que les circonstances le rendront convenable, ou que l'un & l'autre le mériteront, en continuant de remplir leurs devoirs envers leurs parens.

Je légue aussi à mon pere la maison de feu mon grand-pere, appellée *le Bosquet*, & qu'il nommoit *ma Laiterie* par affection pour moi, & pour témoigner combien il approuvoit la maniere dont j'y employois une partie de mon tems. Je donne & légue à mon pere ladite maison avec les meubles dans l'état où cela se trouve à présent : j'en excepte pourtant les peintures & un coffre-fort rempli de vieille vaisselle d'argent. Je prie aussi mon pere d'accorder à ma chere madame Norton la faveur d'y passer le reste de ses jours, dans les appartemens qui y sont distingués par le nom d'*appartemens de la gouvernante*, & de lui laisser la jouissance des meubles simples, mais fort propres, avec lesquels mon grand-pere, qui se plaisoit à m'appeller sa gouvernante, me les fit garnir, afin que je les occupasse en cette qualité, comme je fis jusqu'à la fin de sa vie. J'entends que les offices aillent aussi

avec les susdits appartemens ; & j'insiste d'autant plus sur ce que mon pere ne me refuse pas la grace que je lui demande, qu'une fois je m'étois flattée de passer avec madame Norton des jours plus heureux dans cette maison, & que je ne doute pas que sa sage économie n'y rende son séjour aussi profitable à mon pere, que convenable à elle-même.

Mais pour ce qui est des rentes accumulées, & de tout le produit net des fonds qui dépendent de la maison dont je viens de parler, je me flatte que les diverses branches de ma famille étant toutes riches, on ne trouvera pas mauvais que j'en dispose selon que j'y serai déterminée par les sentimens d'amour & de reconnoissance que j'ai étendus à diverses personnes hors de ma parenté. J'espere même qu'on ne verra de mauvais œil que, pour en faire le même usage j'ajoute à ces sommes, quelques considérables qu'elles soient, la moitié de l'argent comptant qu'on trouva à mon grand-pere lorsqu'il mourut, & qui, suivant sa volonté, fut partagé également entre ma sœur & moi, pour le mettre chacune à notre usage particulier. Ma moitié de cet argent alloit à neuf cent soixante & dix livres, que je

remis à mon pere avec le reste de mes bien s, pour convaincre mon frere & ma sœur que je n'en voulois pas faire un moyen d'indépendance. Mais avant de passer aux dispositions que je viens d'annoncer, j'ordonne expressément qu'on ait à recevoir sans contradiction, & sans aucune maniere de question, le compte que mon pere voudra bien rendre des sommes & produit que j'ai spécifiés dans cet article : voulant que mon exécuteur testamentaire & tous autres tiennent ce compte pour bon & vérifié, dans l'état où il plaira à mon pere de le remettre à mon cousin Morden, ou à telle autre personne de son choix.

Il fut un tems où mon pere m'assignoit la même pension qu'à ma sœur pour mes habits & autres dépenses nécessaires. L'amour qu'il me portoit alors lui faisoit souvent répéter qu'il ne déduiroit point cet argent des biens ou du produit des biens que m'avoit laissés mon grand-pere. Mais craignant que ma malheureuse aventure n'ait été traitée de mortelle offense contre sa personne, j'ai lieu de présumer qu'on s'attendra à ce qu'il se rembourse de ses avances. C'est pourquoi je veux qu'il ait plein pouvoir de se satisfaire sur

toutes les sommes & pensions que j'ai reçues de lui après le décès de mon grand-pere ; ordonnant que, sur cet article comme sur le précédent, chacun ait à s'en rapporter, sans examen, purement & simplement aux comptes que rendra mon pere. Je me contenterai de stipuler, que ce que je laissai dans mon secretaire, soit employé à acquitter une partie des déboursés qu'il a faits en ma faveur.

Mon grand-pere qui ne mettoit point de bornes à son affection & à ses bontés pour moi, me légua toutes les peintures de famille qui étoient dans la maison où il a fini ses jours ; ce sont des pieces intéressantes,& parmi lesquelles ils s'en trouve plusieurs de main de maître. Il ordonna que si je mourois sans être mariée, ou mariée, mais sans enfans, ces peintures passeroient à celui de ses fils alors vivans, que je croirois en faire plus de cas. Comme je me souviens que mon oncle Jean Harlove témoigna quelque déplaisir de ce qu'elles ne lui avoient pas été laissées, comme à l'aîné de ses fils, & qu'il a une galerie où elles pourroient être avantageusement placées, je les lui donne, dans l'espérance qu'il les léguera à mon pere, s'il meurt avant lui, & que de mon pere,

elles passeront à mon frere. Cependant, j'excepte, de ces peintures, le portrait qu'on fit de moi à l'âge de quatorze ans, dont je disposerai ci-après dans un article séparé.

Mon grand-pere me légua aussi la vieille vaisselle de famille qu'il aimoit, & qu'il n'avoit jamais voulu fondre, parce qu'il disoit avoir observé que les révolutions de la mode, après en avoir proscrit diverses pieces pour un tems, les avoient fait rentrer en faveur. Toutefois il accompagna la donation, qu'il m'en fit d'un ordre exprès, de la laisser à celui de la famille, que je croirois desirer davantage qu'elle passât à la derniere postérité. C'est pourquoi, telle qu'on doit la trouver actuellement dans la maison où mon grand-pere est décédé, au garde-meuble, dans un grand coffre de fer, je la donne & légue, sans en rien excepter, à mon oncle Antoine Harlove, desirant qu'il remplisse les mêmes conditions qui me furent imposées, & ne doutant pas que son testament ne les rende encore plus pressantes & plus obligatoires.

Je légue six cents livres à mon estimable amie madame Judith Norton, lesquelles six cents livres lui seront payées

six mois après ma mort, comme un gage de ma reconnoissance, devant à ses soins & à sa piété, qui ont constamment secondé les soins & la piété de mon excellente mere, l'estime & l'amitié qu'on m'a portée durant les dix-huit premieres années.

Je légue encore à cette digne femme trente guinées, pour son deuil & celui de son fils mon frere de lait.

Je donne à madame Dorothée Hervey, sœur unique de ma respectable mere, cinquante guinées pour une bague : je la prie d'accepter mes remerciemens pour les bontés dont elle m'a comblée dans mon enfance, & particuliérement pour la patience qu'elle a eu avec moi pendant mes altercations avec mon frere & ma sœur, jusqu'à ce que j'aie quitté la maison paternelle.

Je donne à ma bonne & chere cousine Dolly Hervey, fille de ma tante Hervey, ma montre & tout ce qui en dépend. Je lui donne aussi mes plus belles coëffures en dentelle de Maline & de Bruxelles ; j'y joins ma robe & ma jupe avec des fleurs en argent brodées de ma main ; n'ayant achevé cet habit que quelques jours avant

d'être enfermée dans ma chambre, je ne l'ai jamais porté.

Je lui donne encore mon claveffin, les orgues qui sont dans mon cabinet, & tous mes livres de musique.

Comme ma sœur a une fort jolie bibliotheque, & que ma chere miss Howe a celle de son pere & la sienne propre, je donne à madite cousine Hervey tous mes livres, avec les tablettes où ils sont rangés. Quand le tems aura tempéré sa douleur, & l'aura changée en un tendre souvenir, plus sensible par sa douceur que par son amertume, je crois que mes livres, assez heureusement choisis pour composer la bibliotheque d'une femme, lui feront plaisir, & que l'idée qu'ils m'ont appartenus, les diverses remarques de ma main qu'elle y trouvera, & quelques notes excellentes du docteur Leven, les lui rendront plus précieux.

Si je ne vis pas assez pour voir mon cousin Williams Morden, je lui présente ici mes très-humbles remerciemens, & les sentimens de reconnoissance dont je suis pénétrée pour toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je le remercie en particulier des efforts qu'il a faits pour me réconcilier avec mes autres amis, dans un

tems où je doutois si lui-même voudroit me pardonner. Comme il est dans une situation brillante, je le prierai seulement d'accepter deux ou trois bagatelles en mémoire d'une parente qui eut autant de respect pour lui, qu'il avoit d'affection pour elle. Je lui donne cette broderie en fleurs que mon oncle Robert son pere desiroit fort d'emporter avec lui quand il quitta l'Angleterre pour voyager. Je le prie d'accepter mon portrait en miniature monté en or, & tiré par le maître italien qui suivit son pere à son retour dans sa patrie. Il m'en fit présent, pour le donner, disoit-il, à celui pour qui je me sentirois un jour le plus d'inclination.

Je lui donne aussi ma bague de diamans montée en rose : comme je la tiens de son pere, cette considération la lui rendra plus précieuse.

Je prie humblement madame Annabelle Howe, mere de ma chere miss Howe, de ne pas refuser mes remercîemens des bontés qu'elle m'a témoignées quand j'ai été passer quelque tems avec sa chere fille, & d'accepter une bague de vingt-cinq guinées.

J'ai excepté, des peintures de famille,

mon portrait de grandeur naturelle, qui est dans le cabinet de feu mon grand-pere. . . . J'avois quatorze ans lorsqu'il fut tiré; ce fut le tems où ma chere miss Howe & moi commençâmes à nous connoître, à nous distinguer, à nous aimer l'une l'autre. . . je ne puis exprimer avec quelle tendresse. Je lui donne ce portrait pour la faire souvenir que mon inclination en avoit fait ma sœur, & que rien n'effacera de mon cœur les preuves d'amitié que j'ai reçues d'elle, soit dans ma prospérité, soit dans mon adversité, lorsque personne ne vouloit me donner de consolation. J'emporte avec moi la douce persuasion qu'elle m'a tant aimée que notre amour ne peut être surpassé que par celui qui nous unira dans cet etat de perfection, où j'espere qu'il fera une partie de ma félicité durant l'éternité.

Je legue encore à ma chere amie ma plus belle bague de brillans, qui est, avec d'autres joyeaux, dans le tiroir secret de mon bureau. Je lui donne toutes mes broderies à l'éguille, celles qui sont achevées & celles qui ne sont que montées. J'en excepte uniquement celle en fleurs, dont j'ai déjà disposé en faveur de mon cousin Morden.

J'ai appris que mes parens avoient ôté ces différentes broderies des appartemens où elles étoient ; & je ne crois pas qu'ils aient grande inclination à les y replacer : cependant, si ma mere juge à propos de s'en réserver quelqu'une, comme il n'est pas impossible que le tems ne lui en rende la vue moins insupportable, j'excepte, du legs universel que je viens d'en faire, la piece qu'elle daignera choisir ; & je prie mon exécuteur testamentaire de la lui présenter : entendu pourtant que son choix ne pourra tomber sur la piece qu'on nomme piece principale, laquelle a été l'objet d'une premiere exception.

Si ma mere ne juge pas à propos de prendre pour elle mon portrait de grandeur naturelle dans le goût de Vandyk, je le donne à ma tante Hervey. C'est le même qui étoit précédemment dans ce qu'on me donnoit la permission d'appeller mon parloir.

Je légue au digne Charles Hickman le portrait en miniature de la femme qu'il aime le mieux : je le portois constamment avec moi, & jamais l'image de celle qu'il représente ne sortira de mon cœur. C'est après la main de l'original, le plus beau présent qu'on puisse lui faire. « Ma chere

» miss Howe, ne lui faites pas attendre
» ce bonheur plus long-tems. Vous
» ignorez tout le prix de la vertu chez
» les hommes, & combien une ame
» comme la sienne est préférable aux
» esprits brillans qui se laissent emporter
» par les saillies & les vivacités d'une ima-
» gination déréglée, lors même que ces
» vaines lueurs sont décorées de cette
» apparence extérieure & de ces spécieux
» dehors qui attirent les regards, & trop
» souvent séduisent le cœur. »

Excusez, mes chers parens, le sérieux avertissement que je viens d'insérer, dans cet acte solemnel, en faveur d'une amie qui a tant de droits sur mon cœur.

Je prie instamment ma chere miss Howe de ne point porter le deuil pour moi; mais M. Hickman & elle me feront plaisir d'accepter une bague de mes cheveux du prix de vingt-cinq guinées.

Je légue à lady Betty Lawrance, à sa sœur Sara Sadleir, à milord M.... & à leurs nieces, miss Charlotte & miss Marthe Montaigu, à chacun une bague d'émail avec mon chiffre Cl. H. L'année, le mois & le jour de ma mort seront marqués sur l'intérieur de l'anneau; il sera surmonté d'un cristal rempli de mes che-

veux avec une garniture de brillans ; ensorte que le prix de la bague entiere soit de vingt-cinq guinées. Je prie les susdites personnes d'accepter ce gage léger de ma reconnoissance, pour la bonne opinion dont elles m'ont honorée, les souhaits généreux qu'elles ont faits en ma faveur, & l'offre plus généreuse encore de me faire une pension annuelle considérable, lorsqu'elles ont craint que je ne fusse absolument dénuée de semblables secours.

Je donne vingt guinées pour une bague au révérend docteur Artur Leven, dont les leçons & instructions m'ont été également utiles & agréables. Que s'il plaisoit à Dieu de le retirer à lui avant qu'il reçût de moi cette petite marque d'attention, je veux que sa fille en ait l'émolument.

Par reconnoissance pour les services que m'ont rendu les domestiques de madame & de miss Howe, pendant les divers séjours que j'ai faits chez leurs maîtres, je légue trente guinées pour leur être partagées au gré & selon la discrétion de leur jeune maîtresse.

Je donne cinq guinées pour une bague à chacune de mes cheres compagnes miss

Biddy Loyd, miss Fanny Alston, miss Rachel Biddulph, miss Cartwright Campbelle.

Je donne & légue à Hannah Burton, ci-devant ma fille de chambre (sage & fidelle domestique, qui m'aimoit, respectoit ma mere, avoit les égards dûs à ma sœur, & ne songea jamais à faire rien d'indigne d'un honnête caractere), cinquante livres, payables un mois après ma mort, parce que sa santé est fort altérée: & si l'état fâcheux, dans lequel elle se trouve, continue, je la recommande à madame Norton, pour être assistée du fonds que je destine aux pauvres, & dont je parlerai dans la suite.

Je donne au cocher, au palfrenier, & aux cinq filles du château d'Harlove, chacune dix livres. J'en donne cinq à leur aide.

Je légue dix livres à Betty Barnes, fille de chambre de ma sœur, afin de montrer que je n'ai aucun ressentiment de ses procédés, que j'attribue moins à mauvaise volonté de sa part, qu'à une insolence occasionnée par sa charge auprès de moi, & à un fond de pétulance & d'indiscrétion.

Je prie madame Norton d'accepter, à

la réserve de mon linge, toutes les hardes dont je n'ai pas été obligée de me défaire, ou dont je n'ai pas disposé de quelqu'autre maniere.

Je légue, par égale part & portion, tout mon linge, & les dentelles que je n'ai pas vendus à madame Lovick, de qui j'ai reçu de grandes civilités, & qui a eu pour moi les bontés d'une mere; & à madame Smith, avec qui je loge, & qui m'a rendu aussi toutes sortes de bons offices. Si le partage qui se fera à leur discrétion occasionnoit quelque difficulté, le tout devroit être vendu, & le produit partagé entr'elles également.

Je légue encore à chacune de ces deux méritantes & dignes femmes, la somme de vingt guinées, comme une marque ultérieure de ma reconnoissance & de ma sensibilité, pour la tendre part, & le généreux intérêt qu'elles ont pris à moi.

Je donne dix guinées à monsieur Smith, mari de ladite dame Smith, en reconnoissance des civilités & bons procédés qu'il a eus pour moi.

Catherine, servante de madame Smith, que j'ai souvent employée, n'ayant pas de domestique à mon service, recevra cinq guinées pour les obligations que je

lui ai ; & de plus, dix guinées au lieu d'une robe, & de quelque linge que j'avois pensé à lui donner. Elle pourra s'acheter, de cet argent, quelque chose de plus conforme à son goût & à son état.

L'emploi de garde, auprès d'un malade, exige beaucoup de soins ; il est triste à proportion de la sensibilité de la personne qui le remplit ; il demande des veilles pénibles, & devient presque insupportable quand le patient approche de sa fin : ces considérations, qu'on ne fait pas assez souvent, m'ont engagée à donner, à mon honnête & soigneuse garde, la veuve Anne Shelburn, la somme de dix guinées, en outre de ses gages & autres choses qui lui viennent d'office.

Je prie madame Lovick d'accepter le peu de livres que j'ai dans les logemens que j'occupe à présent. Je veux aussi qu'il lui soit permis de prendre une copie d'un manuscrit contenant divers extraits des meilleurs livres, que je nomme mes méditations, & dont elle me paroissoit faire cas, quoiqu'il eût un rapport plus immédiat aux circonstances particulieres, & aux situations par lesquelles j'ai passé. Quant au manuscrit même, comme il est de ma main d'un bout à l'autre, ma bonne

madame Norton sera peut-être bien aise de l'avoir.

Le tiroir du milieu de mon bureau, dans le château d'Harlove, contient diverses lettres ou copies de lettres rangées à leurs dates, ainsi que je les ai écrites ou reçues depuis que j'ai commencé à apprendre l'écriture, jusqu'au tems où j'ai été enfermée dans la maison de mon pere. Il y en a de mon grand-pere, de mon pere & de ma mere, de mon frere & de ma sœur, de feu mon oncle Morden, de mon cousin Morden, de madame Norton, de miss Howe, & d'autres personnes de ma connoissance. Il y en a aussi sur des matieres sérieuses du révérend docteur Leven, & des trois docteurs, messieurs Blome, Arnold & Tomkims. Comme ces lettres, si on lit les miennes avec l'indulgence due à l'âge où je les écrivois, comprennent une correspondance qu'une personne de mon sexe peut avouer sans rougir, & que celles qui me sont adressées contiennent plusieurs excellentes choses, je les donne à ma chere miss Howe, conformément au desir qu'elle m'a témoigné que je les lui laissasse, au cas qu'elle me survécut, & faisant réflexion que la plupart lui en a été communiquée, & que ces

dernieres années personne n'a plus mis qu'elle à cette correspondance.

Je nomme & constitue Jonh Belford d'Edgare, dans le comté de Middlessex, ainsi qu'il m'a permis de le nommer & constituer seul & unique exécuteur de ma derniere volonté, comme elle est exprimée dans le présent testament. J'ai donné à miss Howe les raisons qui m'avoient déterminée à faire choix de lui en cette qualité; c'est pourquoi je m'en rapporte à elle sur ce sujet.

Mais je prie instamment ledit monsieur Belford d'avoir soin, en exécutant la charge que je lui donne, d'éviter, comme il me l'a promis à diverses reprises, tout ce qui pourroit aigrir les esprits, d'empêcher de tout son pouvoir les sujets de ressentiment, & de disposer tout le monde à la paix, afin de prévenir toutes ultérieures voies de fait de la part de son ami, ou contre son ami. Je le conjure de rechercher, dans cette vue, l'amitié de mon cousin Morden, qui, quand il saura que c'est une grace que je lui demande au lit de mort, voudra bien, j'espere, aider M. Belford de ses conseils & de ses soins, & même ne refusera pas d'intervenir auprès de mes parens, d'adoucir leurs

esprits, & de les amener au point de condescendance que je desire, si le cas arrivoit que quelqu'un des points de ce testament fût contesté. Sur-tout je demande instamment de M. Belford, qu'il n'extorque point de mes parens leur consentement à l'exécution de mes volontés, soit en se prévalant de la loi, soit par aucune autre sorte de contrainte de fait ou de droit : & si mes parens ne jugent pas à propos de remplir quelques-unes de mes dispositions, relatives uniquement à l'intérieur de ma famille, je les abandonne absolument à mondit cousin Morden, & à monsieur Belford, pour y faire tels changemens qu'il leur plaira, ou les annuller entiérement, selon qu'ils en conviendront ensemble : mais s'ils étoient d'avis différent, ils choisiroient conjointement un tiers, à l'opinion de qui s'en rapporter.

Sollicitée par miss Howe & sa mere de recueillir les particularités de ma malheureuse histoire, je leur fis espérer que je le ferois, afin de mettre au jour mon innocence. Quelle douleur n'aurois-je point de manquer, comme je le fais, du tems nécessaire pour une tâche si laborieuse & si pénible, si je ne voyois, par divers

extraits des lettres de monsieur Lovelace, que je puis m'en reposer sur la justice qui m'y est rendue? De plus, monsieur Belford, qui m'a communiqué ces extraits, s'est engagé à contribuer de tout son pouvoir à une compilation de tous les originaux qui peuvent servir à mon histoire, sur quoi je me suis plus amplement expliqué avec lui. Après qu'il aura fait cette collection, je souhaiterois qu'il en fît prendre deux copies, l'une pour miss Howe, l'autre pour lui; & que si on la lui demandoit, il fît part de la sienne à ma tante Hervey, qui pourroit la communiquer à ceux de mes parens qui desiroient la lire pour leur propre satisfaction. Je laisse cependant à la prudence de monsieur Belford, d'imposer sur ce sujet telles conditions qu'il lui plaira, afin de mettre son honneur à couvert, & pourvoir à la sûreté des personnes impliquées.

Je légue à mondit exécuteur testamentaire la somme de cent guinées, comme une légere rétribution des peines que lui donnera la commission qu'il a si généreusement acceptée. Je le prie aussi de recevoir une bague de vingt guinées, & de se rembourser lui-même des frais & dépenses que lui occasionnera sa qualité d'exécuteur testamentaire.

J'ai trouvé dans le docteur H... un médecin, un pere & un ami; je le prie d'accepter vingt guinées pour une bague, en témoignage de ma gratitude.

Je donne aussi quinze guinées pour une bague au révérend docteur.... Il m'a fait de fréquentes visites, & offert à Dieu ses prieres avec moi, dans ces derniers jours de ma vie.

Il y a un nombre de personnes indigentes que j'avois coutume d'appeller mes pauvres, & à qui madame Norton fait tenir tous les mois ou plus souvent, selon le besoin, des portions d'une somme que je mis entre ses mains à cet usage, & que je renouvellois selon que mes moyens me le permettoient. Cette somme doit être à présent tout-à-fait épuisée ou à peu près. De peur donc que les souffrances de ceux en faveur de qui le ciel avoit touché mon cœur n'aggravent la faute que j'ai commise, je veux qu'après qu'on aura satisfait à mes autres legs, avec les rentes accumulées des fonds que m'avoit laissés mon grand-pere, la moitié de l'argent comptant qu'on lui trouva lorsqu'il mourut, & les effets que j'approprierai ci-après à cet emploi, le reste de ces trois différens articles soit appliqué à augmenter

la somme dont j'avois fait madame Norton dépositaire : & en cas qu'elle meure, ou que la distribution de ces aumônes lui devienne onéreuse, je prie instamment ma chere miss Howe de s'en charger, & de transférer à sa mort la disposition de ce qui pourra résister aux personnes qu'il lui plaira choisir; & avec les limitations, restrictions & directions qu'elle croira les plus propres à remplir le but que je me propose. Mais tant que l'administration du tout, ou des parties, dépendra d'elle ou de madame Norton, je l'abandonne absolument à leur prudence, sans qu'elles aient à en rendre compte à personne.

Quoique madame Norton connoisse parfaitement ma maniere de penser à cet égard, il est peut-être à propos de ne pas passer sous silence, dans ce sérieux & dernier acte de ma vie, que mon intention est que le susdit fonds, rente ou partie du capital, s'il le faut, soit appliqué, ou à soulager, selon l'occasion, les pauvres honnêtes & laborieux, lorsque la maladie, des pertes imprévues & autres accidens les empêchent de suivre leur travail, ou à prendre, dans de nombreuses familles, un enfant pour le rendre propre à entrer en service, lui faire

apprendre quelque métier, ou en faire un économe & cultivateur.

Je me suis toujours fait une regle, dans le peu de générosités que j'ai faites, d'aider & de pousser les pauves industrieux & de bonne conduite. De petits secours, accordés à propos aux gens de cette espece, leur suffiront; avec eux, un petit fonds peut aller loin, là où un océan de richesses ne suffiroit pas pour les fainéans & les dissolus. Comme ceux-ci sont toujours dans le besoin, il n'y a pas de fin à y suppléer; & tandis qu'on leur donne, sans les mettre plus à leur aise, on frustre d'une assistance raisonnable, de plus dignes objets de charité, & on laisse dans l'engourdissement des principes d'activité, qui n'attendent qu'une goutte de rosée pour se développer.

C'est donc mon intention & ma volonté expresse, qu'à quelque point que le susdit fonds puisse augmenter, il soit uniquement employé à subvenir aux besoins occasionnels & momentanés des personnes spécifiées ci-dessus, & qu'aucune famille, ni personne qulconque, n'en reçoive à la fois, ou dans le courant d'une année, au-delà de vingt livres.

Je veux qu'on évalue l'assortiment de joyaux

joyeaux qui a appartenu à feue ma grand-mere, & dont mon grand-pere me fit présent peu après l'avoir perdue; & si quelqu'un de ma famille paroît le desirer, il en remettra la valeur entre les mains de mon exécuteur testamentaire; sinon, il devra se vendre, & le produit sera censé appartenir au fonds de mes pauvres. Cependant, si l'on juge que ledit assortiment puisse être regardé comme un équivalent des sommes que mon pere m'a avancées depuis la mort de mon grand-pere, je desire qu'il lui soit donné en cette qualité. Je présume, pour des raisons qui ne sont que trop apparentes, que personne ne se souciera d'acheter le collier de brillans, le solitaire & les boucles dont me fit présent le chevalier Josias Brookland, oncle de ma mere. Je desire, en ce cas, qu'on envoie le tout à mon exécuteur testamentaire, pour qu'il en tire le meilleur parti qu'il pourra, & en applique le produit aux divers usages que mon testament pourra requérir.

J'ai renvoyé à la derniere partie de cet ennuyeux écrit, pour déterminer le sujet du discours que je souhaiterois qui fût prononcé à mes funérailles, si l'on vouloit permettre que je fusse inhumée avec mes ancêtres. Je pense que le sujet suivant

convient à mon cas particulier : « Qu'a-
» veuglé par l'éclat de sa fortune, nul ne
» compte sur son bonheur ; ce n'est que
» vanité, & la catastrophe est à sa porte.
» Le jour de sa calamité devancera le
» terme qui lui étoit fixé. Il sera comme
» une vigne dont les raisins coulent avant
» la maturité, & comme un olivier qui
» laisse tomber sa fleur. Job. XV, 31,
» 32, 33. »

Mais si je suis enterrée en cette ville, qu'on dise simplement sur mon corps le service ordinaire pour les morts.

Que si l'on permet que mon corps soit porté au château d'Harlove, je donne dix livres aux diacres, pour les distribuer aux pauvres de la paroisse qui en dépend, quinze jours après mon enterrement.

Si j'ai omis quelque formalité nécessaire dans le présent testament ; si quelque chose y paroît équivoque ou contradictoire, comme il est possible, vu mon inexpérience dans ces sortes de matieres, & le mauvais état de ma santé..., je suis fort mal & fort foible, ayant toujours renvoyé de mettre à cet écrit la derniere main, dans l'attente d'un dernier pardon de mes parens, auquel je me proposois de répondre par des expressions convenables de tendresse & d'attachement, & par une

détermination satisfaisante de quelques endroits de mon testament, que j'avois différé de remplir jusqu'à la derniere extrêmité, me flattant toujours de pouvoir le faire plus selon mon cœur, qu'il ne m'a été possible.. . si, dis-je, il se trouve dans le présent testament de semblables omissions & imperfections, je souhaiterois que mon cousin Morden voulût bien les prendre en considération conjointement avec monsieur Belford, & les comparer à ce que j'ai écrit plus au long; & si après cela il leur reste quelque doute, je voudrois qu'ils s'adressassent à miss Howe, qui connoît mon cœur tout entier. L'explication de ces trois personnes unanimes, sera tenue pour vraie & valable, ainsi que je la déclare vraie & valable, lui donnant même force & valeur, que si je l'eusse écrite, ou dictée moi-même.

Maintenant, mon bienheureux rédempteur, j'embrasse d'une foi vive ta mort & tes souffrances, espérant que ton sang précieux me lavera de tous mes péchés. Je trouvois mes épreuves grandes, mais elles me semblent légeres quand je considere l'espérance à laquelle j'ai été appellée; & le poids éternel de la gloire excellente qui les couronnera dans le ciel.

CLARISSE HARLOVE.

Signé, scellé, publié & déclaré, le jour & l'année ci-dessus, par ladite Clarisse Harlove, comme son testament & derniere volonté, laquelle est contenue dans sept feuilles de papier écrites de sa propre main, chaque feuille signé e& scellée par elle-même, en présence de nous,

JOHN WILLIAMS.
ARTHUR BEDALL.
ELIZABETH SWANTHON.

Fin du quatorzieme & dernier tome.